N° 340 — Tome XCII 16 Août 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, EDMOND BEAUREPAIRE, R. DE BURY, FRANCISCO CONTRERAS, DÉSIRÉ CORBIER, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, PAUL-LOUIS HERVIER, CHARLES-HENRY HIRSCH, TRISTAN LECLÈRE, ALFRED MACHARD, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, HENRI MONOD, GEORGES PALANTE, RACHILDE, ARTHUR RIMBAUD, MARCEL ROBIN, ANDRÉ ROUVEYRE, JOSÉ THÉRY, TOUNY-LERYS, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

—

No 340. — 16 Août 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LES LETTRES DE MÉRIMÉE
A PANIZZI

—

Mérimée est un épistolier de premier rang. Ses lettres seront peut-être un jour son principal titre à la gloire. Mais jusqu'ici il a été malchanceux dans leur publication. Tantôt sa correspondante a mêlé les dates, s'imaginant empêcher par là qu'on sût jamais qu'elle s'appelait Jenny Dacquin ; tantôt ses éditeurs mêmes ont traité son texte avec le plus complet sans-gêne, et c'est ce qui est advenu pour ses lettres à Panizzi.

Dans une étude pénétrante intitulée : *les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée* (1), M. Hugues Rebell s'exprime ainsi :

Si un jour, comme on le dit, on s'avise de publier la correspondance complète de Mérimée, on devra déroger à ce sot usage de nos critiques et de nos historiens modernes qui semblent n'écrire leurs livres ou ne réunir leurs documents que pour l'édification des jeunes demoiselles... Les mutilations sont blâmables, et voiler est très souvent l'équivalent de détruire.

Ces « mutilations blâmables », les lettres à Panizzi les ont subies plus que d'autres. Elles ont été, pour employer le terme pittoresque que nous devons à M. Bergerat, *tripatouillées*.

En 1881, parurent deux volumes in-8° (367 et 454 pages) sous ce titre : « PROSPER MÉRIMÉE. *Lettres à M. Panizzi* (1850-1870), *publiées par M. Louis Fagan, du cabinet des Estampes*

(1) In-12, Paris, Dujarric, s. d.

au British Museum. » Un hasard a mis en ma possession un exemplaire des premières épreuves de ce livre, conformes au manuscrit. M. Maurice Tourneux, auquel tous les admirateurs de Mérimée doivent tant de reconnaissance, estime (1) qu' « il existe au moins quatre exemplaires de cette version primitive », parmi lesquels il cite celui qui était alors dans la collection Spoelberch de Lovenjoul (maintenant à Chantilly) et celui qui a été acquis à la vente de Francis Magnard par un fervent mériméïste, M. J. D. (M. Jules Delafosse, député du Calvados). Il y en a d'autres. Il y a l'exemplaire de M. Louis Barthou. Il y a le mien. Et j'en sais encore un qui appartient à M. Anatole France : sur la demande de celui-ci, j'y ai noté les suppressions et les altérations. Il y a celui qui a servi à M. Félix Chambon pour ses deux ouvrages : *Lettres inédites* (de Mérimée), 1900; *Notes sur Mérimée*, 1903. (Cet exemplaire-là n'était sans doute pas complet, ni correct. Dans les *Lettres inédites*, la partie de l'appendice intitulée : *Passages supprimés des lettres à Panizzi*, va seulement de la page 227 à la page 243 et contient quelques erreurs.)

Qui est responsable de ces mutilations ? Il serait téméraire de les imputer à Mme Hémon, qui a été la légataire des légataires de Mérimée : nous parlerons d'elle plus loin. Malgré les assertions du titre, nous ne pensons pas non plus qu'il faille accuser M. Louis Fagan, « du Cabinet des Estampes au *British Museum* ». Le rôle de M. Fagan a dû se borner à permettre la copie du manuscrit, que Panizzi lui avait donné. M. Maurice Tourneux dit que si les lettres à Panizzi ont été « singulièrement émondées », ce fut « pour obéir aux scrupules et aux ordres de M. E. du Sommerard, exécuteur testamentaire de Mérimée », ce qui semble confirmé par une phrase de l'arrêt de la Cour de Paris du 13 juillet 1910 (*Héritiers Mérimée* contre *Félix Chambon*) :

> Considérant que si Mérimée n'a pas indiqué le désir d'une publication posthume, il n'a pas moins choisi un exécuteur testamentaire très capable de la surveiller, et qui, d'après les pièces produites, a collaboré à l'édition des lettres de Mérimée à Panizzi.

M. Chambon, toujours si bien renseigné, estime que M. du Sommerard n'est intervenu que pour solliciter la suppression

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1899.

des passages concernant Mme Walewska. Mais l'hypothèse de M. Maurice Tourneux semble la plus probable, car nul ne songera à incriminer le romancier charmant qui a signé de trois X l'excellente préface de l'ouvrage. J'en citerai une page à la fin de mon travail, plaçant celui-ci sous l'autorité de Ludovic Halévy comme fut placée sous ses auspices la publication de 1880.

A qui donc s'en prendre ? Je n'en sais rien, et, somme toute, cela importe peu. Pour la facilité du discours, je donnerai à l'auteur inconnu des mutilations le nom classique de Procuste. Que nos doléances soient « aux dépens de qui il appartiendra », comme dit, je crois, Figaro.

Pour expliquer les graves changements apportés à la prose de Mérimée, la raison de pudibonderie, si elle est exacte, est insuffisante, car quel scrupule pouvait empêcher de publier des lettres longues, importantes, intéressantes, relatives à l'organisation des musées et des bibliothèques publiques ? Le nombre des suppressions qui s'explique par des libertés de langage est dans une proportion très faible (1). A la plupart, je ne puis imaginer d'autre motif que la résolution des éditeurs de réduire la publication à deux volumes, alors qu'il en eût fallu trois.

Pour les passages modifiés *ad usum Delphini*, il semble que le correcteur eût dû, par un mot discret, avertir les lecteurs. Faire de telles opérations dans l'ombre, et puis s'en taire, cela est choquant. Les moyens ne manquaient pas de concilier le respect dû au public avec celui qui était dû à l'auteur. L'on pouvait remplacer certains mots par des points ; l'on pouvait désigner telle ou telle personnalité par une initiale ; l'on pouvait même s'excuser de ne pas reproduire un passage entier. Ce que l'on ne devait en tous cas pas faire, c'était de changer le texte sans rien en dire.

Un texte inédit de Mérimée ! Je serais fier de le rétablir ici. J'expliquerai en terminant pourquoi je ne le puis pas, pourquoi je suis dans l'obligation de laisser s'exercer ici la sagacité du lecteur en ne négligeant d'ailleurs aucun effort pour le diriger sur la vérité.

(1) Les suppressions totales représentent à peu près le quart de l'ouvrage. *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* me semble avoir exagéré en affirmant (xx, 718) que plus d'un tiers de la correspondance originale avait été supprimé. Pour les quatre cents premières pages des épreuves (il y en a 979) la valeur des suppressions est de 120 pages et la proportion est à peu près la même pour l'ensemble.

On comprend l'exclamation de M. Pinvert : « Mon Dieu, que la correspondance de Mérimée sera donc difficile à éditer sans coupures! » L'auteur de *la Chambre bleue*, comme cet ancien dont parle La Mothe Le Vayer dans son *Hexaméron rustique*, et comme La Mothe Le Vayer lui-même, donnait une merveilleuse licence à sa plume, d'autant qu'il écrivait à un ami de son âge, ayant les mêmes goûts, les mêmes tendances et les mêmes antipathies. Pourquoi se serait-il gêné? Bien loin de songer à une publicité possible, il priait son correspondant de détruire ces folies malséantes à leur âge. Ses épîtres sont d'une lecture si agréable, elles éclairent si joliment un coin de l'histoire que l'on ne se résout pas à regretter qu'elles aient été conservées; mais du moment qu'on les conservait, qu'on les publiait, on avait l'obligation stricte de les présenter telles qu'elles étaient, de ne les « émonder » que dans la mesure indispensable, de manière à n'en pas altérer la physionomie, et en avouant l'intervention.

Il n'y a pas à cacher que Mérimée aimait les anecdotes vives, disons le mot, graveleuses. Il avait d'ailleurs trop d'esprit pour ne pas savoir les tourner. Il n'appartenait pas à Procuste de se substituer à lui. Il trahit Mérimée et trompe le lecteur quand il présente à celui-ci comme étant l'œuvre de Mérimée une lettre toute d'érudition, dont le signataire avait jugé nécessaire de tempérer l'austérité par une historiette gaie que l'on n'y retrouve plus. Je prends une lettre au hasard, celle du 19 juillet 1867 (il y en a plus de vingt pour lesquelles l'expérience serait la même). Elle a 76 lignes et touche à des sujets bien différents :

1° Mérimée donne des nouvelles du voyage projeté de l'impératrice en Angleterre ;

2° Il apprécie le discours récent d'un M. Lowe, membre de la Chambre des communes ;

3° Il annonce la fin et la reprise de la session du Sénat;

4° Il raconte très librement une polissonnerie qui court sous le manteau et où les personnages sont le sultan, alors à Paris, Mme Ratazzi et le général Frémy;

5° Il décrit, *con amore*, la reliure seizième siècle d'un exemplaire des Psaumes de Marot, qu'il possède;

6° Il dit qu'il a fait la découverte d'une miniature de Marie-Antoinette ;

7° Il prie Panizzi de lui acheter à Londres chez un marchand qu'il lui indique neuf couleurs à l'aquarelle dont il donne la liste et les prix, ce qui est intéressant à plusieurs points de vue ; entre autres choses, nous apprenons ainsi qu'en 1867 les couleurs à l'aquarelle étaient meilleures à Londres qu'à Paris ; que neuf pains secs coûtaient environ 15 francs, et surtout que, jusqu'à la fin de sa vie, Mérimée n'a pas cessé de peindre ;

8° Il annonce le départ pour l'Angleterre de Barthélemy-Saint-Hilaire qui va faire visite à une dame, et il espère la venue à Paris de sir James Russell ;

9° On dit que notre ministre à Mexico, M. Dana, a été fusillé par Juarez ;

10° Adieux, souhaits et envoi de salutations à deux belles dames.

Voilà certes de quoi étoffer une lettre. Mais ouvrez le livre : vous trouverez, aux pages 298 et 299 du tome II, cette lettre du 19 juillet 1867 ; elle n'a pas plus de 26 lignes, les passages mentionnés ci-dessus sous les n°s 4°, 5°, 6°, 7°, 8° et 10° ont disparu, ce qui est pour déplaire aux aquarellistes, aux bibliophiles, aux fureteurs de la petite histoire, et d'une manière générale à tous les amis de l'exactitude.

Ces amis de « la petite histoire », qui savent que Mérimée était un familier des Tuileries, admis dans l'intimité, se disent qu'il a nécessairement été en relations avec nombre de personnages considérables et ils recherchent curieusement ses impressions dans sa correspondance. Commençons donc par le défilé des souverains. Il est notablement plus amusant dans le texte vrai que dans le texte publié.

Sa Majesté Impériale et Royale apostolique ouvrira la marche. Mérimée n'avait aucune sympathie pour François-Joseph. Dès le 29 avril 1859, il proposait, pour éviter la guerre, un plan dont le premier terme était l'abdication au profit de son fils de l'Empereur d'Autriche; tout ce passage a été supprimé : pourquoi ? Deux mois après, le 30 juin, Mérimée revient sur la politique autrichienne, sur le retour précipité à Vienne de

l'Empereur, sur les inquiétudes qu'inspire la Hongrie. Il y a là dix-neuf lignes d'autant plus intéressantes qu'elles jaillissent toutes chaudes des observations journalières. Elles ont été supprimées : pourquoi ? Et pourquoi supprimer, dans la lettre du 23 octobre 1860, huit lignes où Mérimée demande l'opinion de Panizzi sur les réformes ordonnées par François-Joseph ? Pourquoi, dans la lettre du 8 octobre 1863, neuf lignes sur les procédés de Gortchakoff et les langages divers qui se parlent sous la domination de Sa Majesté ?

Les jugements que Mérimée porte sur le roi de Prusse sont également dépourvus d'indulgence; il l'appelle d'ordinaire bête ou fou. Il a tort ; mais plus tort encore a celui qui change son texte.

Le 31 mars 1862 (I, 250), il écrit que ce roi « peut se mettre à la tête d'une révolution où il a tout à gagner, ou d'une contre-révolution où il a tout à perdre », et que, étant naturellement dépourvu d'intelligence, il n'hésite pas à prendre le mauvais parti. Il est très clair que cette opinion n'a nullement été corroborée par les événements ; mais Mérimée avait le droit de se tromper, ses lecteurs avaient celui de savoir qu'il s'était trompé, et Procuste n'avait pas celui de le leur cacher en arrêtant le texte après les mots : « tout à perdre ». Dans la lettre du 3 février 1863, Mérimée taxe d'insanité à la fois la Chambre des députés de Berlin et sa Majesté Guillaume Ier, mais la phrase a disparu, aussi bien que celle où, dans la lettre du 17 janvier 1864, il reproduit la même appréciation sur le roi de Prusse et sur son premier ministre, en y ajoutant le reproche d'un invincible entêtement. Mérimée traitant Bismarck d'imbécile, n'est-ce pas un trait piquant et dont il était malséant de priver la postérité ? Disons bien vite que cette appréciation ne fut pas de longue durée, que, l'année suivante, ayant vu Bismarck de plus près et plus longuement, Mérimée écrivait (13 octobre 1865) :

> M. de Bismark m'a paru un homme comme il faut, plus spirituel qu'il n'appartient à un Allemand, quelque chose comme un Humboldt diplomatique (t. II, p. 141).

Le texte a été ici respecté. Plus tard encore (15 juillet 1866), c'est de l'enthousiasme : « M. de Bismark est mon héros » (t. II, p. 223), et par deux fois, le 27 septembre 1867 et le

1er septembre 1868 (II, 312, 350), il le déclare « homme de bon sens ». On n'a eu garde de toucher à ces passages (1); ils empruntent de la valeur au fait que, pour les écrire, Mérimée a dû revenir sur une impression différente : mais, de cela, le lecteur ne sait rien.

Passons de Berlin à Rome, du futur empereur au Souverain Pontife. L'incrédulité chez Mérimée n'était pas du dilettantisme, c'était un principe actif qui donnait de la force à ses sentiments et de la vie à ses discours. Tout pape eût personnifié ce qu'il abhorrait; on devine ce qu'il devait éprouver pour Pie IX. Il s'exprime à cet égard avec d'autant moins de ménagements qu'il écrit à un révolutionnaire italien, jadis condamné à mort par le parti clérical. Dans sa lettre du 21 septembre 1861, parlant du pape, Mérimée dit : « Ce vieillard sans puissance et quinteux fait pitié. » Mais ces deux épithètes n'ont pas épuisé la sévérité de l'écrivain. Il en a ajouté une troisième, un peu brutale, relative à l'intelligence limitée qu'il attribue au pape : on l'a supprimée dans la lettre du 9 novembre 1866 (II, 259), où le pape n'est qualifié que de « vieux prêtre ». Procuste consent que Mérimée parle de la vieillesse et même de la folie du pape, mais il ne peut supporter qu'il le taxe de bêtise. Déjà, dans la lettre du 26 mars 1865 (II, p. 86), où il s'agissait de la Convention du 15 septembre et d'un discours de Thiers à ce sujet, Mérimée disait que cette convention serait sans doute observée par les politiques du Vatican, sinon par le Souverain Pontife « qui est un peu fou ». Il avait ajouté un qualificatif que Procuste a tranché. Le 14 octobre 1861 (I, 229), et une fois encore, le 3 juin 1864 (II, 31), il souhaite violemment la mort du pape ; pour émettre ce vœu, il use d'un terme franchement grossier et non des termes d'école primaire qu'on lui prête : « mourir » ou « s'en aller ». Souvent, ce vœu revient sous sa plume ; il l'avait exprimé dans la lettre du 7 août 1867, où il vise les *annos Petri*.

Comme avec irrévérence,
Parle des dieux ce maraud !

(1) A la veille de la guerre, Mérimée écrivit qu'il n'y avait « qu'une raison qui pourrait rendre la guerre possible, c'est que M. de Bismark la voulût absolument » (II, 433). Il est vrai qu'un peu plus tard il raconte, sans faire aucune réserve (*Ibid.*, 437-38), que Bismarck dit au diplomate français qui portait la déclaration de guerre : « Ce sera le regret de toute ma vie de n'avoir pas été à Ems auprès du roi, lorsque M. Benedetti est venu. »

A Victor-Emmanuel, Mérimée consacre six lignes, un peu libres, même bouffonnes. Sur la foi d'une dame qui peut-être quintuplait ses succès, il dit les prouesses intimes du roi : le paragraphe a disparu. Espérait-on cacher à l'avenir qu'*Il Galant'uomo* était de complexion amoureuse ?

De Victor-Emmanuel à la reine de Portugal, il n'y a pas loin. Pendant l'été de 1867, celle-ci était à Paris, y scandalisant et y faisant enrager tout le monde. Mérimée en parle deux fois, le 26 juillet et le 7 août, en termes très rapprochés, mais cependant pas identiques. La seconde fois, il établit un rapport entre le tempérament de la fille et celui du père. Procuste a passé par là : tout le passage a été coupé. Dans la lettre du 20 juillet, l'on a supprimé une phrase caractéristique où Mérimée cherchait la raison physiologique de l'état bizarre de la reine, ce qui importe d'ailleurs assez peu au lecteur ; la mention de la reine de Portugal ayant été remplacée par celle-ci : « La princesse de *** », le lecteur ne sait pas même de qui il s'agit. Il ignore quelle est cette princesse que Mérimée trouve « extrêmement jolie et d'une blancheur de peau qui promet beaucoup » (t. II, p. 500). N'est-ce pas dommage? Et celle que Mérimée ne manque jamais d'appeler l'innocente Isabelle! Procuste n'a-t-il rien retranché qui la concerne ? Soyez sûrs qu'il n'y a pas manqué. Dans la lettre du 10 septembre 1865, Mérimée parlait de l'éventualité du mariage de l'Infante avec le prince d'Italie, émettait sur l'Infante un jugement des plus sévères, et profitait de l'occasion pour ajouter à l'adresse de la reine d'Espagne une phrase... Brantôme aurait pu l'écrire, et Bussy-Rabutin, et Tallemant des Réaux, et Saint-Simon. Mais nous sommes devenus d'une telle délicatesse que je n'oserais même pas indiquer de quoi il s'agit. Si j'avais été que des éditeurs, je n'aurais donc pas reproduit la phrase, j'aurais respecté l'obstacle, mais j'aurais certainement trouvé moyen de faire comprendre que derrière ce mur il se passait quelque chose. Un autre passage concernant la reine d'Espagne a été enlevé de la lettre du 7 janvier 1866. Ouvrez le tome II, vous y trouverez cette missive aux pages 164 et 165, où elle a 25 lignes. Elle en avait dans le texte vrai 84. Il y est question du général Prim, et les lecteurs de l'édition expurgée peuvent lire :

Si Prim est pincé et fusillé, comme il le mérite, cela donnera quelques années de plus à l'innocente Isabelle.

Le texte de l'édition s'arrête là, mais non pas le texte de Mérimée. Il pronostique comment l'innocente Isabelle emploierait ces quelques années, et l'on peut croire que ses hypothèses n'étaient nullement édifiantes.

La reine de Hollande était une femme charmante, dont Mérimée pense le plus grand bien. C'était aussi une femme de tête. Metternich dit un jour qu'il n'y avait que trois princes en Europe, et qu'elle était un des trois. Un tel propos, venant d'un tel homme, méritait d'être conservé. C'est Mérimée qui l'avait rapporté dans sa lettre à Panizzi du 7 juin 1858. Mais le paragraphe a été biffé.

Je ne parlerai de l'infortuné Maximilien que pour montrer comment un seul mot supprimé peut changer totalement la signification d'une phrase. L'archiduc Maximilien écrit une longue lettre pour remercier l'Empereur de l'avoir appelé au trône du Mexique ; Mérimée apprécie cette lettre qui lui paraît éloquente et plate. Il est évident que le second mot éclaire l'ironie du premier, et que l'on dénature absolument la pensée si l'on maintient l'éloquence en supprimant la platitude ; l'on transforme ainsi un blâme en éloge. Or c'est ce qui a été fait par Procuste dans la lettre du 21 août 1863. Après avoir accepté de courir l'aventure qu'on lui proposait, Maximilien eut un moment d'hésitation, ce qui conduit Mérimée à le traiter de la manière la plus insultante ; le passage a été également supprimé (lettre du 1er avril 1864), comme a été supprimé de celle du 10 septembre 1865 le paragraphe où Mérimée annonçait que les Etats-Unis allaient reconnaître Maximilien.

Il était à prévoir que dans une correspondance telle que celle-ci le nom de Napoléon III reviendrait fréquemment. La plupart de ces mentions ont été respectées. Pas toutes cependant. Il paraît que l'empereur avait du goût pour un certain porto doré que Panizzi, Mérimée et du Sommerard s'employaient à lui procurer. Ce détail gastronomique a paru à Procuste indigne d'être reproduit ; à maintes reprises il l'a fait sauter, enlevant du coup, avec le porto, Napoléon III, Panizzi, du Sommerard et Mérimée (1).

(1) 1863, 18 et 20 nov. ; 1864, 24 mars, 13 et 20 avril ; 1865, 27 déc. ; 1866, 7 janvier.

La plupart des suppressions de texte relatives à Napoléon III sont en elles-mêmes de peu d'importance, mais encore ? Ce sont ces minuties qui donnent de la vie à une correspondance et nous ne savons pas, après tout, si un jour elles ne pourraient pas être d'un sérieux profit pour l'histoire. L'empereur a décoré Panizzi et cherche le moyen de lui permettre de porter sa décoration bien qu'il soit fonctionnaire anglais (14 déc. 1854). Le 15 avril 1858, Mérimée partait pour Londres ; une invitation à dîner de l'empereur a retardé son voyage. Le 25 avril 1860, Napoléon III fait promettre à Panizzi par Mérimée un exemplaire de la correspondance de Napoléon Ier. Le 2 déc. 1861, l'empereur envoie ses compliments à Panizzi et lui exprime le désir de le voir. Le 21 septembre 1861, l'empereur exprime ses regrets à Mérimée de ce que Fould, l'ami de Mérimée et de Panizzi, ne soit pas venu à Biarritz, comme il l'y avait engagé. Le 11 octobre 1862, l'empereur charge Mérimée de remercier Panizzi de sa lettre (il y avait donc correspondance directe entre Panizzi et Napoléon III, ces deux anciens *carbonari* (1). Le 28 janvier 1863, Mérimée engage Panizzi à répondre directement par écrit à une invitation orale de l'empereur. Le 1er octobre 1863, il lui écrit à Biarritz qu'il part avec l'empereur le lendemain. Le 29 janvier 1864, Mérimée dit à Panizzi que le discours de l'empereur a fait bon effet : c'est du moins ce qu'on lui écrit de Paris. Le 29 février 1864, il donne des nouvelles de la santé des membres de la famille impériale, de même le 15 septembre 1869, de même le 2 octobre 1869 : ces détails de santé, surtout avec les précisions qu'y apporte parfois Mérimée, sont-ils donc indifférents chez de tels personnages ? Ce n'était pas l'avis de Michelet. Tous ces passages ont été retranchés. Inutile de dire que Mérimée a parlé à Panizzi de Marguerite Bellanger et que ce nom a disparu des lettres publiées. A propos du voyage de l'impératrice à Schwalbach, dans la lettre du 2 octobre 1864, il est question des bourdes qu'on raconte à ce sujet, d'une prétendue visite de la souveraine à celle que le signataire appelle Marguerite tout court, le destinataire ajoutant de sa main en note le nom de famille. Nom de famille et prénom ont été remplacés par cette indication : Mademoiselle *** (II, 54, 55).

(1) On tenta même d'établir une correspondance clandestine dans les colonnes du *Times* ! Mais tout ce qui a trait à ce complot avorté a été biffé.

Personne n'ignore quelle tendresse professait Mérimée pour l'impératrice ; il avait pris soin de Mlle Eugénie de Téba enfant (elle avait deux ans quand il fit connaissance de sa mère, Mme de Montijo); il avait été un des principaux artisans de sa fortune matrimoniale. Tout ce qu'il en dit a donc de l'intérêt. Nous apprenons par lui qu'il n'avait pas réussi à inspirer à la jeune fille des goûts artistiques. En octobre 1857 Panizzi avait chargé Mérimée de vendre des camées, il espérait évidemment que l'impératrice en acquerrait quelques-uns. Mérimée lui enlève toute illusion à cet égard, les pierres précieuses et les objets d'art laissant l'impératrice très froide ; une fois, jadis, il lui avait apporté d'Espagne, de la part de Mme de Montijo, une médaille antique de toute beauté, ce qui n'avait paru lui procurer aucun plaisir. Dix ans plus tard (lettre du 19 juillet 1867), il avait déniché un trésor, un portrait miniature de la reine Marie-Antoinette donné par celle-ci à la princesse de Lamballe. Il en fit don à l'impératrice. La superstitieuse espagnole vit-elle dans ce présent un fâcheux augure ? Elle n'en accusa pas même réception, tandis qu'elle avait été ravie d'une minuscule boîte en cuir, d'un modèle anglais, destinée à conserver des timbres-poste : Mérimée demande à Panizzi de lui en procurer un nouvel exemplaire (lettre du 25 octobre 1866). L'impératrice avait du goût pour Panizzi ; celui-ci devant venir à Paris, et Mérimée étant à Cannes, elle lui fait savoir par Mérimée le moyen de parvenir jusqu'à elle (20 janvier 1867) ; une autre année elle regrette de ne l'avoir pas vu lorsqu'il est venu à Paris et dit qu'elle l'aurait invité à passer quelques jours au palais de Saint-Cloud (11 juillet 1869). A tort ou à raison, l'opinion n'attribue pas à l'impératrice une sensibilité exagérée : il n'en est que plus intéressant d'apprendre la part qu'elle prenait aux afflictions de ses serviteurs : la belle-sœur de sa femme de chambre espagnole, la fameuse Pepa (que Mérimée appelle quelque part « la trésorière de l'impératrice »), ayant perdu son mari, la souveraine fut si vivement affectée de sa douleur qu'elle ne put assister à un dîner et à une soirée officiels (26 avril 1864), et quand mourut le mari de Pepa elle-même, l'écho de la douleur de l'impératrice retentit encore dans une des dernières lettres de Mérimée (Cannes, 21 mai 1870). Tout ce dont je viens de parler, la sympathie de l'impératrice pour ses gens, son amitié

pour Panizzi, les anecdotes de la boîte de timbres-poste, du portrait, de la médaille, des camées, tout cela a été retranché. Pourquoi?

Bien que Mérimée fût de l'intimité de l'impératrice, des raisons politiques le rapprochaient du prince Napoléon. Dans le fameux tapage que déchaîna la publication de la *Lettre sur l'histoire de France* par le duc d'Aumale en réponse à un discours du prince Napoléon au Sénat, Mérimée prend nettement parti pour le prince ; mais les éditeurs prennent parti pour le duc, et des lettres de Mérimée ils suppriment des pages où il porte sur la famille d'Orléans, notamment sur Philippe-Egalité et sur l'origine de la fortune du duc d'Aumale, des jugements rigoureux. Dans les lettres datées du 14 avril et du 18 avril 1861, Procuste fait de larges coupures. Il a effacé de celle du 21 avril une spirituelle boutade dont il serait fâcheux de priver l'histoire ; l'impératrice reprochant au prince de n'avoir pas provoqué le duc, le prince riposta qu'il ne pouvait se battre à armes égales avec le duc, celui-ci ayant dans sa poche de la corde de pendu.

Les lettres parlent souvent du prince impérial : l'on n'a supprimé, en ce qui le concerne, que quelques passages relatifs à sa santé (par exemple, dans la lettre du 17 juillet 1865 et dans celle du 23 mars 1867). Si peu importantes qu'elles soient, ces éliminations sont regrettables.

La grande préoccupation de Procuste, c'est de ne mécontenter personne. « Messieurs, ami de tout le monde! » Le malheur est que Procuste avait affaire avec un écrivain qui tenait beaucoup plus de Mercure que de Sosie, et qui était l'ami de fort peu de gens. D'où la nécessité pour Procuste, qui ne veut mécontenter personne, de couper le texte de Mérimée.

Il ne faut mécontenter les politiciens d'aucun parti. Ménageons les orléanistes! J'ai déjà relevé des coupures destinées à éviter une égratignure au duc d'Aumale. Le 5 septembre 1864, à propos d'un discours de Lord Palmerston affaibli par l'âge :

Solve senescentem! écrit Mérimée. Cela ressemble aux dernières

années de Louis-Philippe lorsque l'on érigeait ses faiblesses en théories gouvernementales.

Il est véritablement inouï que Procuste se soit permis de changer ici la forme de la phrase, à seule fin de pouvoir plus facilement cacher au lecteur qu'au mot faiblesses Mérimée en avait ajouté un autre, lequel n'est pas synonyme d'actes de vaillance.

On ne ménage pas moins les radicaux. On n'admet pas que Mérimée soit dur pour Ledru-Rollin. Mérimée rappelait que celui-ci n'était pas une victime du coup d'Etat, que c'était par la République qu'il avait été condamné. Le texte publié s'arrête là (II, 26) (1), tandis que Mérimée ajoutait que Ledru-Rollin passait pour un voleur, que nombre de républicains le méprisaient.

Il ne faut pas mécontenter les cléricaux. J'ai montré déjà comment Mérimée, lorsqu'il parle du pape, s'exprime avec une liberté qui fait bondir d'indignation l'éditeur.

Il en est de même chaque fois qu'un ecclésiastique est en jeu. N'espérez pas que l'on respecte le texte, lorsque Mérimée s'avise de restituer au cardinal de Bonnechose son nom véritable (lettre du 11 juin 1868), ou de le présenter comme un expert en ruse et en jésuitisme. Dans la lettre du 19 mars 1864, l'on se contentera d'imprimer : « Le cardinal de Rouen, qui a été longtemps procureur », et ce que Mérimée avait ajouté, on le coupe. Dans la lettre du 4 avril 1868, Mérimée parle de la réception à l'Académie française de l'abbé Gratry.

Jamais, écrit-il, on n'a dit plus de platitudes. Jamais curé de village n'a débité de sermon plus vulgaire (II, 329).

Mérimée avait écrit une phrase de plus, englobant tout le parti clérical dans une accusation de sottise : combien il est regrettable que, pour les raisons que je ferai connaître tout à l'heure, cette phrase ne puisse pas être citée !

On lit dans la lettre du 13 février 1861 (I, 172) qu'un certain père (qu'on ne nomme pas) a été surpris en wagon entre les bras d'une femme. Il s'agissait d'un prêtre de Grasse, qui avait fait du zèle en brûlant sur la place publique les livres de Thiers, de Mignet et de Mérimée. Entre les bras d'une femme !

(1) Cette lettre du 1er mai 1864 est une de celles sur lesquelles Procuste a le plus sévi : elle avait 98 lignes ; elle n'en a plus que 42.

On s'étonne que Mérimée,tenant au bout de sa plume ce fanatique,pris en flagrant délit,se soit servi de ce terme douceâtre. Aussi l'expression n'est-elle pas de lui. La sienne était plus verte. En octobre 1864, un syndic d'agents de change, un militant du parti clérical, que le ministre des Finances, M. Fould, avait reçu la veille, fut surpris par la police avec une bande de petits jeunes gens qu'il déguisait en femmes et en abbés; il y en avait un habillé en évêque. Avec le syndic se trouvait un chanoine de Notre-Dame. Le scandale fut énorme. Mérimée, bien entendu, donne les noms du chanoine et du syndic. Voyez t. II, 56 et 59, ce qu'est devenu ce récit. Il n'y a plus de noms. Il n'y a plus de chanoine. Il n'y a plus de syndic. La lettre datée de Paris 2 octobre se contente de dire qu'un M. X... « très connu à Paris » avait été surpris, etc. Et la lettre suivante,datée de Madrid le 11 octobre, nous apprend que « avec M. X... » la police avait attrapé M. Z..., « non moins connu ». Voici qui est admirable! Le second personnage n'est pas « moins connu » que celui qu'on ne nous a pas fait connaître! Ce « non moins connu » est d'une ironie assez impertinente.

Encore un mot sur l'ensemble du parti clérical et sa politique. Le 10 janv. 1860 (I, 70) Mérimée écrit : « Les dévots se remuent », et, voulant montrer combien sont grandes leurs illusions, il les qualifie eux-mêmes d'une manière dure; le qualificatif disparaît. Atténuations analogues des passages où Mérimée parlait de l'envoi d'une escadre à Gaëte (11 déc. 1860), — des efforts de l'empereur pour servir la cause italienne (16 déc. 1860), — du séjour du roi de Naples à Gaëte (13 février 1861 : 14 lignes supprimées), — de la conduite que devrait tenir au Parlement de Turin M. de Cavour (19 mars 1861), — encore de l'ex-roi de Naples et du duc de Modène (13 février 1861 : 24 lignes supprimées), — de l'urgence qu'il y aurait à ce que l'Angleterre et la France s'entendissent pour reconnaître le royaume d'Italie (11 juin 1861), — du danger de certains mouvements mazziniens et de l'attitude du président Minghetti permettant à un député de s'exprimer avec une liberté excessive sur le compte de la France et de l'empereur (22 mars 1861). Dans toutes ces occasions, le rapprochement du texte publié avec le texte vrai trahit le désir de ménager le parti clérical.

Il ne faut pas mécontenter la magistrature : qui sait ce qui

peut arriver? Mérimée n'avait aucune tendresse pour ses deux collègues au Sénat, M. le Président de Royer et M. le Président Bonjean; tous deux avaient combattu la pétition de Mme Libri et Mérimée assimilait l'intervention du premier au coup de pied de certain personnage de La Fontaine dans sa lettre du 11 juin 1861. Quant au second, il le traitait dans cette même lettre d'homme sans éducation, désormais indigne d'un coup de chapeau. Le 2 juillet, il a reçu des lettres de savants allemands qui traitent M. Bonjean comme il mérite de l'être. Le 4 mai 1868, il annonce que le plus ennuyeux des orateurs, M. Bonjean, va prendre la parole dans l'affaire des instruments de musique. Tout cela a été coupé par Procuste, évidemment influencé par l'exécution des otages.

Il ne faut pas mécontenter les étrangers et quand Mérimée en médit, ce qui n'est pas rare, Procuste coupe. Etes-vous curieux de savoir comment, dans le débraillé d'une correspondance, Mérimée apprécie ses contemporains d'au delà de nos frontières? Sauf lorsqu'il s'agit des Américains, que Mérimée n'aimait pas, et que Procuste ne devait pas aimer, presque tous les jugements défavorables sur les étrangers sont supprimées ou atténués. Au moins a-t-on supprimé les noms, lesquels souvent offraient seuls de l'intérêt. Quel intérêt présente en lui-même le fait qu'une dame espagnole a un érysipèle sur la figure (II, 60)? Ce qu'en dit Mérimée, en termes assez piquants, n'amuse que lorsqu'on sait quel grand nom porte ce visage qui fait concurrence aux potirons. — Dans la même lettre, où un scandale, qui s'est produit dans la très haute société espagnole, est conté de la manière la plus drôlatique, la suppression des noms et d'une phrase qui eût permis de les retrouver enlève au récit presque toute sa valeur. — Dans la lettre suivante (12 novembre 1864) on a biffé cinq lignes sur les mauvaises mœurs que l'opinion reprochait à l'Infant don Henrique. — Au mois de juillet suivant (II, 119-120), c'est à Paris qu'un scandale a lieu. Mérimée raconte à Panizzi comment un jeune homme, grand seigneur espagnol, a été pris au piège et porté par des membres du Jockey-Club dans le bassin des Tuileries. Oter les noms a été ici une précaution inutile; tous les journaux du temps les ont donnés. — Dans cette même lettre, nouvelle preuve du désir de ménager

(1) I, 216. Lettre de 24 lignes; elle en a 51 dans le texte vrai.

les étrangers : Procuste a enlevé un paragraphe où le chroniqueur parisien se faisait l'écho des bruits d'après lesquels une princesse étrangère, appartenant au monde de la diplomatie, aimait à entendre de trop près la musique de Thérésa. —Les malheurs conjugaux de Ratazzi sont-ils donc si ignorés qu'il faille retrancher le mot net, à la Molière, où Mérimée les rappelle ? Dans la lettre du 11 août 1868, Mérimée dit qu'à Montpellier il y a une bibliothèque assez belle, celle d'Alfieri, et un certain nombre de manuscrits laissés par lui à la comtesse d'Albany. Le texte de Procuste s'arrête là. Mérimée ajoutait que les manuscrits, après avoir été légués à la comtesse par Alfieri, le furent par lui à Fabre, dont cependant il avait à se plaindre, et ici encore intervient le mot de Molière, et ici encore Procuste l'a supprimé. Il ne fallait être désagréable ni aux Italiens, ni aux Savoyards.

Mais, avant tout, c'est surtout la Russie et l'Allemagne dont on ne parle qu'avec circonspection.

Le 2 avril 1866, Mérimée écrit : « Ces Allemands... » en ajoutant une épithète très peu complimenteuse : l'épithète est retranchée. Dans la lettre écrite quelques jours plus tard, le 13 mai 1866 (II, 194), on lit que la Russie et l'Autriche se sont montrées aussi hostiles l'une que l'autre. « Ce n'était pas « hostiles » qu'avait écrit Mérimée ; il s'était servi d'un terme moins parlementaire. Un mois auparavant, écrivant de Paris, le 15 avril 1866, il avait écrit sur les Allemands une phrase extraordinaire, une de ces phrases pleines, bien venues, qui décèlent le grand écrivain, et que relisent avec plaisir ceux qui ont le bonheur de posséder le texte vrai ; ceux qui n'ont que le texte publié ne la connaissent pas, parce qu'elle n'était certainement pas de nature à plaire aux lecteurs de nationalité allemande.

Mérimée parle assez librement de quelques grands seigneurs anglais. Ici encore Procuste veille, et coupe. Les lecteurs de la lettre du 12 juillet 1863 doivent malaisément comprendre pourquoi le duc de X... ayant eu une attaque, un dîner, préparé aux Tuileries et auquel Mérimée devait assister, fut décommandé. On s'étonne moins lorsqu'on connaît par le texte vrai d'une part le nom du malade, un Anglais qui, par sa femme, fille de Stéphanie Beauharnais, était allié à la famille impériale, et, d'autre part, les circonstances, tout à

fait opposées à la fidélité conjugale, où l'attaque s'était produite. — Quand, plusieurs années auparavant, écrivant de Cannes, Mérimée parle d'un lord, dont, selon son expression, « la colonie anglaise s'était enrichie » (lettre du 26 décembre 1859), était-il bien nécessaire d'effacer la constatation qu'il était le fils d'une ancienne amie de Georges IV, mort en 1830? — Est-ce pour ménager une dame anglaise qu'on l'a fait disparaître d'un récit auquel sa présence donnait infiniment de piquant? L'anecdote est une des plus joyeuses et des mieux contées. C'est pour faire sa cour à une belle dame de l'aristocratie anglaise que Prévost-Paradol venait d'acheter un cheval à un officier de spahis. Il l'essayait et caracolait au Bois, lorsqu'il aperçut sa dulcinée. Il approcha en faisant des grâces. Au moment précis... Je copie ici le texte publié (I, 327) :

Le prince impérial vient à passer avec son escorte de spahis. Aussitôt, le cheval se met avec eux, et, bon gré mal gré, emmène M. Paradol jusque dans la cour des Tuileries.

N'est-il pas vrai que le silence gardé sur la dame fait perdre sa fleur à l'historiette? Il semble cependant que Madame H... ne pouvait qu'être flattée que sa beauté eût attiré les hommages d'un homme tel que Prévost-Paradol. — Est-ce pour ménager Palmerston que de la lettre du 9 novembre 1863 on a enlevé l'épithète gréco-gauloise qui accompagnait la mention de sa statue projetée? Cette suppression ôte tout intérêt à la première phrase et tout sens à la seconde. Elle transforme une phrase spirituelle et hardie en une fadaise (1).

Il ne faut pas mécontenter les prudes, dont bon nombre, de notre temps comme de celui de Molière, « sont plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps ». Ce scrupule a pour conséquences, non seulement la disparition d'historiettes amusantes, mais des altérations qui font perdre au style de Mérimée sa saveur, substituant à son français vigoureux une phraséologie cotonneuse. Ce n'est pas Mérimée qui, à propos de la réception que la ville de Gênes fit à nos soldats en 1859, a écrit cette niaiserie : « Un bataillon de Kabyles a été littéra-

(1) Un lecteur attentif s'est étonné qu'un des grands amis anglais de Mérimée, qui était aussi un ami de Panizzi, M. Ellice, n'ait pas été nommé plus souvent dans ses lettres, et craignait que son silence trahît quelque sécheresse de cœur. Ce jugement était assez naturel, mais il était injuste, le nom d'Edward Ellice ayant été effacé 88 fois.

lement couvert de fleurs par les dames. Je pense que ces honnêtes musulmans aimeraient mieux autre chose » (I, 31). Mérimée avait dit fort nettement ce que les « honnêtes musulmans » auraient préféré. — Mérimée, d'après le texte publié, aurait écrit le 3 mai 1860 : « Je sais que Lamoricière commence à en avoir assez du service du Saint-Père.» Le mot *assez* ne donne pas la moindre idée de l'énergie avec laquelle Mérimée avait qualifié la lassitude de Lamoricière. — Ce n'est pas Mérimée qui, dans sa lettre du 3 février 1863 (I, 306), voulant rappeler un proverbe russe, a tracé cette sentence à la fois insipide et ambiguë : « Dieu a pris ce que vous savez d'un ciron mâle pour faire la cervelle de tous les Polonais. » — Ce n'est pas Mérimée qui, dans la lettre du 27 novembre 1864 (II, 66), écrit sur Napoléon III cette platitude : « Il se monte la tête pour un chat coiffé et pense pendant quinze jours au bonheur rêvé. » Le rêve avait pris, sous la plume de l'auteur de *la Chambre bleue*, une forme très concrète. — Ce n'est pas Mérimée qui, dans sa lettre du 2 juin 1866 (II, 204), avait usé de ce style de sacristie : « Un prêtre confesse un élève qui avoue qu'il a péché cinq fois d'une certaine manière. »

Je pourrais continuer assez longtemps encore, montrer dans une même page deux maréchaux de France retombés généraux pour mieux dérouter le lecteur (I, 137) ; — me demander pourquoi l'on a supprimé le calembour qui courut toute la France à la fin de 1865, que Mérimée rapportait dans sa lettre du 28 décembre, et qui, à propos d'un mariage, semblant faire le pont entre la cour des Tuileries et le parti légitimiste, mettait en suspicion la virilité d'un duc ; — m'étonner qu'Achille Fould, le ministre, étant un intime ami et de Mérimée et de Panizzi, on ait retranché de la lettre du 9 janvier 1861 le nom de son fils Gustave, ce qui rend presque inintelligible l'histoire de mariage qui suit (le nom de Fould a été 83 fois effacé des lettres. Dans une de celles où il ne l'a pas été — 27 avril 1867 — comme Mérimée parle à Panizzi d'une indisposition de leur bon ami Fould, probablement atteint d'un furoncle, Procuste efface pudiquement la partie du corps où le ministre des Finances a été pansé) ; — revenir sur les médisances qui chagrinaient tant M. du Sommerard, et qui visaient une grande ennemie de M. Fould et de Mérimée, grande amie par instants de Napoléon III (lettres du 27 novembre 1860,

6 et 21 mars, 28 septembre, 23 octobre, 16 novembre 1861, 29 juillet 1862); — regretter que les amateurs de bonnes plaisanteries soient privés des phrases si gaies de Mérimée sur sa nomination, à l'Exposition universelle de Londres, dans le jury des porcelaines (lettre du 22 mars 1862) ou sur la trychine (16 mars 1866) qu'il supposait découverte par Moïse. Mais je comprends ce que ce jeu de devinettes sans solutions finirait par avoir de fastidieux.

J'ajouterai pourtant que le caractère même de Mérimée est parfois atteint par les procédés dont il est victime. La réflexion que j'ai déjà faite à propos de M. Ellice, combien ne prend-elle pas plus de force à l'occasion de la famille Libri ? Comment, peut-on se dire, ne pas accuser d'indifférence l'amitié de Mérimée, alors qu'écrivant à un ami commun, Panizzi, au cours d'une correspondance qui va de 1850 à la mort de Libri en 1868, alors que l'infortunée famille Libri a subi tant de traverses, dans 144 lettres, il ne le nomme que 21 fois ? Or, dans ces lettres, Libri était nommé 142 fois : 121 passages, où se trouvait son nom, plusieurs fois de longs passages, ont été retranchés. La question Libri intéresse encore les bibliophiles. Bien qu'elle semble tranchée dans un sens contraire à l'opinion de Mérimée, il est fâcheux que presque tous les endroits où celui-ci en parlait aient disparu. Quand ils seront rétablis, ils serviront grandement à démontrer que sous ses apparences de gentleman correct et froid l'auteur de *Colomba* cachait un cœur excellent.

Il y a des changements qui sont simplement pédantesques, très ridicules quand il s'agit de Mérimée, et d'une correspondance intime, où la liberté, et parfois l'incorrection, sont un des charmes du genre. Dans la lettre du 9 juin 1859, on lit : « Il pourrait se trouver telle circonstance où une insolence semblable *amenât* des complications. » Dans celle du 16 juin 1863 : « Il pourrait arriver tel événement qui *exigeât* une réunion immédiate. » Ni dans l'un, ni dans l'autre cas, Mérimée n'avait employé le subjonctif passé.

Il y a des changements qui sont dus au simple caprice : *très* mis à la place de *bien*, ailleurs *bien* mis à la place de *très*... « L'Académie, à ce poussée par Cousin... » « Au fait l'Angle-

terre recueille... » *A ce* est supprimé ; *au fait* est supprimé. Pourquoi ? Aux « *sentiments* belliqueux de la France » pourquoi substituer « les *instincts* belliqueux » ?

Les grandes suppressions, suggérées par le désir de ne pas dépasser deux volumes, sont fort regrettables. Mérimée avait été nommé le 24 janvier 1858 rapporteur d'une commission dont il était déjà le président, et dont la tâche était d'étudier la réorganisation de la Bibliothèque impériale. Son ami Panizzi venait d'exécuter un labeur analogue au *British Museum*. Les lettres montrent avec quelle conscience Mérimée a travaillé, quel parti il s'est efforcé de tirer des expériences faites à Londres. En même temps, et cela aussi est d'un grand intérêt, Mérimée, sur la demande de son ami, lui envoie, dans de belle prose limpide, des informations précieuses sur notre Muséum d'histoire naturelle et une note savante sur les antiquités américaines. Tout cela a été impitoyablement coupé. Dans une des dernières lettres, celle du 7 novembre 1869, une page entière a disparu, dans laquelle, à propos des candidatures concurrentes de Renan et de Burnouf à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Mérimée parlait agréablement de l'un et de l'autre.

Tout ceci est, je le reconnais, un peu obscur. Mais je n'étais pas le maître de mieux faire, ni d'être plus explicite que je n'ai été. M. Félix Chambon, pour avoir publié quelques-unes des pages supprimées des lettres à Panizzi, a été poursuivi, soi-disant sur la plainte des héritiers de Mérimée, et il a été condamné (1). L'on a eu ce spectacle : celui qui avait rétabli le texte véritable d'un de nos grands écrivains condamné, à la requête des mutilateurs. Voilà certes un beau monument de jurisprudence ! Jadis, s'il faut en croire M. Christie (2), pour avoir corrompu un mot de Platon, en traduisant οὐχ par

(1) Mérimée avait légué sa fortune à deux dames anglaises, Mrs Evers et Miss Lagden, qui habitaient Cannes, prenaient soin de lui pendant la saison d'hiver, et l'assistèrent à son lit de mort. Une dame Hemon hérita de leurs biens, mais non pas de leur respect pour Mérimée, car elle laissa passer sans protester la publication de 1880. Bien plus, conseillée sans doute par des amis français, ce fut elle qui poursuivit Chambon lorsque celui-ci eut rétabli une partie du vrai texte. Cela est d'autant plus extraordinaire que le manuscrit ne lui appartenait même pas : il a été donné par Panizzi à M. Fagan et légué par M. Fagan au *British Museum* (Ms. 36716-36727).

(2) Richard Cople J Christie, *Etienne Dolet*, traduction de M. Casimir Strojienski. Paris, 1886, p. 443.

rien du tout, Etienne Dolet fut brûlé en place Maubert. Aujourd'hui, ceux qui de quelques-uns de nos Platons travestissent non un mot, mais plus de mille mots, des phrases, des pages, voient leurs méfaits sanctionnés par la justice et mis en geôle ceux qui réparent ces méfaits. Je ne m'exposerai pas, je n'exposerai pas la Revue où j'écris, à pareille mésaventure. Je n'ai pas emprunté un mot aux pages ou aux phrases retranchées, et si je n'ai pas toujours satisfait la curiosité du lecteur, du moins n'ai-je jamais porté la moindre atteinte à une propriété que ceux qui en disposent défendent si jalousement contre les autres alors qu'ils prennent eux-mêmes à son égard de si étranges libertés.

Que les admirateurs de Mérimée s'unissent pour demander qu'en attendant qu'on publie, par ordre chronologique, toute sa correspondance, une nouvelle édition, celle-ci intégrale, nous soit donnée des lettres à Panizzi. Les éditeurs n'ont rien à craindre. En 1881, ils ne savaient pas comment le public accueillerait l'entreprise ; publier d'un coup trois volumes de lettres, c'était imprudent, et comme Beaumarchais, réduisant le nombre des actes du *Barbier de Séville*, se mettait en quatre pour plaire au public, les éditeurs de Mérimée ont diminué ses lettres d'un tiers, redoutant évidemment quelque fatigue pour les lecteurs et quelque accident pour leur escarcelle. Les éditeurs ne sont pas des littérateurs ni des prophètes, et l'événement a heureusement montré combien leurs craintes étaient chimériques. Les correspondances de Mérimée ont eu le plus grand succès ; le moindre billet de lui est recherché et acquis à prix d'or. La preuve est faite, les propriétaires du texte ne risquent plus, à en publier une édition complète, que de gagner de l'argent ; c'est un risque que nous espérons qu'ils voudront bien courir.

Alors se trouveront justifiés les éloges que Ludovic Halévy donnait à ces lettres, dans une préface qu'il écrivait ayant évidemment sous les yeux le texte total, et non les « bonnes feuilles », qui se sont trouvées cette fois les mauvaises.

La longue suite de ces lettres est, en somme, une véritable histoire du second Empire, écrite par l'auteur de *Colomba* et de *Carmen*. Quel témoin pourrait-on souhaiter plus brillant et mieux renseigné ?

Vivant dans l'intimité de l'empereur et de l'impératrice, placé au premier rang pour tout voir et tout savoir, Mérimée rapportait fidèlement à son ami Panizzi tout ce qu'il savait. Et comme il avait en son correspondant la plus entière confiance, il lui disait aussi tout ce qu'il pensait. Voilà comment l'histoire de l'Empire venait se glisser, au jour le jour, sous la plume de Mérimée, dans l'abandon d'une affectueuse causerie, et voilà pourquoi ces lettres pourraient avoir pour titre : *le second Empire raconté par Mérimée.*

C'est ainsi qu'aimerait sans doute à être présenté au public celui qui a écrit : « Je n'aime de l'histoire que les anecdotes. »

HENRI MONOD.



MARCELLE TINAYRE

PROSES INÉDITES
DE RIMBAUD

—

[Nous devons à l'obligeance de M. Louis Barthou la communication — avec d'autres, soigneusement copiés — du manuscrit de ces choses. Elles faisaient apparemment partie d'un recueil et semblent avoir été écrites en 1871, peu avant les *Premières Communions*. L'avertissement, d'une tristesse si sacrée, paraît postérieur de quelques mois et contemporain du *Bateau Ivre*. Rimbaud avait seize ans. Ce sont les seules proses de cette époque qui nous soient jusqu'ici parvenues. Par les éclairs qui les traversent, elles présagent les *Illuminations*. — PATERNE BERRICHON.]

—

LES DÉSERTS DE L'AMOUR

AVERTISSEMENT

Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune *homme*, dont la vie s'est développée n'importe où ; sans mère, sans pays, insoucieux de tout ce qu'on connaît, fuyant toute force morale, comme furent déjà plusieurs pitoyables jeunes hommes. Mais, lui, si ennuyé et si troublé, qu'il ne fit que s'amener à la mort comme à une pudeur terrible et fatale. N'ayant pas aimé de femmes, — quoique plein de sang ! — il eut son âme et son cœur, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes. Des rêves suivants — ses amours ! — qui lui vinrent dans ses lits ou dans les rues, et de leur suite et de leur fin,

de douces considérations religieuses se dégagent peut-être. Se rappellera-t-on le sommeil continu des Mahométans légendaires, — braves pourtant et circoncis! Mais, cette bizarre souffrance possédant une autorité inquiétante, il faut sincèrement désirer que cette Ame, égarée parmi nous tous, et qui veut la mort, ce semble, rencontre en cet instant-là des consolations sérieuses, et soit digne.

I

C'est, certes, la même campagne. La même maison rustique de mes parents : la salle même où les dessus de portes sont des bergeries roussies, avec des armes et des lions. Au dîner, il y a un salon avec des bougies et des vins et des boiseries antiques. La table à manger est très grande. Les servantes ! elles étaient plusieurs, autant que je m'en suis souvenu. — Il y avait là un de mes jeunes amis anciens, prêtre et vêtu en prêtre; maintenant : c'était pour être plus libre. Je me souviens de sa chambre de pourpre, à vitres de papier jaune : et ses livres, cachés,qui avaient trempé dans l'océan !

Moi, j'étais abandonné, dans cette maison de campagne sans fin : lisant dans la cuisine,séchant la boue de mes habits devant les hôtes, aux conversations du salon : ému jusqu'à la mort par le murmure du lait du matin et de la nuit du siècle dernier.

J'étais dans une chambre très sombre : que faisais-je? Une servante vint près de moi : je puis dire que c'était un petit chien : quoiqu'elle fût belle,et d'une noblesse maternelle inexprimable pour moi : pure, connue, toute charmante ! Elle me pinça le bras.

Je ne me rappelle même plus bien sa figure : ce n'est pas pour me rappeler son bras, dont je roulai la peau dans mes deux doigts ; ni sa bouche, que la mienne saisit comme une petite vague désespérée, minant sans fin quelque chose. Je la renversai dans une corbeille de coussins et de toiles de navire, en un coin noir. Je ne me rappelle plus que son pantalon à dentelles blanches. — Puis, ô désespoir, la cloison devint vaguement l'ombre des arbres, et je me suis abîmé sous la tristesse amoureuse de la nuit.

II

Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle.

J'étais dans une chambre, sans lumière. On vint me dire qu'elle était chez moi : et je la vis dans mon lit, toute à moi, sans lumière ! Je fus très ému, et beaucoup parce que c'était la maison de famille : aussi une détresse me prit ! J'étais en haillons, moi, et elle, mondaine qui se donnait : il lui fallait s'en aller ! Une détresse sans nom : je la pris, et la laissai tomber hors du lit, presque nue ; et, dans ma faiblesse indicible, je tombai sur elle et me traînai avec elle parmi les tapis, sans lumière ! La lampe de la famille rougissait l'une après l'autre les chambres voisines. Alors, la femme disparut. Je versai plus de larmes que Dieu n'en a jamais pu demander.

Je sortis dans la ville sans fin. O Fatigue ! noyé dans la nuit sourde et dans la fuite du bonheur. C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément. Les amis, auxquels je criais : où reste-t-elle, me répondaient faussement. Je fus devant les vitrages de là où elle va tous les soirs : je courais dans un jardin enseveli. On m'a repoussé. Je pleurais énormément, à tout cela. Enfin, je suis descendu dans un lieu plein de poussière, et, assis sur des charpentes, je laissai finir toutes les larmes de mon corps avec cette nuit. — Et mon épuisement me revenait pourtant toujours.

J'ai compris qu'Elle était à sa vie de tous les jours ; et que le tour de bonté serait plus long à se reproduire qu'une étoile. Elle n'est pas revenue, et ne reviendra jamais, l'Adorable qui s'était rendue chez moi, — ce que je n'aurais jamais présumé. Vrai, cette fois, j'ai pleuré plus que tous les enfants du monde.

ARTHUR RIMBAUD.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

—

A Poulbot,
Père des Gosses,
j'envoie les miens.

I

LA BATAILLE DEVANT L'ÉPICERIE

Mme Piénu, l'épicière, exposa dans sa vitrine, entre deux pyramides en paquets de chicorée étayées par des nattes de vermicelle enrubannées comme des souvenirs d'amour, une grande boîte pleine de friandises. Elle en dressa le couvercle contre deux pots de confitures « Suprême à la Mirabelle » afin qu'on pût lire de la rue :

LOTERIE PARISIENNE

5 centimes le coup

RÈGLE DU JEU

Choisir un excellent nougat dans la case N° 11. Chaque excellent nougat contient un numéro. Chaque numéro donne droit à :

N° *1.* Gros lot : *Le bocal de pralines.*
2. Une boîte surprise.
3. Un tube liqueur.
4. Une nonnette de Reims.
5. Une papillotte.
6. Un thermomètre de coco hygiénique.
7. Une montre en réglisse.
8. Un radada.
9. Une pipe en sucre.
10. Un cornet surprise.

A tous lés coups l'on gagne !



— Hé ! P'tit Louis, magne-toi ! C'est rien bath aujord'hui chez mame Piénu.

— J'y viens... j'y viens...

— Y a un'loterie... un'loterie Parisienne. C'est un rond l'coup. On gagne un bocal ed'pralines. Vise-moi l'bocal !

— Ousque ?... Lève-moi, Lamoul, j'peux pas voir.

Lamoul empoigna P'tit Louis sous les aisselles et tenta de le soulever.

— T'es lourd.

L'autre aida des pieds et des mains contre la boiserie de la devanture.

— Tu vois ?

P'tit Louis s'écrasa le nez contre la vitre, et pénétré d'admiration souffla :

— Voui... c'est d'un bœuf ! T'as pas un rond, Lamoul ?

— Non, et toi ?

— Moi, peau d'zébi !

— Descends, tu pèses. Tiens, v'là Pigonneau. Hé! Pigonneau...

Pigonneau, qui conduisait sa sœur à la Maternelle, s'arrêta.

— T'veux ?

— Yeut'moi c'qu'i a chez mame Piénu ?

— Quoi ?

— Un'loterie Parisienne ousqu'on gagne un bocal ed' pralines. Viens voir que j'te dis !

— Pas l'temps. J'vas mener la gosse.

— Ta frangine ! Elle attendra. T'as-t-i un sou ?

— Non.

— Viens quand même.

Pigonneau s'avança. Il lut attentivement la Règle du Jeu, regarda le bocal, les tubes de liqueur, les montres en réglisse et les radadas, sorte de sirop solidifié dans une boîte ronde en bois. Il dit : « Ça, c'est chouette ! » puis se fourra deux doigts dans une narine, indice chez lui d'un trouble profond. Sa sœur, toute petite, pleurnichait : « Dis, Totor, fais-moi la voir la Loterie... z'veux la voir, dis, Totor ? »

C'était l'heure de l'école et les gamins nombreux descendaient le Faubourg. Ils furent dix bientôt devant la boutique.

— C'est rien rupin ! mince alors, un bocal ed'pralines pour un rond !

— Dis, Bouchonneau, quand on aura un sou, on tir'ra. s'pas ? Si on gagne... la noce !

— Tu parles !

— P't-être ben qu'on l'gagne jamais l'bocal ed'pralines et qu'c'est mame Piénu qui les boulotte.

D'autres s'approchèrent. Le nombre croissait. Ils furent douze, quinze, puis vingt. Curieux, leurs frimousses sales tendues vers l'étalage, ils épelaient :

Lo-te-rie Pa-ri-sienne
cinq-cent-times-le-coup.

L'on entendait des « T'ast'i un rond? » et des « La peau! »

Mais tous se dressaient sur la pointe de leurs brodequins fatigués, se tordaient le cou pour mieux voir, les yeux écarquillés, les lèvres gourmandes, béants.

Le bocal de prâlines faisait surtout leur admiration. Pour un sou! C'était à n'y pas croire. Ah! ces prâlines, derrière le verre colorié du bocal on les devinait bien sucrées, avec, au cœur, une amande très douce qu'on garderait longtemps sur la langue, durant la classe.

Lamoul compta tout haut :

— Y en a vingt dans l'flacon.

— Plus, dit un autre.

— Moins, rectifia un troisième.

On se traita d'imbéciles. Il y eut quelques poussées. La petite sœur de Pigonneau fut légèrement chiffonnée.

Lamoul, qui avait la meilleure place, près de la vitrine, continua :

— Ça qui doit coûter cher des prâlines violettes!

— Ell's sont pas violettes, protestèrent plusieurs gamins. Ell's sont blanches!

D'autres reprirent :

— Si ell's sont violettes!

Lamoul cria :

— Ell's sont violettes, N... de... D...!

— C'est l'verr' du flacon qu'est violet.

— Non, il est bleu.

— Il est violét.

Deux camps se formèrent. Ceux qui affirmaient : « Elles sont violettes » contre ceux qui soutenaient : « Elles sont blanches. »

D'abord on se jeta des injures à la volée. Toutes les expressions louches, ordurières, bassement équivoques des boule-

vards extérieurs y défilèrent : celles qu'on trouve gravées au couteau dans le plâtre des murs. Jusqu'à la petite sœur de Pigonneau, qui s'égosillait à brailler : « Taisez vos gueules, hé ! fourneaux ! »

Une dame âgée, très digne, qui passait, reçut un « Va donc, vieille bique ! » en pleine face et resta comme suffoquée, car elle avait voulu calmer les belligérants au nom des convenances et de la morale.

Brusquement — ce fut épique — il y eut une mêlée. Des bérets, comme des disques, furent lancés sur la chaussée, des bras se dressèrent dans un envol de capuchons, des gibecières à l'extrémité de leur courroie de cuir tournoyèrent au-dessus des têtes. Pif ! paf ! pan ! On s'agrippait, on se tirait les cheveux, on se griffait les joues, on s'envoyait des coups de pied et des coups de poing, sournoisement. Dans les corps à corps les cravates étaient arrachées, les pantalons fendus, les tabliers noirs déchirés. Et de ce heurt farouche montait une clameur épouvantable, faite des provocations à la manière antique :

— Viens-y que j'te tamponne !

— Crâne pas ou j'te la dévisse !

des cris douloureux des vaincus et des hurlements des vainqueurs.

Soudain le combat cessa. Ce fut subit. Les « violets » et les « blancs » fraternisèrent dans un même élan qui les réunit à nouveau devant l'étalage de Mme Piénu.

Lamoul, l'auteur du combat, venait d'entrer dans l'épicerie. Qu'allait-il y faire ? Le souffle chaud de toutes ces faces embuait la vitre autour des nez.

On vit Mme Piénu venir à l'étalage — Lamoul tenait un sou — et en retirer la loterie Parisienne.

Un grand silence régna sur la bande. Lamoul choisissait un « excellent nougat » et nerveusement lui retirait son enveloppe en papier doré.

Lamoul, qui pendant le combat s'était tenu prudemment à l'écart, peu soucieux des horions, avait vu passer une noce populaire et mirlitonnante dans un grand char-à-bancs. Une idée géniale l'avait fait bondir en criant : « Vive la mariée !... Vive la mariée ! » On lui avait jeté un sou.

Lamoul déshabillait son nougat. Les autres haletaient dehors,

oubliant leurs égratignures d'où le sang lentement suintait. Painlevé, qui avait reçu un « pochon », se tamponnait un œil, mais de l'autre ne perdait pas un mouvement de la scène. La petite sœur de Pigonneau, qu'on avait poussée dans le ruisseau, demandait, la face boueuse, un débris de coquille d'œuf dans la tignasse : « Qui qui fait, Lamoul ? »

Lamoul regarda le numéro qu'il venait de découvrir. Il eut un sursaut, devint tout pâle, et montra ses dents. Mme Piénu souriait. Alors elle détacha lentement le bocal de prâlines retenu à la boîte par un flot de rubans tricolores, et le tendit à Lamoul.

Lamoul le reçut à deux mains, comme un trésor.

Il se fit un long murmure d'étonnement et d'envie : « Il l'a gagné... il l'a gagné. » Et les malheureux combattants, encore meurtris des coups reçus, les yeux pochés, le nez aplati, les lèvres sanglantes, virent Lamoul goguenard sortir de l'épicerie en croquant des prâlines rouges (car elles étaient rouges dans un bocal bleu).

II

HISTOIRE

« DE LA P'TIT' PÉPÉE QU'AVAIT UN' MISIQUE DANS L'BIDE... »

Paps, le nez sur sa page d'écriture, moulait silencieusement d'une anglaise assez inexpérimentée, mais pourtant pleine de promesses, cette phrase modèle qu'avait dictée l'instituteur : « La gourmandise est un vilain défaut », quand il reçut sur la joue droite un petit papier plié en quatre.

Surpris, il sursauta, accrochant la pointe de sa plume dans le « g » de gourmandise.

« Zut ! » dit-il, et il chercha des yeux le malfaisant.

Au-dessus des tignasses mal peignées, des dos ronds, des bouts d'oreilles sales et des porte-plume bruyants (car toute la classe penchée calligraphiait la sentence), la face de Biquot émergea.

Paps l'aperçut. Il fit un mouvement qui demandait : « C'est toi ? »

Biquot secoua la tête : « Oui... oui » et déployant entre ses doigts un papier imaginaire il souffla : « Lis... »

L'autre comprit, ramassa le billet qu'on lui avait jeté, le dé-

plia lentement avec un peu de méfiance et lut : « Tu me la feras voir pendant la récré du quart ? »

Paps resta songeur un moment, puis regarda Biquot.

Biquot, rose d'émoi, attendait la réponse : « Eh bien? Eh bien ? » demandaient ses yeux agrandis.

Paps devant tant d'insistance, tant de désirs, remua la tête en souriant.

Il consentait.

★

Dig... ding... dong! Dig... ding... dong !

La récréation venait de sonner.

Dans la cour, plus de cent gamins morveux et tapageurs jouaient à se tirer les cheveux, à saute-mouton, à se pocher le nez, à la marelle, s'administraient des volées, crevaient leurs fonds de pantalons et sur les murs — des murs très hauts qui donnaient de la tête dans le ciel — inscrivaient pour la postérité des exclamations héroïques.

Isolés, dans un coin du préau, Paps et Biquot discutaient.

Biquot. — Quoi, tu m' l'a promis... Fais-moi-la voir ?

Paps. — T'y touch'ras pas ?

— Non, pisque j' te l'dis.

— T'y touch'ras pas?

— Je te l'jure.

— Crach' par terre !

— J' crache.

— Sûr qu' t'y touch'ras pas ?

— J'mets les mains derrière l'dos...

Paps alors, longuement, fouilla sa poche. Il en sortit tour à tour : un mouchoir sale, des brins de ficelle, une clef de boîte à sardines, des bouts de gomme à claquer. « La v'là ! » dit-il, et il montra une petite poupée en caoutchouc gris, achetée quelques sous dans un déballage de bazar.

Cette poupée avait une étrange figure : un petit point noir, la bouche ; deux autres petits points bleus, les yeux ; et deux taches rondes et rouges, les joues. Ses cheveux étaient blonds. On lui avait peint la tête à l'ocre jaune. Ce qui lui donnait une grande valeur aux yeux des gamins, c'est qu'elle portait dans le dos un sifflet de métal et qu'elle jetait de petits cris

plaintifs, comme des vagissements de nouveau-nés, sitôt qu'on la pressait entre les doigts.

— Elle est rien bath ! murmura Biquot, puis il ajouta : Maint'nant, fais entendre la misique qu'ell'a dans l'bide ?

— Que j'te fass' entendre la misique qu'elle a dans l'bide ! Penses-tu...

— T'veux pas ?

— Non.

— Pasque ?

— Pasque ça l'use.

— T'es pas chic, Paps ! Un peu... rien qu'un peu... pour entendre...

— Non. Faut que j'la r'mette dans l'tiroir à Titine, c'soir.

— Tu l'as barbottée à ta sœur ?

— Oui.

— Eh ben, si tu n'veux pas fair' marcher la misique, j'vas cafarder au pion qu't'as chipé la pépée d'ta frangine !

— Oh ! la ! la ! c'qui s'en fout, l'pion, mon 'ieux !

— Alors, t'veux pas y appuyer su l'bide pour la fair' chanter ?

— Non !

— T'veux pas « un » ?

— Non.

— T'veux pas « deuss » ? J'compt' jusqu'à « trois »... T'veux pas « trois » ?

— Non.

— Et si j'te la cassais ?

— Quoi ?

— La gueule.

— A pas peur... viens y.

— Paps... mon p'tit Paps, c'est pour rigoler c'que j'te dis. Fais-moi la chanter, ta pépée. Rien qu'un' fois, une tout' petit' fois ? J't'expliqu'rai tes problos à la prochain' compot' d'arith !... Tu sais pas les fair' les problos... et moi j'sais. Tiens... tu les copieras su moi ! (*Un silence.*) T'veux pas, dis ? J'y touch'rai pas. C'est juré, j'ai craché. Dis, rien qu'un' fois ?... un' petit' fois... un' tout' petit', petit', un' tout' petit' fois ? (*Un silence.*) T'es un chameau, Paps ! t'es pas un copain. J'dirai à Mimi qu'ell' t'montre plus ses g'noux dans les escaliers du cours de chant, l'soir, quand on va au solfège avec les filles. (*Un*

silence.) Dis, Paps... un' fois ? C'est-i beau l'bruit qu'ell' fait avec son bide ?... C'est-i un' misique, dis ? Comment qu'ell' fait ? Montr' avec ta bouche... T'veux pas ? Si j'te donne un' bille, tu la f'ras t'i chanter, la pépée ?

— P't-être ?

— Et si j't'en donn' deux, tu m'la prêt'ras t'i un moment ?

— Hé... hé...

— Deux billes ?

— Deux billes... non. Pour deux billes et un callot... oui.

— Un callot ?

— Oui, un callot.

— Mon callot en agate... Tu rigoles, ça vaut deux ronds.

— Alors, t'auras pas la pépée.

— Deux billes... un callot... C'est beaucoup.

— Tant pis !

— Eh ben !... tiens, les v'la !

— Oh ! pas maint'nant.

— A cause ?

— Parc' que ça m'plaît.

— Quand ?

— A la sortie.

★

Quatre heures.

L'Ecole Communale crache dans la rue, par sa porte étroite que surmonte un drapeau crasseux, toute la marmaille du Faubourg.

Il s'élève une clameur d'émeute.

— Pi-ou-ouit ! Pi-ou-ouit !

— Hé Barbagna ! Bar-ba-gna !

— C'est moi qui suis l'preu en orto.

— C'est moi qui suis l'der, mais j'm'en bats l'œil !

— Pi-ou-ouit !

— Cochard... la sœur à Piton qui t'attend. Tu vas cor i pincer les fesses dans l'escalier !

— Bar-ba-gna ! ohé... ohé !

— Pi-ou-ouit !

Un sergent de ville, débonnaire et paternel, fait circuler : « Allez, les gosses... allez... allez... »

Paps est sorti l'un des premiers, escorté de Biquot.

— Paps, c'est i maint'nant qu'tu m'la prêtes ?

— Attends... plus loin.

Le faubourg est tout vibrant de bruits. D'ordinaire Paps et Biquot profitent de cette animation pour s'amuser à des jeux variés : bousculer les passants, cracher dans le bas des pardessus, éclabousser les gens en sautant à pieds joints dans le ruisseau, voler des pois chiches à la devanture des épiceries pour en mitrailler la figure des petites filles, ou, chez les fruitiers, soustraire quelques pommes de terre qui, lancées d'une main sûre, feront choir sur la chaussée les chapeaux en cuir bouilli des automédons.

Mais, aujourd'hui, les deux compères marchent silencieux. Paps ravi de gagner deux billes et un callot sans les risques du jeu, Biquot savourant à l'avance le plaisir qu'il aura tout à l'heure en appuyant sur le ventre sonore de la poupée en caoutchouc.

— Alors, tu m'la prêtes ?

— Donn'd'abord les billes.

— Oui... mais si après que j'te les ai données...

— Donn'd'abord !

— Tiens... v'la deux billes.

— Et pis ?

— Et pis quoi ?

— L'callot.

— Ah ! oui, l'callot... Le v'là.

— Prends la pépée... mais pas longtemps... j'compt'jusqu'à vingt.

Biquot religieusement reçoit l'objet de ses désirs. Elle a les yeux un peu trop bleus et les joues un peu trop rouges, cette poupée, mais il n'importe, elle est belle ! Son imagination énervée par des heures de désir et d'attente revêt cette chose lamentable d'attraits inconnus, pour en faire un jouet nouveau, étrange, insoupçonné, fascinateur, unique.

— Dépêch'Biquot, j'suis à dix-huit !

Biquot, paralysé par l'extase, n'a pas encore tiré un son de la poupée.

— Dix-huit, dix-neuf. Vingt ! Rends-moi-la !

Paps se précipite sur Biquot. Il veut reprendre son bien. L'autre le repousse. Paps revient à la charge. Biquot envoie un coup de poing.

— Rends-moi-la ?

— Non.

— Voleur !

— Voleur... répète ?

Paps furieux tente d'arracher les cheveux, d'égratigner les joues de Biquot qui se défend d'une main, protégeant de l'autre, derrière son dos, la chère poupée en caoutchouc.

La lutte devient ardente. Les gibecières s'ouvrent. On piétine des livres, on écrase des plumiers.

Paps, plus fort, va vaincre. Il immobilise déjà le bras droit de Biquot qui, très pâle, les lèvres bleues, tente une suprême ruse et jette la poupée au loin, sur la chaussée.

Mais le Destin, sous la forme d'un autobus, tourne la rue, et, devant les deux ennemis réconciliés dans l'effroi, écrase la poupée sous son énorme roue, crevant son ventre musical.

III

MADEMOISELLE SOURIS, APPRENTIE

Paris fête aujourd'hui la venue d'un roi. Ce monarque règne sur les îles Haïvaï et s'appelle Panoupanou Ier, ce qui a fait dire irrévérencieusement à Souris : « C'est pas un nom d'monsieur, c'est un nom d'singe ! »

Comme les journaux ont publié sa photographie, à l'atelier on en parle beaucoup. Ces demoiselles se sont d'abord chamaillées au sujet de la couleur de sa peau. « Il est blanc », disait l'une ; « il est noir », disait l'autre. Et puis à l'oreille on a chuchoté tout bas : « C'qu'il doit êtr'rigolo, tout nu ! »

— « Il doit être beau... beau ! » a murmuré Clémence, une grande brune laide et maigre qui a des passions violentes. Mais Souris a ricané : « Penses-tu, ma fille, sûr qu'il déteint ! » Aussi, elle a reçu deux gifles.

Tantôt, la municipalité promène le roi dans la ville. Le cortège passera rue de la Paix. Hum, Majesté !

Tout l'atelier est en l'air. « On va l'voir !.... on va l'voir ! »

— Mademoiselle, on pourra s'mettre à la fenêtre ?

— Oui, répond la première, le patron l'a permis.

— A quelle heure passera le cortège ?

— Dans le courant de l'après-midi.

— Chouette alors ! On va rigoler.

— Silence ! Travaillez, Mesdemoiselles...

Le travail reprend, sans hâte mais sans bruit. La première est de mauvaise humeur.

Souris, occupée à défaufiler une jupe, se laisse aller à sa rêverie coutumière.

... Les rois, même noirs, sont de grands personnages. Ils vivent dans des palais, de vastes palais en marbre, et mangent des ortolans à chaque repas. Ah ! si elle était reine, seulement fille de prince ! La vie n'est pas juste vraiment. Si elle était reine...

— Souris, les ciseaux ?

— V'là, mamzelle.

... Si elle était reine, comme elle arrangerait bien sa vie. Plus d'atelier, plus de travail, plus de gifles. Elle se promènerait tout le jour dans son carrosse et ferait des achats sans compter au « Louvre » ou à « la Samaritaine », car elle ne voudrait pas trop de fastes ni de grandeurs. Ça l'intimiderait et lui gâterait sa joie.

Etre reine ! Si quelque jour, par un hasard vraiment miraculeux, elle allait devenir reine, tout d'un coup, comme dans un conte de fée.

— Souris, dépêche-toi, petite flemme ! Tu t'endors...

— Oui, mamzelle.

Mais Souris prête peu d'attention à cette réprimande. Un sourire léger accuse ses pommettes qui deviennent toutes roses et elle murmure à mi-voix : « Pour mes douze sous, j'en aurai une. »

Souris ne prend point le chemin de la crèmerie où chaque jour elle déjeune.

Elle se précipite dans la rue des Petits-Champs, va, vient, préoccupée, s'arrête enfin devant la voiturette pleine de fleurs d'une marchande des quatre saisons.

— D'la violette... petite ?

— Non, m'dame. Combien les roses ?

— Les roses !

— Oui, celles qui sont dans vot' porte-bouquet ?

— Ces roses-là ! mais elles sont trop chères pour toi, sûr.

— Une seule.

— Vingt sous.

— Oh oui, c'est trop cher.

— Combien veux-tu mettre ?

— Dix à douze sous.

— Hé bien, j'vas t'arranger... parc'que c'est toi. J'vas t'donner c'te belle rouge pour tes douze sous. C'est-i qu'tu veux souhaiter la fête à ta patronne ?

— Oui, m'dame, balbutie Souris en rougissant.

— Alors j'vas t' l'envelopper dans du papier, pour qu'elle s' fane pas. Voilà, ma belle.

— Merci, m'dame.

Souris s'éloigne, portant sa rose avec mille précautions, loin de sa robe. Maintenant, il lui faut oublier qu'il est l'heure du déjeuner. Alors, elle s'en va lentement rue Castiglione, s'arrête sous les arcades devant le magasin des chiens. Derrière la vitrine, des toutous gros comme le poing somnolent, anémiques, l'œil chassieux, dans des villas d'osier tendues d'indienne à ramage. Mais comme les badauds s'attroupent, amusés par la mimique d'un petit chien havanais aux poils fous qui jappe, tout droit, appuyé contre la vitre, Souris s'éloigne craignant qu'on n'écrase sa fleur en la heurtant. Elle traverse la rue de Rivoli, pénètre dans les Tuileries, descend les escaliers qui mènent aux Jardins et va s'asseoir rêveuse sur un banc. Elle a posé la rose, avec grand soin, auprès d'elle.

C'est que, très romanesque, elle a déjà imaginé toute une histoire d'amour. Voilà :

Quand passera le cortège, elle va jeter sa rose en criant : « Vive le Roi ! » Alors Panoupanou I[er], en l'entendant, lèvera la tête : « Comme elle est belle ! » pensera-t-il, et, se penchant à l'oreille de son premier ministre, il ordonnera : « Allez me chercher cette jeune fille ! » On viendra prendre Souris en grand apparat et on l'emmènera dans un carrosse tout doré, conduit par un cocher en livrée et quatre négrillons en bottes vernies à revers blancs.

Panoupanou I[er] se mariera avec elle, et, devenue reine, Souris régnera sur les îles Haïvaï, où l'on doit trouver des oranges, des noix de coco et des ouïstitis. Voilà.

Souris est comme transfigurée par le rêve. Ses joues, d'ordinaire si blêmes, ont des colorations à la pommette et ses petits seins sont gonflés d'émoi.

. . . .

— Les v'là ! les v'là !

— Où ?

— Su la Place. J'vois les cipeaux, j'vois l'escorte !

— Vite !... Vite !

Tout l'atelier se rue aux fenêtres.

— Entendez-vous ?

Des cris encore lointains s'élèvent : « Vive le Roi ! Vive le Roi ! »

Souris se glisse au premier rang sur le balcon. Comme elle est un peu petite elle grimpe sur les rosaces en fonte. Le cortège approche. Il y a du soleil, les cuirasses irradient.

— Les v'là ! les v'là !

Des chevaux hennissent, jettent de la bave, se cabrent dans un cliquetis d'acier. Le peuple vocifère, bon enfant :

« Vive le Roi ! »

Les premiers cavaliers sont passés. Voici le roi dans une voiture découverte. Un général tout en or est assis près de lui. Souris lève le bras, mais comme elle a mal calculé son geste, la rose jetée trop vite tombe devant l'attelage du landau. Un cheval l'écrase d'un coup de sabot. Souris, désolée, hurle afin d'attirer l'attention du monarque : « Vive mon roi ! vive mon roi ! »

Mais Panoupanou ne perçoit point cette voix désespérée perdue dans la grande clameur. Il multiplie ses saluts à droite à gauche, en montrant ses dents.

Le cortège est déjà loin.

On entend deux petits sanglots douloureux.

C'est Souris qui pleure.

IV

LES DERNIÈRES AMAZONES

C'est à l'Ecole Communale des filles, rue Plumette, un mardi durant la récréation de trois heures à trois heures un quart, que le grand complot fut organisé.

Pendant la classe de grammaire, les gamines avaient mystérieusement échangé, sous les tables, des billets griffonnés à la hâte sur lesquels on lisait : « Çait entendu... à la récré », « Faut en finir », « tu as réson, on lui casserat » ; si bien qu'au premier tintement de la cloche elles se précipitèrent

toutes ensemble dans un coin du préau et tinrent conseil.

Le sujet du débat était grave. Il s'agissait de sauvegarder leur vertu contre les assauts et les violences répétés d'un garnement appelé Trique, de la Communale d'à côté, qui les poursuivait le soir, à la sortie, dans les ruelles ténébreuses du faubourg.

Le plus grand plaisir de Trique, un rouquin dégingandé chez qui la puberté précoce éveillait les sens, était de regarder sous les jupes des petites filles. Il guettait sa victime dans le coin des portes, dans les méandres des corridors, dans la pénombre des escaliers, et là, les yeux allumés, il ordonnait : « Fais-moi voir... dis ? »

Au refus, il devenait menaçant. La gosse apeurée finissait par se soumettre.

La séance était ouverte. Une gamine contait sa dernière aventure :

— Hier encore i m'a couru... i m'disait : « Fais voir tes guibolles... paraît qu'ell's sont girondes... paraît qu'ell's sont pas comm'cell's à Cocagine. »

Marie Cocagine (qu'on appelait aussi Croquignole à cause de son goût immodéré pour les petits fours de ce nom) eut un sursaut d'indignation.

— Crois-tu... la sale bête !

— Voui... alors i m'a suivi dans ma maison...

Chœur des gosses. — Dans ta maison !

— Voui dans ma maison et dans l'corridor i m'a dit comme ça : « J'veux qu'tu m' montr'tes g'noux et pis... »

Chœur des gosses. — Et pis ?

— Et pis... j'ose pas l'dire. C'est... un... cochon !

Les gamines frémirent.

Une autre prit la parole :

— L'aut' jour i m'a rencontrée à la Coopérative. J'venais chercher l'lait d'mon p'tit frère... Alors il a voulu boire mon lait... alors j'ai couru... alors j'ai tombé... alors il a voulu... voui, mes filles... il a voulu !...

Le nom de Trique fut craché par vingt bouches dans une malédiction unanime.

Il y avait là : Amélie Gaimin, Henriette Guipure, Gabrielle Castagnon, Aurore Jambon, Apollonie Trimouille, Marie Pigonneau, Rosalie Tétard, Trinité Thélémaque, d'autres encore

qui roulaient des yeux chargés de colère et tendaient leurs poings vers le ciel comme pour le prendre à témoin de leurs fureurs.

Croquignole proposa :

— Si ensemble on i fichait un' bonne raclée ?

Toutes braillèrent exaltées :

— Voui... voui... on va i fout' un' tatouille... on va i fout' !

Une pourtant hasarda :

— C'est fort, un homme !

Croquignole eut un haussement d'épaules lourd de mépris :

— Si tu verrais c'qui prend papa quand i rentr' saoul. Et pis Trique c'est un gosse... et pis quoi on s'ra beaucoup. Vous v'nez toutes ?

— Voui... ! voui ! voui ! répondit la foule.

L'enthousiasme, le même enthousiasme qui fit les guerres Saintes, les Croisades, les Révolutions, arma pour la lutte leurs bras vengeurs.

Pan... pan... sur la tête !... pan... pan... j'y tir'les ch'-veux !.. pan... pan... les oreilles !.. aïe donc ! le nez !.. une... deux... trois gifles... pif ! paf ! pan ! à mort ! à mort, le cochon !

Et elles hurlaient, sautaient, dans un envol de collerettes, un tourbillonnement de robes et de tabliers, s'agrippaient, se heurtaient, se frappaient même, inconscientes et transportées. L'une d'elles eut un œil poché, sa fièvre belliqueuse en baissa.

Il fut convenu qu'on chercherait l'ennemi dans les ruelles adjacentes au faubourg. Trique avait coutume d'y rôdailler, le soir, à l'affut de quelques bons coups.

Sitôt qu'on apercevrait le mécréant, c'était simple, mais irrésistible et foudroyant : la charge, la furia française !

On fondrait sur lui dans une grande clameur afin de l'étourdir, et, avant qu'il ait tenté un geste de défense, la subtile cruauté des femmes s'éveillant, il serait culbuté, piétiné, aveuglé, tenaillé sournoisement de tous côtés, scalpé par poignées de cheveux, zébré de rayures d'ongles, désossé à coups de pied, écartelé, assommé.

Croquignole reçut le grade de « générale en chef », car elle était la plus grande, la plus forte et aussi la plus furieuse.

★

Des gens étonnés, ce furent les boutiquiers et les passants

quand ils virent s'avancer la horde compacte et menaçante des amazones de la laïque qui dévalaient le faubourg en brandissant leurs règles comme des lances, leurs cartables et leurs atlas comme des boucliers.

Ah! les braves enfants!

Elles allaient à la bataille, très vite, dans le crépuscule souillé de suie qui dégringolait des toits, tête au vent, la tignasse ébouriffée, les narines palpitantes, leurs joues anémiques pour une fois colorées, vociférant des imprécations, réminiscences de leur manuel d'histoire : « Sus! sus à l'ennemi! Boutons-le! » tandis que les lourds godillots à clous faisaient « clac... clac... clac » sur le trottoir.

Apollonie Trimouille se distinguait par son exaltation. Elle s'était armée de deux épingles à chapeaux qu'elle tenait de chaque main, et clamait fort menaçante : « Les œils! les œils! » Soudain, se souvenant qu'elle était la fille d'un terrassier syndicaliste militant, elle entonna « l'Internationale ».

Debout les damnés de la terre,
Debout les forçats...

Le refrain fut repris par la bande. Elles savaient par cœur ce chant jadis séditieux, qui ouvre et clôt maintenant les réjouissances scolaires.

C'est la lutte finale
Groupons-nous dès demain,
L'Internationale
Sera le genre humain!

— Cavalons rue d'la Poule-qui-mue... on va l'trouver!

— Oui... oui... rue d'la Poule-qui-mue!

Croquignole paradait fièrement au-devant de la colonne. Elle tenait un tisonnier ravi au poêle de la classe et s'en servait comme d'un bâton de commandement.

— En avant! en avant!

Les grandes venaient derrière elle et les petites, celles de six ans, suivaient, le bas en accordéon sur le soulier, entraînées, suggestionnées par tant d'ardeur.

Pourtant, quand la troupe s'engagea dans l'étroite rue de la Poule-qui-mue, il y eut quelques désertions furtives. Etait-ce la fatigue d'une marche forcée ou l'appréhension de tant d'obscurité dans la ruelle?

Croquignole donna des ordres.

— Faut du silence, d'abord !.. On va marcher tout douc'-ment... Si Trique nous entendait i pourrait nous sauter d'sus par derrière.

Paroles imprudentes !

Entre guerrières, on s'interrogea du regard. La vision soudaine de Trique surgissant de l'ombre, tout hérissé comme un diable de boîte à surprise, calma leur agressive vaillance, et Gabrielle Castagnon, Rosalie Têtard, Trinité Thélémaque et quelques autres disparurent brusquement dans l'ombre propice d'un corridor.

— En avant ! commanda Croquignole.

Ce qui restait de la troupe obéit. On parcourut, sans trop de bruit, la rue de la Poule-qui-mue, la rue Stanislas-Boufriquet, la ruelle des Rosiers, pataugeant dans les flaques d'eau croupie, les détritus, les immondices aux écœurantes senteurs de cuisine et d'hôpital. Amélie Gaimin glissa sur une épluchure de légume et s'ensanglanta le genou. Elle quitta la bande clopin-clopant, heureuse malgré tout de son accident qui lui permettait une retraite honorable.

A ce moment, du ciel morne, la pluie oblique et drue tomba.

Dans la rue du Coin de l'Humilité, Marie Pigonneau poussa un grand cri :

— Là... là... r'gardez !

Toutes reculèrent.

La gamine, très pâle, balbutiait :

— J'l'ai vu... il est là... caché dans l'coin... dans l'coin d'la f'nêtre... j'l'ai vu que j'vous dis... là !

Elles reculèrent encore.

On entendit une galopade éperdue.

Deux amazones fuyaient.

Croquignole brandit le tisonnier et cria, enflant la voix afin de se persuader qu'elle n'avait pas peur :

— Eh ben... si c'est lui...c'est maint'nant qu'i va la prendre ! Hardi les filles !

Lentement elles avancèrent, rasant les murs, sous la douche des gouttières débordantes. Elles atteignirent la fenêtre désignée. A cheval sur une corde, un torchon y frissonnait dans le courant d'air de la ruelle.

Croquignole ricana, honteuse, mais rassurée :

— C'est un torchon... t'es t'i froussarde, Marie... non vrai... t'es t'i froussarde!

Mais Marie Pigonneau, les traits tirés, les yeux battus, les joues blanches, en dépit de tout orgueil humain, s'assit sur le seuil d'une porte et refusa d'aller plus loin.

Croquignole rallia les débris de son armée.

— Combien qu'nous sommes ? Hein !... où qu'ell's sont les autres ? On est pu qu'cinq... on était quarante à la sortie. Dis, Aurore, où qu'ell's sont ?

— Ell's ont eu peur, pardi. Ell's se sont ensauvées.

— Ah ! là ! là ! mince de chichis ! c'qu'on va s'payer leurs bobines, d'main, à l'école... En tous cas, on s'passera d'elles... vous v'nez ?

Henriette Guipure timidement proposa :

— I pleut beaucoup... si on rentrait, Croquignole ?

Deux autres l'aidèrent à entrebâiller cette porte de salut.

— Oui, si on rentrait... on r'commencera un autr'jour. I pleut fort.

Soudain Croquignole lâcha son tisonnier, qui rebondit par deux fois sur les pavés, et ordonna : « Chut ! chut ! »

Une voix de gosse, très proche, braillait :

Non, tu ne sauras jamais,
O toi qu'entre tout's j'adore,
Si je t'aime ou si je te haïs...

Croquignole hoqueta :

— Ça y est... c'est lui... c'est... c'est... c'est Trique !

Panique et déroute. L'instant de fermer un œil et prrrt ! plus personne ; rue déserte. Comme au jeu des glaces chez Robert Houdin les amazones furent escamotées.

Croquignole, très nerveuse, resta seule au milieu de la rue, les souliers collés aux pavés, les bras ballants, les yeux écarquillés, la bouche béante dans un cri de terreur inexprimé.

Trique parut.

Il ricana :

— Quien, Croquignole ! B'soir, ma gosse... j'suis t'i content d'te voir tout'seule.

En se dandinant, l'œil allumé, il s'approcha :

— Dis, pisqu'on est seul... c'est l'moment d'me les fair' voir ?

— Que je... que je...

— Oui... fais pas des magnes... sans ça...

Alors Croquignole, subjuguée, défaillante, vaincue, murmura :

— Voui... j'vas t'les montrer... s'ment i faudra l'dire à personne.

V

UN TOUR DE CHEVAUX DE BOIS

OU

HISTOIRE D'UN CRIME

C'était un pauvre manège d'autrefois, échoué sur l'unique place de ce coin de faubourg, à deux pas de la Communale, dans l'espoir d'arrêter les enfants au son lamentable de l'orgue.

A la sortie de quatre heures, quand les gamins l'aperçurent installé là durant l'après-midi, ils poussèrent de grands cris d'étonnement :

— Ohé ! ohé !

— Trique !.. ohé, Trique !

— Y a des ch'vaux d'bois !

— Où ?

— Là-bas, su la place.

— Bath ! bath ! on va s'marrer !

— Cavalons les gas !

Il y en eut un, enthousiaste, qui hurla : Vive la France !

Puis, toute la bande fit cercle autour du carrousel. Ils étaient trente au moins, dépenaillés, sales; les doigts, le nez les oreilles tachés d'encre; avec leurs tabliers noirs déchirés dont les manches se lustraient de morves anciennes.

Le propriétaire du manège, heureux de cette brillante affluence, s'était précipité sur la manivelle et tournait, tournait, entraînant les chevaux de bois dans une cavalcade éperdue.

Les gosses béaient.

Les tentures d'andrinople rouge aux franges de verroteries coloriées frissonnaient dans le vent de la course, et les lampes de cuivre à pétrole et les écriteaux indicateurs du prix s'inclinaient comme dans un envol.

Les gosses s'agitèrent.

— Dis, c'qu'on rigolerait si on montait !
— Tu parles !
— Ça coûte cher ?
— Non... r'gard' l'écriteau... ça coûte un sou.
— Un sou... j'l'ai pas.
— Moi non plus.
— Une vieille femme fit de la musique pour augmenter l'attrait du manège. L'orgue usé, asthmatique, râla l'air vieux déjà d'une chansonnette de caf'conc' :

Quand ils quitt' l'Angleterre
Pour parcourir la terre,
Les Anglais, nos amis,
Viennent tous à Paris...

Sur ce rythme étrange, entrecoupé de silences et de toussotements poussifs, la chevauchée continuait.

— Dis, Trique... t'as vu... les ch'vaux, i s'ont un'vraie queue... un'queue en poil.
— Voui, c'est rien rupin !
— L'quel que tu prendrais si t'y montais ?
— L' blanc qu'a des taches noires.
— Moi j'prendrais l'vert.
Une petite fille :
— Moi j'prendrais l'carrosse... ça a l'air riche.
Une autre gamine :
— Moi, j'irai à cheval... comme un gas.
Trique narquois ricana :
— Penses-tu, on verrait tes guibolles.
— Quéq' t'en sais ?
— Je l'sais, va, qu' t'as pas d'pantalon.
L'orgue maintenant moulait :

J'aime Paimpol et sa falaise,
Son vieux clocher, son grand pardon,
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays Breton...

« Ah ! c'que j'voudrais y monter ! »
C'était l'espoir et le cri de tous, car tous se consumaient du désir d'enfourcher ces cavales dont les naseaux apocalyptiques, peints au vermillon, semblaient humer l'air des vertigineuses randonnées.

Autour de la tente du manège on lisait en lettres rouges, sur une longue bande de calicot : *Paris*, *Saint-Pétersbourg*, *Pékin*, *Sydney*, *Londres*, *Mississipi*, *New-York*, *Tananarive*.

Et Trique murmura exalté : « J'irai à Mississipi ! »

L'homme s'était arrêté, las de tourner sans profit la manivelle. Pourtant un client se présenta. C'était un petit bonhomme pâlot, qui donna d'abord son sou avant de grimper sur sa monture.

Il y eut une rumeur.

— Vise... Pancucule i fait un tour !

— Ça m'étonne pas... il est rupin. Sa mère fait la brocante.

— Ah ! c'te veine qu'il a !

Pour Pancucule, seul, on mit en branle la mécanique.

Et Pancucule triomphait.

Il tenait à deux mains la barre de fer qui traversait son cheval comme une lance de saint Georges, et, droit sur sa selle en velours cramoisi déteint et pelé, la pointe de ses godillots reposant sur de minuscules étriers, la face radieuse, il narguait la bande infortunée des camarades.

Soixante yeux ronds, avides, le suivaient dans sa course, le perdaient un moment derrière l'orgue et le pilier central du manège et le voyaient revenir immobile avec son sourire en coin et son regard malicieux.

Trique était devenu pâle.

Il grognait : « Si c'est pas malheureux... y a qu'les riches qu'ont l'plaisir.... nous, les purées, on s'bombe ! ah ! l'salaud, l'salaud ! Mais j'y mont'rai... oui, j'y mont'rai su les ch'vaux d'bois... quand j'aurai un rond... un jour ! »

Et il partit, éructant une injure, tandis que derrière lui Pancucule, qui s'était acheté pour un deuxième sou d'autres minutes de délire, tournait, tournait toujours, seul et enivré, aux sons du *Beau Danube Bleu*.

★

Téresou avait reçu, en l'honneur de l'anniversaire de ses cinq ans, une pièce de dix centimes toute neuve à l'effigie de la République.

Son père lui avait dit : « Tiens, ma fille, fais des économies. »

Et Térésou avait pris la pièce avec une grande émotion. C'était la première fois qu'elle possédait un trésor, un trésor bien à elle, à elle seule. Aussitôt, Térésou s'était précipitée dans les escaliers, annonçant la nouvelle, brandissant le décime :

— M'âme Bien, mon papa, i m'a donné deux sous !

— M'ame Panuche, r'gardez c'que j'ai ?

— M'ame Carafe, j'suis riche... j'ai un sou en or !

Et elle minaudait, faisait des grâces, riait, sautillait, chantait : « Et zou... zou... zou... j'ai deux sous ! Et zou... zou... zou... j'ai deux sous ! »

Elle énumérait aussi tout ce qu'elle achèterait : « Une poupée marcheuse, ou un serin jaune, ou des boules de gomme. » Elle n'était pas encore très fixée dans son choix et conservait sa fortune, jalousement, dans le creux de sa main gauche refermée. Depuis deux jours elle la tenait ainsi, sans l'abandonner une seconde, dormant avec.

Or, Trique revenait de l'école encore tout frémissant de colère et de jalousie, quand il aperçut Térésou juchée sur la boîte à ordure retournée qui tournoyait sur un pied comme les danseuses automates des boîtes à musique et chantait : « Zou... zou... zou... j'ai deux sous !.. Zou... zou... zou... j'ai deux sous ! »

Il devint rouge. Un frisson lui tira la nuque. Mais, l'air indifférent, il s'approcha de la gamine.

— T'as deux sous ?

— Zou... zou... zou... j'ai deux sous ! Zou... zou... zou... j'ai deux sous !

— Réponds donc !... T'as deux sous ?

— Oui.

— Fais voir ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pasque tu m'les prendrais... na !

— T'es bête, la gosse !... J'suis riche, moi. Pas b'soin d'tes deux ronds... J'ai des cent francs... Fais voir tes sous... dis ?

— Non, j'veux pas !

Un coup de force était possible. Trique le tenta. Mais Térésou hurla : « M'ame Bien ! M'ame Bien ! y a Trique qui veut m'prende mes sous ! »

La concierge parut, divinité redoutable, tenant haut comme un sceptre son balai de genêts.

Trique recula : « Hé! va donc...sale râleuse ! » puis il s'en fut marmonnant des menaces, le front bas ridé de longs plis inquiétants.

★

Il s'était assis sur une marche de l'escalier, au 4e étage, et, seul dans l'ombre, car la nuit était venue, il dépensait sa rage en de très amers soliloques.

— Oui... j'y mont'rai sur les ch'vaux d'bois... j'y mont'rai... comme Pancucule et j'aurai l'air moins gourde... oui, moins gourde !

Soudain la rampe eut un frémissement. Quelqu'un montait. Une petite voix, lointaine encore chantonna : « Et zou... zou... zou... j'ai deux sous ! et zou... zou... zou... j'ai deux sous.

Trique tressaillit. Sa bouche s'ouvrit toute grande, ses yeux prirent une fixité mauvaise. Immobile, il attendit.

Térésou rentrait chez elle, au 5e étage. Elle allait lentement, avec peine, de tout l'effort de ses petites jambes. On entendait par instant le bout ferré de ses souliers buter contre le bois des marches, mais sa chanson ininterrompue emplissait, très distincte maintenant, toute la cage de l'escalier : « Et zou... zou... zou... j'ai deux sous ! Et zou... zou... zou... j'ai deux sous ! »

Trique pensa : « C'te fois, j'les tiens... on va rigoler. »

La gamine n'était plus séparée de lui que par quelques marches. Brusquement elle s'arrêta. Trique eut peur d'avoir été vu, malgré la nuit. Néanmoins il se tint coi. La petite, essoufflée, se reposait. Elle reprit son ascension. Trique se dressa. Térésou s'approchait. Il bondit.

Un grand cri d'épouvante, un heurt brutal qui fit sonner la rampe et le bruit mou de la dégringolade d'un corps sur le palier. Puis le silence revint. Il n'y eut plus que la chanson métallique d'une pièce de monnaie qui cascadait sur les marches. Trique, guidé par le son, s'en empara, et, furtif, rasant les murs, gagna la rue.

Là haut, des portes s'ouvraient...

★

Le lendemain toute « la Communale » sut que Trique ferait « des » tours de chevaux de bois. Il avait préféré attendre de longues heures afin que son triomphe fût plus grand, à la sortie, devant tous ses camarades. Mais plusieurs gamins ayant vidé la veille leurs tirelires, Trique ne « tourna » pas seul et il en fut beaucoup vexé.

ALFRED MACHARD.

LE PRINTEMPS SOURIANT ET GRAVE...

JEUX

Tu chantes, tu ris,
Tu t'élances vers le soleil, tu le poursuis,
Tu cueilles des fleurs aux branches :
Des fleurs de Sainte-Lucie
Qui sont comme des mouches blanches,
Et des fleurs roses de pêcher
Dont les pétales sont fanés,
Et des petites fleurs de coing
Que tu mords et que tu me tends
Et qui sont douces à ma main
Comme les pointes de tes seins ;...
Puis tu t'arrêtes, tu me dis :
« Je ne peux pas
Atteindre ce bout de lilas ! »
Et tu souris...
Je t'enveloppe de mes bras
Et je t'élève vers la branche ;...
Mais maladroitement je penche
Ton corps charmant et ton bouquet
Et, m'entravant parmi les herbes,
Je tombe avec la belle gerbe
Que je n'ai pas abandonnée...

A MARIE

Tu es, en mon jardin, comme une fleur éclose
Ou, mieux, comme un bel arbre en fleurs...
Et, que sur toi ma main ou ma lèvre se pose,
Tu offres ta beauté vivante à sa ferveur...
Voici que, ce matin, comme des yeux candides,
Les iris bleus se sont ouverts ;
Et voici qu'en les nids, hier encore vides
Parmi les branchages déserts,
Les cris vifs des oiseaux et leurs ailes rapides
Célèbrent la fin de l'hiver...

*

Nous savons, mon amie, que notre siècle oppose
Le scepticisme et l'ironie au sentiment ;
Et qu'il ne comprend pas le baiser des amants,
La chanson des oiseaux et le parfum des roses...
Nous savons que nous sommes un peu ridicules
Et gracieux comme de vieux portraits fanés ;...
Que nos visages, dans le lointain, se reculent ;
Que nous restons, — dans notre époque — le passé...
Nous savons qu'on nous voit à travers la légende
Et que, tels ces aïeux qu'entoure une guirlande,
Le front tout près du front, main en main, côte à côte,
Les herbes s'inclinant sous ta robe qui flotte,
Nous suivons un chemin pour nos seuls pas tracé...
— Il nous plaît, mon amie, de garder ce visage
Vis-à-vis de tous ceux qui ne comprendraient pas...
Pourtant, nous savons bien qu'ils sont restés là-bas
Les anciens amants de ces belles images
Et qu'aucun d'eux, ici, n'est entré avec nous...
Les fleurs du passé mort ont un parfum très doux
Mais les fleurs du présent ont des couleurs plus vives,
Et dans notre jardin, seules, nos mains cultivent

Les fleurs dont le pollen peut engendrer le fruit...
Il nous plaît de laisser croire à notre silence
Tous ceux qui vivent dans le désordre et le bruit,
Mais nous savons rythmer nos phrases en cadence
Et chacun de nos mots sûrement se conduit...
Il nous plaît de paraître inhabiles, timides,
Désireux de l'oubli, étrangers et lointains;
Mais si parfois, passant dans la foule, il advient
Que nos cils abaissés cachent nos yeux limpides,
C'est afin de garder notre rêve serein...



... Ce matin de printemps, oubliant les poètes
Qui n'aiment pas les chants d'oiseaux
Et dont, seul, le choc des marteaux
Forge les rimes dans la tête,
Je suis venu vers le jardin ensoleillé.
J'ai parcouru à pas très lents la grande allée;
Soudain j'ai vu ton corps radieux de lumière,
Comme un arbre fleuri, debout à la lisière
Du pré où les faucheurs ne sont jamais entrés...
Tu mordais un bouton rose de cognassier,
Et j'ai songé à l'heure où tu m'offris, mutine,
Cet autre frais bouton éclos sur ta poitrine...

AUTRES JEUX

Les enfants courent sur la prairie,
Georges, Yves, Blanche;
Ils se poursuivent avec des cris,
Ils cueillent des fleurs, ils cassent des branches,
Ils pleurent, ils rient;
Et toute leur vie
En leur jeu s'épanche.

Les chiens et la chatte
Rêvent au soleil :
Kim *est allongé, le nez sous sa patte;*
Ses yeux dans le ciel
Suivent les nuages...
La chatte regarde, indolente et sage,
Le vol des oiseaux...
Et le petit fox
Mâchonne un brin d'herbe...
Toi et moi, nous sommes sous les feuilles vertes
Du lilas fleuri
Où nous a suivis
Le rossignol, qui s'égosille
Et qui sautille,
Réjoui
Comme un poète auquel on n'aurait jamais dit
Que ses rimes sont ennuyeuses;...
Et sa limpide voix heureuse,
De branche en branche,
S'élance et, franche,
S'épanouit...

... Les enfants jouent,
Les chiens et la chatte rêvent,
Le chant, autour de nous, s'abaisse et se relève...
Je sens ta joue contre ma joue...

ON A DIT : « LE PRINTEMPS EST TRISTE »...

On a dit : « Le printemps est triste »...
Mais je crois que ce qui est triste
Ce n'est pas le printemps ;
Je crois que c'est l'âme des gens,
L'âme assombrie où le doute subsiste
Et qui ne peut pas croire en le bonheur certain...

Pour cette âme, il n'est pas de soir et de matin,
Et le jour et la nuit se confondent dans l'ombre.
Sous le bandeau serré, cette âme ne voit pas ;
Et tandis que la foi nous conduit, pas à pas
Et sans que nous comptions leur nombre,
Elle hésite et mesure obstinément sa route...
Cette âme qu'attriste le doute,
Sentant en le printemps une nouvelle vie,
Accueille sa venue attendue sans envie :
Elle ne l'aime pas, mais elle le redoute
Et alors elle lui sourit.

Son sourire est celui qu'on adresse aux malades...

Et, pourtant, le jeune Printemps est assez fort,
D'un baiser qui la persuade,
Pour ravir quelquefois l'âme triste à la Mort...

POÈME DE LA TRENTIÈME ANNÉE

à René Kemperheyde.

Ce jour d'avril, je suis assis entre des branches;
Une tranquillité autour de moi s'épanche
Du ciel, des feuilles naissantes, de tout...
A peine frais, le vent est infiniment doux,
Il glisse comme une aile à travers les branchages,
Agite un peu les ronds du soleil à mes pieds...
Puis, le soleil reprend son immobilité
Et, seule, dans le livre ouvert sur mes genoux,
Une feuille, tombée du ciel, signe la page...

J'ai trente ans... Un pli sur mon front fait une marque
Qui sépare les vies d'hier et d'aujourd'hui...
Pourtant, sur la même eau flotte la même barque
Et mon cœur sent le même amour vibrer en lui...

Que change donc cette heure à l'heure à peine close,
Et que doit ce printemps m'apporter d'inconnu ?
— Je vois la route à suivre et celle parcourue
Telle qu'un vert bouton et telle qu'une rose...



Mon ami, René Kemperheyde, c'est à vous
Qu'au carrefour de ces deux routes je veux dire,
Contre tant de méchants, ce que peut le sourire
D'un sincère regard qui se tourne vers nous :
Quand vous aurez écrit le livre où vous mettez
Tout l'amour débordant de la coupe de l'âme ;
Quand, de l'œuvre tissée, vous resuivrez la trame
Et parfois, sur un fil sombre, retrouverez
Le souvenir d'un jour où vos yeux ont pleuré ;
Si vous cherchez parmi la foule
Celui à qui l'on peut aller
Prendre la main, affectueusement parler,
Dire ces mots qui font que peu à peu s'écoule
La douleur, et que doucement se clot la plaie....
Vous verrez la foule inconstante,
Subtile, légère, fuyante
Comme l'eau que les bras ne peuvent enlacer...

Vous souffrirez, gardant toute votre souffrance...
Et puis, vous cacherez au fond de votre cœur
Tout votre espoir avec toute votre douleur
Et ne tenterez plus de vaines confidences.
Vous serez solitaire et fier... Vous sècherez
Les larmes dont le sel encor pourra briller
Un instant dans le coin de vos paupières chaudes ;
Puis, simplement, passant près de ceux qui maraudent
Les baisers glorieux, vous les mépriserez...

Pourtant l'heure viendra un jour, superbe et douce,
— Comme la fleur d'hiver qui sous la neige pousse
Seule dans la tristesse et la stérilité,
Et dans l'ombre mettra un reflet de clarté...
Vous verrez cette fleur inattendue s'ouvrir
Et vous hésiterez à la croire vivante,
Et vous vous pencherez, avant de la cueillir,
Longuement... comme sur la glace décevante...
Puis enfin, incliné jusqu'à toucher son cœur
Vous connaîtrez sa vie à sa sincère odeur...

... Quand dans la foule — à votre amour indifférente,
Comme une fleur venue sur la neige, demain
Un sourire d'ami apparaîtra soudain,
Vous trouverez la vie lumineuse et clémente.



Aujourd'hui, mon ami très cher, je vous ai dit
Cela... J'étais venu rêver entre les buis
En fleurs et les lilas aux feuilles d'un vert tendre,
Les chênes aux branches tordues, les lauriers-nains,
Les tilleuls où de tous les coins de mon jardin
Les oiseaux, pour dormir, le soir vont se rejoindre...
Je ne voulais que rêver à vous... J'ai écrit...

C'est un des plus beaux jours du printemps qui sourit...
Je suis heureux de me confondre avec les choses
Bonnes que sont le ciel, le soleil et le vent,
Les branches où parfois hésite et se repose
Une aile et puis un chant ;
Je suis heureux d'être tel qu'une feuille
Parmi les arbres que le printemps vient baiser;
De sentir une caresse passer
Et descendre en mon cœur ouvert qui la recueille...

Je suis heureux d'aimer et d'être aimé ;
D'être, dans le soleil qui répand sa clarté,
Moi-même un peu de ce printemps ;
Et de songer que mes trente ans
Sont légers, auprès de tous ceux
Que porte le chêne rugueux
Sur son faîte plein de lumière...

Je suis heureux, mon âme est paisible, j'espère !
Je sais que j'ai souffert et que je souffrirai,
Que peu m'écouteront lorsque je parlerai
Et que mes pleurs, parfois, exciteront des rires :
Je sais des mots cruels que j'entendrai redire...

Je sais... Mais que m'importe ?
La nouvelle saison naît de la saison morte
Et, comme le printemps recouvre d'herbe verte
La terre hier gelée,
L'amour ferme les plaies que la haine a ouvertes !...

... Celui qui vous dira qu'il ne faut pas aimer,
Aimez-le ! Car souvent l'amour est en son âme
Ainsi qu'en la terre sèche est la fleur...
Et l'âme et la terre réclament
Un peu de pluie et de bonheur.
Aimez ceux qui viennent et ceux qui fuient,
Et plus encore ceux qui fuient que ceux qui viennent...

Comme l'eau qui s'écoule au bord de la fontaine
Ou comme, offert sur la branche basse, le fruit,
Il faut que votre amour à tous soit accessible,
Que chacun le sente possible,
Le sente à lui...

Je ne sais point de joie plus ardente et plus belle
Que de semer l'amour comme une fleur nouvelle...



... Demain, quand sur les bords de l'Escaut vous lirez
La lettre que j'écris ici,
En elle vous retrouverez
Ma pensée fidèle d'ami...
Mais je voudrais que vous sentiez en cette lettre,
Outre ce que mon cœur fervent peut vous transmettre,
Ce que l'avril nouveau et vibrant de soleil
Murmure auprès de moi, ainsi qu'un bon conseil ;
La sagesse éveillée qui sourit dans les branches
Où demain à hier par aujourd'hui se noue ;...
La joie d'aimer ; — la joie de vivre qui s'épanche
Du ciel, des feuilles naissantes, de tout...

Avril 1911.

TOUNY-LÉRYS.

LES AMOURS
DE CHARLES DICKENS

Les biographes anglais, très portés à ne voir dans leurs héros que des génies supérieurs, veulent ignorer les à côtés intimes de leur vie dont les révélations seraient susceptibles, croient-ils, de ternir une renommée magnifique. La définition de l'amour d'après certains auteurs anglais diffère sensiblement de celle qu'en donnent volontiers les écrivains français. Dernièrement encore, un psychologue d'Outre-Manche assurait que tout ce qui n'est pas unique n'est pas de l'amour. Conception assez belle qui veut que l'amour soit un élan complet et définitif, mais est-ce bien humain ? Les âmes tour à tour sceptiques, inquiètes, douloureuses et hautaines des créatures modernes ne sont-elles pas sujettes à aimer, à haïr, à oublier et à aimer de nouveau, Perpétuel recommencement jusqu'à l'heure où la passion dernière se fixe lorsque l'esprit mûri a perdu trop d'illusions !

Les biographes de Charles Dickens n'ont pas voulu examiner sa vie au point de vue amoureux. Avaient-ils peur de ne plus pouvoir représenter le romancier sous des traits depuis longtemps familiers ? Dickens est connu pour avoir été un grand honnête homme, un travailleur acharné. Toute sa vie n'a été qu'une longue suite de luttes et de labeurs. Point d'histoires d'amour, voilà ce que disent les biographes anglais. Or, Dickens avait un cœur ouvert à toutes les émotions, à la reconnaissance, au dévouement, à la pitié et ce cœur parla plusieurs fois depuis le jour où, tout jeune garçon, il s'éprit d'une petite fille aux cheveux dorés jusqu'au jour où il mourut, épuisé, pour n'avoir pas su mesurer ses efforts dans un travail opiniâtre afin de gagner une aisance suffisante destinée à ses enfants qu'il adorait.

Je ne vois point en quoi l'étude des sentiments amoureux du grand romancier pourrait nuire à son renom. C'est en vain

qu'on chercherait dans sa vie ces intrigues, ces caprices, ces aventures quasi-quotidiennes dont certains écrivains français ont compliqué leur existence. C'est en vain qu'on chercherait des amourettes banales au temps de la pauvreté, des débuts difficiles, c'est en vain aussi qu'on chercherait des conquêtes aisées au temps de sa gloire, alors qu'un public idolâtre le fêtait partout et qu'il était l'auteur le plus lu de toute l'Angleterre.

C'est pourquoi les biographes, et surtout John Forster, n'ont jamais étudié la vie amoureuse de Dickens. Les faits saillants manquaient, ils n'ont pas voulu approfondir...

John Forster, chroniqueur lorsque Dickens débuta dans le journalisme, devint son ami le plus intime, son confident, parfois son conseiller. Aujourd'hui, le seul titre de gloire de Forster est d'avoir été l'ami du créateur de Pickwick. Grâce à cette amitié, aux nombreuses lettres qu'elle lui valut, Forster a écrit une copieuse vie de Charles Dickens, où les détails sur les œuvres, sur les voyages abondent, mais où on ne saurait découvrir des éclaircissements sur la sentimentalité de l'écrivain.

Soulevons donc le voile et soulevons-le avec d'autant moins d'hésitation qu'encore une fois rien ne peut venir choquer les admirateurs du grand romancier anglais.

Pour commencer, une simple anecdote. Elle date de la toute première jeunesse de Dickens. Il ne saurait déjà être question d'amour. C'est un simple élan d'affection d'un jeune cœur qui s'ouvre à la vie. John Dickens, après des déménagements successifs, vint habiter Chatham. Le jeune Charles avait cinq à six ans, il n'allait pas à l'école, il s'amusait avec ses frères et ses sœurs : bientôt un voisin, de quelques années plus âgé, se mêla à leurs jeux. Il y eut des séances de chant et des séances de lanterne magique. Le voisin avait une sœur qui, parfois aussi, venait chez les Dickens prendre part à des ébats enfantins. La petite Lucie possédait des cheveux magnifiques qui s'épandaient en tresses dorées sur ses jeunes épaules. Le futur homme de lettres était alors, si nous en croyons une vieille domestique qui fit ses confidences à un biographe anglais, « un enfant aimable et enjoué dont les dames de Chatham vantaient la beauté ». Rien de surprenant à ce qu'une petite fille eût sur son voisin une opinion identique à

l'opinion des vieilles dames, en y mélant un sentiment mal défini d'admiration et de sympathie, et qu'en retour Charles eût conçu une affection réelle pour la petite fille aimable et prévenante. Des années heureuses suivirent. Pendant tout le jour, Charles n'avait qu'à se promener, s'amuser; lorsqu'il sut lire, il alla chercher dans une chambre voisine du grenier des livres entassés sous la poussière et qui firent sa première instruction. Lucie aux cheveux dorés ne fut pas oubliée.

Pourquoi cette anecdote ? Pour prouver qu'il est bon parfois d'étudier les sentiments intimes d'un écrivain, car ces sentiments expliquent et font comprendre quelques-unes de ses œuvres.

Cette Lucie devait inspirer Dickens. Nous la retrouvons avec ses cheveux dorés dans cinq romans de Dickens.

Mais voilà qui est plus sérieux. Alors qu'encouragé par l'exemple de son père qui après avoir été emprisonné pour dettes à la Marshalsea — ce Clichy londonien — avait eu l'énergie assez inattendue d'apprendre la sténographie et de se faire agréer par un journal comme reporter, Charles Dickens, las de végéter dans les obscurs bureaux des hommes de lois, se mettait avec ardeur à l'étude de cette même science dans l'espoir d'obtenir, lui aussi, une situation peut-être modeste dans le journalisme, mais préférable encore au travail sans espoir de clerc d'attorney, il rencontra une jeune fille dont il tomba amoureux.

Charles Dickens avait fait la connaissance d'un jeune commis de banque nommé Kolle. Bon garçon, travailleur, ce Kolle était un camarade agréable avec lequel les promenades semblaient courtes. Il avait tant de choses à dire. N'était-il pas amoureux de la fille d'un banquier de Lombard Street et ne concevait-il pas l'espoir d'être accepté par les parents, bourgeois sévères et honnêtes, et par la fille, qui souffrait une cour assidue ? Charles Dickens écoutait ce petit roman avec intérêt, un intérêt fait d'amertume, car il pensait à sa solitude, à ses heures douloureuses, à sa vie qu'aucune espérance ne semblait devoir rendre heureuse. Etait-il condamné à vivre solitaire dans son modeste logement de Furnival's Inn ? Un ami de Kolle courtisait une autre fille du banquier, lui aussi avait bon espoir de voir se réaliser ses vœux les plus secrets...

Les deux jeunes amoureux eurent-ils pitié de la triste existence d'un compagnon qui ne leur était point indifférent ? Ils présentèrent Charles Dickens à la famille Beadnell. Le père, travailleur loyal, fit bon accueil à l'adolescent dont les paroles trahissaient les bons sentiments, la mère se montra accueillante, les deux jeunes filles eurent des mots aimables pour cet ami de leurs « soupirants ». Mais il y avait une troisième fille, — Maria. — Dickens la vit et en devint amoureux.

Pourquoi cet amour subit ? Nous avons dit que la solitude lui pesait et qu'il souffrait de l'isolement ; sans doute il rêva de se créer un foyer gai et heureux. Sans relation, il s'éprit — c'est assez probable — de la première jeune fille qu'il put approcher. Son amour — si un tel mot est bien celui qui convient — naquit plutôt de son besoin d'affection que d'un élan véritable. S'il fallait prouver cette opinion par une remarque, il suffit de constater que l'honnête jeune homme introduit dans une famille où se trouvent trois jeunes filles encore libres de tout engagement — aucune d'elles n'était encore réellement fiancée — s'amourache de celle qui, d'après lui, n'a pas encore d'adorateurs. L'amour n'était donc pas guidé par le hasard, c'est-à-dire par le cœur, mais il naquit cérébralement, par contre-coup, par imitation...

Le professeur George Pierce Baker, de l'Université d'Harvard (Etats-Unis d'Amérique), a publié tout récemment un petit livre — édition privée, non mise en vente — intitulé *Charles Dickens et Maria Beadnell.* Ce livre nous renseigne sur la fin de cette intrigue amoureuse d'un adolescent. Le professeur Baker publie une partie des lettres qu'échangèrent Dickens et Maria Beadnell. Ces lettres prouvent que le roman *David Copperfield* est une autobiographie encore plus complète qu'on aurait pu le supposer, car toutes les aventures d'amour du héros de Dickens furent les propres aventures d'amour de Dickens. Ces lettres prouvent pareillement que, dans le roman *la Petite Dorrit*, Dickens a raconté, sur un ton de regret ou de joie, des points particuliers de son existence personnelle. De la sorte nous savons que Maria Beadnell fut l'inspiratrice de la petite Dora Spenlow dans *David Copperfield* et de Flora Finching dans *la Petite Dorrit*.

Or, nous sommes en 1830. Dickens a tout juste dix-huit ans ; son visage imberbe, ses longs cheveux bouclés lui don-

nent une apparence de très grande jeunesse. Maria avait dix-neuf ans. Elle ne parut pas indifférente au sentiment qu'elle avait fait naître, mais il semble qu'amusée et satisfaite dans sa vanité, et non touchée et émue dans son cœur, elle ait encouragé une cour sans avoir en tête le but bien défini d'un mariage possible.

Que voulait exactement la jeune fille? Coquette, elle aimait les compliments, les aveux et les mille phrases jolies dont s'accompagne toute idylle qui commence, elle était flattée des hommages d'un joli garçon dont prenaient ombrage de nouveaux adorateurs. Elle attisait avec science le feu de celui-ci par la présence de celui-là et elle semblait, aimable et familière, promettre à chacun la réalisation d'un espoir que tous avaient conçu.

Jeu cruel qui parfois peut amener les pires catastrophes! Mais un incident se produisit qui fit revenir le jeune Dickens à la réalité. Le banquier ne prenait pas au sérieux ce soupirant dont la situation n'avait aucune stabilité. La mère aussi ne se souciait pas de donner sa fille à ce beau garçon dont l'avenir semblait ne pas devoir être bien brillant. Il faut croire qu'on fit comprendre à Dickens qu'il n'avait rien à espérer et que, dans ces conditions, il valait mieux pour lui s'abstenir de venir en visite et de continuer sa cour. M. Percy Fitzgerald, dans son livre *The Life of Charles Dickens as revealed in his writings*, cite une lettre qui prouve ce congé.

Kolle et son ami, durant ce temps, avançaient leurs affaires personnelles. Ils étaient plus heureux avec Margaret et Anne que Dickens avec Maria. Kolle reçut de Dickens la lettre que voici.

On me demande dans une note que j'ai reçue ce matin de faire parvenir ma réponse par le moyen employé pour ma première lettre. Je prends la liberté de vous demander si vous voulez bien être assez bon pour remettre de ma part la lettre ci-incluse lorsque vous irez faire votre cour habituelle cet après-midi.

Le libellé de cette missive suppliante prouve qu'en cachette les deux jeunes amoureux correspondaient encore. Dickens devait malgré tout conserver quelque espoir. Maria ne se lassait pas d'être coquette.

Mais un second incident ne devait pas tarder à se produire

qui mit une fin décisive à l'idylle ainsi commencée. Maria fut envoyée à Paris pour y continuer ses études.

C'était une séparation complète. David Copperfield avoue « avoir aimé passionnément Dora durant quatre ans ». Dickens aima-t-il passionnément Maria durant quatre ans? Sans doute, mais une froide réponse venue de Paris lui fit nettement comprendre que ses projets étaient sans espoir. Nous pourrions clore ici le récit de cette aventure, mais le professeur George Pierce Baker nous fait connaître des détails postérieurs qui ne sont pas sans intérêt.

Dickens fit sa vie. Il quitta les offices des hommes de loi, devint sténographe reporter, épousa, en 1836, Kate Hogarth. Maria Beadnell était-elle oubliée ? Non ! Il écrit *David Copperfield* et, pour peindre Dora, « l'enfant femme », il se souvientde Maria, évoque sa mémoire, les jours passés.

En 1845, Maria Beadnell épousa M. Henry-Louis Winter. Dix ans après ce mariage — elle avait quarante-quatre ans, — elle écrivit à Charles Dickens, alors célèbre et fêté partout. L'écrivain fut heureux d'avoir des nouvelles après un si long silence. Il répondit sans tarder, avec chaleur, avec exubérance même. Il fut élégiaque. Vraie lettre de vieil amoureux pour qui les souvenirs sont beaucoup. Il était tendre, ému. « Jamais, avouait-il, il n'avait entendu le nom de Maria sans une certaine impression. » Il ajoutait qu'elle devait lire le roman, *David Copperfield*, elle ne manquerait pas de se reconnaître dans Dora. Le public avait vanté l'amour décrit dans le roman, mais nul ne s'était douté qu'il avait été vécu.

Et vous penserez, disait-il en manière de conclusion, vous penserez : combien le jeune homme a gardé au dedans de lui-même mon souvenir si vivace!

La correspondance continua, puis il y eut une entrevue. Oh ! le chapitre lamentable, pitoyable ! Dickens eut une déception. Etait-ce donc là la femme dont si longtemps il avait fait son idéal, et dont, la veille encore, il ne pouvait évoquer la grâce sans émotion ? Il s'attendait à trouver la beauté, l'intelligence, la douceur réunies dans une seule personne et il trouvait... Mais laissons parler Dickens lui-même. Il a laissé un « rapport » de cette entrevue dans *la Petite Dorrit*. Arthur Clennam (Dickens) rencontre Flora Finching (Maria).

Flora, dont la taille avait toujours été élevée, avait grandi, trop grandi, elle était immense et elle s'essoufflait aisément, mais cela n'était pas tout; Flora, qu'il avait laissée semblable à un lilas, ressemblait à présent à une pivoine. Mais cela n'était pas tout. Flora, qui jadis dans ses paroles et dans ses pensées paraissait toujours inspirée, était confuse et bête. Cela était quelque chose. Flora, gâtée et naïve au temps de la jeunesse, voulait être gâtée et naïve à présent. Ce fut un coup fatal.

Enfin, voilà des détails que l'on ne trouve pas dans les biographes de Dickens. Mme Winter voulut continuer sa correspondance, mais le romancier, la jugeant inutile et fastidieuse, répondit sans chaleur. Puis M. Winter fit faillite. Maria, désolée, désespérée, connaissant le bon cœur de Dickens, son succès, fit appel à sa générosité. Elle lui adressa une lettre où elle mettait toute son amertume, réclamant de lui aide et assistance. Prière vaine ! Dickens, si bon pour les autres, Dickens, qui avait tant fait pour les œuvres de bienfaisance, ne vint pas au secours de l'aimée d'autrefois.

Ainsi finit l'histoire d'amour. Dickens mourut le 9 juin 1870. Maria Winter mourut en 1886.

Faut-il regretter que les parents de Maria Beadnell n'aient pas fait meilleur accueil aux demandes de Charles Dickens et que la jeune fille ne soit pas devenue Mme Dickens ? Mystère, la carrière de l'homme de lettres n'eût-elle pas été modifiée si ce mariage avait eu lieu ? Sans doute il est assez malaisé de résoudre cette énigme. Pourtant, nous nous aventurons à dire que ce fut là un bonheur plutôt qu'une malchance. Alors que Dickens se flattait encore d'obtenir la main de Maria, il n'avait qu'une position sociale très précaire. Admettons que le banquier de Lombard Street ait dit « oui », n'eût-il pas eu la pensée de prendre dans ses bureaux un gendre auquel il lui appartenait de faire une situation ? Dickens aurait fait, non des romans, mais de la bourse. Ecarté, puis refusé, il ne perd pas tout courage, le dépit qu'il peut concevoir lui fait mieux comprendre son infériorité, mieux voir ce qu'est la vie et excite son ambition. Courageux et travailleur, c'est dans la lutte et l'étude qu'il cherche l'oubli, remède des amants évincés.

Nous ne voulons pas insister sur les efforts de Dickens. Ces efforts eurent leur récompense. Nous le voyons successivement reporter au journal *The True Sun*, puis chroniqueur. Il

publie ses *Sketches* dans *The old Monthly Magazine* et dans *The Evening Chronicle.*

A *l'Evening Chronicle*, il fit la connaissance du rédacteur en chef Hogarth, qui l'encouragea et l'invita à plusieurs reprises. M. Hogarth avait trois filles, Catherine (Kate), Georgina et Mary. Dickens se fiança à Kate. Le mariage eut lieu le 2 avril 1836.

De Mlle Catherine Hogarth, avons-nous écrit dans un ouvrage biographique sur Charles Dickens, les biographes anglais ne disent rien. Elle avait une mine fraîche, elle était de petite taille et paraissait avenante. Voilà tout ce qu'on parvient à découvrir sur l'épouse du grand homme dans les livres et les articles innombrables qui furent écrits sur Charles Dickens.

Dickens aimait-il sa femme ? Sans doute, mais l'avenir allait montrer que cet amour n'était pas puissant. C'était tout au plus une camaraderie que l'habitude seule prolongea... Les sentiments secrets de Dickens allaient vers une autre femme. Sentiments secrets? Est-ce bien l'expression qui convient? Le romancier ne chercha pas à cacher ses joies et ses tristesses, preuves des élans de son cœur !

Le jeune ménage alla s'installer dans le logement modeste où Dickens vivait, mais le premier roman (*Pickwick*) avait une vente merveilleuse, les droits d'auteur augmentaient. On déménagea et on choisit dans Doughty Street un appartement confortable. Deux mois auparavant, on avait fêté la naissance d'un fils. La petite famille, en s'installant dans sa demeure nouvelle, s'accrut encore. On accueillit Mary Hogarth, une toute jeune fille dont le caractère s'entendait à merveille avec celui de son beau-frère. Lorsque le romancier alors à ses débuts fait des rêves d'avenir, à qui les confie-t-il ? A Mary. Lorsque le romancier a besoin de sentir près de lui un cœur qui le comprend, qui recherche-t-il ? Mary. « Il y avait entre eux une entente spirituelle qui semble n'avoir jamais existé entre Dickens et sa femme. » Entente spirituelle, certes, affection très grande, très pure sans doute, et certainement très vivace, les faits suivants en sont la preuve.

« Le 7 mai 1837, Mary Hogarth meurt de façon subite. La veille, Dickens, sa femme et sa belle-sœur étaient allés au théâtre. En revenant, lajeune fille, qui n'était âgée que de dix-sept

ans, fut prise d'un malaise, et après quelques heures de souffrances elle mourut. »

Il arrive fréquemment qu'un beau-frère ait la douleur de perdre sa belle-sœur. Il en ressent un chagrin qui varie suivant les cas. Etudions le chagrin du romancier.

La mort de Mary l'affecta si profondément que son activité l'abandonna, sa gaieté, son humour disparurent. *Pickwick* était publié par livraisons. Pendant plusieurs semaines, le public réclama vainement ses livraisons de *Pickwick*. Le roman allait-il donc demeurer inachevé ?

Il écrit à sa belle-mère quelques mois après la mort :

Je puis déclarer solennellement que, me promenant ou dormant, je ne perds jamais le souvenir de cette dure épreuve et de ce grand chagrin et j'ai la sensation que ce souvenir, je ne le perdrai jamais.

Autre lettre :

Si seulement elle était avec nous à l'heure actuelle, toujours gaie, heureuse, compagne parfaite, sympathisant avec toutes mes pensées et toutes mes émotions plus que quiconque... je crois que je ne désirerais rien autre chose que la continuation d'une félicité aussi parfaite.

Et cela n'est pas tout. Il fit revivre Mary dans un de ses romans. Mary devint *la Petite Neil*, dans *le Magasin d'Antiquités*.

Au cours de son premier voyage en Amérique, il visite avec sa femme les chutes majestueuses du Niagara. La vision magnifique s'accompagne d'un regret : pourquoi Mary n'est-elle pas là pour que son admiration se joigne à la sienne ?

La vision de Mary le hante. Il écrit :

J'ai rêvé à elle depuis bien des semaines et toujours avec une sorte de bonheur très calme, si réconfortant que, le soir, je ne puis plus me coucher sans espérer voir son ombre venir me visiter.

Le 30 septembre 1844, il écrit de Gênes à son ami Forster :

Laissez-moi vous conter le rêve curieux que j'ai fait dans la nuit de lundi dernier. J'avais eu une attaque de rhumatisme dans le dos et je demeurai éveillé presque toute la nuit à cause de la douleur très forte, enfin je m'endormis et j'eus ce rêve. Dans un lieu indistinct, mais sublime malgré cette imprécision, je fus visité par un Esprit. Je

ne pouvais voir la figure et je ne me souviens pas avoir désiré la voir. L'Esprit était revêtu d'une draperie bleue, comme la Madone doit en avoir une dans le tableau de Raphaël ; il n'avait aucune ressemblance avec quelqu'un de ma connaissance, si ce n'est par la taille. Je crois (je n'en suis pas sûr) avoir reconnu la voix. En tout cas, je savais que c'était l'esprit de la pauvre Mary. Je n'étais pas effrayé, mais très heureux, je me mis à pleurer, et, étendant les bras, j'appelai « ma chérie ». A ces mots, je crus que l'Esprit allait se retirer et je compris aussitôt que j'aurais dû oublier ma nature grossière et ne pas interpeller avec autant de familiarité. « Pardonnez-moi, dis-je, nous autres, pauvres créatures vivantes, nous ne sommes capables de nous exprimer que par des regards et par des mots. Je me suis servi du mot le plus en rapport avec *nos* affections ; vous connaissez mon cœur. » L'Esprit était si plein de pitié et de chagrin pour moi — ce que je sentis mentalement, car, comme je l'ai dit, je ne pouvais suivre ses émotions sur sa figure — que mon cœur fut bouleversé. Je dis en sanglotant : « Oh ! donnez-moi quelque témoignage de votre visite ! » — « Formulez un vœu », me dit-il. Au dedans de moi-même, je pensais : « Si je formule un vœu trop personnel, l'Esprit s'évanouira. » Je chassai vite toute anxiété et toute espérance à mon égard et dis : « Mme Hogarth est environnée de détresses » — observez que l'idée ne me vint pas de dire : « Votre mère », comme à une créature mortelle — « la délivrerez-vous ? » — « Oui. » — « Sa délivrance sera-t-elle pour moi la preuve que cette conversation est réelle ? » — « Oui. » — Mais répondez à une autre question, » dis-je, craignant qu'il ne s'en aille. « Quelle est la véritable religion ? » Il demeura un instant sans répondre. « Vous pensez, sans doute, dis-je, ainsi que moi-même, que la forme de la religion importe peu, si nous nous efforçons d'être bon — observant qu'il hésitait encore et avait pour moi la plus grande compassion, j'ajoutai : — la religion romaine catholique est peut-être la meilleure ? Peut-être fait-elle penser à Dieu plus fréquemment et croire en lui avec plus de fermeté ? » — « Pour *vous*, dit l'Esprit, avec un tel ton de tendresse que je crus que mon cœur allait se briser, pour *vous*, c'est la meilleure. » — C'est alors que je m'éveillai, des larmes inondaient ma figure, je me trouvai exactement dans les mêmes conditions que durant le rêve. C'était l'aurore. Je fis lever Kate, et lui racontai trois ou quatre fois cette aventure afin que dans la suite je ne pusse ni l'affaiblir ni la dramatiser...

La lettre continue encore sur ce même ton. Ne prouve-t-elle pas que le souvenir de la pauvre Mary ne quittait jamais l'esprit du romancier ?

Forster cite cette lettre pour rapporter l'incident, mais il

n'en tire aucune conclusion. Pourtant, des conclusions s'imposent, surtout lorsqu'à ces premières indications viennent s'ajouter ces quelques autres.

Après la mort de Mary Hogarth, il décida qu'il partagerait sa tombe. Il n'avait pu l'avoir à ses côtés durant la vie, il serait près d'elle dans l'éternité. Est-ce là une simple décision de symphatie fraternelle ? Alors qu'il procédait aux préparatifs de son premier voyage en Amérique, Dickens reçut la nouvelle de la mort de son beau-frère.

Comme personne, écrit-il, n'avait rien préparé en vue de la cérémonie funèbre et de l'inhumation,il a fallu que j'aille moi-même au cimetière. Je ne puis dire la peine que je ressens à l'idée qu'un autre va partager la tombe de Mary. J'aurais voulu pouvoir la déterrer et la descendre dans des catacombes ignorées, où personne, moi excepté, ne pourrait la retrouver !... car cette place, que son frère va prendre à son côté, je l'avais réservée pour moi-même. Le désir d'être enterré auprès d'elle est aussi fort maintenant, après un intervalle de cinq années, et je sais que ce désir ne pourra jamais mourir en moi, car rien ne peut peindre l'affection que je portais à cette enfant ! Oui, mon ami, si c'était possible je voudrais la faire enlever de là,et je sens bien pourtant que ses frères, ses sœurs et sa mère ont plus de droits que moi à dormir auprès d'elle...

C'est un beau-frère qui meurt et c'est toujours Mary que Dickens regrette. Servons-nous des propres termes employés par le romancier. Rien ne peut peindre l'affection qu'il portait à Mary. Dans son cabinet de travail, quel est le portrait qui occupe la place d'honneur ? C'est le portrait de Mary. Elle semble — vivante derrière cette image insensible — veiller les heures de travail de l'écrivain, l'encourager dans ses recherches et présider à son inspiration.

Durant ce temps, que devenait le ménage Dickens? Après une longue vie commune, de nombreux enfants étaient nés. Tout laissait prévoir une sérénité parfaite. Hélas! l'entente était superficielle. En mai 1858, les deux époux se séparèrent. Les biographes disent qu'il y avait entre eux incompatibilité d'humeur. Le journal le *New-York Post* publia, en 1860 cette information :

Alors qu'il était prêt à réaliser son vœu le plus cher et qu'il allait pouvoir s'installer à Gad's Hill, Mme Dickens prétexta qu'elle était trop attachée à Londres pour aller habiter à la campagne. Dickens

eut beau crier, tempêter et expliquer aussi qu'il lui était impossible de travailler à Londres — n'était-il pas perpétuellement dérangé par de nombreux visiteurs? — Mme Dickens fut inflexible. A la fin, Dickens vint à Gad's Hill, accompagné d'une de ses filles, de sa belle-sœur et d'une jeune actrice. Cet arrangement ne tarda pas à déplaire à Mme Dickens et les dissentiments qui régnaient entre les deux époux s'aggravèrent.

Notre intention n'est pas de rapporter toutes les phases de cette séparation, qui donna lieu à de tristes et pénibles incidents. Il n'y eut pas de divorce, une séparation seulement. Quant à l'information américaine que nous venons de citer, elle semble fausse sur un point. La « jeune actrice » dont il est question n'est mentionnée dans aucun journal, dans aucune biographie. La vérité est que Dickens vint habiter Gad's'Hill avec sa fille Mamie et sa belle-sœur Georgina Hogarth. Georgina Hogarth! Nous avons cité son nom déjà. C'était la troisième fille du rédacteur en chef du journal *The Evening Chronicle*. Quelle constatation curieuse! Dickens épouse Catherine Hogarth, bientôt il admet à son foyer Mary Hogarth, la jeune fille meurt, Dickens lui donne une remplaçante: Georgina Hogarth vient habiter chez son beau-frère. Si la famille Dickens se déplace, Georgina Hogarth est du voyage. Les deux époux Dickens se séparent, Georgina Hogarth demeure chez le romancier. Enfin lorsque la mort impitoyable vint terrasser l'homme de lettres épuisé par une lutte incessante, les derniers mots de Dickens par delà la mort sont pour Georgina. Le testament faisait une brève mention de Mme Dickens pour rappeler que son mari « lui avait fait depuis leur séparation une rente annuelle de quinze mille francs, alors que les charges d'une nombreuse et coûteuse famille lui étaient incombées, à lui seul ». Mme Charles Dickens héritait d'une rente constituée par deux cent mille francs, somme qui à sa disparition devait être partagée entre les deux fils Charles et Henri Fielding. Par contre Georgina Hogarth, exécutrice testamentaire, recevait une somme de deux cent mille francs exempts des droits de succession, tous les bijoux de l'homme de lettres et les objets de sa table de travail et de sa chambre, « car elle saura ce qu'elle doit faire de ces objets ».

De tout ceci, on peut tirer une conclusion qui est toute à l'honneur du romancier. Il avait besoin d'affections autour

de lui. Tout jeune, la petite Lucie aux cheveux dorés fut sa préférée, plus tard Maria Beadnell lui parut être la femme rêvée qui devait modifier sa solitude en Eden; après son mariage avec Kate Dickens, brave mère, mais effacée et indolente, Mary fait la joie de son esprit ; enfin, plus vieux, lorsque les souffrances se sont emparées d'un corps surmené, il fait appel au dévouement de sa belle-sœur Georgina, intendante dévouée, habile et prévenante. Tout cela ne saurait nous empêcher de conclure comme les biographes anglais :

Dickens fut un grand honnête homme.

PAUL-LOUIS HERVIER.

LE THÉATRE GALLO-ROMAIN ET LES ARÈNES DE LUTÈCE

Le théâtre antique avec ses représentations en plein air est à la mode. Dans les Vosges, en Bretagne, dans le Midi, aux environs de Paris, on a ainsi créé des scènes où les acteurs jouent dans des décors naturels, où les spectateurs sont assis sur des gradins que nulle construction ne recouvre.

Et Paris, à son tour, voudrait s'offrir le plaisir de ces spectacles à ciel ouvert dans les vieilles arènes de Lutèce reconstituées. M. Paul Ginisty, alors directeur de l'Odéon, en eut la première idée, il y a quelque dix ans ; aujourd'hui,le projet paraît devoir entrer dans une voie de réalisation prochaine, puisque les candidats à l'élection complémentaire du 16 octobre dernier au Conseil municipal pour les quartiers Saint-Victor ont tous inscrit dans leur programme *la reconstitution des Arènes* [de la rue Monge] *en vue de l'organisation de concerts et de représentations artistiques*.

Ainsi se renouerait la tradition scénique dans le milieu même où l'on a situé le « premier théâtre » de *Paris*. Mais il ne faut pas s'y tromper, les représentations qui s'y produisirent ne sont rien moins que ce que l'on s'imagine communément. Aussi m'a-t-il paru intéressant d'en esquisser les caractères généraux.

Tout d'abord, une question se pose : les Gaulois, et particulièrement les Parisiens, les *Parisii*, avaient-ils, avant la conquête romaine, un « théâtre » et connaissaient-ils les représentations scéniques ?

Si, par « théâtre », on veut entendre un édifice quelconque affecté spécialement à un usage dramatique, il me semble que la réponse, résolument négative, résulte de l'état même des Gaules avant l'arrivée de César.

A cette époque, il est bien difficile de croire qu'il y existât des villes dans le sens actuel du mot et que l'on puisse établir une proportion entre l'importance commerciale, considérable sans doute possible, que possédait alors Lutèce, et l'impor-

tance numérique des habitations plus ou moins étroitement groupées dans ses environs immédiats. Mais si l'organisation gauloise ne laisse pas supposer l'existence de tout édifice théâtral ou scénique notamment chez les Parisiens, malgré que des monnaies antérieures à l'époque gallo-romaine aient été trouvées dans les fouilles des Arènes de la rue Monge, il est bien croyable qu'ils n'avaient point attendu la conquête pour exercer et développer leur instinct dramatique.

Les Druides m'apparaissent comme de très habiles metteurs en scène; le culte druidique, comme tous les cultes d'ailleurs, tend évidemment à agir sur les imaginations par des tableaux et des représentations figuratives. D'autre part, cette civilisation gauloise, qui n'était déjà plus primitive, dut avoir ses bardes ; et il ne me déplaît pas de m'imaginer les Parisiens, nos aïeux, groupés, au soleil levant, autour de quelqu'une de ces pierres levées, énormes, brutes, à peine taillées, dont les noms de plusieurs de nos rues semblent rappeler l'existence, écoutant parler le grand Druide à barbe blanche et chanter les bardes qui s'accompagnent de la *hrotte*.

Au reste, on peut tenir pour certain que des troupes de bateleurs et d'histrions, se dispersant dans les Gaules bien avant que la conquête ne fût définitive, y avaient introduit les passions dramatiques si puissantes au delà des Alpes, principalement celles du *cirque* et des scènes sanglantes ou grotesques des *amphithéâtres*.

Ce ne fut toutefois qu'à partir de la pacification complète que des moyens de circulation plus faciles et l'exploitation d'une immense richesse agricole, jusqu'alors négligée, imprimèrent à cette population un mouvement prodigieux. Les arts, le commerce, l'industrie se développèrent alors dans les Gaules, avec une rapidité à ce point surprenante que l'histoire la constate sans pouvoir l'expliquer à notre entière satisfaction. Lutèce gallo-romaine, centre stratégique important, centre d'une activité commerciale considérable, siège d'une magistrature élevée, séjour d'un préfet de l'Empire et, bientôt, des empereurs eux-mêmes, Lutèce ne tarda pas à posséder, sur l'une et l'autre rive du fleuve qui lui faisait ceinture, une population agglomérée, riche, travailleuse, nombreuse, au sein de laquelle purent se développer rapidement les goûts scéniques de la Rome païenne.

De bonne heure, et l'une des premières en Gaule, elle dut être dotée d'un cirque (1) et d'un amphithéâtre où vainqueurs et vaincus, aborigènes ou métèques, trouvaient à satisfaire une passion qu'ils partagaient et qui les dominait.

Le cirque, lieu des courses de chars, des jeux gymniques, était situé, paraît-il, au sud-ouest de Montmartre, entre la rue Blanche et la rue de Clichy, où fut, au XVIIIe siècle, le parc du fermier général La Bouxière, au commencement du XIXe, le Jardin de Tivoli, où est aujourd'hui la place Vintimille (2).

Quand et comment disparut cet édifice à existence indécise? Rien ne permet de l'indiquer, mais il semble que l'affectation non seulement de l'emplacement qu'il occupait, mais encore du territoire avoisinant, lui survécut.

Ainsi, d'après le moine Abbon (3), il y aurait eu là, au IXe siècle, un « champ de mars » ; et c'est encore là que le poète du XIIIe siècle qui nous a laissé *le Roman des quatre Fils Aymon* place la scène d'une course de chevaux (le premier « grand prix de Paris »), qui aurait été courue devant Charlemagne (4).

Concomitamment à ce cirque qui, par son caractère même, sort des limites de mon sujet et que, par conséquent, je crois devoir me borner à signaler, il y eut à Lutèce un *théâtre* et un *amphithéâtre*.

Le « théâtre », qui semble n'avoir été qu'une dépendance du palais des Empereurs, était situé entre le lycée Saint-Louis, la rue Racine et le boulevard Saint-Michel. Les substructions, découvertes par Th. Vacquer, le savant archéologue que l'on découragea, subsistent, et si bien repérées par le savant toujours méconnu qu'on peut fouiller aux points indiqués par lui : les vestiges s'y trouvent (5).

L'amphithéâtre, affecté aux combats des gladiateurs et aux chasses (*ludi matutini*), ces abominables tueries d'hommes et

(1) Adrien de Valois, préface, p. 16 ; — Félibien, t. Ier, p. 18.

(2) On y a découvert en 1756, en creusant un puits, trois fragments de sculptures publiés dans le *Recueil des Antiquités* du comte de Caylus (t. III, pl. CIX). Deux de ces fragments, provenant de bas-reliefs, représentent des génies et des chars, et les Romains ont souvent décoré de sculptures analogues à celles-ci la *spina* de leurs cirques : ceux de Maxence à Rome, d'Arles en Provence, et d'autres monuments semblables en ont fourni des exemples.

(3) Lib. II, v. 196.

(4) Hist. litt. de la France, t. XXII, p. 684.

(5) Voy. Commission municipale du Vieux Paris, Procès-verbaux, 1900, pp. 357 et s. — Sur Th. Vacquer, lui-même, mon vieil ami, voy. *Vacquer, sa vie et son œuvre*, par F.-G. de Pachtère et Ch. Sellier (*Bulletin de la Bibliothèque et des Travaux historiques* [de la Ville de Paris], Paris, 1909).

d'animaux, était aussi un théâtre, mais un théâtre mixte, comme on le dira plus loin.

C'était un vaste édifice dont les ruines imposantes, malheureusement en partie détruites, ont apparu pour la première fois en 1869, lors du percement de la rue Monge, entre la rue du Cardinal-Lemoine (jadis rue des *Fossés-Saint-Victor*) et la rue Linné (une partie de la rue du *Faubourg-Saint-Victor*) pour témoigner de la grandeur ignorée de la Lutèce gallo-romaine. Il pouvait donner place à plus de vingt mille personnes.

On ne sait pas d'une manière précise ni à quelle époque ni par qui il fut édifié. Les plus anciennes monnaies qu'on ait trouvées dans le sol primitif sont, je l'ai dit plus haut, gauloises et antérieures à la domination romaine; les plus récentes appartiennent aux règnes de Constantin II, Julien II et Gratien. — On admet généralement aujourd'hui que ce fut Adrien, quand il visita les Gaules, au commencement du IIe siècle, qui le fit construire (1).

Il était formé de deux étages, ornés chacun d'un certain nombre de portiques en arcades cintrées, à plein jour. Au dernier étage étaient placés des modillons en pierre, dont plusieurs sont aujourd'hui conservés au Musée Carnavalet, qui recevaient les poutres destinées à soutenir l'immense *Velarium* en toile de lin garantissant les spectateurs des ardeurs du soleil.

Adossés à la déclivité de la « Montagne Sainte-Geneviève », le *mons Lucòtitius* de l'antiquité, les gradins n'occupaient que la partie de l'hémicycle appuyé sur la colline. Au bas de ces gradins se trouvait suivant une forme courbe, mais d'un tracé particulier, un espace horizontal, une *arène*, plate, gardée d'une forte barrière, pour les combats d'animaux et de gladiateurs.

Et je n'apprendrai rien à personne en disant que cette partie de l'amphithéâtre était appelée « arène » parce qu'on en recouvrait le sol de sable (*arena*), afin d'absorber le sang répandu et aussi pour faciliter la course.

Sur le bas du versant, il n'y avait pas de gradins : c'était là que se trouvait le *proscenium* : la scène, comme celle que l'on remarque dans les théâtres romains. Le fond était occupé

(1) Cf. de Caumont, *Antiquités monumentales ;* — Ch. Normand, *Nouvelles antiquités gallo-romaines de Paris :* — F. Bournon, *les Arènes de Lutèce.*

par un motif d'architecture composé de neuf niches, alternativement carrées et demi-circulaires, rehaussées de peintures.

Lorsque l'arène était devenue momentanément inutile aux jeux, la foule l'occupait sans doute et le public assistait alors debout (d'où sera resté le nom de *parterre*) aux représentations essentiellement scéniques : *Communes*, sortes de parades ; *Ambolarii*, intermèdes ; *Exodarii*, spectacles de la fin.

L'amphithéâtre de Lutèce était donc, comme je l'ai déjà dit, un théâtre mixte, ainsi qu'on en voyait beaucoup dans le nord de la Gaule : à Lillebonne, à Lisieux, à Valogne, par exemple, ayant son *arène* pour les gladiateurs et les chasses, son *proscenium* pour les représentations théâtrales.

Mais il ne faut pas s'illusionner quant à celles-ci.

Si quelque *tessera theatralis* (billet d'entrée) de ce premier théâtre parisien, si quelque affiche comme celles qu'on a trouvées à Herculanum venaient à être découverts, porteraient-ils le titre d'une comédie de Plaute ou de Térence, celui d'une tragédie de Sénèque ?

Il ne convient pas de s'arrêter un seul instant à une supposition aussi hasardée.

En effet, malgré le grand nombre des comédies que l'amour du grec fit éclore dans les deux derniers siècles de la République (1), le théâtre était trop étranger à l'esprit pratique des Romains pour acquérir jamais auprès d'eux une popularité véritable (2). Les poètes dramatiques s'en plaignent amèrement, et ils nous représentent leurs contemporains n'acceptant le théâtre que comme un passe-temps assez maussade, qu'ils abandonnaient avec empressement au plus bel endroit pour peu que quelque bateleur vînt à dresser ses tréteaux en plein vent (3).

Cette inexactitude naturelle aux Romains pour les plaisirs du bel esprit fut encore développée par la brutalité de leurs amusements ordinaires. Lorsqu'ils se furent habitués à voir couler le sang dans les jeux des arènes, il leur fut difficile de s'attendrir sur les douleurs littéraires des héros et tragédies. Bientôt le goût de la vérité naturelle, le réalisme s'exagéra.

(1) Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, liv. III, ch. 3.
(2) Edelstand du Méril, *Origines latines du théâtre moderne*, p. 4.
(3) Térence, second prologue de l'*Hécyre*, v. 33 et s.

Pour exprimer plus au vif les douleurs et les cris d'Hercule mourant, on en vint à brûler un homme vivant. Il est vrai que cette victime des divertissements d'un peuple blasé était un criminel condamné à mort (1) ; aussi Martial, rappelant cette impudente offense à l'art et à la justice, semble trouver en cette circonstance la justification du fait : *quæ fuerat fabula*, dit-il avec une tranquille bonhomie, *pœna fuit*.

Le renoncement aux œuvres du théâtre ne fut bientôt plus d'ailleurs un simple acte de jugement, il devint en quelque sorte une nécessité capitale. Le despotisme des empereurs était devenu si susceptible, si maladivement sensible à l'endroit de leur autorité qu'ils apercevaient dans le vers le plus anodin une allusion insolente, une intention perfide. Caligula fit brûler, au milieu du théâtre même, un poète comique dont les plaisanteries lui parurent coupables de lèse-majesté (2).

On comprend aisément que, dans ces conditions, le théâtre tendît fatalement à revenir à son point de départ, aux spectacles figuratifs, et que les pantomimes se substituassent aux comédies. Bientôt, à leur tour, les funambules et les animaux savants envahirent la scène, et les représentations théâtrales ne furent plus guère autre chose que des exhibitions plus ou moins dramatisées.

Alors le public voulut tout voir et put tout entendre (3) ; on n'eut plus la liberté de pousser derrière la scène les actions qui effarouchaient une pudeur déjà peu ombrageuse ; bien plus on rechercha l'obscénité et on la provoqua.

Valère-Maxime rapporte un trait bien caractéristique. Un jour que M. Porcius Caton assistait à des jeux floraux donnés par l'édile Messius, il lui parut que les spectateurs étaient froids et contraints. Il s'informa, et on lui dit que cette attitude venait de ce que l'on n'osait pas, en sa présence, demander, comme il était d'usage, que les comédiennes se missent nues. M. Porcius Caton ne voulut point gêner des plaisirs si naturels; il se retira, et le spectacle se continua à la pleine satisfaction des spectateurs (4).

Vainement Auguste s'efforça-t-il de prouver à coups de

(1) Tertullien, *Ad Nationes* (édition de Lyon, 1641,), liv. I, p. 57.
(2) Suétone, *Caligula*, XXVII, *Domitianus*, X.
(3) Ovide, *les Tristes*, liv II, vers 497 et s. : — Juvénal, *Satires*, passim.
(4) Valère-Maxime, lib. II, ch. 10, § 8 (Coll. Nisard).

verges aux acteurs la nécessité d'une conduite plus modeste (1), l'obscénité des représentations données sur le *proscenium* des amphithéâtres ne fit que s'accroître : Héliogabale joua lui-même, tout nu, le rôle... de Vénus (2).

Et bientôt il ne suffit plus de feindre en plein théâtre des actions licencieuses, on les commit réellement, on les poussa jusqu'au delà de toutes limites, et on put aller assister à l'union mimée et accomplie de Pasiphaé avec le taureau crétois (3).

Tels sont les caractères généraux des spectacles publics que Rome dut introduire dans les Gaules avec les restes de sa civilisation fanée, et il est malaisé de s'imaginer différemment les représentations figuratives de l'amphithéâtre de Lutèce.

Il convient de dire, cependant, que l'empereur Julien, qui avait vécu parmi nos ancêtres, dit, en parlant du théâtre parisien vers l'an 358 de notre ère : « Il n'y a pas de licence dans leur théâtre et la danse lascive du cordace n'est pas admise sur la scène ; ils ne veulent pas de ces danseurs qui leur paraissent des fous ridicules... » (*Misopogon*, édition Tourlet, pp. 377-385.)

Peut-être Julien jugeait-il à distance, ainsi que jugent toujours les puissants ; et puis, à cette époque, le christianisme avait pénétré jusqu'à Lutèce depuis près d'un siècle, et l'influence moralisatrice qu'il exerçait sur les masses avait pu modifier les mœurs des Parisiens, sans cependant, peut-on croire, les réformer absolument. Je penserais volontiers que Julien parle surtout des *théâtres à côté*, des théâtres privés qui durent exister, ainsi qu'à Rome, ainsi qu'à Athènes, dans ces riches villas qui mêlaient leurs ombrages à ceux des forêts, dont les bois de Boulogne et de Vincennes sont les vestiges.

Là se donnaient ces représentations domestiques sans cothurnes et sans masques, compléments ordinaires de toutes les fêtes splendides, distraction des gynécées, telles que celles dont nous lisons les curieuses et charmantes descriptions dans le *Symphosion* et l'*Anabasis* de Xénophon ; dans *l'Ane d'or*, d'Apulée ; dans les *Dialogues* de Lucien ; surtout dans le *Banquet*, d'Athénée.

(1) Suétone, *Octavius Augustus*, ch. xxxv.
(2) Lampridius, *Heliogabalus* (édition de Lyon, 1641), p. 109.
(3) Lampridius, *loc. cit.*

Quant au théâtre populaire, les peintures et les bronzes d'Herculanum, les mosaïques, les pierres gravées, les bas-reliefs, les monuments de toute espèce attestent assez que la populace antique, outre les grandes boucheries de l'amphithéâtre et les grands jeux scéniques, n'a pas manqué de toutes les variétés de saltimbanques, faiseurs de tours, joueurs de gobelets, grimaciers, funambules et improvisateurs en plein air.

Et, de même que les grands, les fonctionnaires de la Rome conquérante, les opulents propriétaires des villas circonvoisines, les empereurs dans leur théâtre de la rue Racine (1) avaient leurs comédiens et leurs bouffons (2), le peuple de la Lutèce gallo-romaine eut aussi les siens : citharèdes et aulètes, devins et acrobates, saniones et farceurs devenus foule, excitant le rire grossier par des gestes indécents et des bouffonneries licencieuses.

Combien ne devaient-ils pas être nombreux aux alentours de ces ports appelés plus tard *Saint-Landry*. *Saint-Paul de la Grève*, *Saint-Nicolas*, où affluait la foule des bateliers. des *badauwrs ;* où on les accueillait de si grand cœur. avec tant de gaîté facile, qu'on a continué de dire les « badauds » de Paris, la « badauderie » parisienne, pour désigner la tendance de la population à se grouper au premier fait de la rue, ainsi qu'agissaient les « bateliers » de la vieille Lutèce.

Les païens eux-mêmes, au moins ceux qui se piquaient d'une moralité relative, condamnaient tous ces actes éhontés s'étalant un peu partout et, principalement, sur les tréteaux de la place publique, et conspirant à ciel ouvert contre la chasteté des mœurs (3). Aussi, les premiers chrétiens, dont les jugements s'inspiraient d'une moralité bien plus élevée, réprouvèrent-ils le théâtre comme une des hontes de l'humanité, et frappèrent-ils ses suppôts à coups redoublés avec toutes les armes spirituelles que l'indignation leur put mettre en mains.

Les docteurs de l'Eglise naissante ne trouvent pas d'objurgations assez véhémentes contre les impiétés du théâtre. Le théâtre, c'est le *véritable sanctuaire de Vénus*, la *caverne du*

(1) Simple supposition.
(2) Muratori, Montfaucon, Flœgel, Boulanger, Böttiger ont recueilli une foule de documents sur les *stolidi* et les *moriones*, nains idiots et contrefaits commensaux des riches, ancêtres et précurseurs des *fous de cour.*
(3) Properce, *Amor*, lib. II, éligie 22, v. 24 et 109.

démon, une *fabrique publique de libertinage*, une *école d'infamie et d'adultère* (1).

Il ne faut pas d'ailleurs s'y tromper. Ce n'était ni contre l'art dramatique en soi, ni contre l'art des Bathyle et des Roscius que fulminaient, que sévissaient les docteurs de l'Eglise naissante, mais contre l'obscénité des spectacles de leurs temps et l'abjection de la plupart des interprètes.

Si l'*histrionat* ou l'état de comédien est alors considéré comme une espèce de prostitution, si saint Thomas n'hésite pas à mettre sur la même ligne la courtisane qui trafique de son corps à tout venant et le comédien qui se prostitue en public, pour ainsi dire, en vendant ses grimaces et ses poses licencieuses (2), il faut se rappeler le récit de Valère-Maxime et se souvenir que les exhibitions du théâtre n'étaient notoirement, pour les interprètes des deux sexes, que le prospectus de l'alcôve (3).

Toutefois, quels qu'ils fussent, ces spectacles, le peuple en était avide et les grands les favorisaient. Puis, on était accoutumé au luxe des autels par la pompe et la solennité des cérémonies païennes, et on se montrait peu flatté d'un culte nouveau qui se bornait à la prière et à la prédication. Enfin, il était besoin qu'on suppléât au peu de développement de l'intelligence de la masse populaire et qu'on exerçât une action directe sur son imagination, par des tableaux, par des représentations figuratives.

Et ne pouvant espérer d'extirper du cœur des riches et du cœur du peuple la passion des fêtes scéniques, les prêtres chrétiens, qui se montrèrent toujours d'une habileté suprême dans leur lutte contre les habitudes, les usages, les traditions des païens, les prêtres chrétiens, dis-je, ne manquèrent pas sans doute de se préoccuper de bonne heure de s'emparer de l'instinct dramatique, de le diriger vers les sentiments religieux qu'ils prêchaient et de le faire servir à augmenter l'attrait des

(1) Tertullien, *de Spectaculis*, § X ; saint Augustin, *de Symbolo fidei ad catechumenos*, l. III, ch. 2 ; saint Basile, ap. Signorelli, *Storia critica de teatre*, t. IV, p. 25 ; saint Grégoire de Naziance, *ibid.* ; — saint Cyprien, *Epistola ad Donatum*, ap. opera, p. 4.

(2) *Discours sur la Comédie*, ou *Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, etc., par le P. Lebrun. Paris, 1731, in-12, p. 193.

(3) Isidore, *Originum*, liv. XVII, ch. 41 ; — Saumaise, *Historiæ Augustæ scriptores* (édition de 1620), p. 384.

cérémonies de l'Eglise (1). Le culte chrétien est, en effet, essentiellement dramatique; il l'est jusque dans ses parties les plus antiques et les plus tégumentaires, comme l'a fait si justement remarquer M. Petit de Julleville (2). La messe, elle-même, est un drame; car le dialogue et l'action sont les caractères fondamentaux du drame, et la messe est, d'un bout à l'autre, action et dialogue.

Les néo-chrétiens paraissent avoir été ailleurs de l'avis de Lycurgue : « il ne faut pas arracher toutes les vignes parce qu'il y a des gens qui boivent trop de vin »; et, s'efforçant de s'approprier le théâtre, ils furent assez habiles pour christianiser les représentations scéniques du culte auquel ils prétendaient substituer celui dont ils étaient les protagonistes.

C'est ainsi que, reliant sans lacune les jeux païens aux fêtes chrétiennes, et ne laissant à aucune époque tomber ni disparaître le théâtre populaire et compital, la licence des saturnales antiques se retrouve pendant tout le moyen-âge. On se masque, on se travestit en bêtes et en idoles, dans les couvents et les églises; le concile de Nantes, en 658, interdit aux prêtres de porter des masques, celui d'Auxerre et les Capitulaires de Charlemagne renouvellent cette défense ainsi que les peines prescrites par saint Eloi. Aux fêtes des saints, on dansait, on chantait des *carmina diabolica* fort libres, dans la nef même des églises, sur les parvis ou, la nuit, dans les cimetières. Le clergé prenait part à ces fêtes pour les régler un peu vraisemblablement : on les nommait en latin *tripudia*, en français *caroles* ou *rostruanges*.

On conçoit donc que, durant les six premiers siècles de son existence, l'Eglise ne cessa de proscrire le théâtre régulier, je veux dire les représentations données dans une salle, dans un édifice spécial, par une troupe dramatique exclusivement formée dans un but scénique. Et, pour mieux servir les intérêts de la foi, elle provoqua la ruine, sinon la destruction complète des bâtiments qui lui avaient été affectés.

Il semble que l'amphithéâtre de Lutèce eut cette destinée, et elle était au moins la tradition, puisque Alexandre Neckam, qui professait à Paris vers l'année 1180, signale l'existence,

(1) Francisque Michel, *Théâtre français au moyen-âge*, introduction.
(2) *Hist. du théâtre en France*, t. Ier, p. 18.

près de l'abbaye de Saint-Victor (1), d'un amphithéâtre romain *consacré à Vénus et détruit par la foi des chrétiens* (2).

Toutefois il est bien certain que les chrétiens ne ruinèrent point de fond en comble cet édifice qui les inquiétait et endeuillait leurs âmes dévotieuses; il fallut s'y reprendre à plusieurs fois, et il y a eu plusieurs séries de destructions avant l'enfouissement final sous les terres extraites des fossés de l'enceinte de Philippe-Auguste.

D'ailleurs, comme le Colisée à Rome, les ruines gigantesques des Arènes lutéciennes furent longtemps une vraie carrière d'où chacun venait extraire des matériaux. Il en fut ainsi, par exemple, au moment de l'invasion générale des Gaules, sous Honorius, vers 406, où l'on y prit les pierres utiles à la construction hâtive d'un mur d'enceinte de la cité.

Aussi bien, était-il alors besoin d'un théâtre à Paris ? Les Francs, quand ils envahirent nos contrées, n'avaient pas, comme on le pense bien, la moindre idée des jeux scéniques organisés. Si la musique avait pour eux un véritable attrait (3), ignorants du latin et de la langue romane, elle-même à son début, ils ne pouvaient prendre quelque intérêt qu'aux scènes sanglantes du cirque, aux combats des animaux féroces ou bien encore aux farces grossières des histrions, qui sont de tous les pays et de toutes les langues.

Et dès lors on retrouve la foule des comédiens nomades et populaires, bravant les excommunications de l'Eglise et acceptant la note d'infamie attachée à leur profession, mais reliant entre l'antiquité et le moyen-âge la tradition dramatique absolument brisée dans ce qu'on pourrait appeler le théâtre officiel.

Chaussés de sandales, vêtus de couleurs voyantes, rasés, enfarinés, masqués, ils interviennent à la fin des repas ou

(1) D'une façon générale, emplacement de la Halle-aux-vins.

(2) *Indicat et circi descriptio magna theatrum*
Cipridis ; illud idem vasta ruina docet ;
Diruit illud opus fidei devotio ; sancti
Victoris prope stat religiose domus.

(3) « Nous devons à Cassiodore un fragment de lettre du grand roi Théodoric à Clovis, qui constate ce goût chez le roi franc. Félicitant son beau-frère au sujet de la victoire de Tolbiac et de sa conversion à Reims (496), il ajoute : « Je vous adresse un joueur d'instruments fort habile dans son art qui, joignant l'expression du visage à l'harmonie de la voix et aux sons de l'instrument, pourra vous amuser, et qui, j'aime à le croire, vous sera d'autant plus agréable que vous l'avez vous-même souhaité. » (Louis Paris, *le Théâtre à Reims*, p. 6.)

pendant les funérailles : le *Judicium Vulcani*, dispute sur la supériorité du boulanger ou du cuisinier, tranchée par le dieu, se lisait à table au VIe siècle ; le *Conflictus Veris et Hiemis* est attribué à Bède et à Alcuin ; Agobard, archevêque de Lyon, qui vivait en 836, et le biographe de saint Denis, qui vivait vers 956, nous parlent souvent des spectacles qui se jouaient aux noces et à la fin des repas.

Le peuple, lui aussi, eut alors ses bouffons, ses *fatistes* déclamant tour à tour des poésies sacrées sur les saints, des chansons guerrières en bas latin, des bouffonneries du nom de *stultiloquia*, *obcenas jocationes*, héritiers des histrions de Rome et ancêtres immédiats des *jongleurs*.

Mais ce n'est point assez que le Paris mérovingien ait eu ses comédiens des banquets et des rues, il eut encore, assurent des auteurs, un cirque, installé, vers 577, par le roi Chilpéric, sur les ruines de l'amphithéâtre plus ou moins restaurées, ses combats d'animaux et ses chasses sanglantes (1).

Ce cirque, ce nouvel amphithéâtre, subit à son tour le sort des édifices similaires, peut-être à l'époque des incursions normandes ; et dès lors il ne resta plus pour satisfaire à l'instinct dramatique de la foule que le théâtre de carrefour, aux productions éphémères, mais à l'existence impérissable, et l'Eglise, dont la liturgie pompeuse, se développant peu à peu en raison directe de l'accroissement de sa puissance et suivant les circonstances nouvelles, va devenir le grand facteur de la restauration du théâtre en France.

EDMOND BEAUREPAIRE.

(1) Recueil de Dom Bouquet, t.II, p. 242 ; — Grégoire de Tours, *Histoire*, liv.V, ch. XVIII, p. 222. — Suivant G. Quicherat (*Mélanges d'archéologie, antiquités romaines*, p. 264). Grégoire de Tours entendait bien parler d'un *cirque*, et non pas des *Arènes*.

BOBBY ET BETSY

PROLOGUE

Me trouvant l'été dernier à Boulogne-sur-Mer, je rencontrai dans un hôtel situé près de la plage un jeune Anglais avec qui je fis peu à peu connaissance. Un jour que nous nous promenions ensemble le long de la côte, il me dit qu'il avait déjà beaucoup voyagé et vu des choses bien curieuses. Le lendemain dans l'après midi, il vint s'asseoir à côté de moi au bord de la mer, et comme il paraissait préoccupé, je lui demandai s'il avait quelque ennui. Il ne répondit pas immédiatement à ma question ; mais, au bout d'un certain temps, il finit par me parler en termes vagues d'une aventure qui lui était arrivée pendant un voyage et à laquelle il songeait continuellement. Comme je le priais de me faire à ce sujet une plus ample confidence, si aucune raison particulière ne s'y opposait, il me dit qu'il se conformerait volontiers à mon désir. Il ajouta que les choses dont il allait m'entretenir m'intéresseraient vivement, mais que son récit durerait plusieurs heures. Je lui déclarai que le temps ne faisait rien à l'affaire, et il se mit à me raconter l'histoire extraordinaire que l'on va lire.

CHAPITRE PREMIER

INTRIGUE

Je venais d'entrer dans ma vingt-sixième année, lorsque mon père, Georges Allan Preston, un des principaux commerçants de Liverpool, m'appela un matin dans son cabinet, et, m'ayant remis des chèques pour une somme considérable, m'invita à entreprendre un voyage autour du monde.

— Mon cher William, me dit-il, je désire que tu emploies deux ou trois années de ta jeunesse à parcourir les différents pays du globe ; car je pense que rien n'est plus apte à tremper ton caractère et à développer ton intelligence. Voir le monde est, du reste, l'occupation la plus intéressante à la-

quelle on puisse se livrer. C'est là, malheureusement, un passe-temps que la plupart des hommes ne peuvent se procurer, et, à l'exception de quelques privilégiés, nous mourons tous sans être, pour ainsi dire, sortis de chez nous et sans connaître, même approximativement, cette terre sur laquelle nous sommes nés et où il y a tant de choses à admirer et à étudier.

Je répondis à mon père que je ferais comme il l'entendait, et j'ajoutai que l'idée de parcourir le monde me souriait infiniment. Je fis donc mes préparatifs de voyage, qui durèrent trois ou quatre jours, et je m'embarquai un matin du mois d'avril pour le Havre, accompagné de mon domestique John, qui était âgé d'une quarantaine d'années et en qui mon père avait la plus grande confiance. Du Havre, je me rendis à Rouen, et de là à Paris, où je passai quelques semaines ; j'allai ensuite à Marseille, en m'arrêtant dans différentes villes intéressantes au point de vue historique, artistique ou industriel. Après avoir examiné les curiosités de Marseille et des environs, je partis pour Gênes, et lorsque j'eus visité tous les sites, tous les palais, tous les musées, tous les théâtres et toutes les églises du nord et du centre de l'Italie, je m'installai pour quelque temps à Naples, afin de me reposer un peu de la vie agitée que j'avais menée depuis le commencement de mon voyage.

J'étais depuis deux ou trois jours dans cette ville, où j'avais loué un appartement meublé, au deuxième étage d'une maison située au bord de la mer et entourée de jardins, lorsqu'il m'arriva un matin de m'arrêter devant la boutique d'un marchand d'animaux. Trouvant sans doute que John n'était pas pour moi une compagnie suffisante, j'eus la fantaisie d'acheter un chien. Je choisis un magnifique danois, et, après l'avoir payé, je restai à examiner un singe, qui avait attiré mon attention, parce qu'il était habillé comme ceux que l'on voit dans les foires. Je le caressai deux ou trois fois en lui passant la main sur la nuque, et il me parut fort doux et fort intelligent. Il me regarda à plusieurs reprises d'un air tellement suppliant et se cramponna si opiniâtrément à une de mes manches que je me sentis pour ainsi dire obligé de répondre à ses témoignages de sympathie en l'attachant définitivement à ma personne. Je l'achetai donc sans marchander, et je fis

également l'acquisition d'un superbe ara et de deux jolies perruches.

Lorsque j'eus les cinq animaux chez moi, il m'arriva bien, pendant quelques jours, d'être troublé çà et là par des cris ou des sauts inattendus ; mais au bout de ce laps de temps, je finis par m'habituer à ma ménagerie, où régnait toute la concorde possible en pareil milieu, et je ne m'aperçus plus guère de sa présence, abstraction faite du danois, qui, en sa qualité de chien, me suivait partout où j'allais.

Je menais donc une vie absolument tranquille et même un peu monotone, lorsqu'il se produisit un événement d'un caractère tellement extraordinaire que j'aurais été incapable, non seulement de le prévoir, mais aussi de le croire possible.

Avant d'en faire le récit, il est indispensable que j'indique la façon dont les pièces de mon appartement étaient disposées. Ma chambre à coucher et mon salon étaient situés chacun à un angle de la maison et avaient vue sur la mer et sur les jardins ; ils étaient séparés par la salle à manger, dont les fenêtres faisaient face au golfe, et ces trois pièces donnaient, de l'autre côté, sur un vestibule derrière lequel se trouvaient la chambre de mon domestique et la cuisine. Une nuit, c'est-à-dire vers une ou deux heures du matin, je me réveillai en sursaut, et il me sembla que j'avais entendu quelqu'un parler dans ma chambre à coucher. J'allumai ma bougie ; mais je ne vis personne. Après avoir éteint la lumière, j'essayai de me rendormir ; mais le sommeil ne revint pas. J'étais donc en train de faire comme le lièvre dont parle le fabuliste français : je songeais. Je ne rêvais pas, j'en suis absolument sûr ; j'étais parfaitement éveillé, trop éveillé même. Je songeais donc, lorsque j'entendis tout à coup une personne qui ne pouvait pas être bien loin, qui paraissait vraiment être dans ma chambre ou dans la pièce voisine, s'écrier en anglais d'une voix étouffée et tout à fait triste : « *Près de vous !.... Dans vos bras !..... Toujours !....* »

— Oh ! pour le coup, on a parlé, j'en suis sûr, absolument sûr, m'écriai-je en rallumant à la hâte ma bougie et en sautant en bas de mon lit pour voir à qui j'avais affaire. Oui, oui, on a parlé, et je me demande ce que peut bien être cette voix !

J'eus beau regarder de tous les côtés, dans ma chambre, sur

mon balcon, dans la chambre voisine, dans les autres et en particulier dans celle de mon domestique. John dormait profondément, et, du reste, si la voix que j'avais entendue avait été la sienne, je l'aurais reconnue immédiatement. Les perroquets dormaient aussi comme des bienheureux, et puis jamais ils n'avaient prononcé une seule phrase, même pendant la journée, et tout leur vocabulaire consistait en deux mots italiens. Quant au chien et au singe, il était évident que ce n'étaient pas eux qui avaient parlé. Qu'était-ce donc que cette voix que j'avais entendue si distinctement, qui avait résonné si près de moi ? Je montai sur une chaise, après l'avoir placée sur une table, et j'examinai le plafond. Je n'y vis pas un trou, pas une fente, et je n'entendis rien au-dessus de moi. Je me traînai à genoux sur le parquet ; je l'insepctai dans toutes ses parties de la façon la plus minutieuse, en allant et venant d'un bout à l'autre de la chambre, comme un paysan qui laboure son champ, et je mis l'oreille contre le plancher, comme un Peau-Rouge qui attend l'ennemi ; je ne vis rien, je n'entendis rien qui pût me mettre sur une piste quelconque. J'examinai aussi avec le plus grand soin les quatre murs de ma chambre ; mais je ne fis pas non plus de découverte de ce côté-là. Désespérant de trouver la cause de ce qui venait de se passer, ayant sur ma table de nuit toutes les armes nécessaires pour tenir tête à un voleur, ne croyant pas le moins du monde aux revenants et constatant de plus que mon chien dormait tranquillement, je pris la résolution de cesser mes recherches et d'attendre dans mon lit les événements ou le sommeil. Je me recouchai donc, et je me réveillai vers huit heures du matin sans avoir été troublé de nouveau par la voix.

Dans l'après-midi, j'allai avec John faire différentes emplettes. Le danois était naturellement avec nous, et le singe et les perroquets étaient attachés dans ma chambre à coucher de façon à ne pas pouvoir atteindre les meubles et les autres objets, en conservant toutefois la faculté de prendre chacun leurs ébats jusqu'à une certaine distance de leurs points d'attache. Les portes d'entrée de mon logement, dont l'une donnait sur le palier de l'escalier principal et l'autre sur un petit escalier de service aboutissant à une cour, étaient toutes deux soigneusement fermées, et personne ne pouvait entrer en plein jour par les fenêtres, que j'avais laissées ouvertes à

cause de la chaleur. J'étais donc sûr qu'il n'arriverait aucun accident chez moi en mon absence, à moins que la maison ne brûlât, et je pensais que si la voix se faisait entendre dans mon appartement, cela serait bien indifférent au singe et aux perroquets. Mais quel ne fut pas mon étonnement, ou plutôt ma stupéfaction, lorsque je vis, en rentrant chez moi,que l'ara et les deux perruches avaient disparu de ma chambre! Quelqu'un les avait pris ou fait envoler.

— Diable! m'écriai-je en constatant leur absence, il paraît que la voix a des mains! Voilà ma ménagerie joliment diminuée; il ne me reste plus que mon chien et mon singe. Il faut décidément que je tire tout cela au clair. Drôle de maison! On y entend des voix, et les perroquets y disparaissent comme par enchantement. Si tu parlais, toi, ajoutai-je en m'adressant au singe, tu pourrais me dire qui m'a volé tes camarades et comment il se fait qu'on ne t'ait pas volé comme eux!

Le singe, qui était en train de se gratter, interrompit son opération, et après avoir fixé un instant sur moi ses petits yeux intelligents, ouvrit la bouche, pinça les lèvres et se remit à se gratter comme si de rien n'était.

— Toi, au moins, tu me restes, lui dis-je, en m'approchant de lui et en le caressant, tu me restes avec le chien. Bah! à quelque chose malheur est bon! Quand on a beaucoup d'enfants, on les aime peut-être moins que lorsqu'on en a un ou deux seulement. Ayant moins de bêtes, je les aimerai sans doute davantage, et j'aurai dans tous les cas plus de temps à consacrer à chacune d'elles.

Le singe leva alors les yeux vers moi, et son visage prit une expression qui me sembla presque souriante. On eût dit qu'il comprenait ce que je lui disais et qu'il approuvait mes paroles. Comme je lui passais doucement la main sur le dos, il fit mine de vouloir grimper sur mon bras et de là sur mon épaule. Je le laissai faire, et, lorsqu'il eut occupé le poste de confiance auquel il aspirait, il se mit à me caresser la joue avec une de ses mains; cela me fit penser qu'il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'habituer à moi, et que nous ferions bon ménage l'un avec l'autre.

— Oui, oui, lui dis-je, tu es très gentil; mais mes trois perroquets étaient aussi d'agréables compagnons. Je regrette qu'ils

soient partis; car je crains qu'ils ne trouvent pas ailleurs la tranquillité et l'aisance dont ils jouissaient chez moi.

J'avais à peine prononcé ces paroles que John, auquel j'avais donné l'ordre d'aller demander aux voisins des nouvelles de l'ara et des perruches, rentra dans ma chambre comme une bombe :

— Monsieur William, monsieur William, criait-il tout bouleversé, figurez-vous, figurez-vous, les perroquets ne sont pas partis; ils sont tous les trois dans le salon, dont quelqu'un a fermé les fenêtres. Ils sont dans le salon, monsieur William; venez voir; ils y sont, aussi vrai que je vous le dis!

Je me débarrassai du singe, et ayant suivi John dans le salon, j'y trouvai effectivement l'ara et les perruches; je les rapportai dans ma chambre, où je les attachai de nouveau, et comme le traiteur avec lequel je m'étais arrangé venait d'apporter le dîner, je passai dans la salle à manger et je me mis à table. Pendant mon repas et le reste de la soirée, je ne cessai de me creuser la tête pour découvrir pourquoi et comment les trois oiseaux avaient été transportés de ma chambre dans le salon. J'aurais compris qu'on me les eût volés pour les posséder ou pour les vendre; c'eût été là un acte, sinon louable, du moins utile à la personne qui l'aurait commis. J'aurais aussi compris qu'on les eût fait partir par pure méchanceté et qu'on eût fait en même temps disparaître le singe. Mais non, on ne m'avait pas pris une seule de mes bêtes, et l'on s'était borné à transporter les perroquets dans le salon, en laissant le singe dans ma chambre à coucher, et c'était là ce que je ne comprenais pas.

Je me demandais, en outre, s'il y avait une relation entre les paroles prononcées par la voix et le déplacement des perroquets. Je ne pouvais pas, en effet, supposer que deux personnes ne se connaissant pas et agissant indépendamment l'une de l'autre eussent eu, pour ainsi dire en même temps, l'idée d'entrer chez moi pour me faire deux farces paraissant être du même genre.

Il était donc à peu près certain que j'avais affaire à une seule personne. Mais qui était cette personne et comment avait-elle pu pénétrer chez moi, et pourquoi y avait-elle pénétré ? J'en étais là de mon enquête, lorsque vint l'heure d'aller me mettre au lit. Comme je m'étais beaucoup fatigué dans l'après-

midi et que ma tête avait beaucoup travaillé dans la soirée, j'avais grand besoin de repos. Je m'endormis donc immédiatement, et mon sommeil ne fut interrompu cette nuit-là par aucun incident.

Le lendemain, dans l'après-midi, j'allai, avec John et le danois, faire une promenade du côté du Pausilippe, et j'eus le désagrément de perdre mon chien. Cela me chagrina beaucoup, parce que j'étais déjà habitué à lui. Après l'avoir cherché en vain de tous les côtés pendant plusieurs heures, je rentrai à la tombée de la nuit à la maison, et je constatai, je ne dirai pas avec surprise (car je m'attendais à tout), mais plutôt avec un certain agacement, que l'ara et les perruches avaient été de nouveau détachés et transportés dans le vestibule, tout près de la porte d'entrée de l'appartement.

— Encore ! m'écriai-je, en frappant le parquet du bout de ma canne. Si cela continue, on finira par les mettre dans l'escalier, et puis dans la rue ! Non, non, il faut que cela finisse ! Cette plaisanterie commence à devenir une méchanceté. Je trouve même ce procédé fort lâche, lâche comme une lettre anonyme ! Et je suis sûr que la personne qui me fait secrètement toutes ces polissonneries n'oserait pas me les faire ouvertement.

Après avoir reporté les perroquets dans ma chambre à coucher et les avoir rattachés, sans trop compter qu'on ne les détacherait pas une troisième fois, je regardai si le singe était encore là. Ayant constaté qu'il n'avait pas été déplacé non plus cette fois-ci :

— Tu as de la chance, lui dis-je ; toi, on ne te dérange pas comme les perroquets, et tu ne peux pas te perdre comme ce pauvre danois, qui ne reviendra probablement pas !

Le singe me parut naturellement accueillir cette apostrophe avec la plus profonde indifférence, et, comme s'il eût voulu me montrer que tout ce qui se passait ne le chagrinait guère, il se mit à me regarder, ainsi que la veille, en ayant l'air de sourire et en essayant de grimper sur mon bras.

Je le détachai et l'emportai dans la salle à manger, où je le mis sur une chaise, à côté de la table, pour qu'il me tînt compagnie pendant mon dîner, à la place du danois.

Quand j'eus achevé mon repas, j'allumai un cigare; je pris ensuite sur un meuble du papier et un encrier, et je rédigeai

en anglais une annonce pour prier les personnes qui auraient pu trouver mon chien de me le ramener ou de me faire savoir où je pourrais le réclamer. Après avoir envoyé l'annonce à un journal, auquel je demandais de la traduire en italien et de l'insérer le plus tôt possible, je retournai dans ma chambre à coucher avec le singe et je me mis au lit. Etant aussi très fatigué ce soir-là, je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil. Je ne me réveillai pas de toute la nuit, mais, vers le matin, il me sembla me rappeler que j'avais entendu de nouveau la voix, ou que, du moins, j'avais rêvé que je l'entendais.

Après le déjeuner, pendant lequel le singe me tint encore compagnie, John me demanda la permission de sortir dans l'après-midi. Il désirait aller voir un de ses cousins, qui était aussi domestique d'un Anglais en voyage et qu'il avait rencontré en ville l'avant-veille. Je l'autorisai à s'absenter, et comme je voulais continuer la lecture d'un livre sur l'Inde, qui m'intéressait beaucoup, je restai seul dans la salle à manger, ayant le singe sur mes genoux. Je remarquai à cette occasion que l'air doux et intelligent que je lui avais trouvé dès le commencement ne m'avait pas trompé.

En effet, pendant tout le temps que je fus occupé à lire, il ne me troubla pas le moins du monde. Il paraissait, au contraire, comprendre qu'il ne fallait pas me déranger et imitait, conformément à son instinct de singe, mon attitude et mon silence. Je lisais donc tranquillement depuis une heure ou deux, lorsque je me levai pour aller prendre un cigare dans ma chambre à coucher, en laissant le singe dans la salle à manger. Après être resté quelques minutes dans l'autre pièce, j'entendis soudain le son d'une voix dans la salle, le son d'une voix faible, il est vrai, mais très clair et tout à fait réel, tellement réel que je distinguai parfaitement les mots : « *Près de vous!... Dans vos bras!... Toujours!* » ces mots que j'avais déjà entendus la nuit, sinon deux fois, au moins une fois sûrement.

Au même moment, une porte se ferma bruyamment dans l'appartement, une chaise de la salle fut renversée, et je vis le singe accourir vers moi à la hâte, comme si quelqu'un l'avait effrayé.

Espérant avoir enfin la clef de l'énigme que l'on me donnait à déchiffrer, je retournai le plus vite possible dans la

salle à manger, au risque de me trouver en face d'un malfaiteur; mais je ne vis personne; je constatai seulement qu'une chaise était effectivement tombée; quant à la fenêtre, elle était, comme un instant auparavant, à peine entr'ouverte, et les portes qui donnaient dans le vestibule et dans le salon étaient fermées.

— Voyons ailleurs, m'écriai-je, et je parcourus rapidement toutes les autres pièces, en regardant de tous les côtés.

Mais j'eus beau chercher partout, inspecter tous les coins et ouvrir tous les meubles; il n'y avait personne. Je regardai aussi dans les cheminées; mais elles étaient toutes construites de telle façon qu'un enfant même n'aurait pu s'y frayer un passage.

— Diable! m'écriai-je; il y a là un problème auquel je ne comprends absolument rien, un mystère que je commence à trouver tout à fait insupportable. Il faut que j'aie sous peu le mot de l'énigme ou que je quitte cet appartement. Je ne crois pas aux esprits; je n'ai pas peur des voleurs, et on ne m'a, du reste, rien volé jusqu'à présent dans cette maison; mais je ne puis cependant pas continuer à vivre dans un endroit où je suis sans cesse exposé à des tracasseries aussi agaçantes qu'inexplicables!

Lorsque j'eus fini de m'adresser à moi-même ces paroles catégoriques, je retournai dans ma chambre à coucher avec le singe, qui m'avait suivi partout pendant mes recherches, comme s'il avait eu peur de rester seul; je l'attachai à sa place habituelle et je sortis de chez moi vers trois heures pour aller rendre visite à un Français, dont j'avais fait la connaissance à Paris, et qui, ayant longtemps résidé à Londres, parlait très couramment l'anglais.

En descendant de mon appartement, je demandai à plusieurs locataires de la maison s'ils avaient vu quelqu'un entrer chez moi ou en sortir, et ils me répondirent qu'ils n'avaient vu personne.

Dès que je fus arrivé chez mon ami, je lui racontai ce qui s'était passé ce jour-là et les jours précédents, et je lui demandai ce qu'il en pensait.

— Cherchez la femme, me répondit-il en souriant; il doit y avoir là-dessous une affaire de cœur. Vous aurez sans doute inspiré par votre bonne mine quelque intérêt à une dame de ce pays. Vous êtes un homme du Nord; vous avez le teint rose et vous

êtes blond. Or, ici tout le monde est brun. Cela suffit pour qu'on vous ait remarqué. Bref, voici mon opinion : caprice de femme, mon cher, caprice de femme!

Je fus obligé de reconnaître que le Français n'avait peut-être pas tort. Je ne me prenais cependant pas pour un Adonis; mais je croyais, sans vanité, être aussi capable qu'un autre jeune homme d'enflammer le cœur d'une Napolitaine tant soit peu sensible. Je n'avais en effet qu'un peu plus de vingt-cinq ans, et je possédais, par conséquent, au moins la beauté du diable. Lorsque je sortis de chez mon ami, après l'avoir invité à venir passer la soirée avec moi, j'étais donc à peu près convaincu que l'énigme dont je cherchais la solution se transformerait bientôt en une aventure galante. Mais lorsque j'arrivai sur le palier de mon appartement, il se produisit un incident qui me fit oublier un instant cette hypothèse. Je vis sortir de chez moi un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui ferma la porte aussi doucement qu'il put. Il parut embarrassé en m'apercevant et m'adressa quelques paroles sans suite, comme s'il avait en vain cherché à expliquer sa présence.

— Qui êtes-vous, lui dis-je brusquement, et pourquoi vous êtes-vous permis d'entrer chez moi? Ah! je vous tiens maintenant, et je ne vous lâcherai pas. Je m'en vais vous apprendre à toucher à mes perroquets!

En disant ces mots, j'empoignai le jeune Napolitain par le bras, et je me disposai de l'autre à ouvrir ma porte.

— Mais, Monsieur, balbutia-t-il tout abasourdi, je n'ai pas touché à vos perroquets; je ne suis pas venu pour eux, Monsieur; je suis venu pour votre chien!

— Alors, m'écriai-je, vous avez le front de m'avouer que vous avez caché mon chien, et vous me le ramenez maintenant pour mettre un terme à votre polissonnerie!

— Mais non, Monsieur, répondit le jeune garçon, je suis seulement venu pour vous dire que j'ai aperçu hier soir près du Pausilippe un chien tout pareil à celui dont vous donnez le signalement dans votre annonce, et je ne comprends pas pourquoi vous vous mettez en colère.

Les paroles du jeune Napolitain semblaient tellement sincères que je me serais calmé tout à coup si les incidents des derniers jours ne m'eussent rendu extrêmement méfiant.

— Tout cela est très beau, lui dis-je, mais il faut me

prouver que c'est vrai ! Et puis, dans tous les cas, vous allez m'expliquer comment vous avez pu entrer chez moi en mon absence !

— Mais on m'a ouvert, Monsieur !

— C'est ce que nous allons voir, repartis-je, en poussant le jeune garçon dans l'appartement.

Je le menai dans la salle à manger, et je sonnai John. Personne ne répondit. Je sonnai encore. Pas de réponse. J'étais donc sûr que mon domestique n'était pas rentré.

— Vous voyez bien que vous mentez ! criai-je à mon prisonnier. Personne ne vous a ouvert, et vous vous êtes introduit chez moi avec une fausse clef, comme un voleur, pour faire de moi votre jouet ou celui d'une autre personne ! Je veux savoir la cause et le but de toute cette méchante plaisanterie, et vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir tout dit.

J'étais en effet convaincu que toutes les paroles du jeune Napolitain ne formaient qu'un tissu de mensonges, et que mon prisonnier était l'auteur ou l'instrument d'une intrigue dont je ne pouvais comprendre le motif. Je ne sais donc pas ce qui serait arrivé si la porte de la salle à manger ne s'était ouverte tout à coup.

— Tenez, la voici, la personne qui m'a ouvert ! s'écria aussitôt le jeune Italien en me montrant John, qui s'avançait vers moi.

— Oui, c'est moi qui ai ouvert à ce jeune homme, déclara du ton le plus naturel mon domestique, lorsque je lui eus dit de quoi il s'agissait ; j'étais ici quand il est venu, et c'est seulement après son départ que je suis sorti par l'escalier de service.

— Eh bien, tant mieux pour vous, dis-je en m'adressant au jeune garçon, tant mieux pour vous ; car je vous prenais pour un malfaiteur ou pour quelque chose d'approchant. Je vous en demande bien pardon, et, lorsque vous m'aurez dit ce que vous savez au sujet de mon chien, je ferai mon possible pour vous faire oublier le désagrément que je vous ai causé.

Le jeune Napolitain m'affirma alors de nouveau qu'il avait vu, la veille au soir, un grand chien danois de la couleur du mien jouer avec des enfants devant une auberge des environs du Pausilippe. Il était persuadé que ce chien était le mien, parce qu'il n'en avait jamais vu de semblable dans le pays. Il

ajouta que, si je le désirais, il se mettrait à sa recherche et me le ramènerait. Comme il était trop tard pour que je pusse aller moi-même au Pausilippe avant la nuit, j'acceptai l'offre qui m'était faite. Je donnai au jeune garçon un peu d'argent et je lui promis de le rémunérer convenablement, s'il retrouvait le chien. Je le congédiai ensuite en lui demandant de nouveau pardon de la façon dont je l'avais traité.

Lorsqu'il fut parti, John, qui avait aussi quitté la salle à manger, rentra tout à coup en me disant que le singe avait été détaché et transporté dans le salon.

— Ah! bon, m'écriai-je, c'est maintenant le tour du singe! Mais ça ne finira donc pas? Et les perroquets, où sont-ils?

— Ils sont à leur place, dans la chambre à coucher, répondit John.

— Mais, dis-moi, à quel moment a-t-on pu déplacer le singe? Comme je suis resté ici jusqu'à trois heures, c'est seulement entre ce moment-là et celui de ton retour que l'on a pu faire le coup. A quelle heure es-tu rentré?

— A cinq heures, monsieur William.

— Et quand tu es rentré, le singe était-il déjà dans le salon?

— Je ne sais pas; je ne suis pas allé dans cette pièce à ce moment-là; je suis bien allé dans la chambre à coucher; mais je ne pourrais pas vous dire si le singe y était.

— Alors il est possible que le singe ait été déplacé après ton retour, pendant que le jeune Italien était là. As-tu laissé ce garçon seul un instant?

— Oui, monsieur William. Il voulait vous attendre, parce que je ne le comprenais pas, et je l'ai fait entrer dans la salle à manger, où il est resté pendant quinze ou vingt minutes. Voyant que vous tardiez trop à venir, il s'est décidé à s'en aller.

Pendant que John prononçait ces paroles, je me promenais de long en large dans la salle à manger en me tenant la tête dans les deux mains comme pour empêcher ma cervelle de se détraquer.

— Eh bien, mon pauvre John, lui dis-je quand il eut fini de parler, je crois que le fil est encore plus embrouillé aujourd'hui qu'hier! Comment savoir, en effet, si le singe a été déplacé par le jeune homme ou par une autre personne? Je

ne pense pas, il est vrai, que le jeune Napolitain ait joué un rôle dans cette affaire. Il avait l'air tellement sincère ! Mais qui sait ? Les apparences sont si trompeuses ! Et qu'est-ce qui me prouve qu'on ne m'a pas pris mon chien, qu'on ne me l'a pas pris afin d'avoir un prétexte pour venir chez moi ?

L'hypothèse du Français me revenant alors à la mémoire :

— Qui sait, ajoutai-je, s'il n'y a pas, dans cette étrange affaire, deux personnes : le jeune Italien et... une femme, par exemple ?

— Cela se pourrait bien, monsieur William.

— Oui, parbleu, cela est possible ; car, enfin, il faut bien que toute cette intrigue ait un but. Seulement, je ne vois pas ce que le chien, le singe et les perroquets pourraient avoir à faire dans une bonne fortune m'arrivant à moi. Il est vrai que l'histoire du chien n'est pas encore bien claire. Qui sait si le jeune homme ne va pas venir demain me dire que le danois a été recueilli dans quelque maison, où je trouverai, en allant le chercher, une signora ou une signorina très belle et très aimable ?... Mais, à propos du chien, le singe est toujours dans le salon ; rapporte-le donc ici.

Au moment où John se disposait à ouvrir la porte de la pièce où l'animal avait été transféré si mystérieusement, il s'arrêta tout à coup :

— Monsieur William, s'écria-t-il, je crois que le singe n'est pas seul ; j'ai entendu quelqu'un parler. On a dit : « *Près de vous !... Dans vos bras !... Toujours !* » Oui, on a dit cela, j'en suis sûr, j'ai bien entendu.

Je me levai d'un bond, et bousculant le pauvre John, qui me barrait involontairement le passage, je me précipitai dans le salon. Le singe était là, accroupi sur un guéridon, à côté d'un encrier et d'un buvard contenant mon papier à lettres ; mais il n'y avait personne avec lui. Il avait l'air tout à fait calme, et, dès qu'il m'aperçut, il se dirigea vers moi et se cramponna à mes vêtements. Je le soulevai et le fis monter sur mon épaule, en regardant de tous les côtés. Je ne vis rien d'insolite. Les fenêtres et la porte donnant sur le vestibule étaient fermées. Je remarquai seulement qu'il y avait un papier sur la table occupant le milieu du salon. Je le pris sans y attacher d'importance, et je le donnai au singe, qui le garda à la main sans le chiffonner. Je rentrai ensuite dans la salle

à manger avec l'animal, et je me mis à table. Le singe, que j'avais placé sur une chaise à côté de moi, continua de tenir le papier, que je m'amusai à lui enlever quelque temps après. Il me le laissa prendre sans faire de résistance, et, en y jetant par hasard les yeux, je m'aperçus que c'était une lettre, ou plutôt un billet sans enveloppe. Je ne me souvenais pas d'avoir laissé traîner aucune lettre sur la table du salon, et je me dis immédiatement que ce papier, auquel je n'avais pas fait attention tout d'abord, jouait sans doute un rôle dans l'étrange aventure qui m'arrivait. Je me hâtai donc de lire ce billet, dont la vue augmentait encore ma curiosité et mon impatience. Les lignes que j'avais sous les yeux étaient écrites en anglais et ainsi conçues :

Cher monsieur William Preston,

Ayant voulu passer quelque temps avec votre singe loin de vos perroquets, j'ai apporté le singe dans le salon. Je tiens à lui beaucoup plus que vous ne croyez ; mais je déteste affreusement vos perroquets. J'ai toujours eu une horrible aversion pour les animaux de cette espèce, d'abord parce que ce sont des perroquets, et ensuite parce qu'un d'entre eux m'a fait dans mon enfance une blessure au bras et m'a causé en même temps une abominable frayeur. Quant aux chiens, je les déteste aussi, mais moins que les perroquets. Je regrette pour vous que le vôtre se soit perdu : mais je vous avoue que je suis bien aise de ne plus le voir ici. Je vous connais depuis le jour où vous l'avez acheté. Depuis ce moment-là, je vous étudie, et j'éprouve pour vous une estime et une sympathie qui ne font qu'augmenter. Je crois fermement que nous sommes faits pour nous comprendre, et j'ose espérer que vous penserez comme moi lorsque vous me connaîtrez. Malheureusement, je ne pourrai me montrer à vous que le jour où j'aurai acquis la certitude de pouvoir accomplir cet acte sans avoir à m'en repentir. J'attends ce moment avec impatience, ayant la conviction que personne ne peut mieux que vous me procurer le bonheur auquel j'aspire. Je fais donc mille vœux ardents pour que vous acceptiez les trois conditions auxquelles il m'est possible de me montrer à vous. Avant de vous indiquer l'endroit où vous pourrez me voir, je vous conjure, au nom de ce que vous avez de plus cher, de me faire savoir, par un billet que vous laisserez sur la place où je vais placer le mien, si vous consentez à vous débarrasser pour toujours de vos perroquets, à ne plus avoir de chien et à garder votre singe aussi longtemps que je le désirerai. C'est seulement à ces conditions que je me déciderai à me montrer à vous. Ne cherchez pas à me surprendre, vous n'y parviendriez pas. C'est grâce à une décou-

verte scientifique, dont les conséquences sont connues jusqu'à présent de moi et d'une autre personne seulement, que je puis accomplir tous les actes qui vous paraissent inexplicables. Quand vous saurez qui je suis et ce que je suis, vous serez encore plus surpris que vous ne l'êtes : je n'ose pas dire moi-même que vous serez charmé. Si vous vous intéressez suffisamment à moi pour éprouver l'envie de me connaître, vous n'avez qu'un seul moyen de hâter la réalisation de ce vœu : il faut avoir confiance en moi et faire ce que je vous demande. Répondez-moi donc le plus tôt possible dans un sens conforme à mes désirs. En attendant cet heureux événement, je vous prie, cher monsieur William, d'agréer l'expression de mes sentiments affectueux.

La lettre se terminait là et n'était pas signée. Si l'on m'avait dit, huit jours auparavant, que je recevrais une pareille missive dans des conditions aussi mystérieuses, j'aurais certainement déclaré que je ne pourrais pas la lire sans éprouver une émotion exceptionnelle. Il n'en fut pas ainsi. Dès que j'eus pris connaissance des premières lignes du billet, qui paraissait avoir été écrit par une femme, je trouvai tout naturel que l'aventure qui m'intriguait tant prît cette tournure. La possession de la lettre eut donc pour effet de remettre jusqu'à un certain point mon esprit dans son assiette ordinaire. J'avais enfin dans les mains quelque chose de palpable, un élément d'une nature tout à fait normale et positive, qui allait servir de base à mes opérations. L'ennemi, qui, du reste, ne paraissait pas bien méchant, m'avait livré volontairement une de ses positions. Il était facile de voir qu'il désirait être vaincu un jour ou l'autre, et je me disais que la campagne que je soutenais commençait à m'être favorable.

Oui, mon ami le Français avait eu raison de me conseiller de chercher la femme, comme on dit dans son pays. Il s'agissait évidemment d'une bonne fortune. J'avais été remarqué par quelque belle personne, probablement très romanesque, peut-être un peu fantasque, à en juger d'après certains symptômes, mais pas banale, dans tous les cas. J'étais convaincu que cette petite écriture fine était celle d'une femme; mais, bien que le billet fût rédigé en anglais, la personne qui me l'adressait ne devait pas être une de mes compatriotes. Une Anglaise aurait formé ses lettres d'une autre façon. En outre, les paroles que j'avais entendues la nuit n'avaient pas été prononcées avec un pur accent britannique. J'avais donc affaire

à une Italienne, à une Espagnole ou à une Française. En faisant cette supposition, j'eus l'idée de relire le mystérieux poulet pour en examiner l'orthographe et le style, et je fis alors une constatation qui me parut très significative et qui eut pour effet d'ébranler, dans une de ses parties les plus importantes, l'échafaudage que je venais de construire. La lettre était très bien orthographiée et écrite dans un style correct; mais elle ne contenait pas une seule forme grammaticale qui pût me prouver qu'elle m'était adressée par une femme, et non par un homme. J'étais donc plongé de nouveau dans le doute concernant le sexe de la personne qui m'écrivait; mais ce doute ne fut pas de longue durée. Au bout de quelques minutes, il me vint à l'esprit que l'absence de toute indication relative au sexe de l'auteur de la lettre ne signifiait absolument rien, les adjectifs et les participes passés ayant en anglais la même terminaison au masculin et au féminin. Il n'y avait donc, au point de vue de la rédaction du billet, aucune raison pour ne pas attribuer le sexe féminin à la personne qui s'était introduite chez moi, et l'hypothèse d'après laquelle je devais avoir affaire à une femme était, d'ailleurs, corroborée par les observations que je faisais à d'autres points de vue. Le ton de la lettre indiquait bien clairement que ce n'était pas un homme qui me l'adressait. La femme qui l'avait écrite était évidemment une personne d'une certaine instruction, à en juger d'après la façon dont elle s'exprimait, et elle devait, comme je l'avais déjà supposé précédemment, être d'un caractère excentrique. L'idée me vint même que j'avais peut-être affaire à une folle ; mais cette supposition ne s'appuyait sur rien de sérieux, et je n'avais pas de raison pour la préférer à l'hypothèse contraire. Je l'abandonnai donc, et je me mis à examiner d'autres points. Je me demandai quelle pouvait être la découverte scientifique dont il était question dans la lettre. Mais j'eus beau me creuser la tête pour résoudre ce problème, je ne trouvai rien, et je ne pouvais naturellement rien trouver; car les plus belles découvertes des savants ne permettront jamais à un être en chair et en os de se rendre invisible et de traverser un mur sans y faire un trou. La personne qui m'écrivait me disait aussi que, lorsque je la connaîtrais, je serais encore plus surpris que je ne l'étais déjà. Cela paraissait signifier que je l'avais déjà vue; mais je ne me souvenais pas

d'avoir connu à Liverpool ni ailleurs une femme ou une jeune fille capable de pénétrer chez moi d'une façon aussi étrange et aussi risquée. Elle me disait du reste qu'elle me connaissait depuis le jour où j'avais acheté les perroquets, le singe et le chien. Je continuais donc de me perdre en conjectures sur ce point comme sur tant d'autres et je pensais qu'il y avait dans toute cette affaire une seule chose certaine ou à peu près certaine : le sexe de la mystérieuse personne. Le désagrément que j'éprouvais à ne pas pouvoir résoudre les autres questions était compensé en grande partie par le plaisir d'avoir au moins résolu très probablement cette question-là. C'était, en effet, la plus importante, et le résultat que j'avais obtenu à cet égard flattait vivement mon amour-propre de jeune homme. Il était pour moi absolument sûr que j'étais en train d'avoir une bonne fortune, et je finis petit à petit par faire abstraction de tous les autres côtés de la question pour ne plus songer qu'à celui-là. J'étais si profondément plongé dans mes réflexions que je ne faisais plus la moindre attention à ce qui se trouvait autour de moi. Je ne remarquais pas même la présence du singe, qui me tirait depuis quelques minutes par une de mes manches, comme pour me demander la permission de monter sur mes genoux. Je ne songeais plus qu'à l'aventure sans doute très agréable dont j'allais être le héros, et cette idée m'absorbait à tel point que j'avais oublié de dîner. John vint heureusement m'arracher à ma rêverie en m'annonçant la visite du Français. Les relations que j'entretenais avec cet ami n'ayant rien de cérémonieux, je le fis introduire dans la salle à manger.

— Vous arrivez à point, lui dis-je, et j'ai eu raison de vous engager à venir ce soir chez moi.

— Oh ! il y a du nouveau? une lettre peut-être?

— Oui, répondis-je, en lui montrant le papier que je tenais à la main, et cela confirme votre hypothèse. Je n'ai pas cherché la femme, mais elle va se montrer. Ce ne sera pas trop tôt ; car si cette intrigue continuait, je finirais par en tomber malade. J'en oublié, vous voyez, le boire et le manger, et le dîner que John m'a servi est encore intact.

Après avoir dit à mon ami où j'avais trouvé le billet, je lui en donnai lecture, en lui faisant remarquer que le sexe de la personne dont il émanait n'était pas indiqué d'une façon positive.

— N'importe, répondit-il, et, discutant point par point la lettre, il exprima des opinions corroborant entièrement mes suppositions touchant le sexe et le caractère de la personne qui me l'avait adressée.

Mais il lui fut aussi impossible de formuler une hypothèse quelconque au sujet de la découverte scientifique grâce à laquelle on pouvait s'introduire si mystérieusement chez moi.

— Oui, mon ami, dit-il en résumant ses commentaires concernant le billet, la situation est maintenant très claire sur le point le plus important : vous n'avez affaire ni à un voleur ni à un mystificateur, mais à une femme. L'explication la plus simple est, parbleu, toujours la meilleure, et vous verrez que le rôle joué dans cette aventure par le chien, le singe et les perroquets et les moyens employés pour pénétrer secrètement dans votre appartement seront aussi expliqués de la façon la plus simple. Je suis sûr qu'il y a tout bonnement là un œuf de Colomb, bien qu'il me soit absolument impossible pour le moment de comprendre comment la personne qui vous écrit a pu entrer dans votre appartement et pourquoi elle affecte de s'occuper de votre chien, de votre singe et de vos perroquets plus que de vous-même. Je vous conseille donc de ne plus vous soucier de ces deux points, qui s'éclairciront certainement dès que vous connaîtrez l'héroïne de votre aventure, et de vous borner provisoirement à hâter le moment où elle se montrera à vous. Il s'agit avant tout, selon moi, de déterminer le sens dans lequel vous avez l'intention de lui répondre : car je ne suppose pas que vous préfériez garder le silence. Je ne crois pas, en effet, que vous couriez le moindre danger en lui répondant, et je pense au contraire que vous vous féliciterez d'avoir donné suite à cette piquante affaire.

— Oh! oui, m'écriai-je, je répondrai, je répondrai sûrement, dussé-je m'exposer à quelque péril ; car je brûle d'avoir la clef de toute cette énigme. Je suis d'ailleurs persuadé comme vous que je ne cours aucun risque, et que la solution du problème sera extrêmement agréable pour moi. Ce qui pourrait me faire reculer, ce n'est pas la crainte d'un rival, amant ou mari, la peur d'un guet-apens et d'un coup de stylet ; non, c'est quelque chose de bien différent. Je me dis que, malgré toutes les probabilités d'après lesquelles la personne qui

m'écrit est une femme, ma certitude n'est pas complète sur ce point, et que, par conséquent, je ne suis pas sûr de ne pas être mystifié par un homme. Je vais donc prendre, en répondant, certaines précautions pour faire cesser la plaisanterie, si par hasard c'en est une, ou pour éviter, du moins, de me rendre ridicule en m'engageant à fond avant de savoir à qui j'ai affaire.

— Parfaitement, répondit le Français; j'agirais de même à votre place.

J'exposai alors à mon ami les termes dans lesquels j'avais l'intention de rédiger ma réponse. Il les approuva complètement, et j'écrivis une lettre ainsi conçue :

Ayant du temps à perdre et vous voyant perdre le vôtre, que vous devriez peut-être employer utilement, j'ai au moins une bonne raison pour vous écrire, et c'est pour votre bien que je le fais. Vous ne me dites pas si vous êtes une femme ou un homme ; mais le ton de votre billet est évidemment calculé de manière à me faire croire que vous appartenez au sexe féminin, Je ne crois pas, malgré cela, que vous soyez une femme, et je n'accomplirai aucun acte et n'écrirai aucune ligne dont vous puissiez profiter pour me tourner en ridicule. Si l'un de nous rit de l'autre, c'est plutôt moi que vous, je vous l'assure ! Jusqu'à ce jour, en effet, ce n'est pas moi qui me dérange pour vous, mais c'est vous qui vous dérangez pour moi, pour mes perroquets, pour mon singe, et peut-être aussi pour mon chien. Vous me donnez la comédie à domicile, et, comme vous ne me paraissez pas assez sérieux pour sortir du genre comique et ensanglanter mon appartement par quelque tragédie, je n'ai pas à me plaindre du passe-temps que vous avez la naïve obligeance de me créer. Vous prétendez éprouver le désir de vous montrer à moi ; mais je doute fort que cette déclaration soit sincère ; je suppose au contraire que vous vous garderez bien de vous laissez voir volontairement , mais je ne désespère pas de vous surprendre un jour, au moment où vous vous y attendrez le moins ; car je doute qu'aucune découverte scientifique puisse épargner à l'auteur d'une sotte farce le désagrément d'être pris à son propre piège et de recevoir la punition, sinon cruelle du moins humiliante, qu'il a méritée par sa conduite puérile.

J'ai donc pris la peine de vous écrire pour vous conseiller, dans votre intérêt, de mettre un terme à cette plaisanterie, qui finira certainement fort mal pour vous. Je ne crois pas, je vous le répète, que vous soyez une femme ; mais vous paraissez vouloir me faire comprendre que vous n'êtes pas seul dans l'affaire entreprise par vous grâce à cette merveilleuse découverte connue seulement de vous et

d'une autre personne ; il se peut donc que vous ayez une sœur ou une fille à marier, et je crois, par conséquent, devoir vous conseiller d'employer un autre moyen pour atteindre votre but ; car je suis fermement résolu, notez-le bien, à choisir moi-même la femme que j'épouserai un jour.

— Très bien! s'écria mon ami, quand je lui eus donné lecture de cette lettre. Je vois que votre séjour en Italie vous a profité, et que vous marchez, en diplomate, sur les traces de Machiavel.

— Merci,lui répondis-je, votre compliment va m'encourager à faire encore mieux, si les négociations continuent, comme je l'espère.

Je me levai ensuite pour porter la lettre dans le salon.

— Ah! tiens, dis-je alors au singe, nous allons faire plaisir à la belle inconnue qui t'aime tant. Prends ma lettre et remets-la-lui toi-même.

En disant ces mots, je mis le papier dans la main du singe, et, après avoir porté l'animal dans le salon, je le plaçai sur la table et je lui secouai un peu le bras pour faire tomber la lettre sur le tapis. Cette singulière cérémonie amusa beaucoup le Français, qui se mit à rire, mais qui, en voyant que je ne l'imitais pas, reprit tout à coup son sérieux.

— Vous avez raison, me dit-il, il vaut mieux ne pas rire de cette affaire avant d'en avoir le fin mot. Ce qui vous arrive est encore mystérieux pour vous et pour moi ; il y a dans le problème une inconnue ; il y a dans tous les cas la belle inconnue, et nous ne savons pas encore si ce qui se passe actuellement est risible ou sérieux. Qui sait s'il n'y aura pas au bout de toute cette plaisanterie une aventure à la lord Byron ou quelque merveilleux mariage comme ceux des contes de fée ?

— Qui vivra verra, répondis-je au Français en l'invitant à s'asseoir à côté de moi sur le canapé. Oui, qui vivra verra ; mais, en attendant, vous pouvez vous procurer le plaisir, rare de nos jours, de contempler une chambre enchantée. Voyons, figurez-vous que la mystérieuse personne, ne sachant pas que nous sommes dans ce salon, y entre tout doucement, en mettant le doigt sur sa bouche et en marchant sur la pointe des pieds. Elle s'avance sans bruit, elle ne nous voit pas, parce que nous sommes dans l'ombre projetée par la porte de la salle à manger ; mais elle aperçoit le singe et le billet; elle caresse

l'un et met l'autre dans son corset, si elle en a un, ou dans son sein, si elle n'en a pas; je veux dire : si elle n'a pas de corset. Nous pouvons supposer aussi que, se croyant en sûreté et étant curieuse parce qu'elle est femme, et, si vous le permettez, amoureuse de moi, comme elle pourrait aussi l'être de vous, si nous avions échangé nos appartements ces jours derniers; nous pouvons, dis-je, supposer que, se croyant en sûreté, elle retire la lettre de son corset ou de son sein et se met à la lire en nous tournant le dos. Dans ce cas, allez-vous me dire, nous sommes placés de façon à pouvoir admirer l'idéale cambrure de sa taille; mais nous avons autre chose à faire que de repaître nos yeux de la vue de ses formes. Nous nous levons aussi doucement que possible, nous nous élançons sur elle pour la saisir, en lui criant : « Nous vous tenons, la belle ; qui êtes-vous ? » Mais au lieu de l'empoigner, nous empoignons le vide et nous tombons, vous sur le parquet, et moi sur le singe ; car, ajoutai-je de ma voix la plus lugubre, *ce n'est pas une femme, mais un fantôme*. Eh bien, oui, supposez que tout cela arrive en ce moment, ici, dans cette chambre, où nous sommes, non pas chez un sorcier, mais chez moi, où les sorciers se donnent la peine de venir eux-mêmes; oui, supposez que cela arrive ; voyons, tâtez-vous le pouls, qu'est-ce que vous éprouveriez ?

— Ce que j'éprouverais? Vous me demandez ce que j'éprouverais ? répondit tranquillement le Français, en regardant la table, ainsi que le singe, qui était resté sur ce meuble et nous observait l'un et l'autre alternativement de ses petits yeux pleins de malice.

— Oui, je vous demande ce que vous éprouveriez, si cela se passait réellement.

— Eh bien, mon cher, je n'éprouverais pas autre chose que ce que j'éprouve en ce moment : j'aurais tout simplement envie de boire encore un verre de l'excellent marsala que vous m'avez offert tout à l'heure. Quant à la femme, je suis bien sûr qu'elle ne nous échapperait pas!

— Alors, mon ami, répondis-je avec tout le sérieux possible, en me levant pour aller dans la salle à manger, alors vous êtes aussi incrédule que votre compatriote monsieur de Voltaire!...

— Et que vous! répliqua-t-il, en se levant aussi pour me suivre.

Au moment où nous rentrions dans la salle à manger, John ouvrit la porte de cette pièce qui donnait dans le vestibule. Comme plusieurs fenêtres étaient entr'ouvertes dans les différentes chambres, la porte du salon, que nous avions laissée ouverte, se ferma brusquement, et nous ne songeâmes pas tout de suite à la rouvrir pour aller prendre le singe, que nous avions laissé seul à côté de la lettre et qui était capable de la déchirer.

— Diable, m'écriai-je au bout de quelques minutes, nous avons laissé la chèvre avec le chou!

— Espérons, répondit le Français, que le loup est venu, et que le chou n'a pas été mangé par la chèvre.

— Voyons! dis-je, et nous nous levâmes tous deux pour retourner dans le salon.

Comme nous pénétrions de nouveau dans cette pièce, le singe nous passa rapidement entre les jambes pour rentrer dans la salle à manger, comme s'il venait de lui arriver quelque chose de désagréable. Au même instant, mon ami, qui me précédait, se retourna subitement et me prit par le bras, en me montrant la table :

— La lettre! s'écria-t-il, la lettre! voyez! on l'a prise!...

— Ah! elle n'y est plus? lui répondis-je, elle n'y est plus?

Je constatai alors comme lui que la lettre avait disparu, et, pendant quelques minutes, nous restâmes tous deux immobiles et muets au milieu du salon, auquel la demi-obscurité qui régnait en cet endroit, le silence que nous gardions et le caractère mystérieux de ce qui se passait donnaient un aspect singulièrement lugubre.

— Eh bien! dis-je ensuite au Français, qu'est-ce que vous éprouvez maintenant? Voulez-vous encore boire un verre de marsala?

— Non, répondit-il; mon humeur a changé, et je vous avoue que je suis un peu ému. Les choses qui arrivent ici sont tellement inexplicables que je me sens vivement impressionné. Je suis néanmoins convaincu, comme doit l'être tout homme sensé, que l'explication de ces faits nous paraîtra toute simple et toute naturelle, si on nous la donne un jour. En attendant, mon imagination travaille; mais elle travaille peut-être mal.

En effet, nous ne savons pas encore si la lettre a été prise par votre belle inconnue, ou si elle a été déchirée, mangée ou cachée par le singe, éventualité que vous craigniez tout à l'heure de voir se produire.

— Oui, au fait, répondis-je; il nous faut examiner ce côté de la question, en essayant de retrouver la lettre ici ou près d'ici.

Nous nous mîmes aussitôt à fureter dans toutes les parties du salon, dans tous les coins, dans tous les meubles; nous regardâmes même au-dessous de mes fenêtres, dans le jardin, où John descendit pour voir s'il retrouverait la lettre ou s'il en découvrirait quelques fragments. Dans la chambre, dans les meubles, dehors, pas le moindre petit morceau de papier. Le singe n'avait donc pas déchiré la lettre, et il ne l'avait pas non plus jetée pas la fenêtre. Il ne l'avait pas mangée non plus; car, en admettant qu'il en eût éprouvé l'envie, il n'en aurait pas eu le temps. Nous trouvâmes donc inutile de tenir compte de cette hypothèse, qui ne fut pas, du reste, confirmée lorsque John employa, pour éclaircir ce point, le moyen auquel on a recours en temps de guerre pour savoir si un espion n'a pas quelque message dans l'estomac. Le singe n'était donc pour rien dans la disparition de la lettre, et c'était bien la belle inconnue qui avait pris ou fait prendre chez moi la réponse que je lui avais adressée. Après avoir constaté que cette supposition était seule admissible, bien que la façon dont on opérait restât inexpliquée, nous rentrâmes, mon ami et moi, dans la salle à manger, où le singe s'était installé sur la table pour croquer des amandes.

Je me rappelai alors que je n'avais pas encore dîné et je me décidai enfin à prendre quelque nourriture. Le Français déclara de son côté qu'il se sentait de nouveau capable d'accepter un verre de marsala avec un biscuit. S'étant assis vis-à-vis du singe, avec lequel il se mit à jouer, il m'exposa toutes les hypothèses imaginables concernant les choses mystérieuses qui se produisaient chez moi depuis quelques jours. Lorsqu'il eut terminé, nous fûmes tous les deux obligés de reconnaître encore une fois que nous ne savions rien d'une manière certaine, mais nous continuâmes d'admettre qu'il s'agissait d'une bonne fortune.

Mon ami me quitta fort tard, après m'avoir promis de venir

me prendre le lendemain dans l'après-midi pour faire une promenade et me demander où en était mon aventure. Dès qu'il fut parti, je me rendis dans ma chambre à coucher avec le singe, que je rattachai comme de coutume. Je me mis ensuite au lit et je dormis jusqu'à 10 heures du matin sans être dérangé. En me réveillant, je pensai naturellement à la belle inconnue et je me dis que j'allais certainement trouver un nouveau billet de cette mystérieuse personne. John m'ayant apporté quelque temps après une lettre de mon père, qui contenait des nouvelles d'une certaine importance, j'oubliai momentanément ce qui s'était passé chez moi les jours précédents.

Je résolus de répondre le jour même à la lettre que je venais de recevoir, et, quand je fus habillé, je détachai le singe et je me rendis avec lui dans la salle à manger, où mon domestique avait déjà mis le couvert. Lorsque j'eus fini de déjeuner, je laissai le singe sur la chaise où je l'avais placé et j'allai dans le salon pour écrire à mon père. En entrant dans cette pièce, je songeai de nouveau à la belle inconnue; mais je ne trouvai pas de billet sur la table; je constatai seulement que l'encrier et le papier n'étaient pas à leur place habituelle, et que l'on avait allumé une bougie, encore intacte la veille au soir.

— Tiens, pensai-je, il paraît qu'on a écrit un nouveau billet, mais qu'on ne s'est pas décidé à me le laisser! Commencerait-on à se montrer moins hardi ?... Mais qui sait ? Attendons les événements.

J'avais presque terminé la lettre que je voulais envoyer à mon père, lorsque j'entendis sonner. Un instant après, mon domestique entr'ouvrit la porte du salon qui donnait dans le vestibule et m'annonça que le jeune Italien, accompagné de mon chien, m'attendait dans la salle à manger. Pendant que John refermait la porte qu'il avait ouverte, j'ouvris celle qui donnait dans la salle à manger et je me trouvai en présence du jeune homme, alors occupé à enlever à mon chien la laisse qu'il lui avait mise pour le ramener. En m'apercevant, le chien se mit à aboyer et à gambader pour m'exprimer sa joie, et je vis au même moment le singe se réfugier vers la porte de la chambre à coucher, comme s'il avait eu peur du jeune Napolitain, ou du chien, ou de tous les deux.

Après avoir remercié vivement le jeune homme de la peine qu'il s'était donnée pour retrouver et ramener le chien, je le

fis asseoir et je lui offris un rafraîchissement. Je le priai ensuite de me raconter comment il était parvenu à s'emparer de l'animal et je le quittai un instant pour aller prendre de l'argent dans ma chambre à coucher. Je ne laissai pas entrer le singe dans cette pièce, parce que je n'avais pas le temps de le rattacher et que je ne voulais pas qu'il restât en liberté à côté des perroquets. Au bout d'un instant, je revins vers le jeune homme et, après lui avoir donné la rémunération qu'il méritait, je le congédiai en le remerciant encore du service qu'il m'avait rendu. Lorsqu'il fut parti, je retournai dans le salon, où j'achevai ma lettre que je fis porter à la poste par John. Je rentrai ensuite dans la salle à manger, où le couvert n'était pas encore enlevé. Voulant allumer un cigare, je cherchai le porte-allumettes qui était sur la table, et, comme je me trouvais alors debout, je fus obligé de le soulever pour frotter commodément contre une de ses parois l'allumette que je voulais enflammer ; mais quand je l'eus soulevé, je le reposai immédiatement sur la table sans allumer mon cigare. Je venais d'apercevoir une lettre, qui avait été placée sous le porte-allumettes et que je n'avais pas pu voir avant de le soulever.

La découverte de ce nouveau billet ne m'étonna pas ; car du moment qu'on m'en avait déjà fait parvenir un et qu'on avait pris le mien, il était tout naturel qu'on m'en envoyât un autre ; mais, si j'étais moins susceptible que précédemment d'éprouver de la surprise, je n'étais pas moins intrigué ni moins impatient de savoir à qui j'avais affaire et comment on s'y prenait pour accomplir les actes mystérieux dont mon appartement était le théâtre. Je m'empressai donc de lire la lettre que je venais de trouver. Elle était conçue dans les termes suivants :

Cher monsieur William,

Soyez convaincu que je ne perds pas mon temps, et que je ne saurais l'employer plus utilement qu'en vous demandant de faire ce que je désire. Je vous assure aussi que vous essayez en vain de m'induire en erreur en affectant de me prendre pour un homme ; car je sais pertinemment que vous ne me considérez pas comme appartenant au sexe masculin, et que vous avez, pour cette raison, une grande envie de me connaître. Je vous jure que je ne suis pas un homme ; mais, bien que je sois en âge de me marier, je ne me suis pas mis en tête de vous épouser ; je sais que c'est là une chose impossible, étant

données votre situation et la mienne, et je ne me livrerai jamais à aucune intrigue pour arriver à ce but. Sachez en outre que je n'épouserai jamais un autre homme, quelque beau, aimable et riche qu'il soit. Non, je n'en épouserai jamais aucun autre, alors même que nous serions, vous et moi, séparés pour toujours, et si je puis continuer de vivre auprès de vous, ce sera un bonheur pour moi de vous suivre partout où il vous plaira de m'emmener. Vous pouvez m'écrire sans crainte ; je n'ai pas l'intention de m'amuser de vous ni de vous rendre ridicule aux yeux d'autres personnes et bien que vous ayez donné connaissance de ma lettre au jeune Français qui est venu vous voir hier, je ne ferai lire les vôtres à qui que ce soit et je vous les rendrai dès qu'il me sera possible de me montrer à vous.

Je ne mérite en aucune façon la punition dont vous me menacez, et vous me féliciterez au contraire d'avoir pu profiter de la découverte scientifique dont j'ai parlé pour agir comme je le fais depuis que je vous connais. Je désire comme vous, cher monsieur William, que la fin de ce que vous appelez à tort une plaisanterie arrive le plus tôt possible ; car nous nous en réjouirons tous deux, si vous acceptez les conditions auxquelles je puis me confier entièrement à vous. Ce qui a lieu à présent se passe entre vous et moi seulement, et aucun homme ni aucune femme ne me conseillent ni ne me secondent. La personne à laquelle j'ai fait allusion est peut-être actuellement à plusieurs milliers de lieues d'ici ; j'ignore dans tous les cas où elle est, et je ne l'ai pas vue depuis très longtemps. Si vous ne m'obligez pas à vous quitter, vous la verrez aussi quelque jour, je l'espere, et, comme c'est une personne du sexe féminin, les relations que j'entretiendrai avec elle n'auront rien qui puisse vous déplaire. Il m'est infiniment pénible d'employer vis-à-vis de vous les procédés mystérieux auxquels j'ai recours ; je n'agis ainsi que par nécessité, et j'ai hâte, je vous le répète, de vous voir prendre une attitude qui me permette de vous montrer ouvertement tout l'attachement que j'ai pour vous et de vous faire oublier ainsi le désagrément que je vous cause. Bien que je vous connaisse depuis peu, j'ai eu assez souvent l'occasion d'étudier votre caractère et d'apprécier votre honnêteté et votre bonté. Je n'hésiterai donc plus un seul instant à me montrer à vous, lorsque vous m'aurez fait savoir que vous acceptez mes conditions. Si vous prenez l'engagement de garder votre singe aussi longtemps que j'en exprimerai le désir, de vous séparer de vos perroquets et de ne plus avoir de chien, je vous indiquerai sans retard, comme je vous l'ai déjà offert, le lieu et l'heure du rendez-vous que je brûle de vous donner chez vous. Dans le cas contraire, je me verrai, à mon très grand regret, dans la nécessité de vous quitter pour toujours.

J'espère, cher monsieur William, que vous ne ferez plus semblant de ne pas croire à la sincérité de mes paroles et que vous exaucerez

ma prière en accceptant des conditions que je ne puis me dispenser d'exiger, et que vous remplirez volontiers, j'en ai la conviction, parce que vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, beaucoup plus désireux de me connaître que vous ne le prétendez.

Agréez, cher monsieur William, l'assurance de ma très vive affection.

Au moment où j'achevais la lecture de cette nouvelle lettre, qui n'était pas signée non plus, mon domestique entra dans la salle à manger pour enlever le couvert. Je lui adressai différentes questions pour tâcher de savoir comment on était parvenu à apporter aussi ce billet sans être vu; mais il ne m'apprit rien qui pût m'aider à résoudre ce nouveau problème. J'étais naturellement frappé de la coïncidence qui existait entre la présence du jeune Italien et l'arrivée de la lettre; mais ce fait ne me prouvait pas d'une manière certaine que le jeune homme jouât un rôle dans mon aventure.

Ce qui prouvait au contraire d'une façon tout à fait convaincante qu'il n'y avait aucune relation entre le jeune homme et la personne qui m'écrivait, c'est-à-dire entre l'incident du chien et mon aventure, c'est que le jeune homme me ramenait l'animal, tandis que l inconnue me demandait de nouveau de lui promettre de ne plus avoir de chien et ignorait certainement le retour de celui que j'avais perdu. Je pouvais donc considérer comme certain que la lettre n'avait pas été apportée par le jeune Napolitain, et j'étais par conséquent obligé de chercher une autre solution au nouveau problème qui m'était posé; mais je ne pouvais en trouver aucune. Je savais seulement que la lettre n'était pas encore sur la table au moment où j'avais déjeuné et qu'elle avait dû y être placée pendant que j'écrivais à mon père; mais c'était là savoir bien peu de chose. Voyant que je ne parviendrais pas à découvrir comment on s'y était pris pour apporter ce second billet et me disant que j'avais bien répondu au premier sans savoir comment on me l'avait fait parvenir, je résolus finalement de ne plus chercher à connaître le moyen par lequel on pouvait ainsi correspondre avec moi et de m'occuper seulement du sens de la nouvelle lettre. Ce billet m'impressionnait et m'intriguait encore plus que le premier, bien que je fusse déjà quelque peu habitué aux choses mystérieuses et inexplicables. J'étais en effet convaincu désormais que la personne qui m'é-

crivait n'avait pas l'intention de se moquer de moi, et je me sentais ému par le ton sincère des paroles qu'elle employait pour m'exprimer son affection. D'un autre côté, je me creusais la tête pour deviner de quelle façon elle avait pu savoir que je ne croyais pas qu'elle fût un homme. Je ne pouvais pas soupçonner que le Français et John eussent accepté un rôle dans cette affaire et fissent preuve de complaisance envers la belle inconnue ; des raisons de convenance, que je n'ai pas besoin de spécifier, les empêchaient tous deux d'accepter une pareille mission, et, si la belle inconnue n'avait pas existé, j'aurais alors été victime d'une plaisanterie que ni l'un ni l'autre ne se seraient permis de me faire, étant donnée la nature des relations que j'entretenais avec chacun d'eux. Du reste, l'étonnement que toute cette aventure leur causait était certainement aussi sincère que le mien, et ils ne paraissaient pas moins intrigués que moi. Bref, il aurait été aussi absurde de les considérer comme les compères de la mystérieuse personne que de supposer mon chien, mes perroquets et mon singe capables de m'adresser des lettres.

Après avoir essayé d'expliquer de différentes autres façons la nouvelle énigme qui m'occupait, je fus obligé de reconnaître que je ne pouvais pas non plus savoir comment la personne qui m'écrivait avait pu être informée de mon opinion touchant son sexe. Je renonçai donc aussi à chercher la solution de ce problème, et je me bornai à constater que le caractère mystérieux du côté matériel de mon aventure avait augmenté au lieu de diminuer, tandis que le côté moral ou sentimental s'était éclairci. En d'autres termes, je ne savais pas quelle était la femme qui s'était éprise de moi ni comment elle parvenait à me le faire savoir; mais il y avait un fait certain : elle était éprise de moi. Je savais en outre, mais cela était beaucoup moins important, qu'elle détestait les chiens et surtout les perroquets et avait un goût très vif pour les singes, et en particulier pour le mien, à tel point qu'elle faisait dépendre son attitude envers moi de ma conduite envers ces trois espèces d'animaux.

Il y avait là un mélange de sentiments tout à fait singulier, mais il fallait prendre les choses comme elles étaient et accepter la belle inconnue avec ses caprices ou renoncer à la voir

jamais. Il s'agissait donc d'adopter une résolution décisive, d'accepter ou de refuser le rendez-vous.

J'en étais là de mes réflexions lorsque arriva mon ami le Français. Je lui montrai la lettre et je lui dis les circonstances dans lesquelles je l'avais trouvée. Il ne tarda pas à reconnaître comme moi qu'il n'y avait plus qu'une chose à faire, examiner si je devais accepter le rendez-vous aux conditions indiquées ou rompre les négociations en ne répondant pas à la seconde lettre.

— Il est certain, dis-je à mon ami, que je me sens plus porté à accepter ce que l'on m'offre qu'à le refuser; mais il s'agit de savoir si les raisons qui peuvent m'engager à le refuser ne sont pas supérieures à celles qui me poussent à l'accepter. Voyons, que me demande-t-on? On veut que je me sépare de mes perroquets et de mon chien. Le chien, je l'avais perdu, comme vous savez ; mais on vient de me le ramener. Tenez, le voici. N'est-ce pas que c'est un bel animal!

— Oh! mais il est magnifique, s'écria le Français, en caressant le chien. Vous avez un moyen bien simple de vous en débarrasser sans renoncer au plaisir de le voir aussi souvent que vous le voudrez, tant que nous serons dans la même ville. Je vous l'achète au prix qu'il vous a coûté.

— C'est une idée, répondis-je; le chien est à vous, mais vous ne l'achetez pas, je vous le donne.

— Oh! non, je vous l'achète. Il a trop de valeur pour que je l'accepte autrement.

— S'il n'avait pas de valeur, je n'oserais pas vous en faire cadeau. Prenez-le donc comme je vous l'offre.

— Non, mon cher, non, je ne puis pas.

— Oh! si, tenez, à une condition qui vous mettra à votre aise.

— Laquelle?

— Vous prendrez aussi les perroquets au même prix.

— Ah! bon, c'est encore plus fort! s'écria mon ami en éclatant de rire. Non, dit-il ensuite, non, c'est impossible, votre condition rend le marché encore plus difficile. Je vois que la belle inconnue fait école, et que vous imitez ses caprices.

— Alors, répondis-je en affectant de prendre un air sérieux, vous ne voulez pas m'obliger?

— Oh! si, mon ami, mais.....

— Il n'y a pas de mais ! Voulez-vous le chien et les perroquets, oui ou non?

— Vous y tenez ?

— Certainement. Je serai forcé, sans cela, de revendre ces pauvres bêtes au marchand ! Allons, un bon mouvement, ils seront si heureux avec vous !

— Eh bien ! puisque vous le voulez, j'accepte, dit alors le Français, mais c'est aussi à une condition.

— Voyons !

— Vous viendrez faire un long séjour chez moi, près de Paris, quand vous aurez achevé votre voyage autour du monde.

— Je n'ai pas de raison pour refuser, et j'en ai une pour accepter; car ce sera un plaisir pour moi.

— Et moi, dit-il, vous m'oubliez donc ?

— Vous me flattez, répondis-je; mais n'importe, adjugé!

— Oui, topez là, s'écria le Français, en me serrant la main, vous n'avez plus de chien ni de perroquets ! Oh ! que la belle inconnue va être heureuse! ajouta-t-il en plaçant le singe sur la table pour mettre fin à une rixe qui était survenue entre lui et le chien.

— La belle inconnue, dis-je ensuite à mon ami, me demande en outre de garder mon singe tant qu'elle le désirera. Il ne me sera pas difficile de la satisfaire sur ce point, car, depuis que je possède cet animal, je n'ai jamais remarqué chez lui aucune mauvaise qualité. Il est très doux et très docile, et j'ai fait en l'achetant une excellente acquisition. Je crois de plus qu'il tient déjà à moi autant que je tiens à lui, et nos relations, qui sont très bonnes, ne pourront certainement que s'améliorer. En exigeant que je le garde, ma mystérieuse amie m'invite donc tout simplement à faire une chose qui m'est agréable, et comme vous avez eu l'obligeance de vous charger du chien et des perroquets, je puis par conséquent accepter les conditions indiquées par l'invisible héroïne du roman dans lequel j'ai joué aussi un rôle jusqu'à présent; mais, il s'agit encore de savoir si, tout en pouvant accepter ces conditions, je ne suis pas obligé pour quelque motif sérieux de refuser le rendez-vous qui m'est offert.

— Parfaitement, répondit le Français, vous avez raison de vous poser cette question; mais je suis sûr que rien ne vous

empêche d'accepter l'entrevue que vous attendez avec tant d'impatience.

— En effet, dis-je à mon ami après un moment de réflexion, je crois comme vous que je ne risque rien à aller jusqu'au bout de cette aventure. Ce qui pourrait m'arriver de plus désagréable, ce serait de ne pas éprouver pour la belle inconnue les sentiments qu'elle paraît éprouver pour moi ; mais, comme elle n'exige pas que je m'engage à ne jamais me séparer d'elle, cette considération n'est pas de nature à me faire refuser une liaison qui ne sera peut-être pas éternelle, mais qui sera sans doute très agréable.

— Oui, évidemment, dit le Français ; il est probable que la personne dont vous avez attiré l'attention ne se sentirait pas aussi sûre du bon effet qu'elle va produire sur vous, si elle ressemblait à une guenon. Cela soit dit sans vouloir t'offenser, ajouta mon ami en regardant le singe, qui fixait tantôt sur lui, tantôt sur moi, ses petits yeux intelligents et qui avait l'air presque souriant que je lui avais déjà vu bien des fois.

— Et qu'est-ce que tu en penses, toi, demandai-je par plaisanterie à l'animal, qu'est-ce que tu en penses, toi qui as déjà eu le plaisir de contempler cette belle personne qui nous aime tant tous deux ?

Voyant que je m'adressais à lui, le singe répondit à cette marque d'intérêt en faisant deux ou trois joyeuses gambades sur la table et en grimpant sur mon épaule pour me caresser la joue avec une de ses mains. On eût dit que, sachant combien notre commune amie était capable de me charmer, il voulait m'engager à accepter le rendez-vous qu'elle m'offrait. Bien que l'opinion d'un singe en pareille matière n'eût pas grande importance à mes yeux, la façon dont le mien avait eu l'air de répondre à la question que je m'étais amusé à lui adresser fit sans doute sur moi l'effet d'un heureux présage et contribua dans tous les cas à me décider à accepter l'offre qui m'était faite. Mes propres réflexions et les conseils de mon ami, la curiosité éveillée dans mon esprit, la pensée du bonheur qu'on me promettait, le désir de mettre un terme à une situation étrange et énervante, tout me poussait déjà dans les bras de la belle inconnue. La bonne humeur de mon singe, qui était presque aussi intéressé que moi dans l'affaire, puis-

qu'on avait aussi de la sympathie pour lui, m'empêcha d'étudier la question plus à fond et produisit sur moi l'effet d'un dernier argument, d'un argument décisif en faveur de la mystérieuse enchanteresse.

— Allons, c'est dit, m'écriai-je tout à coup, j'accepte, et j'écris séance tenante.

— Mais oui, parbleu, répondit le Français ; vous ne pouvez pas refuser. Votre hésitation n'a fait que retarder votre bonheur, celui de votre singe et le plaisir que votre ami éprouvera à connaître le sens de toute cette singulière énigme.

Je reposai donc le singe sur la table et j'écrivis un billet dans lequel je déclarais en peu de mots que j'acceptais le rendez-vous aux conditions qu'on m'avait indiquées. Quand j'eus mis le billet sur la table du salon, je revins dans la salle à manger ; je reportai ensuite le singe dans ma chambre à coucher, où je le rattachai, et après avoir donné à mon domestique l'ordre de porter les perroquets chez le Français, j'allai faire une promenade avec mon ami, qui emmena le chien. Toutes les choses inexplicables qui s'étaient passées chez moi m'ayant convaincu de l'impossibilité, sinon absolue, du moins à peu près complète, de surprendre la personne qui m'intriguait, j'avais fini par adopter la résolution de ne plus essayer de la voir avant le moment où elle se montrerait volontairement à moi, et je recommandai même ce jour-là à John de ne pas rentrer trop tôt, afin de ne pas la déranger, si toutefois elle était dérangeable. J'en étais, en effet, arrivé, non seulement à désirer ardemment l'entrevue, mais aussi à craindre qu'un incident quelconque ne l'empêchât d'avoir lieu. Je tenais donc à éviter, de mon côté, tout ce qui pouvait rendre impossible le rendez-vous que me promettait la belle inconnue ou seulement le retarder. Aussi, bien que je fusse extrêmement impatient de connaître la personne que j'avais eu le don d'intéresser à ce point et de savoir par quel moyen elle pouvait s'introduire dans mon appartement sans être vue, je ne me pressai pas du tout de rentrer chez moi, et, lorsque j'eus quitté mon ami, vers six heures du soir, j'eus soin de regagner mon domicile par le chemin des écoliers. Quand j'arrivai à la maison, une dame habitant le rez-de-chaussée me dit qu'elle avait vu mon singe en se promenant dans le jardin ; il faisait alors des pirouettes au bord d'une des fenê-

tres de mon salon, qui était ouverte en ce moment-là et qu'on avait fermée un peu plus tard.

— C'est que John sera rentré, et aura détaché le singe, répondis-je à mon interlocutrice sans avoir l'air d'attribuer aucune importance au renseignement qu'elle me donnait.

Je me dépêchai ensuite de monter chez moi en me disant que mon affaire avait fait un pas, comme je devais m'y attendre, que l'on était venu prendre ma lettre et qu'on y avait répondu. En arrivant dans mon appartement, je constatai que le singe était attaché dans ma chambre à coucher, bien que la dame du rez-de-chaussée l'eût aperçu à la fenêtre, et que John ne fût pas encore rentré. Ce fait, qui était en lui-même aussi anormal que toutes les choses incompréhensibles qui s'étaient produites chez moi les jours précédents, me parut absolument normal, étant donné l'état d'esprit dans lequel m'avaient mis les événements antérieurs. Aussi ne perdis-je pas une minute à chercher l'explication de ce nouveau mystère, qui était certainement étonnant, mais ne l'était pas plus que les autres. La clef de l'énigme allait du reste m'être donnée par la personne qui daignait s'occuper de moi et de mon singe. Je m'empressai donc de me rendre dans le salon, où j'étais sûr de trouver une lettre m'indiquant le lieu et l'heure du rendez-vous qui m'était promis. Quelle ne fut pas ma surprise en trouvant, non seulement la lettre sur laquelle je comptais, mais aussi les deux billets que j'avais adressés à la belle inconnue!

— Ah! m'écriai-je avec un véritable dépit, elle me rend mes lettres avant de s'être montrée à moi! Aurait-elle renoncé à se faire connaître? Ou toute cette histoire ne serait-elle qu'une farce jouée à mes dépens par quelque prestidigitateur? Mais pourquoi faire cette supposition avant de savoir ce qu'on me dit. Voyons la réponse, voyons!

Lorsque j'eus pris connaissance du nouveau billet qui m'était adressé, mes doutes et mon chagrin furent aussitôt dissipés. J'avais le rendez-vous; j'étais au comble de mes vœux, et ma joie était d'autant plus grande que j'avais cru un instant voir s'évanouir l'agréable rêve que je faisais depuis le jour où mon ami m'avait conseillé de chercher la femme. Le billet que je venais de trouver était ainsi conçu:

Cher monsieur William,

Je vous remercie bien sincèrement d'avoir eu l'aimable prévenance

de vous séparer de votre chien et de vos perroquets avant notre première entrevue. Les sentiments que vous éprouvez déjà à mon égard sont pour moi du plus heureux présage, et la vive affection que j'ai pour vous a encore augmenté aujourd'hui. Pour vous enlever tous les doutes que vous pourriez encore avoir touchant mes intentions et vous prouver une fois pour toutes que je n'ai jamais songé à vous tourner en ridicule, je vous rends vos deux lettres avant de me montrer à vous, et je vous assure qu'elles sont toujours restées dans cette maison, et que celle d'aujourd'hui y est encore plus restée que la première, bien que cela vous paraisse certainement incompréhensible. J'ai voulu, comme je vous l'ai déjà dit, étudier votre caractère et vous soumettre dans ce but à une épreuve avant de prendre la résolution de me confier entièrement à vous. Je sais maintenant combien vous êtes bon et digne d'être aimé, et, alors même que vous seriez pauvre et difforme, je n'hésiterais plus un seul instant à agir comme je vais le faire ; car j'ai la ferme conviction que vous pourriez même dans ce cas me procurer le bonheur auquel j'aspire. Trouvez-vous demain vers midi dans votre salle à manger avec votre ami et votre domestique, et faites entrer votre singe, mais votre singe seul, dans votre salon.

Sa présence dans cette pièce sera pour moi le signal du rendez-vous. Je serai là immédiatement et je vous appellerai.

Vous trouvez sans doute surprenant, peut-être un peu blessant, que je n'exprime pas le désir de ne voir que vous et de ne me faire voir qu'à vous pendant les premières heures ou même les premiers jours que nous passerons ensemble. Pour faire cesser de suite ce désagréable étonnement, je n'ai qu'un mot à vous dire, et le voici : Vous serez tellement surpris (je n'ose pas dire tellement émerveillé) en voyant qui je suis et comment je suis que vous ne pourrez résister au désir de me faire connaître immédiatement à votre ami, à votre domestique, à toute la maison, pour ne pas dire à toute la ville de Naples. Puissiez-vous, cher monsieur William, être heureux aujourd'hui comme je le suis déjà et l'être aussi demain autant que je le serai !

Cette lettre était certainement de nature à augmenter l'impatience avec laquelle j'attendais le moment du rendez-vous. Après l'avoir lue, j'étais dans un tel état d'esprit que le peu de temps qui allait encore s'écouler avant ce bienheureux instant me paraissait devoir être long comme l'éternité. Je ne pouvais tenir en place et j'éprouvais le besoin de communiquer à une autre personne toutes les idées et tous les sentiments qui s'agitaient en moi. Je dînai donc à la hâte en compagnie de mon

singe, et je lui tins, dans ma surexcitation, une foule de propos plus insensés les uns que les autres. Il se montra, de son côté, beaucoup plus turbulent que d'habitude, comme si sa dernière entrevue avec notre commune amie eût produit sur lui un effet inaccoutumé ou que son instinct simien l'eût poussé à imiter l'agitation dont je donnais tant de preuves. Dès que j'eus fini de dîner, je le rattachai dans ma chambre à coucher, et je me rendis chez le Français, auquel j'avais promis d'aller passer la soirée avec lui. Lorsque je lui eus donné connaissance de la dernière lettre de la belle inconnue, nous fîmes une promenade au bord de la mer. Je n'ai pas besoin de constater que mon aventure fut notre unique sujet de conversation. N'ayant ni l'un ni l'autre assez de philosophie pour attendre patiemment la solution du problème, que nous étions pourtant sûrs de connaître le lendemain matin, nous continuâmes à discuter point par point tout ce qui se rattachait à cette mystérieuse affaire. Mais lorsque nous nous quittâmes, vers minuit, elle était encore aussi obscure pour nous que les jours précédents. En rentrant à mon domicile, je parcourus tout l'appartement pour voir s'il s'était passé quelque chose en mon absence; mais je ne vis rien qui pût me faire supposer qu'on eût encore pénétré chez moi. John dormait paisiblement, le singe était toujours attaché, et il n'y avait pas de lettre sur la table du salon. Comme j'étais loin d'avoir sommeil et que la nuit était superbe, j'allumai un cigare et je m'accoudai au balcon de la salle à manger, dont les fenêtres étaient ouvertes, pour contempler le magnifique clair de lune, qui faisait scintiller au loin les innombrables vagues du golfe. C'était là certainement un des plus merveilleux spectacles que l'on puisse admirer sur la terre; mais l'état d'esprit dans lequel je me trouvais m'empêchait d'en jouir comme je l'eusse fait à tout autre moment. Aussi eus-je beau fixer mes regards sur le ciel et la mer; je ne les vis bientôt que comme dans un songe. On eût dit que la seule idée qui m'occupait alors était venue se placer entre le monde et moi comme une vision brillante derrière laquelle tout s'effaçait. L'image de la chère inconnue, de la mystérieuse beauté que j'allais bientôt voir elle-même, était déjà là devant moi, superbe et souriante, comme Vénus dans un tableau du Titien, et la surface mouvante du golfe, l'immensité limpide du ciel, la blancheur éclatante de la lune

ne me semblaient plus être que le vague décor de cette divine apparition. De même que la réalité s'était changée pour moi en rêve, mon rêve était devenu une réalité, qui me fascinait tellement que je restai plusieurs heures plongé dans la contemplation de ce séduisant fantôme.

Le soleil, se levant derrière le cône gris du Vésuve, commençait déjà à illuminer le ciel et la mer et à faire pâlir à l'horizon l'astre qui avait rendu la nuit si belle, lorsque je fus tout à coup arraché à cette extase inaccoutumée par un léger bruit paraissant provenir du salon, dont la porte était restée entr'ouverte, tandis que celle de ma chambre à coucher était fermée. Je me retournai aussitôt et je me précipitai dans le salon; je n'y vis personne; mais il me sembla apercevoir une forme flottante, quelque chose comme la traîne d'une robe, une écharpe ou un ruban, qui disparaissait rapidement par la porte donnant dans le vestibule. Je me dirigeai de ce côté aussi vite que je pus; mais il n'y avait personne non plus dans l'antichambre, et la porte qui s'ouvrait sur le palier était fermée à clef. Je courus dans ma chambre à coucher, mais là aussi tout était dans son ordre habituel, et le singe me parut dormir profondément. Voyant que je ne pouvais rien découvrir, bien que je fusse certain qu'on avait pénétré dans le salon, je me décidai à me mettre au lit pour tâcher de procurer à mon sytème nerveux le repos dont il avait tant besoin, ayant été mis à une si rude épreuve et étant sur le point de ressentir une émotion probablement encore plus vive que celles des jours précédents. Je ne parvins pas immédiatement à m'endormir, et, m'étant demandé de nouveau ce que pouvait bien être la découverte scientifique dont il était question dans les lettres de la belle inconnue, je songeai à tous les faits qui étaient considérés jadis comme impossibles, mais paraissaient tout à fait naturels depuis que les inventions des savants permettaient de les réaliser, et je me dis que l'aventure qui m'arrivait allait me procurer à la fois le bonheur d'être aimé d'une femme sans doute adorable et la joie d'admirer une des plus grandes victoires de la science. C'est en me berçant de cette double espérance que je finis par m'endormir; mais lorsque j'y parvins, une bonne partie de la population de Naples était déjà sur pied. Je reposai tranquillement jusqu'à une heure assez avancée de la matinée, et j'eus tout juste le temps de

faire ma toilette avant l'arrivée du Français, qui vint chez moi entre 11 heures et midi, comme il était convenu. Les termes de la dernière lettre que j'avais reçue me permettaient de supposer que la mystérieuse dame de mes pensées ne refuserait pas de déjeuner avec moi en compagnie de mon ami, et je me disais même qu'elle désirerait qu'il en fût ainsi, pour éviter la gène qu'elle était naturellement susceptible d'éprouver en restant tout de suite seule avec moi.

J'avais donc donné à mon domestique l'ordre de commander un excellent déjeuner et de décorer la table des plus belles fleurs qu'il pourrait trouver. John, qui s'était piqué d'amour-propre, avait tout arrangé d'une façon irréprochable dans le salon et dans la salle à manger, et lorsque j'entrai vers midi dans cette pièce avec mon ami, nous fûmes tous deux charmés de l'air de fête qui y régnait. Après avoir examiné encore une fois ma toilette et préparé quelques phrases de compliment, je dis au Français que j'allais donner le signal du rendez-vous. J'appelai aussi John dans la salle à manger, pour me conformer au désir de la belle inconnue, et j'allai ensuite chercher le singe.

En revenant avec lui dans la salle à manger, je remarquai qu'il tremblait un peu, comme s'il eût pressenti quelque danger. Je le fis entrer dans le salon, où je ne vis rien d'insolite, et, après avoir refermé la porte de cette pièce, j'attendis qu'on m'appelât.

On aurait pu à ce moment-là entendre une mouche voler. Mon ami et John observaient un silence solennel; je retenais mon souffle, comme si j'avais craint de faire enfuir le bonheur invisible et inconnu que j'étais sur le point de saisir, et j'étais tellement ému que je sentais mon cœur battre avec violence ; mais mon attente ne fut pas de longue durée. Au bout de quelques secondes, il me sembla que la voix qui avait parlé la nuit m'appelait doucement par mon nom. Craignant de m'être trompé, je ne bougeai pas ; mais, après un court silence, je m'entendis appeler de nouveau et très distinctement.

— Venez, disait la voix, venez, monsieur William !

J'ouvris alors d'une main fébrile la porte du salon, j'entrai, je refermai la porte et je me précipitai vers le milieu de la pièce pour me jeter aux genoux de... de qui, hélas ! Il n'y

avait personne, personne que le singe, qui était debout sur la table et me regardait d'un air souriant.

— On m'a appelé cependant, on m'a appelé ! m'écriai-je tout déconcerté. D'où vient que l'on se cache ? Combien de temps me faudra-t-il encore attendre? J'ai déjà attendu si longtemps ! On pourrait bien enfin se montrer à moi !

Et comme je tournais les yeux du côté du vestibule, espérant voir entrer celle que je désirais si ardemment connaître, j'entendis la voix me répondre :

— Mais on ne se cache pas ; on ne s'est jamais caché.

« On ne se cache pas ! on ne s'est jamais caché » ! répétai-je machinalement en cherchant à comprendre le sens des paroles qu'on venait de m'adresser et en regardant partout sans pouvoir découvrir la personne qui les avait prononcées.

— Oui, oui, j'entends votre voix ! m'écriai-je d'un ton de reproche. Mais pourquoi me parler, pourquoi m'écrire, pourquoi me donner ce rendez-vous, si vous ne voulez pas vous montrer à moi ? Ah ! venez, venez donc, que je vous voie, que je vous voie enfin, femme encore inconnue, mais certainement adorable, qui m'avez dit que vous m'aimiez !

— Je ne suis pas une femme, répondit la voix, mais je vous aime sincèrement !

— Alors, hurlai-je avec colère en regardant partout sans découvrir d'où venait la voix, alors vous êtes un homme, et vous vous cachez comme un lâche pour faire à mes dépens des farces de ventriloque et de magicien ! Ah ! si je vous tenais !

— Je ne suis pas plus un homme qu'une femme, répondit la voix, et je vous aime affectueusement.

— Mais alors qui êtes-vous donc ? Montrez-vous à moi, qui que vous soyez, ange ou démon, pour que je sache enfin ce que vous êtes, m'écriai-je affolé, en regardant de nouveau de tous les côtés et en m'arrêtant soudain devant le singe, qui me tendait les bras et fixait sur moi ses petits yeux souriants.

— Me voici ! répondit joyeusement la voix.

Et, en disant ces mots, le singe, oui, le singe, se jeta à mon cou et me couvrit le visage de baisers.

— Est-ce possible!.... Oh! oh!.... Est-ce possible!.... C'est le singe !.... C'est le singe!.... balbutiai-je, ahuri, foudroyé, anéanti!....

Je voulus crier, appeler mon ami, appeler John ; je ne pus

pas, je chancelai, je reculai, et j'allai m'abattre lourdement sur le canapé, la tête perdue, la sueur au front, la poitrine haletante, ne sachant ce que je faisais, ne sachant où j'étais et tenant dans mes bras le singe, oui, le singe!.... « Oh! oh! était-ce possible? C'était donc le singe! le singe qui avait parlé! le singe qui avait écrit!.... Et la belle inconnue, la belle inconnue, ah! ah! c'était le singe, le singe!... Et je le regardais, le singe, le singe, je le regardais, immobile, abasourdi, hébété, inerte. Et lui, pendant ce temps-là, me caressait la figure de ses deux petites mains douces et me contemplait de ses petits yeux affectueux et malins.

— Oui, cher maître, disait-il gaiement, oui, cher monsieur William, c'était moi, votre singe ; oui, c'est moi qui ai parlé, qui ai écrit, qui ai tout fait, et je vous dirai comment, je vous dirai pourquoi. Oh! je vous demande bien des fois pardon des désagréments que je vous ai causés, et je vous promets de vous les faire oublier en vous montrant tout le dévouement, toute l'obéissance, toute la fidélité, toute l'affection dont peut faire preuve un singe élevé comme un homme. Mais il faut d'abord que je vous dise qui je suis. Je me nomme Bobby. Oui, appelez-moi Bobby ! Je vous conterai comment j'ai pu cesser d'être un singe comme les autres. Oh ! oui, je vous conterai cela tout au long. En attendant, dites-moi que vous ne m'en voulez pas, que vous me pardonnez, que je n'avais pas tort de penser que vous seriez surpris et émerveillé. N'est-ce pas qu'on ne trouve pas tous les jours un singe comme moi ? Je ne dis pas cela par vanité; ce n'est pas moi qui me suis fait ainsi; mais n'importe, je suis sûr que vous ne voudriez pas maintenant que cette aventure eût fini autrement.

— Oh! certes non, mon ami, certes non, répondis-je cordialement au singe, quand je fus un peu remis de l'étrange secousse que je venais d'éprouver. Du moment que la mystérieuse dame n'a jamais existé, je n'ai pas à la regretter, et, puisque tu es vraiment le plus merveilleux singe que j'aie jamais vu, je suis enchanté de t'avoir auprès de moi et je te promets de te garder toujours. Oh! oui, ce qui m'arrive là est tellement extraordinaire que je ne puis, comme tu l'as prédit, résister au désir de te montrer immédiatement au Français et à mon domestique. Viens donc, Bobby, viens, ajoutai-je amicalement, ne les faisons pas attendre plus longtemps.

Je quittai alors le canapé, et, ayant posé le singe à terre, je le pris par la main et je retournai vers mon ami et John, qui commençaient à trouver fort long mon premier entretien avec la belle inconnue.

— La mystérieuse dame, dis-je en rentrant dans la salle à manger, n'a pas tenu la promesse qu'elle m'avait faite ; mais, comme je viens d'apprendre qu'elle n'existe pas, je comprends les raisons qui l'ont empêchée de venir au rendez-vous et je lui pardonne facilement son manque de parole. Bien qu'elle ne soit pas venue, il ne faut pas enlever son couvert ; car j'ai le plaisir d'amener à sa place mon ami, monsieur Bobby, qui a dans le corps l'esprit de la dame de mes rêves et qui va nous donner l'explication de toutes les choses merveilleuses qui se sont passées chez moi ces jours derniers.

Bobby n'ayant pas encore parlé depuis que j'avais quitté avec lui le salon, le Français et John ne pouvaient naturellement comprendre ce que je leur disais, et mes paroles produisirent sur eux l'effet auquel je m'attendais. Ils crurent que j'étais devenu fou.

— Ah ! ce pauvre Preston ! s'écria mon ami, cette aventure lui a troublé l'esprit !

— Ah ! mon pauvre maître ! soupira à son tour John. Que va dire son malheureux père ? Maudit soit le jour où nous sommes venus dans cette satanée maison !

— Mais, fit ensuite le Français, qu'est-ce qui a pu se passer pendant qu'il était dans le salon ? il y parlait cependant avec quelqu'un.

— Hélas ! Monsieur, répondit John, je crains bien qu'il n'ait parlé tout seul !

— Je le crains aussi ; mais il faut que j'aille voir ce qui...

— C'est inutile, s'écria tout à coup le singe en s'élançant au-devant de mon ami, qui se dirigeait vers la porte du salon ; c'est inutile, Monsieur, mon maître n'est pas plus fou que vous et moi !

Le Français et John faillirent tomber à la renverse ; ils chancelèrent et reculèrent comme je l'avais fait moi-même et allèrent s'affaisser chacun sur une chaise, la bouche ouverte et les yeux hors de la tête.

Oubliant que j'avais été, un instant auparavant, abasourdi et hébété comme eux, je partis d'un grand éclat de rire, pro-

voqué non seulement par le caractère comique de la scène à laquelle j'assistais, mais aussi par l'état de surexcitation qui avait succédé chez moi à l'ahurissement. Mais mon rire ne parut pas avoir pour effet de diminuer la stupéfaction de mon ami et de mon domestique ; ils ne tardèrent pas, cependant, à se remettre de leur abasourdissement ; car la surprise, n'étant qu'une secousse de l'esprit, est toujours de courte durée.

— Alors, dit au bout de quelques minutes le Français à Bobby, c'est à toi que nous avions affaire? Tu parles, tu lis, tu écris. Mais, grand Dieu ! comment cela est-il possible ? Je ne puis en croire mes yeux ni mes oreilles !

— Eh ! quoi, la belle inconnue, dit à son tour John, la belle inconnue, c'était toi,... pardon, c'était vous, monsieur le singe !

— Oui, répondit Bobby, je vous expliquerai tout cela en vous racontant ce qui m'est arrivé avant d'appartenir au maître que j'ai eu le bonheur de trouver ces jours derniers.

— Mon cher ami, dis-je au merveilleux animal, je te sais gré des sentiments que tu exprimes à mon égard, et je t'assure que je suis heureux de mon côté d'avoir pour compagnon un singe comme toi ; mais le plaisir que j'éprouve ne sera complet que lorsque tu m'auras dit par quel miracle tu as appris tout ce que tu sais, et que tu m'auras expliqué ce qu'il y a encore d'énigmatique pour moi dans la façon dont tu as rempli ton rôle de belle inconnue. Je n'ai pas besoin d'ajouter que mon ami et John sont aussi impatients que moi d'apprendre comment tu as pu recevoir l'éducation que tu possèdes et pour quelles raisons tu l'as cachée jusqu'à ce moment. Mettons-nous donc à table, et tu nous conteras pendant le repas tout ce que nous sommes si désireux de savoir. Allons, mon cher Bobby, prends la place que j'avais destinée à la beauté imaginaire qui a été durant plusieurs jours l'objet de mes rêves. Les choses qu'elle nous aurait apprises n'auraient certes pas pu être aussi intéressantes que celles que tu vas nous conter. Mais, à propos, étant un singe humanisé, tu manges sans doute de tout ce que nous mangeons ?

— Oui, monsieur William, seulement je digère moins bien la viande de boucherie que les petits oiseaux, les légumes, le fromage, les œufs, le gâteau et les fruits, et, comme boisson,

je préfère le lait, ou de l'eau avec un peu de vin ou de sirop de groseille. Mais ne vous inquiétez pas de ma nourriture ; je connais votre table, et je sais que j'y trouverai toujours ce qu'il me faudra. Je pourrais, du reste, m'en tenir à ce que vous m'avez donné jusqu'à présent, car je suis loin d'avoir à m'en plaindre, et il y a sûrement bien des singes qui seraient heureux d'avoir un si bon ordinaire.

Lorsque Bobby m'eut donné ces assurances, je me mis à table avec mon ami et lui, et j'eus le plaisir de constater qu'il avait une tenue des plus correctes. Il se servait très convenablement de sa fourchette et de son couteau, ne mangeait pas avec les doigts et ne mettait pas les coudes sur la table ; il ne se léchait pas non plus la bouche ni les mains ; il les essuyait très décemment avec sa serviette et ne faisait pas du tout claquer ses lèvres. Il était peut-être un peu loquace, ce qui provenait sans doute de ce qu'il s'était longtemps abstenu de parler et peut-être aussi de ce que son cerveau avait une activité excessive, qui l'obligeait à penser très vite et à passer rapidement d'un sujet à un autre ; mais, lorsqu'il voyait que nous voulions prendre la parole, mon ami ou moi, il savait très bien arrêter son babil et écouter ce que nous avions à lui dire. Je constatai aussi qu'il s'exprimait en anglais d'une façon irréprochable au point de vue grammatical, mais que sa prononciation avait quelque chose d'un peu exotique, comme je l'avais déjà remarqué en entendant les quelques mots qu'il avait dits pendant la nuit dans ma chambre à coucher.

Nous ne pouvions cesser de le contempler et nous lui adressions mille questions, auxquelles il répondait avec beaucoup d'intelligence. John, que son service obligeait seulement à quitter de temps en temps la salle à manger pour quelques minutes, semblait cloué à côté de cet être extraordinaire, dont les actes et les paroles le fascinaient, et je l'entendais à chaque instant s'écrier :

— Est-ce possible, grand Dieu? Est-ce vraiment possible?

CHAPITRE II

IDYLLE

Pendant la première partie du repas, nous étions encore très surexcités par l'incroyable dénouement que venait d'avoir

mon aventure, et Bobby était certainement aussi ému que nous ; c'est pourquoi notre entretien avec lui eut d'abord un caractère assez incohérent. Mais nous ne tardâmes pas à nous calmer les uns et les autres, et, lorsque nous fûmes au dessert, je vis qu'il serait possible au singe de nous exposer d'une façon coordonnée tout ce qu'il avait à nous dire, et que nous pourrions écouter son récit sans l'interrompre trop souvent ; je lui demandai donc de nous conter sa vie, de nous expliquer les motifs de l'attitude qu'il avait d'abord observée vis-à-vis de moi et de nous faire connaître le sens des passages encore incompréhensibles de ses lettres.

« Chers Messieurs, nous dit alors Bobby, il me sera facile et agréable de me conformer à votre désir. En constatant que j'ai reçu une éducation comme la vôtre, vous avez déjà compris comment le mystérieux personnage dont je jouais le rôle pouvait s'introduire ici sans être vu, et pourquoi j'avais raison de dire que je n'étais pas un homme et que cependant je n'épouserais jamais aucun homme. En vous contant ma vie, je vais vous donner la solution de tout ce qui est encore inintelligible pour vous dans mon être et dans mes actions.

« Je suis né il y a environ deux ans dans une des magnifiques forêts de la côte orientale de l'île de Ceylan. Je dis : il y a environ deux ans, parce qu'il m'est impossible de vous faire connaître exactement la date de ma naissance. Mon père et ma mère étaient en effet des singes sauvages ; j'ai passé les premiers temps de ma vie dans les mêmes conditions qu'eux, et lorsque je suis arrivé à l'âge où la mémoire commence à retenir les choses, ma mère ne m'a naturellement pas indiqué le jour où je suis né. Quant à mon père, je ne l'ai pour ainsi dire pas connu. Je me rappelle, il est vrai, que, parmi les innombrables singes qui vivaient avec ma mère et moi dans les grands arbres de la forêt natale, il y en avait un qui semblait me témoigner plus d'affection que les autres et auquel je me sentais uni par un attachement tout particulier. Je crois aussi avoir remarqué qu'il s'intéressait beaucoup plus à ma mère qu'aux autres guenons, et qu'il éclatait de vives querelles entre lui et les singes qui venaient gambader trop près de celle qui m'avait donné le jour. Ce singe avait du reste une tache noirâtre au bras droit, tenez, ici, où vous voyez que j'en ai une de même couleur. Ce devait, par conséquent, être mon père ; oui, c'était

évidemment lui; je le crois, je le sens, mais je n'en suis pas sûr. Je vous disais donc que j'ignore la date exacte de ma naissance, mais que je suis âgé d'environ deux ans. Je tiens ce renseignement et celui qui concerne le lieu où je suis né de la personne qui m'a donné mon éducation actuelle, et ils lui avaient été fournis par le premier maître que j'ai eu après avoir été éloigné de la forêt où je suis venu au monde.

« Je ne me rappelle pas plus les deux premiers mois de ma vie qu'un homme ne peut se rappeler les trois ou quatre premières années de la sienne ; je n'ai donc plus le souvenir du temps où je tétais ma mère, mais je me rappelle encore une époque où je m'attachais à sa fourrure pour ne pas tomber, lorsqu'elle grimpait sur les hautes branches de la forêt pour échapper aux hommes, et, pardonnez-moi l'expression, aux autres animaux dangereux. Je me souviens aussi de l'ardent soleil tropical, des journées constamment splendides et chaudes, des fruits savoureux que nous trouvions partout en abondance, des merveilleux papillons qui se posaient sur les feuilles épaisses et luisantes, et des milliers de fleurs éclatantes qui étaient toujours épanouies et exhalaient pendant toute l'année les parfums exquis de leurs corolles. Oh ! que la nature était belle, riante et généreuse! Et quels heureux jours je passai alors dans cette superbe forêt de l'Inde, où je me berçais, entre le ciel et la terre, dans la vague rêverie des êtres sauvages, ignorant tous les chagrins qui m'ont torturé plus tard et jouissant de la vie sans savoir que l'on en peut souffrir ! Ce temps fortuné fut, hélas ! de courte durée. J'eus, à l'âge d'environ quatre mois, le malheur de voir mourir ma mère, tuée par une balle, qu'elle reçut au moment où elle sautait d'un arbre à un autre. Elle tomba à terre, où elle ne tarda pas à expirer. Comme je me tenais à sa fourrure au moment de sa chute, je tombai avec elle. Le sol étant couvert d'une herbe très haute et très touffue, je ne me blessai que légèrement ; mais il me fut impossible de me relever, et je fus pris par un des chasseurs de race européenne qui avaient tiré sur nous. Je perdis donc en même temps ma mère et ma liberté ; mais je regrette surtout ma mère. J'ai peut-être tort de songer encore avec tristesse à l'époque où je vivais librement dans la forêt natale ; car, en envisageant les choses au point de vue que mon éducation actuelle me permet d'adopter, je me dis que

l'on montre de la lâcheté et un grand manque de dignité en ne préférant pas le savoir à l'ignorance, alors même que le premier fait souffrir, et en voulant redescendre à un degré infime après être monté à un rang élevé, alors même que l'on était plus heureux en bas qu'en haut. Je n'éprouve donc pas le désir de redevenir ce que j'étais au commencement de ma vie ; mais, malgré cela, je ne puis et ne pourrai probablement jamais me guérir du chagrin que je ressens en songeant à mon ancienne existence, bien que la perte de ma liberté ait été compensée par l'acquisition du savoir, par l'amour d'une personne de ma race à laquelle j'ai fait allusion dans mes lettres et dont je vous parlerai bientôt, et par le bonheur de vivre avec un maître comme celui que j'ai à présent. Quant à la douleur que me causa la mort de ma mère, rien, hélas ! ne pourra me la faire oublier. Vous vous dites peut-être, Messieurs, que l'amour d'une mère comme la mienne n'est pas comparable à celui des mères humaines. Oh ! si telle est votre pensée, permettez-moi de vous déclarer que vous vous trompez, et que la tendresse qui unit la guenon à ses petits est aussi profonde et aussi intense que celle d'une femme pour ses enfants. J'ai vu beaucoup de mères humaines soigner et caresser les jeunes êtres à qui elles avaient donné le jour ; la plupart étaient certainement bien dévouées et bien tendres, mais je n'en ai vu aucune montrer une sollicitude et une affection plus vives que celles qui me furent témoignées par ma mère, et je sens aussi qu'aucun homme ne peut aimer celle qui l'a porté dans son sein plus tendrement que je n'aimais et aime encore la pauvre guenon ignorante qui m'a enfanté au fond des bois et nourri de son lait sauvage. »

Au moment où Bobby prononça ces paroles, je l'écoutais et l'observais avec la plus grande attention, et je vis une ou deux larmes briller dans ses petits yeux, alors voilés par la tristesse, et couler sur le poil brun de sa joue. Le Français et mon domestique remarquèrent aussi les pleurs du pauvre animal, et nous lui prodiguâmes tous trois des caresses pour lui faire oublier son chagrin.

— Je regrette bien vivement, mon cher Bobby, lui dis-je avec émotion, que le souvenir des premiers événements de ta vie soit si douloureux pour toi. J'espère que ceux dont tu vas maintenant nous entretenir ne seront pas aussi tristes, et je

te promets de faire tout mon possible pour que tu aies désormais une existence heureuse.

— Oh! merci, mon excellent maître, merci. me répondit-il en me serrant affectueusement la main et en s'efforçant de sourire. Et après s'être essuyé furtivement le visage avec le coin de sa serviette, il reprit son récit à l'endroit où il l'avait interrompu.

« Le chasseur qui s'était emparé de moi ne me laissa pas, nous dit-il, le temps d'embrasser le cadavre de ma malheureuse mère. Il me lia les bras et les jambes et m'emporta dans un village de la côte, où il s'embarqua avec moi et un certain nombre d'autres singes capturés aussi dans les forêts de Ceylan. Il nous débarqua dans une ville appelée Pointe-de-Galle, comme je l'ai su plus tard. et nous transporta quelques jours après à bord d'un grand navire à voiles qui se rendait à la Réunion. La traversée fut très mauvaise et très longue; la mer ne commença à se calmer et le ciel à s'éclaircir que lorsque nous arrivâmes en vue de Saint-Denis, chef-lieu de l'île où nous devions débarquer, et je trouvai le voyage d'autant plus pénible que j'étais enchaîné avec plusieurs autres singes et très souvent enfermé avec eux dans une cage peu spacieuse. J'endurais aussi une grande souffrance morale, qui aurait été, il est vrai, encore plus vive, si j'avais été intellectuellement ce que je suis à présent. Ce que j'éprouvais était, en effet, un mélange de regret et d'angoisse ; mais je n'avais naturellement pas une conscience nette de tout ce que j'avais perdu et de tous les maux qui me menaçaient.

« Nous arrivâmes enfin à Saint-Denis, où le hasard changea tout à coup dans un sens favorable le cours de ma vie, qui venait d'être modifié d'une façon si déplorable. Notre maître, qui exerçait en Europe la profession de marchand d'animaux des tropiques, avait l'intention de rester quelques jours à la Réunion pour y faire des achats et de s'embarquer ensuite pour Marseille, d'où il devait se rendre avec nous à Paris. J'étais donc destiné, comme n'importe quel singe amené en Europe, à passer ma vie dans un esclavage ridicule et vil et à servir jusqu'à ma mort d'amusement aux spectateurs d'une misérable ménagerie ambulante, aux badauds d'un jardin zoologique ou à quelque particulier, qui m'aurait très bien soigné matériellement, comme vous l'avez fait, cher monsieur Wil-

liam, mais dont j'aurais été toujours séparé par un profond abîme au point de vue intellectuel et moral. Il arriva heureusement que, pendant le débarquement des cages dans lesquelles nous étions enfermés, les autres singes et moi, un créole français d'une cinquantaine d'années, qui était accompagné d'un jeune nègre, s'approcha de notre maître et eut avec lui une conversation dont j'ai su plus tard le sens. L'habitant de la Réunion regarda un à un tous les singes, mais je vis qu'il fixait surtout son attention sur moi et sur une guenon à peu près de mon âge. Au bout de quelques minutes, le marchand nous sépara, la guenon et moi, des autres singes, et le créole se mit à nous caresser pour nous inspirer de la confiance. Il nous ouvrit ensuite la bouche à tous deux, pour nous examiner le palais, la langue et les dents. Il nous tâta aussi le crâne à plusieurs reprises sans dire un mot, et, après avoir réfléchi assez longtemps, se remit à parler au marchand. L'entretien devint soudain très vif et très bruyant ; notre maître fit force gestes et proféra nombre d'exclamations, qui devaient être des jurons, puis se calma subitement et tendit la main à son interlocuteur, qui sortit de l'or de sa bourse et le lui donna. Faisant ensuite un signe à son domestique noir, qui s'empara de la guenon, le créole me prit sur son bras et m'emporta chez lui. Comme je détestais le marchand, j'éprouvai un très grand plaisir à le quitter. Je ne m'expliquais certes pas la cause de ce sentiment, mais il n'en était pas moins réel. La différence qui existe entre les hommes et les animaux proprement dits, dans le domaine de la joie et de la douleur, de l'amour et de la haine, est en effet beaucoup moindre que vous ne le croyez, chers Messieurs. Les animaux sentent aussi vivement que vous ce qui les afflige ou les réjouit ; mais leur peine et leur plaisir disparaissent plus rapidement, parce que, n'ayant pas le don de la réflexion et passant d'une idée à une autre sans pouvoir les associer méthodiquement, ils n'ont pas la faculté d'examiner leurs sentiments, de les apprendre pour ainsi dire par cœur et de les classer dans leur cervelle pour en garder un souvenir précis et durable. Il est donc certain que je n'aurais pas tardé à oublier ma mère et la forêt natale, si je n'avais pas été mis, quelque temps après mon arrivée à la Réunion, dans l'état où je me trouve actuellement au point de vue intellectuel ; je dirai même que le souvenir de tout ce qui s'était

passé jusqu'au jour où le marchand m'avait rendu à la fois esclave et orphelin était déjà un peu effacé; mais la transformation à laquelle j'ai été soumis l'a ravivé tout à coup et l'a rendu encore plus intense et plus net qu'il ne l'était au lendemain de ma double infortune, et c'est aussi à l'accroissement de mes facultés intellectuelles que je dois de pouvoir me rappeler tout ce qui m'est arrivé depuis le jour où le meurtrier de ma mère m'a emmené loin de la forêt où je suis né jusqu'au moment où a eu lieu la transformation à laquelle j'ai fait allusion et dont je vous parlerai plus longuement tout à l'heure. Le créole français qui nous avait achetés, la guenon et moi, était marié avec la fille d'un Irlandais établi à Maurice et n'avait pas d'enfants. Il habitait une jolie maison qui lui appartenait et qui était située près de Saint-Denis, dans un endroit assez élevé d'où l'on avait une vue magnifique sur les montagnes de l'île et sur la mer. De vastes plantations entouraient sa demeure, et il possédait une fortune qui, jointe au produit de sa propriété, lui permettait de vivre très largement. Il avait fait ses études en France et connaissait à fond toutes les sciences. Aussi passait-il la plus grande partie de son temps à classer des collections d'histoire naturelle, formées petit à petit au cours des voyages qu'il avait entrepris en Europe, dans l'Inde, à Madagascar et sur le continent africain, et il se livrait en outre à des recherches biologiques, dont il communiquait les résultats aux sociétés savantes de Paris et de Londres. Sa physionomie calme et souriante avait fait sur moi une excellente impression, et lorsque nous arrivâmes à son habitation, je lui avais déjà pardonné de m'avoir ouvert la bouche et palpé le crâne. Il nous installa très confortablement, ma compagne et moi, et nous apporta lui-même une excellente nourriture, qui était à peu près semblable à ce que nous mangions à Ceylan. Je la dégustai avec beaucoup de plaisir, et je n'ai pas besoin d'ajouter que la guenon éprouva autant de satisfaction que moi; mais nous ressentîmes une allégresse bien plus grande encore lorsque notre maître nous transporta, après ce premier repas, à un endroit de sa propriété d'où le regard plongeait, du haut d'une terrasse, dans une large vallée remplie de cocotiers, de bambous, de bananiers et d'autres arbres des tropiques et traversée par une rivière claire et joyeuse descendant de cascade en cascade vers la mer étince-

lante. Le créole avait eu la bonne idée de nous attacher à deux cordes très longues et très légères, dont chacune était fixée par l'autre bout au pied d'un palmier. Nous nous empressâmes naturellement de grimper chacun sur un de ces grands arbres, et nous pûmes ainsi contempler encore mieux le réjouissant spectacle qui s'offrait à nos regards de singes exilés. Oh ! après la longue et dure traversée dans les cages étroites, sur l'océan houleux et gris, après ce continuel et douloureux ballottement dans la tempête et dans la nuit, voir rayonner ce ciel splendide, cette plage verdoyante, cette île magnifique, cette superbe oasis de la mer ! Oh ! ce ciel, cet azur flamboyant, cet éclatant feuillage, ces fleurs si connues, ces parfums tant de fois sentis, n'était-ce pas pour nous, qui ne distinguions pas l'une de l'autre deux choses semblables vues séparément, n'était-ce pas pour nous la merveilleuse île de l'Inde, n'était-ce pas Ceylan et la forêt natale ? Oh ! quelles heures délicieuses nous passâmes tous deux ce jour-là au sommet des hauts palmiers, faisant comme autrefois mille gambades et nous croyant libres au point de ne plus sentir nos liens ! Vers le soir, l'appétit que nous avait donné cette promenade aérienne et la fraîcheur d'une brise soufflant du large nous engagèrent à descendre de nos palmiers et à nous diriger du côté de la maison. Notre maître, qui était assis tout près de là à l'ombre d'un bananier, vint à notre rencontre, remplaça nos deux grandes cordes par une seule laisse et nous reconduisit à son habitation. Après nous avoir fait faire un nouveau repas, il nous enferma à l'endroit qu'il nous avait assigné comme logement, et nous nous endormîmes en rêvant, comme on rêve dans l'état où nous étions alors, de la merveilleuse île cinghalaise où nous avions vécu libres et joyeux dans les grands arbres de la forêt. »

DÉSIRÉ CORBIER.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Délicatesse en amour. — Le Lucane. — La Petite Ville.

La Délicatesse en amour. — Ce don, car c'est un don et que nul, par définition même, ne peut acquérir, on l'a reçu du ciel, c'est-à-dire de la nature, et on s'en sert, soit comme d'un talisman pour se faire aimer, soit comme d'une herbe maudite, pour se faire souffrir. Laissons ceux qui exploitent pour leur égoïsme cette divine vertu : le profit qu'ils en tirent annule leur mérite. Ils donnent beaucoup, c'est vrai, mais pour recevoir; ils ne sont pas des usuriers, ils sont d'honnêtes banquiers qui, prêtant à un intérêt loyal, s'assurent ainsi de solides affaires.

L'amour est soumis aux lois communes. Donner sans recevoir, c'est s'appauvrir, c'est se vouer à la ruine. A mesure que l'on fait d'une main l'aumône de soi-même, il faut, de l'autre, recevoir en aumône la monnaie d'un cœur. Pourtant, il y a un art suprême : c'est quand on donne volontairement plus qu'on ne reçoit; ou, du moins, quand on a la volonté de donner davantage; c'est quand on s'oublie soi-même pour veiller au plaisir de l'être que l'on adore; c'est aussi, et surtout, quand cet effort est commun aux deux parties : mais alors, quelle récompense! Le dévouement à l'amour se trouve payé à un si haut prix que la vie entière, pendant quelques instants divins, semble peu de chose auprès de ces instants mêmes.

Tout cela n'est pas encore la vraie délicatesse en amour. Pour qu'elle soit vraie, il faut qu'elle se dissimule, qu'elle s'avance, voilée et discrète, presque timide, inquiète, s'offrant, non comme une maîtresse, mais comme une esclave qui sait sa valeur et celle de son cœur.

L'amour est physique; cependant, que vaut, tout seul, l'amour physique? Beaucoup. Mais l'autre amour, la tendresse, lui donne une valeur de rayonnement cent et mille fois plus grande. L'amour de délicatesse, celui qui est prêt même au sacrifice, devient, s'il peut se satisfaire, une source de volupté telle que la tête en tourne. Ces amants disaient : Nous sommes ivres! Ivresse réelle, mais différente de l'autre; car l'une incline à l'inconscience, et l'autre, au contraire, exalte jusqu'à l'enchantement la joie de vivre, la joie d'avoir sacrifié ses forces pour l'affirmation de la vie et la conquête de la volupté.

La délicatesse jouit de l'amour et se chauffe au plaisir; elle veut

le plaisir, mais elle ne le veut pas séparé du plaisir de l'être qu'elle regarde et qu'elle aime. Recevoir est délicieux pour elle; donner est divin. Il lui faut un miroir : elle contemple des yeux qui deviennent doux comme des yeux de petit enfant, tout ce corps qui fuit comme celui de cette petite fille endormie que sa mère porte au berceau; elle sent à ses mains les frissons de ce corps chantant dont chaque nerf est la corde d'un violon; elle se fond dans l'amollisement final où il semble que la chair n'est plus qu'un fruit doux et mûr que des abeilles visitent et caressent.

La délicatesse veut tout cela, parce que tout cela est bon pour l'être qu'elle aime; elle n'en voudrait pas, si elle était seule à recevoir. Mais peut-être serait-elle fâchée, si elle était seule à donner. Elle veut communier. Il est des moments, pourtant, où elle se résigne à accepter un plaisir plus grand que celui qu'elle dispense : et c'est la plus belle de ses attitudes. Cela arrive quand l'amour de chacun lutte de délicatesse. Alors il faut savoir se laisser vaincre, il faut savoir se faire esclave d'un esclave et accepter d'un cœur humble la volupté qui n'est partagée que par le plaisir de pouvoir la donner. Cette attitude dispose à rendre la pareille, sans honte, et l'être aimé la recevra de même. Ainsi la délicatesse imagine la communion alternative et trouve encore un moyen de s'y déployer tout entière. Ces vues sont transportables selon toutes les variétés de l'amour et le mysticisme, qui y trouverait une explication, aurait pu les dicter.

C'est que l'amour n'a qu'un vocabulaire pour exprimer ses diverses formes, qui d'ailleurs se rejoignent dans l'unité la plus haute. S'il faut désigner un domaine particulier, ce sera l'amour-fonction, l'amour où la volupté, alors accessoire, n'entre que comme moyen. Tel que créé par l'intelligence humaine, l'amour est son but à soi-même et il remplit aussi bien cette fin dans les attitudes d'âme que dans les attitudes corporelles. On dirait que le langage mêle tout cela pour avoir un prétexte à revenir sur ce sujet capital pour le bonheur humain et aussi afin de permettre les entretiens décents. La terminologie mystique met les frénésies de l'amour à la portée des esprits les plus timorés. Le mot de sainte Thérèse représente le plus haut degré de la délicatesse en amour : « Mon Dieu! que je sois damnée, pourvu que je vous aime! » Mais il suppose chez l'amant divin une telle insensibilité qu'il nous semblera toujours inhumain. Il ne l'est pas, et comment le serait-il puisqu'il a été proféré? Se retrancher de l'amour pour mieux aimer, c'est une dernière attitude, au delà de laquelle il n'y a rien. C'est le point où l'amour ressemble le plus à l'orgueil, où les deux sentiments qui diffèrent le plus se rencontrent et se touchent à l'infini.

Le Lucane. — On m'a envoyé des Pyrénées, dans une touffe de bruyères, un lucane, ce grand coléoptère à formidables et inoffensi-

ves cornes, que le peuple appelle un cerf-volant, et je fus un peu surpris de trouver parmi les bruissantes petites fleurs ce monstre des insectes. Cependant, je me familiarisai, je me mis en tête de lui assurer au moins quelques jours de sa brève existence. Mis dans une armoire de verre, il s'obstinait à scruter les montants qui lui rappelaient l'arbre natal, et patiemment il attendait qu'en découlassent les sucs accoutumés. Alors j'eus l'idée de le nourrir avec des épluchures de pêches saupoudrées de sucre ; il accepta cela et vécut ce que vivent les lucanes, quelques soirs; car ces magnifiques et délicates bêtes sont destinées à périr dès qu'ils ont fécondé une femelle, et pourtant quels chefs-d'œuvre de construction, de mécanique, de coloris! Prodigue nature, et comme tu te passes bien d'intelligence et même de tout instinct non élémentaire ! Qu'est-ceque c'est que de vivre, si un lucane vit ?

J'écris cela pour qui me l'envoya et qui me fit plaisir.

La Petite ville. — La petite ville est agréable à contempler. On la voit de partout et c'est toujours la même île de pierres accumulées émergeant d'une mer de verdure. D'entre les pierres, il surgit quelques rocs sveltes et dentelés, ce sont les flèches de ses églises, jadis phares des âmes. De toutes ces pierres, à toutes les heures, tombe le rire des cloches : l'air limpide se résout en musique, comme, l'hiver, l'air gris se fond en pluie. Les ondes sonores dispersées, rassuré, le silence recommence sa promenade éternelle le long des rues mortes.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Pierre-Jean Jouve : *La Rencontre dans le carrefour*, E. Figuière, 3.50. — Henry du Roure : *La Princesse Alice*, Blond, 3.50. — Georges Denoinville : *La Première empreinte*, Jouve, 3 50. — Alexandre Bonnel : *Titine*, Daragon 3.50. — Eugène Jolicler : *Le Sang*, Lemerre, 3.50. — Marcel Roland : *Le Déluge futur*, A. Fayard, 3.50. — Louise Schwob : *Choisir sa route*, B. Grasset, 3.50. — Roger Lalli : *Nella*, E. Figuière, 3.50. — Hubert Pierquin : *Tibur*, Plon, 3.50. — Jean Dranet : *Les Vengeurs du roi*, Librairie nationale, 3.50. — Jean Madeline : *Le Sourire de la Joconde*, « Courrier français », 3 50. — Henry Bordeaux : *Le Carnet d'un stagiaire*, Plon, 3.50. — Gabriel Maurière : *La Politique à Saint-Gengoult*, Juven, 3.50. — Jacques des Gachons : *La Mare aux gosses*, Fontemoing, 3.50. — Paule Labat : *C'est la vie...*, Sansot, 3.50. — Marie-Anne de Bovet : *La Dame à l'oreille de velours*, Lemerre, 3.50. — Olly Donner : *Allégories fantasques*, Messein, 3.50. — Henri Eon : *Paysages bretons*, Figuière, 2 francs.

La Rencontre dans le carrefour, par Pierre-Jean Jouve. S'il est dur de combattre avec son cœur, il doit être bien plus dur de se battre contre le bon sens. J'ai en vain cherché la raison de la cruauté de ce jeune homme vis-à-vis de cette jolie personne passionnée; le cœur avec lequel on combat a probablement, plus que *l'autre*, des raisons qu'on ne connaît pas, mais il me semble que la volonté d'être un Monsieur très fort, s'associant aux gestes de la ville, c'est-à-

dire voulant une place dans cette même ville, ne suffit pas à prendre le droit de rayer une créature de la trop petite foule des heureux de ce monde. « Pauvre amoureuse ! s'écrie-t-il, je n'ai pour elle aucune haine ! » Il ne manquerait plus que cela à ce petit marquis de Sade de l'intellectualité. Je sais que les jeunes filles bien sages qui viennent du fond de la province n'ont pas la ruse coutumière des Parisiennes pour éconduire le suiveur et qu'elles sont, en général, habillées d'une manière assez ridicule; pourtant ce ne sont pas des filles, elles sont plus proches de la femme vraie que les vraies Parisiennes qui sont essentiellement courtisanes, à vendre ou à louer. Cette Claire Dernault devient, entre les mains de ce virtuose, la pauvre demi-vierge dont on parle dans les demi-salons, mais elle n'a pas la vocation, elle est ce qu'il veut la faire et elle rêverait encore plus d'un mari que d'un amant si rempli de tendres réticences. Donc, cette Claire Dernault, provinciale, jusqu'un certain point naïve, n'est nullement coupable. Ce monsieur Santelier la débauche, la sacrifie à ses expériences personnelles et s'en tire en déclarant qu'il n'a aucune haine pour la pauvre amoureuse. Moi, le spectateur indifférent, encore beaucoup plus indifférent que lui, je trouve sa victime très supérieure à lui. Elle a vécu selon son absolu, n'a rien à se reprocher sinon d'avoir mal placé son premier amour et, en somme, si elle vivait en Angleterre, elle aurait peut-être le droit de réclamer le prix de... son innocence cérébrale. Maintenant, le roman est intéressant, psychologique à souhait et coupeur de fil en quatre. L'auteur était libre de choisir ce sujet de la provinciale pervertie par un provincial très amateur de la ville (Rome, Paris, ou tout autre grand centre d'exploitation... artistique), il était libre surtout de ne pas finir son histoire par le banal dénouement du mariage. Ce que je redoute, moi, c'est le littérateur qui va sortir de ce héros de roman... Pourvu que (Claire mariée peut y songer en souriant) que... que... qu'il n'y ait aucune impuissance dans son cas ?

La Princesse Alice, par Henry du Roure. Dans la préface de ce livre on nous dit que l'on ne s'adresse pas aux critiques, « ou si nous nous adressons à eux, c'est pour les prier de ne pas nous juger et par conséquent de ne pas nous lire ». L'auteur pense qu'il a écrit un feuilleton au jour le jour. Il n'y a ni romans ni feuilletons. Des gens écrivent des histoires qui ont ou n'ont pas de talent, voilà tout. Or, les aventures de cet anarchiste sont des plus attachantes, et ce bon fils de bourgeois égoïste, sot, crampon qui, malgré lui, lie son sort à ce porteur de bombe est un vivant symbole de la bêtise des snobs. Sans le vouloir, l'auteur a présenté là, dans la liberté d'une étude sans prétention, un type très réel, dont l'absurdité confine à la belle synthèse. Maintenant je ne suis pas critique et j'aime peut-être trop les récits mouvementés !

La Première empreinte, par Georges Denoinville. Un modèle et son peintre, esclave de la forme, prisonnier de sa propre esthétique. Poitrinaire, souffrant, il s'efforce de réaliser son idéal en ne perdant jamais de vue les grands maîtres. Sa maîtresse le trompe et il n'atteint pas son rêve, mais il meurt en permettant le bonheur qu'il n'a pas eu. Je ne conçois pas très bien la scène de l'aveu de la fin qui fait se tuer l'heureux possesseur légitime du beau modèle, sinon qu'il fallait une morale ou démontrer qu'un premier amant représente une religion aux yeux de la femme, un premier sacrement plus fort que celui du mariage.

Titine, par Alexandre Bonnet. Une curieuse étude du mysticisme qui est, chez la femme, la plus pure forme de l'hystérie. Honni soit qui mal y pense. Cette pauvre petite gardeuse de moutons entend des voix, hallucine son entourage et s'extériorise de façon à produire tous les miracles religieux connus, y compris quelques-uns du domaine de la science. Plus tard, la mystique durement chassée de la famille qu'elle mettait en *transes* devient une courtisane célèbre, durant que son amant croit bon d'expier sa mort probable. Pour lui aussi se produisent les phénomènes de la chasteté poussée jusqu'à la sainteté. Tout se termine normalement par la fin réelle de la vierge folle. Je préfère ce livre à *Bob d'Argent* : le débauché de ce nom donnait certains détails scabreux peut-être inutiles, littérairement parlant.

Le Sang, par E. Jolielerc. Adopter un enfant qu'on ne connaît pas est au moins aussi imprudent que d'en mettre un au monde. Pourtant l'adoption est le seul mouvement de charité effectif. On devrait avoir le remords d'augmenter, quand il y a déjà tellement de matière humaine inemployée ou demeurant sans culture. L'adoption tourne mal du reste et le sang suit son cours, la petite pêcheuse de crevettes retourne à son égal, le matelot.

Le Déluge futur, par Marcel Roland. L'inondation de l'année dernière a permis cette macabre fantaisie qui nous rend bien notre impression de funèbre humidité quand il fallait traverser les rues avoisinant la Seine en barque sur des passerelles branlantes. Nous voyons monter l'eau jusqu'au sommet d'un gratte-ciel parisien sur le toit duquel deux épaves humaines sont recueillies par un sous-marin aéroplane. Cet Adam et cette Ève de la nouvelle humanité vont au fond de la mer avec leur sauveur, certains d'y rencontrer l'Opéra par cinq mètres de fond. Je crois que nous retrouverons nos héros dans le paradis terrestre des singes du tome second de ce conte amusant et terrorisant.

Choisir sa route, par Louise Schwob. Jeune fille hésitant entre l'homme sérieux, le mari de tout repos, et le héros sentimental. Elle se trompe en épousant celui qu'elle n'aime pas. Mais pourquoi les jeunes filles sont-elles tellement pressées ! Est-ce qu'au fond ce qui

leur plaît ne serait pas simplement qu'un Monsieur s'occupe d'elles pour le bon ou le mauvais motif, tellement elles ont peur de demeurer dans le fossé de l'indifférence? C'est ennuyeux pour l'espèce, cette perpétuelle inquiétude de manquer d'homme. C'est un aveu que bien des jeunes gens n'oseraient pas faire au sujet de l'amour féminin, d'où je conclus que la jeune fille est bien moins pudique, bien moins digne que le simple collégien.

Nella, par Roger Lalli. Ce Monsieur Ado est-il bien sûr de ne rien devoir à cette jolie fille? En tous les cas, il ne faut jamais aller chercher le sac de sa maîtresse comme un domestique et encore moins jeter les chiens par les fenêtres, parce que ça ne fait pas honneur à la classe ultra-sensible des petits psychologues en herbe. Je sais qu'il s'agit d'un roman et non pas d'une biographie; pourtant, dans cet ouvrage, l'auteur le dit en préface : « On s'efforcera de vivre. » Alors? Est-ce vivre que de continuer la promenade en omnibus avec la demoiselle, malgré les arrêts aux bibliothèques nationales pour y demander *les poètes d'aujourd'hui?*

Tibur, par Hubert Pierquin. Zénobie, reine de Palmyre, est vaincue par le César Aurélien. Récit du combat et description somptueuse du triomphe où paraît la grande captive. Dans la mort de Longin, des dialogues philosophiques un peu sévère comme tenue, mais dénotant une belle érudition.

Les Vengeurs du roi, par Jean Drault. Roman de la conspiration de Batz. Dans la préface, le baron de Batz explique, avec toute la bienveillance de quelqu'un qui n'est pas romancier, que les littérateurs inventent souvent la vérité... mais il leur faut pour cela les documents dits humains. Alexandre Dumas, qui était bien avec tous les ministres (qu'il amusait), devait avoir lu l'histoire du Batz-d'Artagnan, seulement, du temps d'Alexandre Dumas père, on était plus prudent qu'aujourd'hui, on n'avouait jamais. *Les Vengeurs du roi* sont aussi de l'histoire par les documents et du roman par la vérité possible; les héros dont il est question n'ont pas à rougir de ce qu'on leur prête en héroïsme.

Le Sourire de la Joconde, par Jean Madeline. Mettez un chapeau moderne à la Joconde, un col montant et une étole de fourrure, vous verrez sortir de son cadre une femme plus inquiétante que jolie et dont la figure trop intelligente donnerait à réfléchir aux plus hardis des amoureux. C'est que l'intelligence chez les femmes est peut-être bien ce que le bon peuple appelle le vice. Mme Myriam Harry, qui préfacie ce sourire, prétend que l'homme a bien aussi, à fleur de moustache, son rictus à la Joconde. On le croirait en lisant *le Fantôme*, un conte tout à fait subtil et cependant simple où l'on voit un jeune attaché de préfecture suivre la préfète en croyant découvrir une autre femme et, l'ayant reconnue, poursuivre l'illusion

qu'il croit lui devoir par galanterie française. Tout le monde est trompé, sauf le mari, et tout le monde est content parce que c'est là du flirt de la meilleure compagnie. Jean Madeline est préfet. Il a dû s'amuser entre deux discours agricoles ou politiques à saisir mille et un fils de la psychologie provinciale, plus fertile qu'on ne pense en drame poignant. Je remercie le très aimable auteur des *Contes sur porcelaine* et de *la Conquête* de m'avoir dédié *la Photographie*, du document humain peu banal... Mais quand nous racontera-t-il le déjeuner à la Préfecture du Père Ubu, d'un Père Ubu en haillons, sans souliers, propre à faire peur à vingt préfets alliés? Ah! les souvenirs de Corbeil et du festin chez le même Père Ubu à un brochet de six livres par tête!!... Jean Madeline, n'oubliez pas d'enrichir la légende de ce pauvre Alfred Jarry, car, seul, vous saurez le faire avec délicatesse.

Le Carnet d'un stagiaire, par Henry Bordeaux. Plaider pour le veuf et l'aigrefin doit être un bonheur sans mélange pour le littérateur qui préfère son art aux vigoureuses applications de la loi. Dans *les Feux du soir*, l'auteur nous montre une terrible silhouette éclairée par les dernières lueurs d'un amour paternel sur un fond de nuit, d'épaisses ténèbres morales. Plus loin, nous rencontrons des types de chicaneurs paysans qui sont vraiment pris sur nature. Voici un stage bien employé.

La Politique à Saint-Gengoult, par Gabriel Maurière. La bonne petite vieille, si naïvement criminelle deux fois, et à l'aurore et au crépuscule de sa vie, méritait une place dans la collection des martyrs de la province et on pourrait canoniser, à côté de saint Maclou, le pauvre vieux mendiant victime deux fois de la politique du cru, persécuté par son curé tout autant que par les sociologues.

La Mare aux gosses, par Jacques des Gachons. Ce récit, très sobre, un peu difficile à admettre dans les choses possibles, de la persécution endurée par un vieillard n'étonnera pas ceux qui connaissent bien les gens de la terre. Dès qu'un des leurs ne peut plus servir à rien, on en fait le jouet de tous, et les enfants savent qu'il est sans défense. A l'école, en effet, on apprend des choses trop belles qu'on ne fait jamais..., parce qu'aujourd'hui la trique manque, la bonne trique de jadis, pour appliquer la méthode et enseigner que les coups rendent l'épiderme sensible!

C'est la vie..., par Paule Labat. Une dame de la meilleure société est tentée par l'aventure, avec l'aventurier... C'est fort logique, mais généralement l'aventurier qui avoue n'obtient jamais la pitié de ces personnes-là. Ce qu'elles aiment, c'est le mensonge, et risquer sa peau, c'est moins que rien pour une femme... de cœur. Elle avait flairé le vilain monsieur depuis longtemps. Plaignons l'aventurier dans cette vilaine aventure mondaine.

La Dame à l'oreille de velours, par Marie-Anne de Bovet. S'il s'agit de la lèpre, même dans les Indes, un lépreux ne peut pas la donner partiellement, et si l'oreille ou la langue sont attaquées, sèchent et tombent, il doit y avoir d'autres parties du corps contaminées. Cependant, cette vengeance dramatique, suivie d'une électrocution non moins vengeresse, ne manque pas de couleurs exotiques et de parfums violents.

Allégories fantasques, par Olly Donner. Il y a des histoires en prose et des chansons en vers. Je suis tombé dès le début dans un *Puits de roses* probablement symbolique, où j'ai vu de jolies choses que je n'ai pas très bien comprises, mais il s'agissait d'une fleur qui ne voulait pas se détacher pour augmenter l'offrande faite au puits des sacrifices.

Paysages bretons, par Henry Eon. Petits tableaux peints d'après une nature mélancolique et des habitants peu sociables, étant de la race des pilleurs d'épaves.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Abbé E. Fleury : *Hippolyte de la Morvonnais. Sa vie, ses œuvres, ses idées. Étude sur le Romantisme en Bretagne, d'après des documents inédits.* 1 vol. in-8°, 7.50, Champion. — Abbé E. Fleury : *Hippolyte de la Morvonnais, Œuvres choisies, poésie et prose.* 1 vol. in-8°, 2.50, Champion. — Comte de Colleville : *Un cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.* 1 vol. in-12, 2 fr., « Mercure de France ». — *Villon et Rabelais. Notes et commentaires*, par Louis Thuasne, 1 vol. in-8°, Fischbacher. — Gustave Cohen : *Rabelais et le Théâtre* (*Extrait de la Revue des Etudes Rabelaisiennes*), 1 plaq. in-8°, Champion.

M. Abel Lefranc, dans son beau livre sur *Maurice de Guérin*, écrivait à propos des relations de l'auteur du *Centaure* avec Hippolyte de la Morvonnais : « Le doux poète breton, l'ami de Wordsworth et des lakistes, l'admirateur de Burns, l'auteur du *Vieux Paysan* et de l'*Ordre Nouveau*, qu'anime une tendresse si haute pour l'humanité, l'ami et le correspondant de Chateaubriand, de Vigny, de Balzac, d'Ampère, de Lamartine, de Sand, de Sainte-Beuve et de tant d'autres écrivains de l'époque romantique, l'hôte généreux dont la maison servit de centre à un cénacle si séduisant, attend, comme son « frère » Maurice, un biographe et un éditeur : puisse-t-il les rencontrer bientôt. » M. l'Abbé E. Fleury s'est fait ce biographe, en consacrant un gros volume à **Hippolyte de la Morvonnais**, et cet éditeur, en publiant les **Œuvres choisies**, poésie et prose, de ce poète philosophe, qui représente, avec Maurice de Guérin, le romantisme breton. M. Fleury, mieux que quiconque, pouvait nous retracer la vie du poète, puisque les mêmes paysages ont abrité sa jeunesse, et l'on s'aperçoit, en lisant *la Thébaïde des Grèves*, que la poésie de la Morvonnais, un peu pauvre, a toute la mysticité,

mais aussi toute l'aridité des campagnes bretonnes. Sainte-Beuve disait de lui : « Que M. Morvonnais consente à faire entrer l'art pour quelque chose dans ses préoccupations solitaires ; qu'en étudiant les lakistes avec amour, il ne se borne pas à eux et ne s'y oublie pas jusqu'à laisser tout rivage. En France, on n'arrive au beau qu'avec des lignes terminées. Plus il avancerait dans le secret de l'art, et plus ses poésies, toujours vraies, paraîtraient naturelles... » Ce jugement du grand critique est toujours vrai : La Morvonnais, qui est poète, n'est pas artiste, et on trouverait difficilement dans son œuvre un poème parfait. Il croyait volontiers que les vers devaient jaillir spontanément du cœur comme d'une source sacrée, et il s'étonnait que l'univers ne fût pas ému de ses propres émotions si naïvement révélées. Il s'en étonnait, et il en souffrait. Ce fut la grande douleur de sa vie, et même ce désir de la gloire impossible lui fit presque dédaigner l'amour que sa femme lui témoignait. La Morvonnais a très bien exprimé cette angoisse secrète :

UN COIN DU VOILE

Oh ! n'en croyez pas mon sourire,
Il est trompeur : d'arides maux
Me dévorent, je ne désire
Guère que la paix des tombeaux.

On me croit heureux : « Dans mon âme
Doit régner la sérénité »,
Se disent-ils. — Sait-on la flamme
Qui brûle mon cœur tourmenté ?

« Il a tout : son esquif d'ivoire
Glisse en paix sur la mer des temps.
Au port il peut braver les vents ;
Il a tout ! » Je n'ai pas la gloire.
. . .
Nul ne me comprend. Ma souffrance
Est solitaire dans son deuil ;
Je m'égare au désert immense
Et des hommes je fuis le seuil.

Je n'ai pas la gloire! Personne ne me comprend. Il fatiguait ses amis de cette perpétuelle plainte. Maurice de Guérin lui répondait : « Si nous jouons à la renommée, que ce soit en joueurs superbes et railleurs, toujours au-dessus de la fortune bonne ou mauvaise, en gardant un éclat de rire à tout événement. Poète, que me demandez-vous des conseils sur la forme ? Je n'en ai pas une plus vive intelligence que vous. Mais on ne l'accomplit qu'au prix d'un assez long attachement au même ouvrage et de lois sévères imposées à l'imagination. Que vous répond votre conscience sur ces deux points ? »

uérin, lui, ne cherchait pas la gloire pour la gloire : il trouvait ulement un grand bonheur à se traduire par des mots et à rêvér, dans son symbolique *Centaure*, sa belle et païenne conception la vie. D'une sensibilité sensuelle, Guérin mettait sa gloire dans amour, et cette Marie de Villéon, Mme de la Morvonnais, que son ari ne comprenait guère, Maurice sut deviner les beautés de son ne et leur adieu fut un déchirement. D'ailleurs, lorsqu'elle mourut, jeune encore, H. de la Morvonnais la pleura, la regretta, et trouva ans ses inutiles larmes un levain à son romantisme.

Le grand grief du poète contre sa femme, c'était qu'elle ne prenait as au sérieux ses rêves de gloire littéraire. Elle aurait désiré qu'il intéressât dans la vie à des choses plus pratiques. A la suite d'une iscussion à ce sujet, il écrivit ce sonnet, qui est un des plus énergiues de son œuvre. Il s'adresse aux jeunes sœurs de sa femme :

L'on m'a, petites sœurs, fait beaucoup de chagrin;
Je ne dirai point qui, car c'était barbarie
Que de vouloir ainsi me faire herbe flétrie
Et sécher, oh! l'horreur, mon espoir dans son grain.

L'on m'a dit que labeur de fraîche poésie
Pour les hommes était travail infructueux;
Que son divin dictame et ses chants onctueux
N'étaient que jeux et fleurs de pure fantaisie.

Et tout cela fut dit avec ce regard fin
Qui dans de doux transports, poètes, nous immerge,
Avec visage d'ange et lèvres de carmin.

Si bien que je croyais voir, éteignant tout cierge,
Une sainte nier le pouvoir de la Vierge
Et, coupable, briser son luth de séraphin.

J'ai cité ce sonnet inédit, qui nous montre l'obstination du poète ne s'occuper que de poésie. M. Fleury, son biographe, nous conte s fréquents voyages à Paris, en quête d'éditeurs et de protecteurs. réussit à publier, dans des revues catholiques, divers articles, d'une hilosophie un peu nébuleuse, mais surtout ses études sur Wordsorth, et la poésie lakiste, une poésie si semblable à la poésie de la *hébaïde des Grèves*. Wordsworth, écrit la Morvonnais, est « le oète de la souffrance intérieure du pauvre... Le pauvre, chez Wordsorth est un être plein de noblesse ; la mission qu'il accomplit sur terre est haute, sainte, adorable; et toutefois la peinture que le *êveur des lacs* en fait est d'une vérité profonde. Il relève, il poétise pain noir, le lit de paille, la douleur interne, grave, silencieuse de indigent, et c'est là certes une tâche éminemment chrétienne. » 'est par cette même inspiration chrétienne, et par l'amour du détail inuscule, que la Morvonnais peut se rattacher à la poésie lakiste

qu'il admirait tant. Cette poésie d'ailleurs influença aussi Sainte-Beuve et d'autres poètes de cette génération ; mais c'est chez H. de la Morvonnais que cette influence est le plus sensible. M. Fleury voit même dans le poète de *la Thébaïde* un prédécesseur de François Coppée.

Je voudrais encore citer de notre poète ce petit fragment de poème, inédit, qui est peut-être le plus évocatoire de sa jeunesse rêveuse en son manoir breton :

Un jour je conterai comment dès mon berceau
Je tressaillais au bruit des glayeuls du ruisseau
Et de l'eau qui tombait de la vieille toiture,
Et comme à l'heure pâle où l'on voit la nature
Se recueillir muette avec l'homme et prier,
J'allais seul dans la lande auprès d'un coudrier
Ecouter la cigale auprès de la ruine
D'un moulin solitaire, et mon âme orpheline,
Comme l'est en naissant le poète sacré,
Avec l'onde et la mousse a bien souvent pleuré.

Si on ajoute encore ces deux strophes d'un long poème *à l'Enfant*, on aura dans ces pages une suffisante anthologie du poète breton.

Sur mon front de cinq ans, j'avais toujours des fleurs,
Le temps, comme une plume, emportait les douleurs
Et de mon corps et de mon âme.
Une rose en avril me jetait en transports ;
De la vie, en mes sens, abondaient les trésors ;
Je voltigeais comme une flamme.

Tel qu'un rayon de mai, tous ces trésors ont fui,
Les heures de santé sont rares aujourd'hui :
Il a neigé sur la montagne.
Mais j'ai pour me charmer ma lyre, don du ciel ;
J'ai l'amitié, ce vase aux flots d'or et de miel ;
Mais j'ai la mer et ma Bretagne.

Il faudrait dire aussi, avec M. Fleury, l'enfance mystique du poète au bord de la mer bretonne, la crise de scepticisme qu'il traversa dans sa vingtième année, et l'influence qu'eut La Mennais sur sa conversion à une religion libérale. La Morvonnais appartenait à une de ces familles aristocratiques de province, qui furent voltairiennes au XVIIIe siècle et acceptèrent avec joie les idées de la Révolution. Mais Hippolyte n'avait pas l'âme assez forte pour se priver d'une religion ; il était malheureux et désemparé : alors il demanda la foi avec une telle insistance que Dieu la lui envoya. Alors, il passa sa vie sous un coudrier à réciter son chapelet et à égrener des vers, en attendant la gloire, qui ne vint pas.

§

On sait maintenant que les sœurs et les amis de Maurice de Guérin, qui publièrent ses œuvres après sa mort, ont tenté de déformer sa pensée. L'étude que le comte de Colleville consacre à Eugénie et à son frère, en tête de ce petit volume : **Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin**, nous restitue la véritable figure de l'auteur du *Centaure*, efface le faux halo religieux qui le nimbait, et redonne à Maurice la belle sérénité de sa pensée païenne. D'ailleurs les lecteurs du *Mercure*, qui ont lu ces pages voudront connaître ce cahier si secret, si intime et si tragique de la sœur du poète : « Tout ce qui est contenu dans ce petit cahier, écrivait-elle, ne doit jamais voir le jour. Ceci est sacré comme le secret de la confession. »

§

Dans cet ouvrage d'une érudition avertie, **Villon et Rabelais**, M. Louis Thuasne nous apporte l'appoint d'observations personnelles à l'œuvre commune. En effet, dit-il, si recommandables que soient l'édition de Rabelais de Marty-Laveaux et celle de Villon d'Auguste Longnon, « des recherches plus récentes ont permis de résoudre certaines questions restées en suspens et de rétablir certaines leçons reconnues fautives, comme, par exemple, les *Villoniana* de Gaston Paris, et la *Bibliographie Rabelaisienne* de Pierre-Paul Plan... » Grâce à ces travaux, et à ceux de M. Thuasne lui-même, on peut prévoir que l'édition critique et définitive (ou presque) de Rabelais et de Villon nous sera enfin donnée.

On lira, dans le présent volume, une étude sur *François Villon et Jean de Meun*, qui montre à quel point Villon fut influencé par le *Roman de la Rose*, qu'il cite de mémoire, et dont il s'inspire instinctivement. Mais, par les exemples mêmes que nous donne M. Thuasne de ces réminiscences, on comprend mieux le génie de Villon, qui fut peut-être, avec Verlaine, le plus grand poète lyrique français. En un autre chapitre, M. Thuasne étudie la rime chez Villon : avant d'attribuer à la négligence certaines rimes relevées chez Villon, dit-il, il convient de s'assurer si, auprès de ses contemporains, ses rimes sonnaient juste. Il faut les rapprocher de la phonétique de son temps, qui était fort différente de la nôtre. Et, ajoute-t-il, il est difficile, souvent, « d'établir toujours avec exactitude » la phonétique du xve siècle. Mais ce qui paraît certain, c'est qu'un poète comme Villon ne saurait écrire faux : lorsque sa musique nous blesse, c'est que nous l'entendons mal.

A signaler encore dans cet ouvrage : *Rabelais et Villon*, pages critiques qui témoignent, comme l'écrit l'auteur, de la séduction que l'œuvre de Villon exerça sur l'esprit de Rabelais.

§

Cette plaquette : **Rabelais et le Théâtre**, il faut le dire d'abord, ne s'adresse qu'aux rabelaisants. L'auteur, M. Gustave Cohen, ne saurait être compris que de ceux qui possèdent cette culture intégrale réclamée par Agathon. Or donc, écrit M. Cohen, Rabelais est, comme on disait au Moyen-Age, un miroir du monde ; son œuvre reflète tous les aspects de la vie ; elle reflète donc nécessairement le théâtre de son époque. Cette époque où vécut Rabelais n'est pas l'âge de la tragédie, mais de la farce. Cependant, on sait aujourd'hui presque avec certitude que Rabelais, comme il le rapporte lui-même, joua à Montpellier, en 1530, « la morale comœdie de celluy qui avoit espousé une femme mute ». Et c'est la seule mention que nous ayons de cette tragi-comédie du genre de la farce de l'Avocat Pathelin. On se demande même si Rabelais n'aurait pas collaboré à cette farce, qui est déjà une vraie comédie. D'ailleurs le type de Pathelin a certainement dû influencer celui de Panurge. Déjà Etienne Pasquier dans ses *Recherches de la France*, dit que les discours étranges et étrangers de Panurge ne sont qu'une imitation du Pathelin. Ainsi donc Rabelais reflète dans son œuvre l'évolution théâtrale de son époque, et s'il n'assista pas à la restauration en France de la tragédie et de la comédie antiques, il aida du moins à cette évolution, en vulgarisant dans son œuvre les premières comédies. M. Gustave Cohen nous montre, en outre, par de nombreux exemples, que les dialogues de Rabelais valent ceux des meilleures pièces : « Je ne connais pas, dit-il, de plus merveilleux dialogues dramatiques que ceux de Rabelais. Ils sont supérieurs même à ceux de Pathelin. » Et M. Cohen se demande pourquoi Rabelais n'a pas exploité lui-même sa « riche mine dramatique ». Mais son œuvre n'est-elle pas une œuvre dramatique ! Elle influença le théâtre des siècles suivants, jusqu'à celui de Molière ; mais ce qu'il faut retenir, c'est que l'œuvre de Rabelais contient toute la tradition du théâtre profane qui ne fut pas imprimé : « On ne saura jamais, écrit M. Cohen, combien notre répertoire a été riche. La plupart des pièces jouées ou mimées par les jongleurs n'ont pas été écrites ou ont été perdues. » C'est dans Rabelais que l'on peut retrouver la trace de ce théâtre profane, qui précéda notre vrai théâtre. Et vraiment Rabelais est un miroir du monde.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

François Charles-Roux : *Les Origines de l'Expédition d'Egypte ;* Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Edouard Guillon : *Napoléon et la Suisse ;* Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Jules Arren : *Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense ;* Pierre Laffitte, 5 fr., ill. — Memento.

« Captanda est Egyptus », pour les oreilles de M. François Charles-

Roux, ce mot résonnait depuis longtemps déjà dans l'histoire de France, quand Bonaparte déclara « qu'il fallait nous emparer de l'Egypte ». Sans remonter au déluge, c'est-à-dire jusqu'à saint Louis, M. Charles-Roux discerne, dès le commencement du XVIIIe siècle, comme qui dirait une question égyptienne, question qui, trente ans avant l'expédition de Bonaparte, se pose très nettement. C'est de la politique française au sujet de l'Egypte, pendant ces trente années, que ce livre expose l'histoire peu connue. On peut faire remonter **Les Origines de l'Expédition d'Egypte**, ses origines en quelque sorte immédiates, à 1768, c'est-à-dire au moment où la guerre turco-russe révéla la faiblesse de la Turquie. Nos intérêts en Egypte, comme il appert du premier chapitre de ce livre, étaient déjà considérables, et la décadence de la Turquie, suzeraine de l'Egypte, ne pouvait pas laisser indifférente notre politique. De fait, M. Charles-Roux a montré, d'après les témoignages de Talleyrand et de Lauzun, que « l'évolution de la politique orientale de Choiseul » avait été « parallèle aux défaites des Turcs ». Cette politique comportait des visées sur l'Egypte. Il y eut, dès alors, « une véritable éclosion de projets de conquête et de colonisation ». Ajoutez que la guerre avec l'Angleterre pouvait prêter une opportunité immédiate à de tels projets, le public, en France, étant fort attaché à l'idée de « la communication avec l'Inde par la Mer Rouge ». Depuis que les guerres continentales avaient des répercussions coloniales (ce qui fut l'une des caractéristiques des guerres de XVIIIe siècle), l'Egypte ne cessait d'entrer, comme un élément important, dans les combinaisons de la politique européenne. A cet égard, tout un ensemble de mémoires, de rapports et de missions éclairaient, en France, le pouvoir et l'opinion sur les choses d'Orient et d'Egypte en particulier.

En résumé, trente ans avant l'expédition de Bonaparte, on pouvait discerner trois principales causes capables d'orienter l'effort de la France vers l'Egypte : 1° les intérêts considérables que nous avions dans ce pays ; 2° le démembrement, supposé imminent, de l'empire turc ; 3° la nécessité de ne pas se laisser devancer par l'Angleterre sur la route des Indes. — Comment l'ancienne monarchie, tout en posant maints jalons, ne poussa pas cependant jusqu'au bout la politique qui s'indiquait de la sorte, notamment dans le désir où elle était de ne rien faire qui pût provoquer le démembrement de l'Empire turc, c'est ce que M. Charles-Roux nous montre avec beaucoup de clarté et en s'appuyant sur des renseignements sûrs. Mais telle qu'elle fut, cette politique, au jugement de notre historien, fut loin d'être « négative ». Si l'ancienne monarchie ne donna pas l'Egypte à la France, « elle la lui réserva ». Dans tous les cas, elle fit sur l'Egypte une vaste enquête.

Le Comité de salut public s'efforça d'affermir notre position au

Caire, tout en continuant, à l'égard de la Turquie, la politique d'alliance de la monarchie. D'ailleurs, la nouvelle guerre avec l'Angleterre devait nécessairement reporter l'attention des gouvernants français vers la route de Suez.

Le Directoire reprit les visées sur l'Egypte, avec d'autant plus d'énergie qu'il abandonna la politique d'alliance avec la Turquie. Talleyrand, homme de l'ancien régime en même temps que du nouveau, apparaît ici comme le dépositaire de la tradition française en ce qui concernait l'Egypte. De cette tradition, il fut, dans son Rapport au Directoire, l'intermédiaire auprès du nouveau pouvoir. C'est dans ces conditions que Bonaparte fit sa proposition ferme au sujet de l'expédition qui, on le voit assez maintenant, — tout en se présentant, au premier abord, comme un expédient. comme une entreprise improvisée de coercition contre l'Angleterre, d'une part, et contre les beys, de l'autre, — fut la conséquence d'une « collectivité d'effets » historiques, la « synthèse d'idées multiples » qui caractérisèrent la politique orientale de la France durant presque tout le dernier tiers du XVIIIe siècle.

Les intéressantes recherches de M. François Charles-Roux sont à souhait pour nous montrer combien M. de Freycinet mérita, vers 1883, à propos de l'Egypte, et à cause de son impéritie, certain jugement « monosyllabique ».

C'est dans le trésor de Berne, on le sait, que le Directoire puisa l'argent nécessaire pour les frais de l'expédition d'Egypte. Ce fait nous servira de transition pour passer du livre précédent à celui de M. Edouard Guillon sur **Napoléon et la Suisse**. Toute une série de récents travaux, signalés dans cette rubrique, ont donné, dans le détail, l'histoire de la domination napoléonienne dans les diverses parties de l'Europe, en Allemagne, Hollande, Italie, Espagne, etc. La Suisse manquait jusqu'ici, elle qui, cependant, fournit l'un de ses titres à Napoléon, qui s'appelait « Médiateur de la Confédération helvétique ». M. Edouard Guillon a remédié à cela.

Devenue « République helvétique » en 1798, mal à l'aise sous la règle de la Constitution unitaire qui lui fut alors imposée de France, la Suisse connut des troubles qui, en 1803, fournirent à Bonaparte l'occasion de se proclamer « Médiateur de la Confération helvétique ». « Cette médiation, qui ne lui avait pas été offerte et qu'il s'était attribuée », dura dix ans. Les résultats en ont été diversement appréciés en Suisse, et toutes les appréciations n'ont pas été favorables. Mais M. Edouard Guillon se range nettement parmi les juges favorables. La domination de Napoléon, qui laissait d'ailleurs à la Suisse son autonomie politique, a, selon lui, été un bienfait pour ce pays. Il montre que l'actuelle organisation fédérale de la Suisse, résultat de remaniements successifs apportés au Pacte fédéral de 1814, se rap-

proche sensiblement de celle de 1803, et qu'en cela « la Suisse contemporaine reste bien l'œuvre de Napoléon ». M. E. Guillon estime que la Suisse n'a point payé trop cher la tranquillité profonde et la prospérité dont elle jouit de 1803 à 1813, cela malgré les effets du blocus continental, et même malgré ce qui était, en somme, le statut fondamental du protectorat napoléonien, à savoir les capitulations militaires, remises en vigueur par Napoléon, et auxquelles l'Empereur demanda toujours plusieurs régiments. Ces capitulations firent dire à un Suisse notable de cette époque : « Il faut considérer les capitulations militaires avec la France comme un gage peut-être unique de notre indépendance politique. » M. E. Guillon a fait une large place, en relatant les ambassades de Vial et d'Auguste de Talleyrand, à l'étude du régime des capitulations, tel que Napoléon l'imposa à la Suisse. Sur ce point aussi, son jugement reste favorable. Les régiments suisses de l'Empire, dit-il, ajoutèrent « des pages brillantes à l'histoire par ailleurs si paisible de leur pays.

Clair, rapide, instructif, non, cependant, sans certaines insuffisances documentaires relevées par les spécialistes (et dont quelques-unes, du reste, portent sur des faits confirmant le point de vue de l'auteur), cet ouvrage fait entendre, en matière d'histoire napoléonienne, une note optimiste qui semblait plutôt devenir rare ces temps-ci.

Ce ne sera pas beaucoup quitter l'histoire du napoléonisme, ou plutôt le fait du napoléonisme, que de parler, après le précédent, de ce livre, **Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense**. Seulement, le napoléonisme est devenu allemand.

Après tout ce qui s'est dit sur Guillaume II, M. Jules Arren a jugé que le plus sûr moyen de le bien connaître était de recueillir ses propres paroles. Ce qu'il a fait. On lira, notamment, entre tous ces extraits, ce qu'a dit Guillaume II sur des sujets comme l'armée allemande, le socialisme, l'impérialisme allemand, la marine allemande, et surtout les rapports du Kaiser avec l'Angleterre et avec la France. M. J. Arren paraît avoir exprimé judicieusement, dans un passage du commentaire perpétuel accompagnant les textes, ce que l'on peut penser des idées de Guillaume II à cet égard : « Ce qu'il désire, c'est que l'Allemagne soit assez forte pour faire respecter le *statu quo* territorial en Europe sans coup férir ; d'autre part, que nul n'ose entraver l'essor de son industrie et de son commerce, toujours en s'épargnant les risques et les frais d'une guerre. »

Ces derniers mots sont applicables à la question du Maroc. Mais celle-ci n'en est pas plus rassurante. Il y a ici, comme ailleurs, à côté du désir de paix et de la politique « businesslike », des « impondérables », les « impondérables » dont parlait Bismarck, et qui peuvent toujours déranger les combinaisons les plus prudentes.

Ajouterons-nous que ces « impondérables » paraissent, de nos jours, exister en Allemagne beaucoup plus qu'en France? Après nous avoir fait faire un pas de trop en 70, ils peuvent aujourd'hui pousser l'Allemagne au delà de ce que commande la modération. L'Allemagne est entraînée par la fatalité d'un napoléonisme, qui est, dans son destin politique, la quantité incalculable. Nous ne voudrions guère admettre les vues de M. Paul Adam : « Guillaume, dit M. Paul Adam dans sa préface à ce volume, règne à peu près sur le vieux monde scandinave, latin et slave. Londres, Pétersbourg, Paris ne sont plus que les capitales de provinces actuellement. » Nous demanderions volontiers où M. Paul Adam, s'il ne les a pas simplement prises dans son idéologisme synthétique, a bien pu prendre ces choses mirifiques ; nous nierions volontiers qu'il ait pu les prendre même en Allemagne, et que le livre substantiel qu'il introduit sur un tel ton puisse les donner à penser. Et pourtant! et pourtant ! Le geste de Tanger en 1905, le coup d'Agadir ces jours-ci proviennent bien d'un pangermanisme envahissant, qui se sent encore plus qu'il ne se constate (bien qu'il se constate suffisamment !) c'est-à-dire d'une situation incalculable.

En notant, d'autre part, que cet élément incalculable, « impondérable », ne semble pas exister actuellement en France, faut-il s'en féliciter ? En tous cas, il ne convient pas d'en être trop fier. Les rôles sont intervertis, nous sommes maintenant la nation sage. Hélas ! Les comportements de l'opinion française, dans la crise que nous traversons, ne paraissent que trop calculables. En somme, on la sent inerte. L'illusion mi-humanitaire, mi-vaniteuse, qui avait si longtemps caché à un sentimentalisme fanfaron la dure persistance *bismarckienne* de l'Allemagne, a pu tomber : l'on n'est pas plus martial. La République ne fera jamais la guerre. On imagine difficilement quelque chose qui soit capable de lui forcer la main à cet égard. Et la majorité, dans le pays, semble partager la façon de sentir des vieux bourgeois républicains qui le gouvernent, et pour qui la guerre est le plus incongru des mythes. C'est très bien, mais tout de même, que nous sommes raisonnables, raisonnables...

Memento. — « Les inconnus, ça me connaît », pourrait dire le minutieux M. Arthur Chuquet, maître du document atomistique. Minutieux, mais clair, alerte, avec quelque chose d' « enlevé » qui fait qu'on lit aussi volontiers que les précédentes cette 3e série d'*Episodes et Portraits* (Champion, 3.50). Voici quantité nouvelle de bonshommes tirés de l'oubli : Maximin Le Gros, type du soldat de fortune de la Révolution et de l'Empire ; l'introuvable Grinet (que M. Chuquet seul pouvait retrouver!), de son vrai nom Grigny, sauvé d'une dénonciation par cette erreur d'un scribe sur son nom, et dont le cas est l'occasion d'intéressants détails sur l'Armée de la Moselle ; Alexandre d'Argeavel, déclassé et aventurier, ancien élève de Brienne, direc-

teur du « Tivoli égyptien », et, comme tel, « amuseur de l'armée » pendant l'expédition de Bonaparte, puis commissaire de police à Versailles, et l'on ne sait plus trop quoi ensuite. Dans une autre époque, voici un Victor Considérant avant la lettre, jeune, fourriériste sous l'uniforme, grand quémandeur de congés nécessaires à sa mauvaise littérature socialiste, et, comme tous les futurs politiciens de 48, haïssant « la servitude et la grandeur militaires ». N'achevons pas cette brève énumération sans mentionner les pages consacrées à Mme Fusil, cette actrice qui suivit l'armée à Moscou, revint avec elle, dans la terrible retraite, dont quelques épisodes inconnus se détachent en traits vifs. Aux Stendhaliens, enfin, signalons quelques pages sur Stendhal à Rome.

Nous avons déjà parlé des deux séries médico-historiques, — *les Morts mystérieuses de l'Histoire* et *Mœurs intimes du Passé* (Albin Michel, 3.50 le vol.), — que M. le Dr Cabanès a récemment enrichies de plusieurs nouveaux chapitres. Dans l'obituaire où M. Cabanès a évoqué, pour leur demander le secret de leur mort, tant d'ombres royales, l'enquête du « médecin des morts », des morts de l'histoire, se poursuit, de Louis XIII à Napoléon III. Un décès m'avait toujours intrigué, celui du Duc de Bourgogne (le petit-fils de Louis XIV) ; je note : rougeole épidémique. Le nom de ce Bourbon m'amène à dire que cette nouvelle série se recommande surtout comme recueil d'observations médicales sur les Bourbons, descendance de Louis XIV, descendance de Louis XV, descendance de Louis XVI. Ici, M. Cabanès a rencontré l'énigme Louis XVII et il a écrit à ce sujet un chapitre important. — Dans la 3e série des « Mœurs intimes du Passé », d'autre part, l'étude des mœurs, faite de divers points de vue, médical, éhyginique, anecdotique, se poursuit avec la même curiosité active et piquante. Les époques médiévales en sont l'objet le plus habituel. Quelques titres diront l'intérêt de ces recherches : « Le Carême sous l'ancien régime » ; « Les processions licencieuses »; « Les folies du Carnaval » ; « La faune monstrueuse des cathédrales » ; « La Vie d'autrefois, racontée par les Miséricordes des Stalles », etc.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Le débat sur l'intelligence. — William James : *Le Pragmatisme*, 1 vol. in-18, Flammarion, 3.50. — Le Dantec : *Le Chaos et l'harmonie universelle*, 1 vol. in-16, Alcan, 2.50. — Fouillée : *La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*, 1 vol. in-8, Alcan, 7.50. — René Berthelot : *Un romantisme utilitaire*, 1 vol. in-8, Alcan, 7.50. — La situation actuelle du spiritualisme. — Georges Dumesnil : *Le Spiritualisme*, 1 vol. in-8, Gabriel Beauchesne. — Paul Gaultier : *La Pensée contemporaine*, 1 vol. in-16, Hachette, 3.50. — Ch. Dunan : *Les Deux Idéalismes*, 1 vol. in 16, Alcan, 2.50. — Fernand Divoire : *Metchnikoff philosophe*, Falque, 1.25. — Memento.

Les ennemis de la Raison ne sont pas des nouveaux venus dans le monde des philosophes. On les appelait autrefois sceptiques ou misologues. Aristote remarque quelque part qu'on devient misologue comme on devient misanthrope. Généralement on devient ennemi des hommes parce qu'on a trop attendu d'eux et qu'on a été

déçu dans la bonne opinion qu'on s'en était faite. De même on devient ennemi de la raison pour avoir mis d'abord en elle une confiance excessive. C'est une désillusion de ce genre qu'on retrouve au fond de l'argumentation des anciens sceptiques. Ils énuméraient tous les mauvais tours que nous joue notre raison, toutes les duperies par lesquelles elle nous abuse, tous les pièges qu'elle nous tend, toutes les déceptions qu'elle nous réserve. Et ils concluaient qu'elle est irrémédiablement menteuse. C'était là une méthode toute empirique et sans grande portée démonstrative. Les modernes ennemis de la raison ont perfectionné leurs moyens d'attaque. Ils ont appelé à leur aide la psychologie et la critique ; ils ont scruté l'idée de vérité et ils ont abouti à une nouvelle philosophie du savoir dont les tendances et les conclusions sont d'ailleurs assez variables et qu'on désigne sous le terme générique d'anti-intellectualisme ou antirationalisme.

Si diverse et multiforme que soit cette philosophie, elle peut se ramener à trois théories principales entre lesquelles se répartissent les modernes adversaires de la Raison. Ce sont : 1° la thèse affective ; 2° le pragmatisme ; 3° l'irrationalisme scientifique.

La thèse affective conduit à des conclusions nettement subjectivistes. Toute notre vie intellectuelle est sous la dépendance de notre vie affective. Nos idées n'ont ni réalité, ni efficacité en dehors des sentiments qu'elles satisfont. Une philosophie est un état d'âme, une personnelle sensation de vie. La vérité est ce qui flatte le vœu secret de ma sensibilité profonde ; c'est ce qui répond à ma façon propre de ressentir le contact du monde ; c'est, au fond, ce qui produit sur moi une impression esthétique.

Le pragmatisme se refuserait à cet impressionnisme philosophique. Au fond, le pragmatisme n'entend pas renoncer à l'idée de vérité, mais seulement déprécier la vérité intellectuelle au profit de la vérité morale. Pourquoi cela ? C'est que la vérité morale est une vérité de tout repos ; une vérité salutaire, confortable et réconfortante, consolante et rassurante. La vérité intellectuelle par contre est parfois gênante et dangereuse. Elle menace tant de choses précieuses en nous et hors de nous ! C'est d'elle que M. R. de Gourmont a dit : « Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve. » Terrible en effet, du moins pour certains esprits. Et ces esprits sont précisément les pragmatistes. Pour eux, il s'agit de désarmer la vérité dangereuse, de lui ôter son aiguillon. Le meilleur moyen sera d'inventer un nouveau critérium du vrai. Ce critérium sauveur, ce sera tout simplement l'utilité, l'utilité sociale. — Vieille invention d'ailleurs. Aristote invoquait déjà en faveur du libre arbitre un argument pragmatique. « Si le libre arbitre n'existait pas, disait-il, les hommes ne pourraient plus être loués ni blâmés, ce qui ne peut être toléré. » — *Ce qui ne peut être toléré !* voilà bien un

mot de pragmatiste. Aristote était un pragmatiste avant la lettre, et aussi M. Brunetière, quand il démontrait la vérité du catholicisme par son efficacité sociale. Le pragmatiste a en lui de la mentalité du prêtre, du magistrat, du gendarme. C'est un défenseur de l'ordre, un gardien des bons principes. — Ceci est l'aspect autoritaire, rébarbatif, du pragmatisme. Il en est d'autres. Chez M. William James, **le Pragmatisme** se fait souple, insinuant, maniable et serviable à souhait. Il se plie à tous nos instincts, à tous nos besoins les plus divers et même les plus contradictoires et il prétend les contenter tous les uns après les autres ou tous à la fois ; et il nous prend par la main et il nous mène par tous les chemins de la vie, et il réussit toujours, comme autrefois les Jésuites, à les transformer pour nous en « chemins de velours ». Quelle douce et aimable philosophie ! Et qui donne de si bonnes « vacances morales » en laissant à la Providence, au Bon Dieu, le soin de veiller sur nos destinées ! Et notez que W. James, en nous faisant cadeau d'une vérité morale si commode, ne nous demande nullement le sacrifice de la vérité intellectuelle. Il nous donne cette dernière par-dessus le marché et la concilie en fin de compte avec la vérité morale. Car W. James concilie tout : la théorie et la pratique, le sens commun et la science, la science et la philosophie, la philosophie et la religion. Vous faisiez des distinctions nettes entre toutes ces choses. Vous aviez tort. M. W. James vous prouve que vos lignes de démarcation ne signifient rien ; que tout est dans tout ; que tout se confond avec tout. Le pragmatisme de W. James appartient à ce type de philosophie que j'appellerai le type conciliateur et que Nietzsche a plaisamment décrit dans *Ecce Homo*, philosophie bénévole qui, avec un appétit enviable, se nourrit de contradictions, qui « avale » la foi aussi bien que la science, sans en éprouver le moindre trouble de digestion (1). En cela le pragmatisme est bien une philosophie antirationaliste, s'il est vrai que la méthode rationaliste consiste à séparer des genres, à admettre des catégories bien tranchées dans la connaissance. Il ne faut pas que la clarté des vues de détail fasse illusion chez M. W. James. Cette philosophie est la philosophie de la confusion universelle, de la confusion voulue. C'est un chaos d'idées claires, une macédoine idéologique où l'on trouve tout ce qu'on veut. Il ne serait pas impossible, en pressant un peu le principe de ce pragmatisme, d'en faire sortir des conséquences directement opposées à celles qu'en tire W. James. Car rien n'est plus élastique que le principe d'utilité. S'il y a une utilité sociale, il y a aussi, à côté d'elle et parfois en opposition avec elle, une utilité égoïste. Et qui m'empêche de prendre comme critérium du vrai mon utilité personnelle et de dire avec Stirner : « Ma vérité. » Il y aurait ainsi place, à coté du pragmatisme social, religieux et moral,

(1) *Ecce Homo*, éd. du Mercure, p. 151.

pour un pragmatisme individualiste qui reprendrait dans son sens le plus subjectiviste le mot de Protagoras : « L'homme est la mesure de tout. »

La troisième forme de l'antirationalisme moderne est l'agnosticisme scientifique de M. Le Dantec. Le dernier livre de ce fécond (trop fécond) philosophe : **le Chaos et l'Harmonie universelle**, revient sur des idées déjà traitées dans ses précédents ouvrages, notamment dans *les Lois naturelles* et *l'Athéisme*. La philosophie de M. Le Dantec est nettement irrationaliste. En effet je définirais volontiers le rationalisme : la philosophie du système fermé, et l'irrationalisme : la philosophie du système ouvert. Notre univers, d'après M. Le Dantec, n'est pas un système clos, un système complet et indépendant dont nous puissions posséder la formule et calculer infailliblement le devenir. Nous ne connaissons que des systèmes incomplets, des systèmes ouverts, qui offrent des brèches par où peuvent s'introduire à chaque instant l'inconnu qui nous enveloppe, l'aléa, le hasard, l'imprévu, l'accident, la catastrophe. Ce que nous appelons harmonie n'est qu'une combinaison quelconque au milieu d'une infinité d'autres possibles au sein du chaos cosmique. Ou plutôt il n'y a ni harmonie, ni chaos ; ce sont là des appellations tout humaines.

M. Le Dantec semble avoir retrouvé la conception humiste d'un univers falot et inconsistant dans lequel une science myope s'efforce de fixer quelques points de repère. Notre connaissance du monde n'est qu'une figuration symbolique faite à l'échelle humaine, toujours précaire et révisable. L'œuvre de M. Le Dantec pourrait prendre pour épigraphe ce mot d'un personnage de M. Mæterlinck : « Ne faisons point de lois avec quelques débris ramassés dans la nuit qui entoure nos pensées (1). » C'est dire que M. Le Dantec est à mille lieues de l'homaisisme scientiste. L'exemple de ce véritable savant montre que le scientisme et l'esprit scientifique sont deux choses fort différentes.

Contre les diverses tendances que je viens d'indiquer, la philosophie rationaliste et intellectualiste s'efforce de défendre ses positions menacées. M. Fouillée, qui a été un des premiers en France à réagir contre les excès de l'intellectualisme, repousse aujourd'hui les attaques dirigées contre l'intelligence « au moyen des armes forgées par l'intelligence elle-même ». Dans son livre : **La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes**, il prétend demeurer indivisiblement volontariste et intellectualiste, en rattachant vouloir et pensée à un principe commun qu'il appelle « volonté de conscience » et dont l'intuition nous ferait atteindre une réalité certaine et indubitable. — Dans une remarquable étude historique et critique : **Un Romantisme utilitaire**,

(1) *Joyzelle*, Ier, scène 1re.

M. René Berthelot subordonne le pragmatisme esthétique de Nietzsche et le pragmatisme scientifique de M. Poincaré à ce qu'il appelle un « idéalisme dynamique » qui présente plus d'une analogie avec la philosophie des Idées-Forces. Mais il y a cette différence entre M. Fouillée et M. Berthelot que le premier reste plus fidèle au point de vue de l'expérience intérieure cher à l'école psychologique, tandis que M R. Berthelot est plus dialecticien et oriente son rationalisme vers une sorte de panlogisme hégélien. Nous n'insisterons pas sur cette double tentative de rajeunissement du rationalisme par la substitution d'un soi-disant idéalisme dynamique et progressif à l'ancien intellectualisme statique, figé et stagnant. Quand on va au fond de ces expressions : dynamisme idéaliste, rationalisme dynamique, mouvement dialectique vers la rationalité, etc., on n'est pas très sûr de comprendre ce qu'on lit. Hélas ! quand l'amateur de philosophie avance un peu en âge, il s'aperçoit qu'il ne comprend plus certaines expressions qui lui paraissaient avoir un sens quand il était beaucoup plus jeune. J'en suis à faire sur moi-même cette triste constatation. Les formules de métaphysique abstraite ne me disent plus rien. C'est pourquoi à toute cette idéologie verbale je préfère tout bonnement le franc agnosticisme. Peu nous importe, après tout, qu'il n'y ait pas de Vérité ; il nous suffit qu'il y ait des vérités ou des apparences de vérités, ce qui, au fond, revient au même. Exigeons une seule chose : que ces vérités ou ces apparences de vérités soient claires. En philosophie le besoin de clarté prime tout. Renonçons aux grands mots et aux larges perspectives nuageuses. Bornons notre vue à l'horizon de nos idées claires, tout en reconnaissant l'infinie étroitesse de cet horizon et sans même affirmer que cette clarté répond à une connaissance vraie et à une réalité objective.

§

Le spiritualisme français ne pouvait manquer d'être touché et plus ou moins influencé par le pragmatisme. A cet égard, il traverse une crise. Parmi les spiritualistes, les uns, les conservateurs, montrent une défiance plus ou moins marquée à l'endroit des nouveautés pragmatistes. Telle paraît être l'attitude de M. G. Dumesnil, qui, dans son **Spiritualisme**, défend le point de vue de la doctrine traditionnelle. D'autres se montrent moins réservés ou plus accueillants. Tel est M. Paul Gaultier qui, dans une série d'études suggestives sur la **Pensée Moderne**, insère habilement dans la trame du spiritualisme les thèses de MM. Poincaré, James, Bergson. — En particulier M. P. Gaultier rend aux adeptes du bergsonisme, philosophie plus suivie que connue, le service d'éclairer à leur intention les profondeurs parfois ténébreuses de *Matière et Mémoire*. Un souvenir personnel me fait mesurer toute l'étendue de ce bienfait. Il y a

quelque temps, me trouvant dans une bibliothèque d'Université, je demandai par hasard communication de ce livre redoutable. Je fus contristé de voir les cinq ou six premières pages de l'exemplaire qu'on m'apporta parsemées en marge de notes au crayon qui jetaient un singulier jour sur l'état d'âme des lecteurs. C'étaient des points d'interrogation anxieux, des points d'exclamation désespérés, des aveux découragés : des « Je ne comprends pas » et « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Vers la huitième page, toute note cessait. Je n'ose croire qu'à partir de cet endroit les lecteurs avaient compris... Eh bien ! à ces lecteurs de bonne volonté je signale la lumineuse étude de M. P. Gaultier intitulée : *la Vie intérieure*. Ils y trouveront parfaitement résumée et clarifiée à l'usage des profanes l'idée essentielle de *Matière et Mémoire*. — Un autre spiritualiste, M. Ch. Dunan, dans son livre : **Les deux idéalismes**, s'appuie sur les théories de MM. Poincaré, G. Milhaud, Ed. Le Roy, pour combattre le mécanisme cartésien en qui il refuse de voir une formule du réel et auquel il n'accorde qu'une valeur de symbole ; symbole très imparfait d'ailleurs en ce qu'il laisse en dehors de lui la plus grande partie de la réalité donnée : les qualités de la matière, les lois, la vie, les choses intellectuelles et morales. Par cette critique du mécanisme cartésien, M. Dunan atteint indirectement le moderne scientisme dont Descartes est, à certains égards, l'ancêtre, en même temps que le matérialisme dont le mécanisme est un autre nom.

Ne quittons pas le spiritualisme sans signaler la brochure de M. F. Divoire sur **Metchnikoff philosophe**. Il faut rendre justice à l'entrain juvénile avec lequel l'auteur défend le spiritualisme et revendique « le droit au scepticisme devant la négation ». — Tudieu ! quelle ardeur belliqueuse ! quelle grêle d'arguments (pas bien neufs) tombant sur le pauvre M. Metchnikoff ! Mais précisément tant d'ardeur me déconcerte un peu. La marque du vrai philosophe, c'est qu'il est plus soucieux de se convaincre lui-même que de convaincre autrui et surtout de démolir l'adversaire. — Certes, j'ai peu de goût pour la philosophie homaisienne de M. Metchnikoff, vraie philosophie d'aide-pharmacien, comme l'eût appelée Shopenhauer. Mais cette philosophie appelait-elle une réfutation si furibonde et le débonnaire savant menace-t-il tant que cela la liberté de penser des spiritualistes ?

Memento. — Signalons quelques-uns des principaux articles philosophiques parus au cours du premier semestre de 1911 :

Dans la *Revue philosophique*, de M. A. Lalande : *l'Idée de vérité, d'après W. James et ses critiques* (n° de janvier) ; — de M. G. Dumas : *la Contagion mentale* (mars) ; — de M. A. Joussain : *l'Idée de l'inconscient et l'intuition de la vie* (mai) ; — de M. Jules de Gaultier : *Scientisme et Pragma-*

tisme, exégèse originale et profonde de ces deux philosophies rivales que l'auteur rattache à une même forme de sensibilité.

Dans la *Revue des Idées*, de M. H. Dagan : *les Doctrines et les partis révolutionnaires*; — de M. Fr. Paulhan : *les Différentes valeurs de l'œuvre d'art* (nº de janvier); — de M. Georges Matisse : *les Ruines de l'idée de Dieu*; — de M. Havelock Ellis : *l'Apparition des morts dans les rêves* (février) ; — de M. Jacques Morland : *les Idées de M. Paul Adam* (juin). Signalons tout particulièrement dans cette revue le curieux et humoristique « Bulletin météorologique des idées » rédigé par l'énigmatique Θ.

Dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, de M. P. Archambault : *une Morale individualiste : la « Science de la Morale », de Charles Renouvier*; — de M. F. Warrain : *la Substance* (avril et mai); — de M. G. Fonsegrive : *Intuition, sentiment, valeur* (juin).

Dans *le Spectateur:* les articles de M. René Martin-Guelliot sur : *l'Illusion d'expérience intégrale ou illusion de totalité*; sur *l'Argument de tradition et l'admission des femmes à l'Institut*; sur *le Poisson d'avril*. — De M. Jean Florence : *la Philosophie de l'incertain*; — de M. H. Gervaiseau : *Responsabilité personnelle et solidarité dans les manifestations collectives*; de M. Umberto Fiore : *la Valeur psychologique des témoignages et les catégories sociales*. Au cours de ces divers articles, cette jeune et très vivante revue poursuit avec succès le programme qu'elle s'est fixé et qui est d'instituer une sorte de logique de la vie réelle fort différente de cette logique abstraite et schématique à laquelle se sont attachés trop souvent les philosophes.

Je regrette de ne pouvoir consacrer qu'un mot bref à *l'Année philosophique* de 1910 publiée sous la direction de M. F. Pillon (Alcan). Cette « Année » contient, outre quatre mémoires originaux, une précieuse bibliographie philosophique due pour une bonne part à la plume alerte et spirituelle de M. L. Dauriac.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Georges Demartial : *La Réforme administrative*, E. Cornely. — Georges Cahen : *Les Fonctionnaires : leur action corporative*, A. Colin, 3.50. — *** : *Les Fonctionnaires*, B. Grasset, 2 fr. — J. Bourdeau : *Entre deux servitudes*, Alcan, 3.50. — Etienne Antonelli : *La Démocratie sociale devant les idées présentes*, M. Rivière, 3.50. — Pierre Biétry : *Le Trépied*, Lecène-Oudin, 3.50. — Auguste Pawlowski : *Les Syndicats jaunes*, Alcan, 2.50. — Zévaès : *Le Syndicalisme contemporain*, Albin Michel, 3.50. — Paul Louis : *Histoire du mouvement syndical en France*, Alcan, 3.50. — Jean Muller : *L'idée de lutte de classe et son évolution d'après le Manifeste communiste*, Jouve, 5 fr. — Et. Martin-Saint-Léon : *Le petit commerce français, sa lutte pour la vie*. — Memento.

Il est de petits livres qui valent mieux que de gros volumes. Tel celui de M. G. Demartial sur la **Réforme administrative** qui, en 73 pages seulement, indique les moyens de rendre notre bureaucratie plus simple, plus utile et moins onéreuse. Le premier moyen serait de substituer à nos petits départements de vastes régions administratives, et je n'y contredis pas moi qui ai, comme tout le monde,

perpétré une réorganisation territoriale de la France, en 24 provinces formant 7 grandes régions! Mais si l'on ne veut pas que la réforme se réduise à créer 24 préfets supérieurs ou 7 préfectissimes, il faut en profiter pour substituer le département à l'arrondissement et l'arrondissement au canton, ce qui diminuera tous les fonctionnaires de moitié au moins, quitte à ressusciter le canton sous forme de municipalité centrale des communes rurales qui actuellement n'ont guère d'existence. —Le second moyen serait de faire du Président du Conseil des ministres un véritable directeur de la politique gouvernementale, n'administrant aucun département ministériel, mais contrôlant tous les autres. Et ici encore, j'applaudis des deux mains, car il y a longtemps que je prône la division du personnel gouvernemental en deux groupes, l'un composé des douze ministres à portefeuilles, lesquels pourraient être pris hors du Parlement ou tout au moins être considérés comme députés en mission, ainsi, naguère, M. le député Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, l'autre composé de cinq ministres sans portefeuilles (car un seul Président du Conseil contre douze collègues, c'est le « qu'il mourût »!) seuls responsables collectivement devant les Chambres et devant qui, à leur tour, seraient individuellement responsables les douze chefs de départements ministériels. — Le troisième moyen, enfin, serait d'organiser un corps de fonctionnaires vraiment à la hauteur, et ici il est nécessaire d'entrer dans quelques détails. Pour avoir des fonctionnaires point trop médiocres, il faut les recruter au concours, tous sans exception, et par larges fournées à échelons : chaque année, dans chaque région, trois grands concours pour les trois sortes d'emplois publics, ceux d'activité matérielle, ceux d'écritures, ceux de rédaction; au-dessus un concours unique pour toute la France recrutant les directeurs administratifs. Pas d'intrusion politicienne, la liberté d'association de réunion, d'opinion absolue. Sur ce point on lira avec intérêt le livre de M. Georges Cahen, maître des requêtes au Conseil d'Etat : **Les Fonctionnaires, leur action corporative**. Pas de brigue ni d'intrigue; l'avancement, au choix, des meilleurs, qui en théorie semble si louable et qui, en réalité, ne profite qu'aux arrivistes, remplacé par l'arrêt, au choix, des moins bons. Et sur cet autre point on savourera le livre très spirituel qu'un anonyme a publié sous le titre **les Fonctionnaires** dans la collection des *Etudes contemporaines* de l'éditeur Bernard Grasset. Pas de chaîne liant comme aujourd'hui le fonctionnaire à la fonction par la crainte de perdre, au cas de démission, tous les versements faits en vue de la retraite; des contrats d'assurances dans les termes du droit commun; d'autre part, des traitements plus rationnels qu'aujourd'hui, avec des suppléments proportionnels au nombre des enfants et des indemnités de résidence. Enfin pas de prime à l'engourdissement et au jemenfi-

chisme : le fonctionnaire civilement responsable de ses actes! Hélas! il ne faut pas trop compter sur ce dernier point, ce serait trop beau! Nous nous contenterions d'une toute petite sanction disciplinaire et pécuniaire; que toute décision annulée par le Conseil d'Etat pour excès de pouvoir ou pour détournement de pouvoir vaille à ses auteurs une retenue de 25 o/o ou de 50 o/o de leur traitement; pour les simples bévues (qui parfois légitimeraient en dommages-intérêts une demande de plusieurs millions) une modeste retenue de 10 o/o, ce sera suffisant!

§

Entre deux servitudes! Telle pourrait être, suivant M. Bourdeau, la devise de la société actuelle, ballottée entre la démocratie politicienne et le syndicalisme révolutionnaire. Elles ne sont pas les seules servitudes à l'horizon! Tous les socialismes possibles et imaginables ne sont pas moins tyranniques que le syndicalisme, et toutes les aristocraties, ploutocraties et théocraties ne sont pas moins autoritaires que le jacobinisme électoral que nous connaissons. Il faut que nous ayons la liberté chevillée au corps pour que tous ces dentistes du bonheur social ne nous l'aient pas extirpée encore! D'autant que ses défenseurs ne sont pas toujours sympathiques; que de Nérons endormis et de Torquemadas sommeillants parmi ceux qui s'arment pour sa querelle! Tel n'est d'ailleurs pas, je pense, le cas des démocrates sociaux qui s'opposent aux syndicalistes ni des jaunes qui s'affrontent aux socialistes. Dans un livre, **la Démocratie sociale devant les idées présentes**, M. Etienne Antonelli nous expose comment il va plus loin que la C.G.T., qui ne voit rien au delà du syndicalisme ouvrier, tandis que lui et ses amis veulent un syndicalisme intégral et universel, tout le monde ayant droit de se liguer et de se fédérer, même les pâles bourgeois. « Il n'y a pas une barricade, il y a autant de barricades que d'intérêts sociaux distincts, et suivant l'occasion chacun se trouve derrière l'une ou derrière l'autre. » Sans doute! Mais la barricade du Touring Club ou celle de la Mutualité agricole, quelque importantes qu'elles soient, n'auraient pas beau jeu, si elles entraient en conflit avec la barricade du citoyen Pataud. Et dire que l'autorité, étant répandue partout au lieu d'être concentrée dans l'Etat, ne sera que bonne « parce qu'elle s'épandra sur l'humus social en rosée génératrice de vie », c'est se faire une idée bien complaisante des choses. Il me semble que vis-à-vis des socialistes, les jaunes seraient d'autres adversaires, peut-être parce qu'ils ont les mêmes procédés de discussion violente et populacière. Voilà M. Biétry, par exemple, qui fait suivre le titre de son ouvrage **Le Trépied** de cette déclaration sans détours : « Je dédie ce livre aux intellectuels socialistes, encore que je les trouve moins

raisonnables que des chevaux de fiacre.» Un électeur comprend tout de suite et peut voter pour l'auteur ; au fait, je crois que M. Biétry est député. Il est d'ailleurs difficile de savoir exactement quelle force représentent les **Syndicats jaunes**; ceux qui, comme M. Auguste Pawlowski, leur consacrent des monographies attentives ne donnent pas là-dessus d'indications bien précises. Le jaunisme ne joue pas grand rôle au Parlement, mais son influence est profonde ; le projet de loi de Briand sur les actions de travail est tout à fait dans sa note. Son idéal, qui serait de faire arriver le travailleur à la propriété par l'effort tant individuel qu'associé et par la lutte contre le parasitisme et la fraude, est d'ailleurs autrement estimable que celui des socialistes de tout poil. Il est certain que c'est raisonner comme un cheval de fiacre que de tout ramener à l'accroissement du salaire, sans se demander si les autres prix ne hausseront pas d'autant ou de pis, ce qui est le fait des syndicalistes, ou de croire que la suppression du dividende du capitaliste et du profit du patron accroîtra d'autant la part de l'ouvrier, sans se demander si la productivité ne s'effrondrera pas du coup, ce qui est le cas des socialistes tant orthodoxes que dissidents. Aussi comprend-on que les théoriciens intelligents de ces deux grandes forces donnent quelques entorses aux principes. Pour M. Zévaès, par exemple, le **Syndicalisme contemporain** devrait répudier sabotage, action directe et grève générale, et pour M. Paul Louis, dans son **Histoire du mouvement syndical en France**, ces deux frères ennemis, syndicalisme révolutionnaire et socialisme parlementaire, devraient se réconcilier pour monter d'un commun effort à l'assaut de la citadelle bourgeoise. Voilà qui, au moins, est clair. C'est à la même conception qu'arrive M. Jean Muller dans sa thèse de doctorat très soignée : **L'Idée de lutte de classe et son évolution d'après le Manifeste communiste** ; le syndicalisme n'est pas un évangile nouveau abrogeant l'ancien testament de la démocratie électorale : c'est le même vin, il n'y a de changé que les outres !

§

Avec la scientifique enquête de M. Etienne Martin-Saint-Léon sur le **Petit Commerce français**, nous sortons de ce domaine fuligineux et combatif. Ici plus de sabotage, plus de grèves et plus de grand parler de l'île du docteur Moreau, et pourtant la lutte toujours, lutte silencieuse et triste, sans gloire et sans grand espoir, car le petit commerce trouve moyen de réunir contre lui à peu près tout le monde : les économistes et les socialistes, les coopérateurs et les spéculateurs, les grands commerçants de triomphale envergure et les petits usuriers à bons primes et à ristournes équivoques. Et pourtant le petit commerce vit ! Non seulement il ne se laisse pas

absorber par les grands magasins et les coopératives, ni par les roulotiers qui écument méthodiquement nos campagnes, mais il développe légèrement ses positions; pour lui comme pour l'industrie, comme pour l'agriculture, il semble qu'il y a arrêt dans la concentration. Et c'est fort heureux, car le petit commerçant, de quelque mépris que l'accablent les pontifes de Manchester, de Nîmes et d'Erfurt, a sur ses rivaux un avantage, c'est qu'il est son maître, libre de ses actes et responsable de ses fautes, donc moralement supérieur à tel gérant fastueux de société commerciale, ou à tel chef de rayon largement rétribué des grands magasins. C'est comme pour les campagnes ; le petit propriétaire ne joue pas le rôle brillant du grand landlord initiatif et exportateur, ni de l'ingénieur agronome soutenu par de copieux capitaux qu'il fait fructifier, mais il n'est pas un simple figurant, et c'est lui au fond qui fait la force du pays; les Carthages opulentes ou même les Athènes savantes n'ont pas beau jeu à se heurter contre un Latium de petits cultivateurs et de petits trafiquants. Tout ceci, M. Martin-Saint-Léon l'explique avec cette lucidité et cette solidité dont il est coutumier; on peut ne pas approuver toutes ses tendances étatistes et autoritaires, on ne peut pas ne pas rendre hommage à son impeccable science et à sa louable antipathie pour toutes les fraudes, les dols, les bluffs et les booms. Ah! cela nous change d'avec les politiciens !

Memento. — Philippe Champault : *Pages de méthode. Monographie, nomenclature, histoire, morale.* Firmin Didot, 2 fr. Dissertation un peu aride, mais d'un intérêt technique évident; pour bien observer il faut avoir en main une bonne loupe, et pour bien classer un bon meuble à casiers; le seul danger est qu'on finisse par croire que la loupe et le casier suffisent. Mais avec l'auteur rien à craindre, il sait regarder et comprendre, et s'il a poussé plus loin que Le Play et Tourville leur doctrine de la science sociale, ce n'est pas parce que sa nomenclature était plus minutieuse, mais parce qu'il remarquait ce qui avait échappé à ses maîtres. — Sp. Haret, de Bucarest: *Mécanique sociale*, Gauthier-Villars. Livre savant que liront avec intérêt ceux qui, comme l'auteur, définissent la civilisation « l'état où le vecteur résultant fait des angles égaux avec les axes coordonnés ». M. Haret aurait de son côté plaisir, je crois, à connaître les *Leçons sur le mouvement social* d'Hanriou, qu'il semble ignorer. Les conceptions mécaniques en science sociale sont presque toujours salutaires; les rebâtisseurs de sociétés abusent de la statique, il est parfait de leur flanquer la dynamique dans les jambes. — E. Parizot et E. Martin : *Les Postulats de la pédagogie*, Alcan, 2 fr.50. Encore une « introduction à la pédagogie »! Le livre est très sage et le programme qu'il se donne : former l'homme pour lui-même, pour la famille, pour la patrie et pour la société, aura l'assentiment de tous; mais est-ce bien la peine de faire tintinnabuler toutes les sonnailles de la philosophie kantienne pour élaborer de telles évidences? — Maurice Bloch : *Trois éducateurs alsaciens.* Il s'agit de Joseph Willm, qui, bien avant Guizot, paraît-il, prôna l'éducation du peuple, de Jean Macé, qui fonda la

Ligue d'Enseignement, et d'Auguste Nefftzer, qui dirigea longtemps *le Temps*. — Paul-Théodore Vibert : *L'Italie contemporaine*, Schleicher, 2 fr.50. Le sous-titre « résumé de mes discours » corrige ce que le titre aurait de trop ambitieux ou de trop prometteur. L'auteur est coutumier du fait ; il annonce : « Pourquoi les arts ont toujours fleuri en Italie. » On court, on vole : « Comment ne pas être artiste en face de ces horizons de rêve où la beauté le dispute au grandiose ? » et on est volé. — George Corredor la Torre : *l'Eglise romaine dans l'Amérique latine*, Giard-Brière, 4 fr. 50. Les cent premières pages : « Genèse de l'émancipation de la conscience de l'auteur » sont en dehors du sujet, mais le reste contient de très intéressants détails et dans une note véhémente qui enthousiasmera tous les « émancipés ». Il est vraisemblable que ce soit la cruauté persistante des Aztèques et des Caraïbes qui explique le fanatisme, là-bas, des passions religieuses : mais tout de même cléricaux et anticléricaux ne sont pas tout à fait aztèques et caraïbes, et le cri du vieux volcan de *la Légende des siècles :* « Ce n'était pas la peine de changer ! » n'est que du Hugo. — Gallus cantans : *Rome et l'Eglise*, Beaudelot, 1 fr.25. Le titre indique que saint Pierre ne doit pas être content ; il y a de quoi ! — Le *Bulletin de l'Alliance nationale* pour l'accroissement de la population française publie une protestation des penseurs malthusiens s'indignant qu'on les confonde avec les pornographes : mais les pornographes n'auraient-ils pas lieu de s'indigner davantage ?

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Alger-Tlemcen-Alger-Tizi-Ouzou : il y a des chances pour que mon impression générale ne s'atténue plus guère en continuant vers l'est ce voyage d'exploration ethnographique, mais au contraire s'accentue : les races diverses et les civilisations diverses ont beau s'accumuler sur ce sol nord-africain, quelque chose d'immuable y demeure, plus puissant que tout. Ce que c'est, je n'en sais trop rien : ce serait à la fois le climat, la qualité de la terre, la tradition séculaire.

Il m'apparaît que ces Berbères, Arabes, Juifs, Gypsies errants, Levantins, Espagnols, Provençaux, Maltais, malgré les chemins de fer et le télégraphe, les bateaux à vapeur et les moissonneuses mécaniques sont exactement contemporains des Méditerranéens de races mêlées qui assistèrent à l'expansion de la civilisation romaine et plus haut à l'expansion d'autres civilisations, dites maintenant lybienne, et minoenne, et dolmenique, plus tard phénicienne et byzantine, puis arabe et turque. Cette terre nord-africaine a subi la route, la forteresse, les villes populeuses et artistes comme Carthage, Timgad, les royaumes comme ceux des Beni Hammad et de Tlemcen. Des Vandales pillèrent, des Turcs massacrèrent. On a reconstruit. Ce que nous faisons maintenant, ces gens le subissent comme ils ont subi l'œuvre romaine, l'œuvre arabe, l'œuvre turque aussi avec son ap-

port d'art oriental. Ils apprennent le français comme ils ont jadis appris l'arabe. Mais, et c'est là le symptôme fondamental : ils n'y attachent point une autre importance que celle d'utilité immédiate, et ne s'émeuvent ni ne s'étonnent. Confusément, ils sentent que leurs pères en ont vu bien d'autres et que depuis l'époque des dolmens tant de chocs de races et de cultures ont eu lieu, qu'un de plus...

Cette vieille terre malaxe et amalgame. Comme à Paris, les caractéristiques individuelles ou collectives restreintes y sont renforcées par leurs contradictoires. Sur une petite place, à Tlemcen, un café maure : il y a là des Arabes de grande taille, aux cheveux et à la barbe d'un noir d'encre, aux grands yeux fixes et durs, aux attitudes calmes ; à côté, un groupe de moissonneurs riffains, hâlés, cuits, gesticule avec violence, et hurle : des nez coupés à la racine, des fronts bombés, de petits yeux au regard vacillant, vif ; ils sont vêtus de burnous d'un jaune terreux qui tranche sur le blanc éclatant des haïks voisins, ceux d'un groupe de Berbères Beni-Snous : une grosse tête, un regard de bon chien, de la barbe partout, roussâtre, beaucoup d'yeux bleus. On dirait des Lorrains, parfois, ou parfois encore des Limousins. Ils sont polis, assez taciturnes, rieurs, forts, trapus, familiers et réservés à la fois, et serrent la main franchement. Puis voici un juif, qui n'a du juif typique ni le nez, ni la lèvre, ni aucun caractère social : on me l'affirme juif, parce qu'on sait qu'il l'est ; il a la moustache blonde, les yeux bleus ; je le prenais pour un Normand ; à côté de lui un autre juif a le nez assyroïde, gros et plongeant, mais les lèvres fines. Et l'Arabe pur sang qu'on me montre, celui-là je l'aurais cru sorti d'un ghetto de Pologne. Ajoutez le Koulougli, métis de Turc et d'Indigène, reconnaissable à son front, à ses pommettes, à son gros nez, à son allure générale.

Et mon ami Ramsès II Meïamoun ? J'ai fait sa connaissance chez un kahouadji d'Alger ; je l'ai reconnu d'après le portrait de sa momie, qui figure dans les livres de M. Maspéro. Même dessin de nez, mêmes lèvres minces à l'improbable et tirées sur des dents larges, mêmes pommettes, même crâne à bosse occipitale. L'ayant reconnu, je lui fis un signe de tête amical ; il daigna accepter une cigarette, puis une tasse de café et me posa une question, à laquelle je ne compris rien. Il hocha la tête, et nous continuâmes, en fumant d'innombrables cigarettes, à nous regarder sympathiquement. Puis Ramsès II Meïamoun se leva lentement, ramassa les plis de son haïk, s'inclina en mettant la main sur son cœur, et grimpa dans un véhicule qui passait, diligence de banlieue. Mon fellah, d'où venait-il ? de quelle migration est-il le résidu ? Et cette bande de nègres, où le marchand d'esclaves d'il y a cinquante ans a-t-il ramassé leurs pères ?

Mais qu'importe. La terre nord-africaine triture tout cela, et en fait un conglomérat sur lequel ne mordront aucune de nos inventions.

Ce qu'on leur apporte, ils l'acceptent et l'utilisent, mais ils restent eux-mêmes.

Les races de l'Afrique du Nord, ce ne sont pas des races de singes : elles résistent à l'assimilation intégrale ; elles empruntent les techniques, mais gardent leur mentalité. Et cette mentalité, héritage séculaire complexe, n'est pas inférieure à la nôtre, mais elle est autre et la vaut. Il y a parallélisme de développement ; il n'y a pas convergence, ni fusion.

§

Aussi l'ethnographie présente-t-elle ici une importance toute spéciale. Ce n'est plus ici une étude qui se poursuivrait pour la simple satisfaction personnelle, ni même en tant seulement que discipline spéciale à l'intérieur des sciences de l'homme. Elle a un rôle pratique à jouer, car elle est l'unique guide possible dans l'œuvre de notre colonisation et de notre administration. A mesure que les civilisations locales se pénètrent, que les contacts entre Européens et indigènes de races diverses se multiplient, il devient plus nécessaire de comprendre comment fonctionnent les mentalités indigènes. Les affaires du Maroc viennent encore compliquer les problèmes.

Jusqu'ici ce sont les archéologues, les linguistes et les spécialistes en droit musulman qui ont reçu du public et des pouvoirs publics de grands encouragements : il y a de bons musées archéologiques à Alger, Tlemcen, Constantine, Tunis, etc. *Il n'y a pas un seul musée ethnographique en Algérie.* On a donné et on donne de l'argent pour les ruines de Timgad, pour la restauration des monuments arabes, pour la récolte de vocabulaires et de textes dialectaux. C'est très bien. Il en faut maintenant pour constituer des musées d'objets usuels, pour explorer systématiquement la vie économique et artistique des tribus arabes, berbères, etc. Au point de vue ethnographique, l'Afrique du Nord est une véritable terre inconnue : c'est à peine si pour quelques coins il y a des amorces d'études ; MM. Bel, Destaing, Marçais, Ricard, Boulifa, Ben Cheneb, etc., ont commencé de côtés et d'autres des recherches dont j'ai parlé ici à plusieurs reprises. Il faut qu'ils puissent les continuer.

C'est pourquoi je verrais la chose ainsi :

Un *musée d'ethnographie nord-africaine comparée* à Alger, où se trouveraient des objets-types ; puis à Tlemcen, à Bougie, et à Tunis des *musées d'ethnographie locale*, où l'on centraliserait des collections complètes de tous les objets manufacturés ou utilisés par les tribus de la région. Si le Gouverneur Général voulait instituer une exploration systématique de l'Algérie, il rendrait un grand service à la science et contribuerait à assurer à l'ethnographie française la renommée que lui avait préparée une génération antérieure : celle de Rinn, de Trumelet, de Duveyrier, etc.

Mais de plus il réunirait ainsi les moyens, je n'ose dire les armes, grâce auxquels il sera possible d'éviter, dans un avenir qui n'est peut-être pas lointain, des malentendus et des froissements collectifs dont j'ai rencontré de divers côtés des signes avant-coureurs. Plus qu'ailleurs seule l'ethnographie pourra assumer en Algérie un rôle régulateur et fournir des solutions viables à des problèmes très graves, et qui sont déjà très graves dès maintenant.

Tizi-Ouzou, 10 juillet 1911.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Henri Hymans : *Bruxelles*, Collections des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Paul Pourot : *Tolède*, Bernard Grasset, 6, rue des Saint-Pères, 3.50. — Princesse G. V. Bibesco : *Les Huit Paradis*, Hachette, 3.50. — Henri Maître : *Les Régions Moï du Sud Indo-Chinois*, Plon, 4 fr. — Adrien Huguet : *Le Port et le commerce de Saint-Valéry*, Amiens, G. Stora, 45,rue des Capucins.

Bruxelles, dont nous parle M. Henri Hymans dans la collection des Villes d'art célèbres, a été, comme Paris, très remanié, — ce qui veut dire qu'avec les ravages du modernisme il y reste aujourd'hui très peu d'édifices intéressants, — en somme très peu à prendre et beaucoup à laisser, selon le sort en général des villes trop riches. Le bilan en est, du reste, facile à établir. C'est l'ensemble constitué par l'Hôtel de Ville, la maison du Roi et les maisons réédifiées de la Grande Place ; c'est Sainte-Gudule ; l'église du Sablon et l'église de la Chapelle ; la porte de Hall et les Musées. On peut y ajouter quelques coins curieux, mais peu. Bruxelles, qui offre en certains quartiers du centre l'animation de Paris, sans en avoir l'encombrement et le tohu-bohu, a beaucoup gagné en importance depuis cinquante ans, — mais perdu en intérêt et en pittoresque. Les anciens canaux de la Senne, qu'on a couverts comme à Paris la Bièvre ou défeunte la Grange Batelière, ne sont plus visibles que dans les aquarelles de Van Moer, — naguère à la maison du Roi et maintenant à l'Hôtel de Ville. Sitôt débarqué du reste, le visiteur se hâte de courir à la Grande Place, car c'est bien la merveille de Bruxelles, — merveille d'architecture, de décoration et de coloris — avec les dentelles de pierre et la haute flèche de l'Hôtel de Ville ; le nouveau Brodhuis reconstruit tant bien que mal ; les façades fantaisistes des maisons, abîmées ou détruites par le bombardement stupide du maréchal de Villeroy en 1695, enfin les notes vives du marché aux fleurs qui se tient sur la place. De l'Hôtel de Ville, dont la première pierre avait été posée par Charles le Téméraire, il resta la carcasse et la tour ; on a rétabli l'édifice dont quelques détails, et surtout la distribution intérieure ne sont pas sans surprendre le visiteur non averti. En examinant la façade, on est frappé aussi de

la disproportion des deux ailes, l'une plus large que l'autre et de la disposition de la porte, qui ne se trouve pas dans l'axe de la tour, mais incline vers la gauche du monument. — Le Brodhuis, qui datait de la minorité de Charles-Quint, après avoir été très abîmé lui aussi par le bombardement de 1695, rafistolé et consacré à des usages divers, fut reconstruit à partir de 1873 ; mais pour des motifs d'économie, on n'en a pas rétabli absolument les dispositions primitives. Son campanile du reste est trop bas, et les galeries de la façade, d'un dessin trop sec, n'ont pas de beauté. Il sert de musée communal et l'on y a accumulé des collections précieuses : — des fragments de l'ancien Hôtel de Ville, — une collection de gargouilles aux grimaces ahurissantes; nombre de peintures, parmi lesquelles un portrait satyrique de Diane de Poitiers ; un curieux mannequin habillé en soldat autrichien et qu'on croit avoir servi d'enseigne à une maison dite : le Dragon ; les vêtements du Manneken-Pis pour les jours de fête ; des collections enfin d'estampes, de vieux plans, de dessins. — Dans une petite rue qui prend à gauche de l'Hôtel de Ville, sous des arcades, est placé le remarquable monument élevé par Julien Dillens au bourgmestre Evrard T'Serclaes, portant au fronton le cavalier lancé au galot des vieux sceaux de Bourgogne, et à deux pas la célèbre fontaine du *cracheur*, figure joviale d'enfant compissant la vasque de sa fontaine, et dont le motif alimente l'industrie de tout le quartier. — En remontant vers le nord, on rencontre cependant l'imposante église de Sainte-Gudule, dont on ne saurait trop admirer vers le transept les admirables vitraux aux teintes mauves et bleu clair, et sur la droite, orienté au soleil levant, un grand vitrail où les costumes en velours brun des seigneurs assemblés donnent l'illusion d'un tableau de Rembrandt. — Dans le quartier qui s'étend derrière l'Hôtel de Ville, on trouve encore deux églises curieuses, l'église de la Chapelle, où fut inhumé le vieux peintre Pierre Breughel, et N.-D du Sablon, — toutes deux fort restaurées. Dans l'église du Sablon se trouve le seul Jacquemart qui subsiste, je crois, à Bruxelles. C'est contre un pilier et juché sur une boîte d'horloge, un chevalier vêtu d'une chemise rouge et coiffé d'un casque à plumet, — tel Mangin, le légendaire marchand de crayons. Pour marquer les heures, il tape sur une cloche, et à chaque coup il s'ébroue, tourne et secoue la tête comme pour approuver énergiquement ce qu'il a fait.

Il reste la porte de Hall, très remaniée, et qui possède une tour avec un curieux escalier construit par l'architecte Boyaert. On y a installé un musée d'armes et armures qui vaut d'être examiné même après notre musée d'artillerie. Les musées de Bruxelles sont du reste de premier ordre et méritent une visite attentive. Enfin, je mentionnai des bribes des fortifications anciennes, au chevet de

Sainte-Gudule; une tour rue Steenporte, et la *tour noire*, près des Halles et de la moderne église Saint-Catherine. — J'omets à dessein les constructions et transformations modernes de la ville. Le volume de M. H. Hymans peut servir de guide à Bruxelles, et s'il n'a pas, étant fonctionnaire belge, toute liberté d'appréciation, on peut dire qu'il renseigne toujours complaisamment. C'est ajouter qu'avec les réserves que chacun peut faire, son ouvrage vaut quand même d'être suivi et qu'il y a tout profit à tirer de sa lecture.

§

Avec **Tolède**, vieille ville espagnole dont le nom seul évoque tout un passé de guerres héroïques, de tueries et de voluptés, M. Paul Pourot, romancier de coutume, a écrit un petit volume intéressant pour les faits qu'il évoque, mais peut-être un peu hâtif. J'entends qu'il n'a voulu donner qu'un aperçu des événements, sans doute très nombreux, dont Tolède a été le théâtre, et ce précis expédié ajoute une description hâtive des monuments, où il utilise surtout ses notes de vacances. J'aurais, pour ma part, préféré un autre plan, car celui-ci force l'auteur à consacrer sept chapitres à l'histoire de Tolède et un seul à sa description. Mais il n'importe. Le sujet n'est pas épuisé après ce petit livre et l'auteur doit se trouver heureux s'il a attiré l'attention sur une ville dont le passé évoque tout un monde d'histoire et de légende, et qui reste dans la décrépitude de la monarchie espagnole, aujourd'hui encore, un des plus précieux joyaux de sa couronne.

§

C'est un véritable enchantement que le livre de la princesse Bibesco, justement intitulé : **les Huit Paradis**, — livre tout imprégné des imaginations et de la littérature de l'Orient, du parfum de ses roses et de ses contes merveilleux, — et qui est beaucoup plus un livre de flâneries qu'un récit de voyage. L'auteur néanmoins nous fait connaître des pays et des villes ; c'est Resch, cité d'oiseaux et de fleurs ; Téhéran, qui n'est qu'un jardin ; Khoum-la-sainte, dont la mosquée au dôme d'or reste inapprochable pour les profanes ; Ispahan, qu'embaument encore les légendes de Mahomet le prophète; Lenkoran ; Trébizonde, où se retrouve le souvenir de la royauté fugace des Comnène, et l'ouvrage se ferme après de très belles pages sur Constantinople. Mais c'est surtout ici l'Orient d'avant les révolutions ; depuis on se bat en Perse et les Turcs de Stamboul échangent des coups de fusils comme pour bien prouver qu'ils sont tout à fait dans la note de la civilisation. L'Orient traditionnel décidément s'en va, et nous ne le retrouverons plus que dans les contes des *Mille et une nuits* et la pacotille de bazar des *Expositions Universelles*.

Dans les **Régions Moï du Sud Indo-Chinois**, M. Henri

Maître donne un très consciencieux récit d'exploration, et l'étude des mœurs, croyances, coutumes et usages des peuples de ce territoire encore très mal connu des Européens. Je recommanderai surtout les chapitres qui traitent de la vie familiale ; de la nourriture, des maladies et remèdes, des vêtements et des parures des indigènes ; de l'industrie rudimentaire qu'on trouve dans le pays ; des armes ; des arts décoratifs ; des fêtes et des instruments de musique ; des chants et du folk-lore ; de la danse, etc... Le récit du voyage interessera du reste tous ceux qui aiment les randonnées hasardeuses parmi les peuplades quasi-sauvages, et, parmi les documents que rapporte M. H. Maître, je retiendrai ce texte de chanson, qui est, paraît-il, un compliment : — « Les jolis seins, le dos flexible, les sourcils bien taillés de la jeune fille, cela vaut bien un veau qu'on a payé trois piastres. » — Tout est relatif, car, si je calcule bien, c'est à peu près 9 ou 10 francs.

§

Au cours d'une étude publiée sur le **Port et le Commerce de Saint-Valéry** *à travers les siècles*, M. Adrien Huguet a complété les renseignements donnés dans un ouvrage dont nous avons signalé ici même l'importance : *Saint-Valéry de la Ligue à la Revolution*. C'est l'historique en somme de la décadence d'une ville que condamne sa situation même, situation avantageuse autrefois et lorsque les ports de mer étaient surtout des ports de rivière — mais qui ne peut lutter dans les conditions nouvelles de la navigation avec les ports ouverts directement sur le large, — et surtout depuis que les navires prennent des dimensions de plus en plus extraordinaires. Il y a du reste pour nos ports du nord de la Manche une infériorité dont il faut se rendre compte : l'envasement ; le littoral devant eux recule et les laisse dans les terres comme Rue, la ville légendaire où aborda un crucifix venu tout seul en barque de Palestine, — tandis que la mer tend à envahir la côte bretonne qu'elle ronge et dénude. — C'est dire que tous les travaux de nos ingénieurs — si jamais ils sont entrepris — auront bien du mal à rendre au port de Saint-Valéry la vie et la prospérité de jadis, lorsque ses hardis marins allaient ravitailler Calais, assiégé par Edouard III, roi d'Angleterre.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le droit de poursuite directe (*Le Relèvement social*, 1er juillet 1911). — *Le délit d'adultère.* Proposition de loi Violette. — Memento.

Le Relèvement Social est un journal bi-mensuel que son sous-titre présente comme « l'organe de la Ligue Française de la Moralité publique ». Son numéro du 1er juillet dernier est fort intéressant

n ce sens qu'il nous renseigne sur l'état d'esprit des ligueurs qui, à a suite du sénateur Bérenger, poursuivent une lutte opiniâtre contre a liberté de l'art et la littérature.

Voici d'abord la conclusion de l'article de son rédacteur en chef, M. Louis Comte :

> Messieurs, les artistes et les littérateurs qui réclament pour eux la liberté le nous empoisonner oublient tout simplement que la Société n'a pas été rganisée pour eux ; mais qu'ils doivent être, au contraire, les serviteurs de a Société, tout comme les autres citoyens.

Et, comme ces Messieurs s'érigent en représentants officieux de la Société, en attendant que, par **le droit de poursuite directe**, ls en deviennent les représentants officiels, on voit ce que sera la ervitude.

Ensuite « le Relèvement social » signale ce qu'il appelle l'épisode lu *Journal des Satyres*. Il s'en réjouit, et veut que ses lecteurs se éjouissent avec lui. « Ce tour, dit-il, a bien servi la moralité publique en montrant ce que la littérature quotidienne charrie d'ordures » ; t il ajoute que « si l'on pratiquait la même opération sur les livres de beaucoup de littérateurs célèbres, même membres de l'Académie française, à commencer par Anatole France et Henri de Régnier, on pourrait très bien composer un autre *Journal des satyres* qui ne serait guère moins indécent que le premier numéro. »

Sont-ils enfin édifiés les aveugles et les sourds qui, invités à reousser les menaces dirigées contre la liberté de l'Art et des Lettres, épondent avec autant de confiance que de détachement : « Ces mouvements ne nous inquiètent pas. Nous les approuvons même. Ceux qui les dirigent n'en veulent qu'à la basse pornographie. Ce qu'ils demandent, c'est uniquement qu'on leur permette de balayer vigoureusement l'ordure dont font commerce certains individus que n'effleura jamais la moindre préoccupation artistique. »

Les enseignements du passé seront donc toujours oubliés ! Il suffit epandant de se reporter aux époques où l'hypocrisie pouvait donner n libre cours à sa tyrannie en invoquant la morale et la religion, our constater qu'elle n'épargne rien ; qu'au contraire elle trouve ne satisfaction spéciale à frapper ce qui est grand. Elle aime mieux écapiter que balayer. Elle a poursuivi Baudelaire et Flaubert, les eux plus purs artistes d'alors. Et voici que, trahissant son impaience, elle désigne déjà Anatole France et Henri de Régnier.

Peut-être consentira-t-on à voir maintenant ce que réservera le roit de poursuite directe devant les tribunaux répressifs, accordé à es ligues qui rêvent de soumettre toute manifestation de la pensée u pire régime d'inquisition.

Dans le même numéro du *Relèvement social*, l'un des plus acharnés ligueurs fait appel à « l'action féminine dans la lutte contre l'immoralité » :

L'action des femmes qui vont au théâtre pourrait être encore, ici, plus efficace. Que dix, vingt, trente d'entre elles se lèvent et sortent quand, sur la scène, on outrage la femme, la maternité ou le mariage. Quelle leçon de haute moralité et de décence elles donneraient ainsi aux hommes — à leurs maris — à leurs frères, d'abord ; puis, quel soufflet sur la face des auteurs et des directeurs qui ne montent plus que des pièces où la femme est méprisée, avilie, déshonorée et où l'on place sur un piédestal de gloire la courtisane ou la femme adultère !

Nous attendons ce geste ; nous attendons ce cri d'indignation de la femme vertueuse, scandalisée parce que l'on injurie la femme tout simplement. — Quand il m'arrive d'aller voir les pièces malpropres que je suis forcé de connaître, je n'éprouve rien de plus pénible que le rire approbatif des femmes bien mises devant les ordures pornographiques débitées sur la scène.

Il est entendu que les femmes vraiment honnêtes ne vont pas dans ces lieux infâmes où les fils font sauter l'argent gagné par leur père. Et, cependant, j'en ai vu qui étaient accompagnées de leurs enfants et d'autres dont la tenue n'avait rien de la femme galante.

Xantho chez les courtisanes, de Jacques Richepin, est certainement la plus licencieuse et la plus scandaleuse comédie contemporaine. Je n'ai jamais vu autant de femmes et d'hommes, d'apparence distinguée, qu'à une de ses représentations. La femme du monde — nous ne parlons pas de la femme galante — qui ne rougit plus est un des symptômes les plus inquiétants de la moralité féminine.

« Que c'est donc ennuyeux ! Je ne peux plus rien trouver à lire qui me fasse rougir », disait dernièrement une jeune femme de l'aristocratie d'une petite ville du centre. Voilà, encore, un indice inquiétant !

Tout d'abord je demanderai à ce vertueux personnage qui l'« force » à aller voir les pièces qu'il qualifie de malpropres. C'est à peu près le cas d'un anticlérical qui, après être allé entendre un sermon, se plaindrait du supplice qu'il éprouva en l'écoutant.

S'il est un art qui ne s'impose à personne, c'est bien l'art dramatique. Personne n'est obligé d'aller au théâtre. Ce qui s'y passe n'est ni vu ni entendu de la rue. Et qu'on ne vienne pas nous parler de surprise, de spectateurs qui, voulant assister à la représentation d'un conte bleu, se sont égarés dans une salle où se jouait une pièce légère. Au théâtre, on voit ce que l'on veut voir. Et l'auteur des lignes ci-dessus ne le constate-t-il pas lui-même en reconnaissant que « la plus licencieuse et la plus scandaleuse comédie contemporaine » réunissait chaque soir un public select et qui trouvait le spectacle tout à fait à son goût?

Les jeunes femmes d'aujourd'hui rougissent difficilement ; ce « symptôme » inquiète le pudique personnage. Qu'il essaye de l

faire rougir, s'il en a les moyens, mais qu'il laisse en paix ceux qui n'ont pas les mêmes goûts que lui. L'Amour lui semble chose honteuse, à laquelle il est peut-être permis de penser, mais dont il ne faut jamais parler. Soit ; personne ne l'oblige à réciter des poèmes érotiques ni à caresser les jolies filles. Mais ceux qui, sur les choses de l'amour, — et ils sont quelques-uns — ont une opinion diamétralement opposée, pourquoi devraient-ils rougir de leurs goûts et se cacher ?

Enfin, ce journal annonce que le pétitionnement organisé par M. Bérenger, et que je signalais récemment, est en bonne voie. Cette pétition va recueillir certainement un nombre considérable d'adhésions, car elle est habilement présentée et poursuivie avec une opiniâtreté extraordinaire. M. Bérenger et ses ligueurs comptent sur elle pour vaincre les dernières résistances et enlever enfin ce fameux droit de poursuite directe. En effet, le Parlement, saisi d'une proposition de loi appuyée de milliers de signatures et contre laquelle les intéressés n'ont élevé aucune protestation, n'aura aucune raison de refuser son vote. Et les artistes et les écrivains, soumis à la tyrannie et aux poursuites des ligues, regretteront, mais un peu tard, leur inaction. Ce ne sera ni la première ni la dernière fois.

§

Avant la séparation des Chambres, un nouvel effort fut tenté au Palais-Bourbon par le député Violette pour faire rayer du Code pénal **le délit d'adultère**. La ténacité de cet honorable représentant finira bien, nous l'espérons, par triompher. Dans un pays qui se proclame libre et prétend être à l'avant-garde du progrès, ce délit est un anachronisme. Songez qu'il est classé au Code pénal, dans la Section des « attentats aux mœurs », exactement entre l'excitation habituelle des mineurs à la débauche et la bigamie. La jurisprudence, en la circonstance, a devancé le législateur ; les tribunaux, automatiquement, expédient ces affaires en deux minutes, condamnant, dans tous les cas, à 16 ou 25 francs d'amende. Mais la condamnation n'en est pas moins inscrite au casier judiciaire.

Ce délit doit être retranché de notre droit pénal. Il est non seulement ridicule et odieux, mais encore en contradiction avec les principes qui régissent notre droit. Un employé passe avec son patron un contrat qui l'engage pour la vie ; la loi déclare nul cet engagement comme portant atteinte au principe de la liberté individuelle ; et la même loi punit de prison les époux qui violent la promesse d'être fidèles l'un à l'autre pour la vie.

« Divorcez », dira-t-on ; mais le divorce ne va pas sans difficultés ; la procédure est longue et coûteuse, et, généralement, elle n'est entamée que lorsqu'une séparation de fait est intervenue entre les

époux. Aussi bien les poursuites en adultère ne servent plus maintenant qu'à faciliter les instances en divorce. Grâce à ce fait que l'adultère est un délit, le mari trouve dans le parquet un auxiliaire précieux qui file sa femme, la guette et la surprend *flagrante delicto*. Après quoi le mari, toujours maître de la poursuite, déclare généralement qu'il entend ne pas pousser plus loin, et qu'ayant obtenu une preuve décisive lui assurant le succès de son procès en divorce cela lui suffit. Quelquefois, il veut traîner sa femme et « le complice » jusqu'à l'audience, mais, neuf fois sur dix, cette persistance cache un abominable chantage.

Les commissaires de police ont autre chose à faire que se transporter à l'aube dans un appartement pour dresser des constats où se retrouve invariablement la phrase : « Sur les oreillers nous avons « constaté la trace bien évidente de deux têtes, et ayant passé la main « sous les draps, nous y avons trouvé une tiédeur révélant péremp- « toirement que les susnommés étaient couchés dans ce lit lorsque « nous avons frappé à la porte. »

Memento. — *L'Art et le droit*. Sous ce titre M. Georges Verley, avocat à la Cour d'appel de Paris, publie un bulletin trimestriel des actualités judiciaires de la propriété artistique et littéraire. Ce recueil, dont la règle est de ne donner que des décisions rendues dans le trimestre, permet de connaître le dernier état de la jurisprudence.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Revue: Un nouveau journal inédit de Marie Bashkirtseff. — *Progrès* : impression d'une grande bataille navale. — *Revue hebdomadaire* : fragments d'un poème de M. J.-L. Vaudoyer. — *Revue Bleue* : le troupier russe, d'après une nouvelle de Maxime Gorki. — Memento.

Les papiers de Marie Bashkirtseff constituent une réserve intarissable. La curieuse jeune fille que c'était ! Orgueilleuse, brûlée des passions de séduire, de dominer, de comprendre autrui dans les faits et les arts, elle appliqua une étrange volonté à projeter de soi une figure irritante par le heurt de l'obscur et du lumineux qui en composent le singulier relief.

Son *Nouveau Journal Inédit* — dont la première partie a paru dans **La Revue** (15 juillet) sous le contrôle de Mme R. d'Ulmès, — la montre telle qu'à douze ans elle voulait qu'on la remarquât.

« Je suis ferme, je veux être résolue, je veux le duc de H... Je l'aime, au moins, celui là. » C'est la même enfant précoce qui écrit un peu après : « Mon Dieu ! soulage ma peine ! Je ne puis te prier davantage. »

Elle a douze ans, et cela semble une gageure qu'elle ait ressenti en femme de lettres, au point d'écrire :

Le mal fait mon bonheur. Je ne vis que de cela. Toutes mes pensées, tout est concentré là. Le duc de H... c'est mon tout. Je l'aime tant! C'est une phrase bien ancienne et passée de mode, puisqu'on n'aime plus. Les femmes aiment les hommes pour de l'argent et les hommes aiment les femmes quand elles sont à la mode et pour leur entourage.

Ce n'est pas que je puisse dire : Tel ou tel jour j'ai vu un jeune homme qui m'a plu. Je n'ai pu me rendre compte quand je l'ai remarqué. Je ne puis même me rendre compte de ces sentiments, je ne puis trouver d'expressions. Je dirai seulement : Je ne sais quand, je ne sais comment cet amour est venu. Il est venu parce qu'il devait probablement venir. Je voudrais définir cela et je ne puis.

Maintenant s'il faisait attention à moi, il penserait me faire honneur, mais alors je lui ferais voir que c'est moi qui l'honore en l'épousant, parce que je donne pour lui toute ma gloire. Mais quel bonheur peut être plus grand? Avoir tout, être une enfant adorée par ses parents, soignée, et avoir tout ce qu'une enfant peut avoir. Puis être connue, admirée, recherchée par le monde entier, et avoir la gloire et le triomphe chaque fois que l'on chante et enfin devenir duchesse et avoir le duc que j'aime depuis longtemps et être reçue et admirée par tout le monde. Etre riche par moi-même et par mon mari, pouvoir dire que je ne suis pas une bourgeoise de naissance comme le sont toutes les célébrités, voilà ma vie, voilà le bonheur que je désire. Si je puis devenir sa femme sans être cantatrice, j'en serai également satisfaite, mais je crois que je ne pourrai l'attirer qu'en étant cela.

Oh! si cela se pouvait! Mon Dieu! tu m'as fait trouver par quoi je pourrai obtenir ce que je demande. Oh! Seigneur! aide-moi, je mets tout mon espoir en toi, toi seul peux tout, peux me rendre heureuse. Tu m'as fait comprendre que c'est par ma voix que je puis obtenir ce que je demande. Donc c'est sur ma voix que je dois arrêter toutes mes pensées, c'est elle que je dois soigner, ménager et garder. Je te jure, Seigneur, de ne plus chanter ou crier comme avant.

Les enfantillages certifient la sincérité de Marie Bashkirtseff à douze ans. Ses enthousiasmes trouvent une expression digne de leur violence. Elle note : « Les toilettes sont célestes. » On m'accordera que cela vaille les excès d'imagination de nos trois mille et quelques muses contemporaines, quand elles résolvent de sauter tous les obstacle du bon sens pour conquérir un style.

La fillette prodigieuse a « lu l'Histoire sainte, les dix commandements de Dieu ». La voilà ensemencée de bon grain : elle qui ne s'oublie jamais dans les images qu'elle reçoit de l'univers, elle confesse : « J'adore Dieu dans tout. » Et elle le défend :

G... est venu et, je ne sais plus à propos de quoi, a dit que les hommes sont des singes dégénérés. C'est un petit qui a les idées de l'oncle N...

« Alors, lui dis-je, vous ne croyez pas en Dieu ? » — Lui : « Je ne puis croire qu'à ce que je comprends. »

Oh! la vilaine bête! Tous ces garçons qui commencent à avoir de la

moustache pensent comme cela. Ce sont de petits blancs-becs qui pensent que les femmes ne peuvent pas raisonner et comprendre. Ils les regardent comme des poupées qui parlent sans savoir ce qu'elles disent. Ils laissent dire, d'un air protecteur. Il a sans doute lu quelque livre qu'il n'a pas compris et dont il récite les passages. Il prouve que Dieu ne pouvait créer, car, dans les pôles, on a trouvé des ossements et des plantes glacées. Donc cela a vécu, et maintenant il n'y a rien.

Souriez ! Elle fut, en vérité, une délicieuse petite fée de l'impatience. A quatorze ans — c'est vers octobre 1875 — elle constate qu'à l'Opéra, d'où elle revient, on n'a laissé de lorgner la loge qu'elle avait pour écrin : « Je suis regardée et bien regardée. »

Oh ! femmes, femmes, vous serez donc toujours les mêmes!

Apprenez à vous conduire, sexe infâme! voyez comme il marche droit, sans peur et sans reproche et sans crainte de vous blesser, il vous maltraite, et vous le souffrez, et vous vous inclinez. Oh! vous, hommes, si vous lisez cela, sachez que je suis désolée de tout mon cœur de vous accorder une si grande importance, mais il serait de mauvais goût et de mauvaise tactique de diminuer votre valeur ; la valeur de vos ennemis augmente la nôtre. Qu'est-ce, vaincre des crétins ? Sachez, ceux qui portent des pantalons, sachez que vous avez en moi un adversaire. Je me plais aussi à vous grandir, vous, hommes, pour soutenir en moi la noble ardeur qui m'anime.

Elle parle gentiment de sa « petite vie », pour dire qu'elle compte peu d'années. Elle parle avec trop de sérieux de la condition des femmes, au temps de M. Mac-Mahon :

Misérable position féminine ! Tous les privilèges aux hommes, la femme n'a que celui d'attendre leur bon plaisir.

Je serais assez fière si je pouvais me faire sérieusement aimer de cet homme.

Volage, fou, étourdi, ruiné, calculé, méchant, capricieux, abruti par la fréquentation des mauvaises femmes ! Ses sentiments de délicatesse, d'amour vrai, d'honnêteté particulière, qui sont le duvet du cœur humain, ont été enlevés chez lui de bonne heure. Le désir d'argent prime tout chez lui, l'argent pour mener grande vie, pour entretenir le bataclan qu'il traîne à sa suite. Que les femmes sont à plaindre ! c'est l'homme qui regarde d'abord, c'est l'homme qui demande à être présenté, c'est l'homme qui s'approche le premier, c'est l'homme qui invite à danser, c'est l'homme qui fait la cour, c'est l'homme qui demande en mariage. La femme est comme ce papier, ce bon papier sur lequel on écrit ce que l'on veut. Dieu ne m'entend pas, je ne peux cependant pas douter de Dieu ! souvent l'envie m'en prend, mais je suis bien vite punie...

Ce bout de dialogue, qui ne l'a entendu ?

— ... Oh ! l'argent, il m'en faut, je prendrais n'importe quel mari, pourvu qu'il m'en donne.

— Et c'est à quinze ans qu'elle a de pareilles idées ! me dit ma tante.

— Oui, ma tante ; non pas à quinze ans, depuis treize ans, depuis toujours.

— Vous êtes folle, me dit ma tante.

— C'est aussi mon avis, mais que faire ?

Quelle femme serait devenue Marie Bashkirtseff ? Quelles œuvres eût-elle écrites ou peintes ? Elle est dans une immortalité très personnelle d'où elle semble toujours voir plus loin que les vivants. C'est beaucoup de laisser une impression analogue.

§

De M. Léo Larguier, qui analyse les Revues, dans **Progrès** (juillet) :

Cent versions contradictoires obscurcissent généralement le moindre fait, et le sens de l'actualité, seulement quelques spectateurs désintéressés, qui ne songent jamais à la gloire littéraire, le possèdent. C'est en ces témoins qu'il faut avoir confiance. L'actualité semble ne pas exister pour les contemporains ; on prête si peu d'attention aux événements du temps où l'on vit, et puis, mille contingences fâcheuses nous entourent, et on voit si peu de chose, le plus souvent.

Il me plaît de me souvenir, à ce propos, du récit de la bataille de Tsou-Shima, que me fit une grande dame russe, la comtesse Olga W...

Le paisible lecteur qui, près d'un bon feu, secoue dans une coupe la cendre d'un cigare bagué comme un ténor italien, s'attend sans doute à une effroyable peinture de ce combat où la flotte russe fut vaincue par les marins du Mikado.

Voici le fidèle récit d'un témoin :

La comtesse W... était à bord d'un transport, avec les infirmières, à quelque distance du navire-amiral. Elle en pouvait voir le pavillon écartelé de la Croix de Saint-André au grand mât.

On naviguait lentement sur une mer sournoise.

A midi, une ligne noire monta à l'horizon.

C'était l'escadre japonaise de l'amiral Togo.

Un flocon blanc s'éleva de cette ligne, et le premier obus éclaboussa la mer. Le tir se fit plus précis. Les canons russes répondirent. Mme Olga W. entendit évidemment un peu de bruit, des cris, et après quelques heures de cet exercice qui ressemblait, de l'endroit peu éloigné où elle était, à une manœuvre navale, une barque blanche venant du large s'approcha.

Elle aborda.

Mme Olga W... aperçut une douzaine de petits marins semblables à de vieux enfants jaunes et fripés ; ils avaient de petites baïonnettes droites ; et à la coupée du navire russe, un officier japonais se présenta.

Il semblait accomplir quelque visite protocolaire ; mais, en bottines vernis, en gants blancs et sa casquette plate à la main, il venait tout simplement prendre le commandement du navire et conduire l'escadre prisonnière à Tokio !

La comtesse W... m'a juré sur les saintes icônes qu'elle n'avait pas vu

autre chose, et c'étaient surtout l'élégance minutieuse du vainqueur, ses bottines glacées et ses gants impeccables, qui l'avaient frappée.

Ces souliers vernis et ces gants blancs ne sont-ils pas dignes de rejoindre les casques rompus, les armures trouées, les vieux glaives historiques et les clairons où soufflait l'Epopée ?

§

M. Jean-Louis Vaudoyer donne à la **Revue hebdomadaire** (8 juillet) des poèmes d'un art achevé : *Album d'Italie*. Nous détachons de l'un d'eux les strophes brillantes que voici :

LE COQUILLAGE

Ce coquillage du Lido
Dont l'émail a l'éclat de l'ambre
Ressuscite dans la chambre
Un fragile et charmant écho.

Je l'ai rapporté de Venise
Avec des perles en collier ;
Sa conque est comme un gosier
Où le vent marin s'éternise.

Il dit la brise et le parfum
Qui naît et court sur la lagune;
Il montre la Fortune
Qui tourne, couverte d'or fin,

Qui tourne sur la boule ronde
A côté de la Salute,
Et dans le plomb a lutté
Contre le temps et contre l'onde.

Il dit le doge et l'arlequin;
Il dit l'écailleuse sirène
Qui décorait la carène
Lorsqu'on défit le Marocain.

Il montre la gondole noire,
Balançant au pied des palais
La lanterne qu'un laquais
Faisait briller comme un ciboire.

. . . .

Il a vu Byron et Robert;
Et, un matin, sur les flots calmes,
Il a vu porter des palmes
Au cercueil de Richard Wagner.

— Je le tiens contre mon oreille :
Il parle, il chante, il est vivant;
Toute l'âme du Levant
Gît dans son écorce vermeille!

Par lui, je quitte ces climats :
Je vois, dans une apothéose,
Des drapeaux couleur de rose
Flotter à la cime des mâts;

Tandis qu'au lointain, ô surprise!
Montent dans l'azur, noblement,
Le vol, le rugissement,
De ton lion ailé, Venise!

La **Revue bleue** (8 et 15 juillet) a publié : « Le troupier russe. — Récit d'un officier », — une des plus remarquables nouvelles de Maxime Gorki.

Cet officier définit en ces termes le peuple russe, qu'il « a vu, à des milliers d'exemplaires » pendant ses onze années de services :

— Vous croyez que je vais l'accuser d'être bête. Oh! non! pas du tout, il ne l'est pas. On y rencontre des gaillards très bien doués, oui, très bien doués. Les Tartares eux-mêmes, ainsi que les différentes races qu'on trouve dans nos régiments, sont loin d'être bêtes et, mêlés aux Russes, ils se façonnent vite et pour le mieux. Mais tout cela, c'est un peuple qui ne sent pas la terre sous ses pieds, — non pas au sens que les socialistes donnent à cette expression, mais — comment m'exprimer? — en esprit pour ainsi dire. Il n'a pas le sentiment de la propriété, comprenez-vous? Il ne sent pas, comme les autres peuples le sentent, que la terre nationale est à lui. Le paysan russe travaille mal, la chose est prouvée, il sait lui-même qu'il travaille mal et qu'il peut faire mieux. Et pourquoi un homme qui ne sait ni ce qu'il est, ni où il est, ni ce qui lui arrivera demain, travaillerait-il bien? Pourvu qu'il ait de quoi manger, peu lui importe le reste. Il ne vit pas, il se nourrit... Rien de plus!... Pardon! permettez-moi d'achever!... Je sais ce que vous vouliez dire : l'instruction, la culture, etc. De quelle nécessité sont-elles à un homme qui n'a pas de foyer, et dont la profession est manuelle? Il ne songe à rien, il ne désire pas apprendre, il n'a pas besoin de cela... il n'en a pas besoin!

... Le peuple russe tout entier est nihiliste. C'est exagéré? Non, c'est la vérité. Il ne croit à rien. Rien ne l'attache à l'existence, c'est une matière impropre à la constitution d'un Etat. On n'en peut rien faire, malgré tous les efforts. C'est du gravier, quelque chose de friable et qui restera friable à jamais...

Le même officier raconte :

J'ai eu une ordonnance, un nommé Tchoukhnof, un voleur ivrogne et avarié. Un jour, il me vola des bottes; je lui pardonnai. Puis il vendit à un fripier mes vieilles épaulettes : je lui tirai les oreilles comme à un gamin et lui pardonnai encore. Vous espérez, peut-être, que le fripon s'en tint là? Que non pas!

A cette époque, je filais le parfait amour avec ma voisine, la femme d'un fonctionnaire. Nos jardins étaient adjacents, en sorte qu'elle pouvait venir chez moi nuitamment, en passant par une ouverture que cette canaille d'or-

donnance avait pratiquée dans la clôture : il suffisait d'enlever une planche, pour qu'elle pût se glisser sans peine. Une nuit, ma voisine arriva toute couverte de je ne sais quelle saleté : elle était honteuse, effrayée, sur le point d'avoir une crise de nerfs... On avait fixé à la clôture un seau plein de goudron et, quand elle avait enlevé la planche, le seau s'était renversé et elle avait été recouverte de goudron de la tête aux pieds... Qu'est-ce que cela signifiait? J'appelai Tchoukhnof et, du coup, à son regard de coquin, je devinai que c'était son œuvre. « C'est toi? » lui dis-je. Il nia. Puis il finit par avouer. J'en fus stupéfait... si stupéfait même que je ne pus le souffleter. Le lendemain, je lui dis : « Tchoukhnof, pourquoi as-tu fait cela? Par deux fois, je t'ai sauvé du tribunal, et tu sais combien les juges sont sévères pour les voleurs de ton espèce. Pourquoi as-tu agi ainsi? Réponds! »

Je n'en pus rien tirer et je le renvoyai dans le rang.

Un second exemple fourni au héros de Gorki, par un autre brosseur :

... Un jour que j'étais de bonne humeur, je lui dis d'un ton amical :

— Pourquoi fais-tu ces grimaces derrière mon dos?

Très embarrassé d'abord, il clignota des yeux, d'un air coupable; puis il se redressa. Mû par un sentiment de bienveillance envers lui, par le désir sincère de le traiter d'homme à homme, de le comprendre, je le questionnai plus amicalement encore, aussi affectueusement que je le pouvais...

Et tout à coup, je vis que Milovidof avait grandi, qu'il ricanait de tout son corps, pour ainsi dire, de la tête jusqu'aux bottes; avec une familiarité outrageante et un plaisir évident, il me répondit :

— Parce que madame vous trompe avec le lieutenant un tel, voilà déjà plus d'un mois; je l'ai vu moi-même dans le jardin, derrière le pavillon...

Et il poursuivit en employant les mots les plus grossiers, les plus brutaux... Je vous le dis, il y avait là pour lui une jouissance qui m'accablait; la jouissance de me voir jouer un rôle honteux, humiliant...

Plus tard, je lui demandai :

— Milovidof, pourquoi ne m'as-tu pas informé, dès que tu as su?

— Je ne sais pas!

Il mentait! Il savait parfaitement pourquoi. C'était parce qu'il lui plaisait de me voir dupé et ridicule.

Et l'officier de conclure, après maintes illustrations de sa thèse :

Voilà le peuple au milieu duquel nous vivons, Monsieur! Nous autres intellectuels, nous sommes pareils à un îlot au milieu de sombres vagues. Il y a des siècles qu'elles le battent, qu'elles le dévorent sans cesse, et qu'elles l'anéantissent peu à peu, insensiblement...

Ce ne sont que des pierres, mais nous sommes des êtres vivants et nous sommes effroyablement peu nombreux, comprenez-le! Nous sommes terriblement peu! Je crois que seuls, nous autres officiers, nous voyons avec netteté combien est infime le nombre de gens de bonne volonté dans le monde, en comparaison de la masse des êtres irréconciliablement hostiles, qui vivent de leur raison profonde, mais inaccessible pour nous et qui... qui attendent, peut-être, sans en avoir conscience, le moment où ils se

lèveront tous, sur toute la terre, pour nous anéantir. Il faut lutter contre eux... il faut les vaincre !...

« C'est une fantaisie ? » dites-vous. « Y a-t-il des fantaisies qui ne soient fondées sur la réalité, qui n'aient pas de racines dans la vie ?... »

Cette dernière phrase découvre nettement l'auteur, dessous cet officier désabusé qu'il nous montre épiloguant sur la troupe. Une fiction bien conduite a toujours plus de puissance évocatrice que le document. Celui-ci, le temps le dénature. Notre société ne vivra, dans l'avenir, que par les créations de quelques auteurs qui l'auront bien vue ou, mieux encore, devinée. Quels mémoires donnent un aspect plus affirmatif des mœurs du XVIIIe siècle que *les Liaisons dangereuses?* Quels représentent l'état des passions sous le gouvernement de juillet mieux que l'œuvre de Balzac?

§

MEMENTO. — *Le Correspondant* (10 juillet). — *** : « La langue française au Canada ». — « Théophile Gautier », par M. F. Strowski. — « Souvenirs des zouaves pontificaux », par M. le Gonidec de Traissan.

La Grande Revue (10 juillet). — « Le Socialisme au XXe siècle », par M. R. d'Humières.

La Nouvelle Revue (15 juillet). — « L'Assistance nationale aux mères », par MM. H. Coulon et R. de Chavagnes. — « Le Mythe d'Hippolyte », par M. Laurent Tailhade.

La Revue de Paris (15 juillet) commence la publication d'un roman posthume d'Eugène Le Roy : « L'Ennemi de la mort. »

La Raison (10 juillet). — « Mystiques et Mysticisme », par M. le Dr Legrain, aliéniste.

Le Divan (juillet-août). — M. H. Martineau : « Charles Demange ». — Poèmes de MM. D. Thaly, Léon Vérane, Pol Simonnet.

Le Jardin de France. — « La chanson populaire en Loir-et-Cher », par M. Pierre Dufay.

La Revue critique (10 juillet). — M. A. du Fresnois : « La Sorbonne et la Culture française. » — M. R. Monier : « F. Brunetière. »

Revue d'Europe et d'Amérique (juillet). — « Un véritable inédit de Balzac », produit et commenté par M. de Royaumont.

Propos (juin-juillet). — « Tragédie inconnue », par M. Saint-Georges de Bouhélier. — « Le Rêveur aux Guenilles », par M. Louis Nazzi.

Les Lions (juillet). — « Gloire à Verlaine », par M. Saint-Pol-Roux. — « Paul Fort », par M. André Salmon. — « Charles Péguy », par M. Paul Dermée.

Etudes, « revue fondée en 1856 par des Pères de la Compagnie de Jésus » (5 juillet). — « Paul Verlaine », par M. Paul Bernard.

Les Guêpes (juillet). — « Epigrammes » de M. René Dumain. — « Les filles de Racine », par M. André Sonal.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le censeur des *Annales* (*La Dépêche*, 29 juillet). — M. Brunot et le latin (*L'Intransigeant*, 23 juillet). — Une épigramme énigmatique (*ibid.*)

Voici une bien amusante histoire qui touche moins aux lettres qu'à l'art de gagner de l'argent avec les lettres, ce qui est nécessairement le but de tous les éditeurs. Elle leur apprendra que l'Eglise est toujours une puissance, et une puissance plus puissante que jamais. M. Brisson, directeur des *Annales*, revue neutre, vient de s'en apercevoir. L'Eglise ne veut pas qu'on se serve d'une telle attitude pour capter la confiance des fidèles. Disons tout de suite que les *Annales* ont capitulé, qu'elles se sont attaché, en la personne de l'abbé Lesêtre, curé de Saint-Etienne-du-Mont, un censeur théologique, tout comme au bon vieux temps. Voici l'histoire, jusqu'ici secrète, telle que je la trouve exposée par un article de M. Aulard dans **la Dépêche** :

Tout le monde, dit-il, connaît cet agréable recueil hebdomadaire, les *Annales*, qui, sans couleur politique bien tranchée, avec une vague teinte de libéralisme, et en tout respect pour les diverses forces conservatrices, amuse de nombreux lecteurs, dont beaucoup ont été jadis les lecteurs de feu Francisque Sarcey.

Or une revue pieuse a commencé contre lesdites *Annales* une campagne de dénigrement, encouragée par quelques *Semaines religieuses*.

M. Adolphe Brisson a estimé cette campagne si dangereuse pour son recueil que, le 30 juin dernier, il a adressé une circulaire confidentielle à tous les membres de l'épiscopat pour se justifier auprès d'eux et pour protester de sa bonne volonté envers l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Pour bien faire voir à Nosseigneurs qu'on calomnie *les Annales* en les accusant de libéralisme ou de modernisme ou d'une indépendance quelconque par rapport aux enseignements de l'Eglise, notre confrère leur en fera désormais le service régulier et gracieux. Nosseigneurs y pourront constater « que si *les Annales* s'adressent à des jeunes filles d'éducation et de milieux bien différents, rien, absolument rien, ne peut tant soit peu y blesser ou même y froisser la plus fervente catholique ».

La déférence de notre confrère pour les évêques est aussi ingénieuse qu'effrayée :

« Nous ne sommes pas neutres, s'écrie-il, dans le sens condamnable que l'Eglise peut attacher à ce mot. » Sans doute, dans *les Annales*, le but n'est pas directement religieux : « Mais on sent parfaitement dans notre Revue notre respect profond des choses saintes, notre désir d'une orthodoxie rigoureusement exacte lorsque nous y faisons allusion, notre esprit plein de bienveillance pour le clergé, dans lequel nous comptons des abonnés et des amis. »

Parmi les conférenciers des *Annales*, M. Adolphe Brisson cite les catholiques : MM. Maurice Barrès, Jules Lemaître (?), le marquis de Ségur,

Valery-Radot, Henry Welschinger, Ernest Daudet, baron de Maricourt, abbé Moreux, Mme G. Goyau. Les « autres » sont tous « pleins de déférence ». « Nous avons ouvert dans nos colonnes des souscriptions en faveur d'églises pauvres, nous avons publié des pages de Mgr Baudrillart, du comte d'Haussonville, des romans inédits de M. René Bazin. Nous avons la fierté et la joie de pouvoir dire qu'au contact de la doctrine morale des *Annales*, certaines jeunes filles nous ont écrit qu'elles se sentaient devenir meilleures... »

Cette tendresse pour notre sainte mère l'Eglise n'est-elle pas attendrissante? Mais M. Brisson, craignant que ses excuses ne suffisent pas à le sauver de la colère du clergé, annonce aux évêques qu'il s'est donné un censeur, un censeur ecclésiastique, et qu'avec l'assentissement de l'archevêque de Paris il a choisi pour cet office M. l'abbé Lesêtre, curé de Saint-Etienne-du-Mont.

Ce censeur a lu les publications de M. Brisson et a donné à notre confrère un certificat, en date du 29 juin 1911, où il constate que, depuis le 1er janvier dernier, « à part une ou deux observations de détail », il n'a eu à former « aucune critique sérieuse ». Il rend hommage aux intentions du directeur, « à son respect sympathique, et sincère pour la religion catholique et ses enseignements ». Sur la vue de ce certificat, M. Brisson demande à chaque évêque de « fermer désormais sa *Semaine religieuse* à des polémiques regrettables, injustes et blessantes ». C'est la conclusion de cette supplique, signée non seulement de M. Brisson, mais de Mme Brisson, qui ajoute en parenthèses : *Yvonne Sarcey*, comme si feu Sarcey lui-même, le Voltairien, apportait à l'Eglise l'hommage de son repentir et de sa déférence.

Que feront les évêques? Pardonneront-ils à M. Brisson et aux *Annales*? Ce n'est pas ce que leur conseille M. François Veuillot, qui, publiant la circulaire du directeur des *Annales* dans *l'Univers* du 18 juillet, n'y veut voir qu'un plaidoyer en faveur de cette neutralité même, que M. Brisson désavoue. Il conclut nettement contre une Revue animée d'un tel esprit : « Pour notre part, dit-il, après comme avant la circulaire de ses directeurs, nous n'hésitons pas à la déconseiller à nos amis. »

Nous craignons donc que la génuflexion de notre distingué confrère ne le fasse pas entrer en grâce. Mais cela ne nous regarde point. Ce qui nous intéresse, c'est de voir, c'est de montrer quelle est l'illusion de ceux qui considèrent l'influence sociale et politique de l'Eglise comme peu dangereuse. Le directeur d'un hebdomadaire à succès croit sa publication perdue si l'Eglise la blâme. Sous Napoléon Ier, on imposait un censeur aux journalistes qui le subissaient en gémissant. Aujourd'hui, l'Eglise obtient d'un journaliste, et d'un des plus goûtés, qu'il se donne lui-même un censeur et qu'il le choisisse ecclésiastique !

Cet article est plein d'enseignements et de renseignements. On y apprend avec bonheur que Jules Lemaître et Maurice Barrès sont des écrivains catholiques : du moins avec eux la fonction de M. l'abbé Lesêtre ne sera pas une sinécure. Quant à la puissance de l'Eglise, remarquons qu'elle ne s'exerce ici que contre tous ceux qui ne voudraient se mettre que partiellement sous son égide, qui voudraient

bien satisfaire les deux partis et en tirer toutes sortes d'avantages sans courir les risques d'une opinion. Puisque *les Annales* ont choisi, il semble que la querelle n'ait plus d'objet. Nul doute qu'illuminées, comme dirait M.de Bonnefon, par ce cierge qu'est le vénérable abbé Lesêtre, elles ne continuent leur heureuse carrière un instant menacée par l'exigence des évêques. A M.D.G.

§

M. Brunot a déclaré à M. R. Bizet, de **l'Intransigeant**, qu'il ne voyait pas en quoi le latin pouvait être utile. Si on parlait du grec ce serait différent. Mais on ne parle pas du grec. Tibulle,Properce ou Martial? Est-ce avec cela qu'on nourrira les jeunes intelligences? C'est à propos d'une « Ligue pour la culture moderne », fondée par ce professeur, que ces propos furent tenus, et quelques autres. Les arguments de M. Brunot contre le latin ressemblent beaucoup à ceux d'un boucher qui, après fortune faite, serait devenu végétarien et déclarerait sa tendresse aux petits pois et aux pommes de terre. Voilà quarante ans que M. Brunot se nourrit de latin. M. Brunot est une créature du latin. Il manque de pudeur. Sur sa ligue elle-même : « Que d'adhésions, dit-il, me viennent de tous côtés, que d'approbations ! Nous avons des écrivains comme MM. Frapié, Descaves, Poinsot ! Je vous certifie que nous sommes forts. » M. Bizet est parti médusé et méditatif.

§

Trouvé dans le même **Intransigeant**, cette énigmatique « épigramme sans méchanceté » :

Au Café de Flore, où l'on boit
Les meilleurs journaux de Paris,
Vient chaque soir R. de Bury
Suivi de Lucile Dubois.
On ne voit jamais de Gourmont,
De l'aveu de tous les garçons :
Qu'importe ! Si R. de Bury,
Qu'imite Lucile Dubois,
A pour sucrer ses feuilletons
Le miel des vôtres, ô Gourmont !

Je ne comprends pas bien, mais c'est tout de même flatteur de servir de rime !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Littérature dramatique.— Adolphe Brisson : *Le Théâtre.5e série (1910)*.— Maurice Blondel : *La Psychologie dramatique du Mystère de la Passion à Oberammergau*. — Ernest Lunel : *Le Théâtre et la Révolution*. — L.Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon, t.VII,Le Théâtre Français*. — Paul Margueritte : *Nos Tréteaux*. — Gabriel Montoya : *M. Purgon*.— Jean Destrem : *La Faute d'un autre*. — Henry Kistemaeckers : *Le Marchand de Bonheur, la Blessure* — Raoul Guns-

bourg : *Ivan le Terrible.*— Charles Guéret : *Les Deux Triomphes.* — Pierre Louit : *Porte de bois.* — Guy de la Batut : *La Lueur dans la nuit.* — Léopold Guilhot : *Le Naufrage.* — Charles Perrault et Robert Pelée de Saint-Maurice : *Peau d'âne.* — Charles de Bussy : *Une nuit de Musset.* — Louis Roya : *L'Eunuque.* — Maurice de la Perrière : *La Fiancée du Juif.* — Gabrielle Lipman : *Les Sanédrins.* — G. Espé de Metz : *70, cinq tableaux de la Guerre.* — Henri Fauvel (d'après Shakespeare) : *Cymbeline.* — Georges Walder : *La Chimère.* — Berthold : *L'Orage.* — Julien Reyne : *Le Cœur de Timandra.* — Jean-Marie Mestrallet : *André Chénier.* — G. Chennevière : *Le Printemps.* — Henry Mustière : *Rosse, tant et plus...*

Le Théâtre, cinquième série. M. Ad. Brisson y réunit ses chroniques dramatiques de la saison 1910 : *Chantecler*, *la Vierge Folle* et *le Songe d'une nuit d'amour*, *le Danseur Inconnu*, *Macbeth* à Saint-Wandrille, etc., etc.., sans compter maintes pages à propos de moindres succès ou sur l'interprétation des classiques : Molière, Regnard, Marivaux, Beaumarchais. La méthode critique de M. Brisson se fonde sur une discussion consciencieuse et une analyse précise de son sujet, qu'il mène avec une sorte de conviction calme et raisonnable ; il l'en faut louer. Il renseigne, même lorsqu'il ne peut persuader. Son indulgence excessive dans certains cas alterne avec une sévérité parfois préconçue, mais il appuie d'arguments réfléchis les motifs de tous ses jugements et c'est par cette qualité de bonne foi qu'il sait intéresser et retenir le lecteur.

Dans un sujet plus limité, M. Maurice Blondel apporte une conscience non moins certaine. Ses sentiments chrétiens lui font peut-être envisager dans un jour aisément favorable **la Psychologie dramatique du mystère de la Passion à Oberammergau** ; il faut qu'on soit sincèrement catholique, sans doute, pour l'interpréter comme il le fait, et pour la comprendre avec autant de simplicité. Vingt-huit fois, à dater de 1632, les habitants du petit bourg de Bavière ont mis en action la passion de Jésus-Christ, pleins d'une ferveur religieuse toujours également humble et profonde. Mais au public fidèle des paysans s'est adjointe désormais la cohue cosmopolite ; les traits des auteurs sont popularisés dans tous les pays par l'image, la carte-postale vante leurs talents. Comment résisteraient-ils longtemps à l'envahissement des universelles mœurs cabotines dont tout le monde de nos jours est possédé ? Selon M. Blondel, ils n'en sont pas là ; je lui souhaite de n'être pas plus déçu en 1920 qu'il ne l'a été, dit-il, en 1890 et en 1910 !

Les anecdotes pittoresques et amusantes fourmillent dans l'ouvrage de M. Ernest Lunel sur **le Théâtre et la Révolution**. A nulle époque le comédien, se voulant enfin libre et l'égal des autres citoyens, ne s'est trouvé être au même point le jouet et l'esclave d'un public à la fois plus exigeant et plus puéril. Le théâtre subissait le contrecoup des fluctuations politiques, et les spectateurs imposaient que leurs sentiments, leurs ressentiments fussent exprimés directement sur la scène : d'où conflits perpétuels, malentendus et tumultes ; le

spectacle devait être par-dessus la rampe, de la salle à la scène plus souvent, peut-être, qu'il n'était confiné sur les planches. Les théâtres se multiplient en nombre, mais ils se transforment « en arme politique ». Puis les acteurs manifestent hautement leurs opinions personnelles et s'attirent, à cause d'elles, selon les cas, les acclamations ou les huées du populaire. Les études d'Edmond et Jules de Goncourt avaient déjà fait entrevoir ces habitudes étranges ; M. Lunel en précise les particularités par son choix habile de documents souvent inédits.

De ce livre peut être rapprochée aisément la longue et minutieuse étude que, dans son histoire de **Paris sous Napoléon**, consacre au **Théâtre Français** M. Lanzac de Laborie. L'anecdote ici, le menu fait historique n'est raconté que pour illustrer l'exposé de l'étrange organisation, un peu dictatoriale, du Théâtre Français au début du XIXe siècle. Mais déjà MM. les Sociétaires ressemblaient à ceux de notre temps : ils se jalousaient entre eux ; ils supportaient impatiemment la critique des hommes de lettres, ils exerçaient mainte exigence sur les auteurs ; et surtout ils abusaient, au mépris des règles établies, de leurs congés, ils s'absentaient même sans congé pour porter en province ou à l'étranger leurs talents, sans souci des intérêts communs, et en retirer de nombreux profits.

M. Paul Margueritte, dans **Nos Tréteaux**, avec une simplicité delicieuse, narre l'histoire anecdotique des représentations que lui et son frère, durant des années, instituèrent à Valvins, à Samois, à Vétheuil et qu'ils continuent au profit de plus récentes générations, à Marlotte. Paul Margueritte inventait des pantomimes : *Pierrot assassin de sa femme ; Amoureux de la Lune*, etc. ; il nous en donne le canevas ; Victor Margueritte rimait joyeusement, *Sémiramis*, *Cléopâtre*, de pittoresques et somptueuses charades dont nous retrouvons ici le texte. Le public se combinait, populaire et lettré, des villageois des environs, des amis comme Elémir Bourges ou Jean-Marie Mestrallet. Stéphane Mallarmé plus d'une fois composa tel triolet pour saluer l'arrivée d'un hôte, ou tel sonnet qui convie le public à ces fêtes :

Par un soir tout couleur de topaze et d'orange,
Leurs espoirs reflétés dans ce riche tableau,
De gais comédiens, suivant le fil de l'eau,
Ont débarqué la joie au seuil de votre grange.

Aucun toit si grossier ne leur paraît étrange,
Ils le peuvent changer vite en Eldorado,
Pourvu qu'au pli naïf qui tombe du rideau
La rampe tout en feu mêle l'or d'une frange.

Ainsi le doux concert qui cessa quand je vins
N'était pas, croyez-m'en, ô peuple de Valvins,
Le désespoir d'un veau pleurant hors de la salle,

Mais avec ses cinqs doigts, par la gamme obéis,
La chanson que du cœur d'un violon exhale
Un jeune homme de bien, natif de ce pays.

§

Monsieur Purgon, comédie en un acte, en vers, de M. Ga-
briel Montoya, fut représenté le 15 janvier 1911, pour l'anniver-
aire de Molière; **la Faute d'un Autre**, de M. Jean Destrem, le
 janvier 1911, à la Comédie-Française; **le Marchand de
Bonheur**, de M. Kistemaeckers, au Vaudeville; **la Blessure** à
'Athénée. Les qualités de ces diverses pièces, si on les lit après les
voir vues, ne se démentent pas; elles valent plus par des côtés
ramatiques que par une essentielle valeur littéraire. Il en est de
nême d'**Ivan le Terrible**, que M. Raoul Gunsbourg à la repré-
entation fait soutenir par la musique que lui-même a composée, et
u poème **les deux Triomphes** interprété, aux arènes de Bé-
iers, avec la musique de M. Déodat de Severac, le 21 août 1910.

§

Les pièces non jouées sont innombrables! Voici, de M. Pierre Louit,
ne fantaisie, en 2 actes, un peu lourde : **Porte de Bois**; M. Ro-
ert Pelée de Saint-Maurice s'est associé Charles Perrault pour tirer
e **Peau-d'Ane** une abondante « féerie mêlée de symphonies et de
hants »; M. Guy de la Batut nous intéresse à la misère des aveu-
les par son poème dramatique en 3 épisodes, qu'il intitule : **la Lueur
ans la nuit**; M. Léopold Guilhot, dans **le Naufrage**, s'in-
igne contre les méchants et gémit sur ce qu'il dénomme *les Angois-
es du cœur;* le problème de la repopulation, le « crime » d'éviter
'être enceinte inspire à la générosité indignée de M. Louis Roya
n drame en 2 actes (tout mêlé de vers de Victor Hugo) : **l'Eunu-
ue**, « œuvre de propagande », à laquelle « l'auteur, M. Louis Toesca,
rofesseur de Philosophie à Joigny, donnera incessamment la large
ublication qu'elle comporte »; M. Charles de Bussy, approuvé dans
ne lettre-préface par M. Jules Claretie de l'Académie française,
xalte, dans **Une Nuit de Musset**, le caractère et le génie pas-
onné du poète des *Nuits;* M. Maurice de la Ferrière, dans **la
Fiancée du Juif**, Mme Gabrielle Lipman, dans **les Sané-
rins**, combattent, poussés par leur générosité courageuse, l'odieux
réjugé antisémite et dénoncent la hideur stérile et bête des préven-
ons de race; par malheur, tout comme M. G. Espé de Metz dans
s 5 tableaux de guerre qu'il dénomme :... **70**, les sujets qu'ils
t choisis dominent, oppriment leur pensée; ils mènent une démons-
ation qui peut avoir sa valeur propre, ils se soucient peu de faire
ne œuvre d'art.

De la plupart de ces pièces il peut être affirmé qu'elles ne sont pas

inférieures à presque toutes celles qu'ont montées des directeurs de théâtre : pourquoi avoir accepté les unes et refusé les autres ? Le choix peut paraître souvent injustifié et hasardeux.

§

Reste le théâtre en vers. Qui nous rendra le théâtre en vers ? Certes depuis Banville des œuvres telles que nous en ont donné, par exemple dans le Polyphème Samain, dans *le Roi Dagobert* M. André Rivoire, ou, avec toute cette subtilité étrange encore incomprise, M. Henry Bataille, permettent d'espérer encore et d'attendre, mais les efforts des poètes ne sont pas encouragés ; les directeurs les dédaignent, les acteurs et le public se refusent à en goûter la grave beauté.

Henri Fauvel, qui, au dire de ses préfaciers, MM. Amédée Coignet et Georges Ackain, est « le premier de nos poètes après Rostand », a mis d'après Shakespeare, **Cymbeline** en langue française, traduisant en vers les scènes en vers et en prose les scènes en prose. Nulle entreprise n'est plus louable ; il est à « souhaiter que le directeur d'une de nos grandes scènes parisiennes ait à cœur » d'en tenter la représentation.

La Chimère, de M. Georges Walder, étant un « drame de la lutte pour l'art », les personnages en sont justement appelés : *le Poète, le Propriétaire, l'Inspiratrice* et *l'Amante*. C'est une revendication hautaine et ardente des droits absolus de la Pensée.

La saynète, signée Berthold, **l'Orage**, est bien faite pour plaire dans les salons ; il serait difficile d'y rien louer, il est impossible d'y rien blâmer. M. Julien Reyne, préfacé par M. Victor-Emile Michelet, montre dans **le Cœur de Timandra** une verve abondante et facile non dépourvue de grâce, de rythme et de beauté.

Sérieusement étudié, réalisé avec un souci égal du lyrisme et de l'exactitude, l'**André Chénier** de M. Jean-Marie Mestrallet démontre assez topiquement la parfaite inutilité de cet art biographique ou critique, où la part de l'invention balance forcément d'inquiétante façon la part de la documentation. Néanmoins, le respect et l'admiration que l'auteur professe pour le divin poète a empêché qu'il dénature son caractère et fausse la simplicité radieuse de ses attitudes naturelles.

C'est un grand effort que, pour ses débuts je crois, en nous donnant ce large, ce curieux poème dramatique : **le Printemps**, M. G. Chennevière a réalisé. Si on y sent à l'excès la double influence de M. Francis Jammes et de M. Jules Romains, du moins la pensée se dégage des rythmes et des images avec une netteté qui laisse présager pour l'auteur un avenir illuminé de glorieuses promesses. Je suppose M. Chennevière assez jeune, malgré la maturité évidente de ses intentions, pour se trouver bientôt ingénûment une force personnelle d'expression.

Quant à M. Henry Mustière, « licencieux ès-lettres », préfacé par Jean Bertot et « postfacé » par M. Georges Polti, il mène avec un train étourdissant son énorme et amusante « parodie en 3 actes roïques (?) et un seul tableau, non représentée sur le Théâtre de Porte-Saint-Martin en 1910 ». Qu'en dire que ne dise mieux le re qu'elle porte : **Rosse tant et plus... ?**

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Richard Wagner : *Ma Vie* (Plon, Nourrit et Cie, éd.).

Ma Vie. C'est un titre redoutable à toute époque, et surtout à la ôtre, pour un volume offert à l'achat du public. Et d'autant qu'il ne agit point ici d'un ouvrage ayant un caractère littéraire analogue celui des *Confessions* ou des *Mémoires d'Outre-tombe*. Ce sont ut bonnement des souvenirs et confidences dictés au hasard du isir à celle qui fut « sa femme et son amie », par un homme dési- nt simplement raconter son existence sans nul autre souci qu'une véracité absolue ». Cet homme étant Richard Wagner, l'entreprise apparaît évidemment pas présomptueuse à priori. La vie privée ême des grands hommes ne leur appartient pas. L'indiscrète posté- té veut tout connaître d'eux. Cependant, au moment de se livrer nsi tout entier et prévoyant la publication de ces pages, il semble ue Wagner se soit senti étreint d'une sorte de pudeur craintive, et ue, en s'adressant aux « quelques amis éprouvés » auxquels il les mmuniqua de son vivant, il fasse appel aussi à la « pure sympa- ie » des lecteurs à venir. La précaution était bien superflue. Ce n'est as avec la curiosité du document qu'on ouvre ce livre, mais avec la iété émue, presque la tendresse qu'on garde à la mémoire d'êtres més et disparus, auxquels on tint étroitement par les liens du œur et du sang. Celui qui a créé ses impérissables chefs-d'œuvre e fut pas seulement un des plus superbes génies qu'ait vus surgir humanité, son ombre s'est assise et demeure à jamais au foyer de hacun, y apportant les joies et les consolations de la beauté, la bonne resse des enthousiasmes et la radieuse sérénité de la contemplation olitaire. On dirait d'un aïeul aventureux et légendaire qu'on se ppelle en souriant avec des larmes dans les yeux, en évoquant ses xploits inouïs, ses infortunes, ses singularités, ses foucades, et qu'on oudrait ravoir pour l'embrasser, lui redemander des détails, le egarder et l'écouter à genoux. Et voici précisément qu'il revient auser en famille, se confesser sans apprêt, sans détour : *Ecce homo*. et *homo*-là n'est certes pas ordinaire. On savait déjà beaucoup de hoses sur Wagner, mais aucune de ses biographies n'égale en cuité ce récit personnel qui, pour ce premier tome, s'arrête à 1842.

L'impression est troublante. On éprouve que, jusqu'à vingt-neuf ans, celui qui devint Richard Wagner se lança, évolua et s'agita dans la vie un peu à la manière d'un hanneton bourdonnant à l'aveugle et se cognant partout à tort et à travers. Son tempérament fut d'ailleurs, à cet égard, fâcheusement secondé par les circonstances. Orphelin de père peu après sa naissance, privé dès sa septième année de celui qui épousa sa mère veuve, duquel il porta quelque temps le nom et était probablement le fils, abandonné désormais à peu près à soi-même, il grandit et se développa au petit bonheur. Son éducation fut à tout point de vue irrégulière, incomplète, aussi dénuée de perceptible but que de la moindre direction. Il n'apprend pas grand'chose et seulement ce qui lui plaît. Il s'inscrit à l'Université surtout pour faire partie d'une corporation d'étudiants, en porter les couleurs et la coiffure et en mener la vie de jeu et de soulographie. Il s'y abrutit quelque temps. Cependant, parmi tout ce désordre, deux passions le dominent et s'imposent à lui : la poésie et la musique. Et comme il n'aime pas apprendre, il s'instruit tout seul en copiant des partitions de Beethoven et produit hâtivement. Vers dix-sept ans, sa chance lui fait rencontrer Christian-Théodor Weinlig, qui met à son enseignement la condition de six mois d'assiduité continue. C'était demander beaucoup à l'impatient autodidacte. Il ne lui en fallut pas plus pour étonner son maître, et jamais depuis le musicien Wagner ne fréquenta la scolastique. Alors, il écrit des sonates, des ouvertures, des symphonies, puis, compose son premier opéra, *les Fées*, et, autant pour faire jouer celui-ci qu'afin d'acquérir son indépendance, il se décide à la profession de chef d'orchestre de théâtre. Pour ses débuts, il tomba mal. On lui avait indiqué une troupe de Magdebourg en tournée d'été dans une ville d'eau voisine. Il trouve à Lauchstaedt un directeur insolvable et déconsidéré, un rustre de régisseur qui lui parle en mangeant des cerises dont « il crache les noyaux avec un bruit abominable ». Ecœuré, Wagner va partir, mais il y veut mettre des formes et refuser par lettre. Il simule donc un acquiescement ambigu et la nécessité d'un retour momentané à Leipzig pour régler ses affaires. Cela n'empêchant pas de choisir tout de suite un domicile, il se prête à la comédie. Un jeune acteur le conduit complaisamment « à la meilleure maison qu'il connut dans la ville », et juste sur le pas de la porte, il le présente à l'une des locataires, « Mlle Minna Planer, la première amoureuse de la troupe », qui se rendait à une répétition. C'était une gracieuse et fraîche créature, au maintien réservé, à la mise décente et soignée, aux mouvements d'une calme assurance. Un regard, une parole aimable, un sourire, et le cœur de Wagner est pris, tandis que Minna s'éloignait « d'un pas tranquille et fier ». Ce fut le coup de foudre. Pour habiter auprès de celle qu'il vient à peine d'entrevoir, Wagner loue aussitôt un appartement et accepte

out. Il la suivra à Magdebourg et ailleurs, se vouant à une exisence de déboires et d'humiliations dans un milieu grossier, inculte, lépourvu de tout idéal artistique, se sachant dédaigné et exploité de lirecteurs qui payaient peu ou pas du tout. La liaison qui s'ensuivit entre Wagner et Minna fut bientôt orageuse. Il s'était vite aperçu que sa conception de l'art restait pour elle lettre morte, mais ils ne lifféraient pas moins à propos de certaines délicatesses d'âme, de onduite et de mœurs. La vivacité de caractère de Wagner déteignant vraisemblablement peu à peu sur sa compagne, il en résulta es scènes violentes où, nonobstant son « vernis » de distinction rtificielle, les origines de Minna se décelaient en expressions populacières. Bref, la vie commune finit pour eux par être « une véritable torture ». Et pourtant, c'est alors qu'à vingt-trois ans, criblé de ettes, harcelé par ses créanciers innombrables, Wagner l'épousa à 'ragheim, le 24 novembre 1836. La veille de la cérémonie, ils 'étaient querellés avec emportement dans l'antichambre du pasteur ui allait les unir le lendemain. Le voici donc lié pour toujours à ne femme incapable de le comprendre, et que peut-être même il lui tait difficile d'estimer.

Le dénouement déconcerte assez péniblement. Wagner et Minna nariés, cela fait un peu l'effet du rêve et de la réalité côte à côte, nais la réalité la plus vulgaire, la plus banalement pratique et goïste. Fille d'un petit industriel saxon ruiné par la déconfiture d'un ros client, la beauté de Minna lui valut d'être séduite et rendue nère à dix-sept ans. A l'heure où Wagner s'en amouracha, elle était arvenue à se créer une situation modeste, l'exposant fatalement à es compromissions de tout genre, et il ne semble pas qu'elle ait amais repoussé avec indignation l'idée d'en assurer l'équilibre instable par les discrets subsides d'admirateurs éventuels. Dès avant le nariage, la jalousie de Wagner ne fut sans doute pas injustifiée, et our d'autres causes que la découverte de certaines correspondances ntérieures, qui pouvaient l'éclairer sans ambages sur la mentalité e Minna. Préoccupée par-dessus tout de « sa position », prévoyante, visée, peut-être inconsciemment calculatrice, elle ne tenait qu'à auvegarder les apparences en affectant le ton et les allures d'une ersonne « comme il faut ». Minna éprouva-t-elle jamais quelque mour pour Wagner? Celui-ci, même aux meilleurs jours, n'ose as affirmer plus qu'une amitié sincère, raisonnable, un peu ahurie ar des divagations pour elle saugrenues, inquiétée par un optimisne trop souvent démenti par les événements. Il explique l'empire ue, quand il la connut, elle exerça sur lui par « la simplicité et la ranquillité du caractère » de Minna, la bienfaisante intervention de on « calme naturel dans le décousu des pensées d'un artiste à la echerche de son idéal » — et aussi impétueux que Wagner. Cette

sérénité était faite évidemment pour beaucoup de l'expérience désa-busée qui s'acquiert à l'école du malheur, mais, non moins sûremen peut-être, aussi d'un « égoïsme naturel » qui, chez Minna à peine en possession d'un foyer, se manifeste assez cyniquement. C'est la plus triste page du douloureux *Roman comique* où s'était embarqué Wa-gner. La détresse des nouveaux époux était extrême, et il est poignan de lire Wagner avouer que, malgré ses reproches et ses colères Minna obviait à la dureté des privations « en profitant de la sympa-thie qu'elle inspirait » aux habitués du théâtre et des coulisses. Enfin six mois après la noce, elle abandonne froidement l'homme qui sachant son passé, lui a donné son nom, et se sauve à Dresde où un riche négociant de Kœnigsberg va la rejoindre. C'est l'aventur vénale et brève dans toute la candeur de sa brutalité indifférente Tout de même, voire en train de jeter sa gourme turbulente, un Wagner méritait mieux du sort. Il pardonna pourtant ; apitoyé pa une lettre éplorée, il reprend l'infidèle dont peut-être il ne pouvai plus se passer, et l'entraîne avec lui dans la plus baroque équipée d sa carrière mouvementée. Le voyage de Wagner à Paris est bien l plus effarante démonstration de l'incorrigible et imprévoyant opti-misme qui l'aveuglait sur toutes réalités. Il part à la conquête artis-tique de notre capitale sans autre bagage que quelques œuvres d jeunesse et le manuscrit d'un Rienzi fort loin d'être achevé. Il sem-ble avoir lui-même eu le sentiment vague d'agir ici comme un étour-neau. Il prend le chemin des écoliers, va par mer de Riga à Londre et flâne à visiter la ville. A Boulogne, où il rencontre Meyerbeer, i s'attarde pareillement, indécis, plus troublé à mesure qu'il approche Il arrive à Paris de la sorte à peu près démuni d'argent, se log « dans la rue étroite de la Tonnellerie », au quatrième étage d'u hôtel orné d'un buste et de cette inscription : *Maison où naqui Molière*. Et quand, de la fenêtre de leur petite chambre meublée Minna et lui contemplent « la prodigieuse fourmilière » de cett foule inconnue, étrangère, ils « se demandent avec effroi ce qu'il « sont venus chercher là ».

On sait que Wagner n'y trouva que des déceptions et la misère et impartialement on ne peut guère en accuser que lui ; car, encor une fois, il n'apportait avec soi aucune production terminée propr à le signaler péremptoirement à l'attention pas plus des éditeurs qu des artistes et du public. Lui-même en fournit d'ailleurs la preuve en racontant que le vieil Habeneck lui ayant aimablement propos de faire jouer un de ses ouvrages aux répétitions d'orchestre de Concerts du Conservatoire, Wagner ne put présenter autre chos que son Ouverture de *Christophe Colomb*. En somme, s'il confond souvent avec des promesses formelles les précautions de notre poli-tesse, Wagner fut alors plutôt bien accueilli chez nous. L'introduc

ion de Meyerbeer le mit immédiatement en rapport avec Duponchel, Scribe, Schlesinger et Pillet, et s'il ne réussit pas auprès d'eux à réaliser des espérances que n'appuyait encore rien de tangible, on le conçoit assez facilement. Mais ce fut sans doute dans une intention très sincèrement bienveillante que Schlesinger, outre des articles rémunérés pour la *Gazette musicale*, commanda à Wagner les fameux arrangements de *la Favorite*. Le récit est profondément émouvant de la vie d'expédients, d'illusions aussitôt détrompées, de besognes fastidieuses, de déménagements affolés, que mena durant trois années l'imprudent voyageur, sans autre réconfort intime que l'affection de quelques amis, la plupart Allemands et aussi pauvres que lui, tandis que Minna faisait le ménage et la cuisine. Cependant le séjour de Wagner à Paris lui fut précieux. Il semble que ce soit là qu'il ait pris conscience de son génie. Ses fonctions « insipides » de chef d'orchestre, en des théâtres dont les directeurs n'admettaient que la pire musique à succès, avaient inconsciemment corrompu sa sensibilité, « avili son goût artistique ». A Paris, il se ressaisit, se retrempe. L'admirable exécution de la *Neuvième Symphonie* au Conservatoire en fut la première occasion. Elle apparut à Wagner une révélation dont il proclame « la puissante influence sur la nouvelle phase de son développement d'artiste ». Plus tard, il connut Berlioz, entendit *Roméo et Juliette*, la *Symphonie fantastique*, *Harold* : et « un monde nouveau » s'ouvrit pour lui. Il était venu dans le dessein de faire des opéras selon la formule franco-italique, procurant renommée et bénéfices, et c'est à quoi il destinait *Rienzi*. Sans doute, il achève ici cet ouvrage, mais d'autres aspirations le tourmentent. Entre temps, il compose l'Ouverture de *Faust* qu'i remania depuis, et bientôt c'est la libération définitive. Une fièvre créatrice l'isole de toutes contingences. A Meudon, dans le plus complet dénuement, il écrit *le Vaisseau Fantôme* en sept semaines. Enfin, au moment même où « une insconsciente impulsion » réveillait en lui le Germain, un livre « lui tombe par hasard entre les mains ». Il y découvre la légende de *Tannhaeuser* avec un résumé de l'épopée de *Lohengrin*. Et, encore une fois, « un monde nouveau s'ouvre à lui ». Il est remarquable que ce soit à Paris tout d'abord que Wagner se révéla « musicien allemand » à soi-même et au monde. Il n'est pas moins intéressant de constater que ce fut sur notre art national que le génie de cet Allemand exerça l'influence la plus forte et la plus féconde. Si la petite villa de Meudon n'a pas disparu, on devrait bien y apposer une plaque commémorative. L'événement est certes mémorable.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Fra Angelico de Fiesole : *L'Œuvre du Maître* (xxxvi + 254 p in-8, 327 gravures, Hachette, 12 fr.). — Titien : *L'Œuvre du maître* (xxxviii + 282 p. in-8, 284 gravures, Hachette, 12 fr.). — René Schneider : *Botticelli* (128 p. in-16, 24 gravures, H. Laurens, 2 fr. 50). — Roger Peyre : *Téniers* (128 p. in-16, 24 gravures, H. Laurens, 2 fr. 50).— Jean de Foville : *Les Della Robbia* (128 p. in-16, 24 gravures, H. Laurens, 2 fr. 50).— E. Bertaux : *Donatello* (254 p. in-16, 24 gravures, Plon, 3 fr. 50). — Marcel Reymond : *Le Bernin* (204 p. in-16, 24 hors-texte, Plon, 3 fr. 50).—Charles Magny : *La Beauté de Paris*, 174 p. in 8, 2 hors-texte, Bernard Fignol). — René Jean ; *Les Arts de la terre* (480 p. in-8, H. Laurens).

La collection des *Classiques de l'Art* publiée en France par la maison Hachette vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes consacrés à **Fra Angelico de Fiesole** et au **Titien**. Fra Angelico de Fiesole est par excellence le peintre de l'Annonciation. Ce sujet charmant convenait à son tempérament gracieux et poétique ; il l'a repris fréquemment et d'exquises variantes s'en voient à Florence, au Prado, à Cortone, à Pérouse, à Montecarlo, dans le Val d'Arno. Cette dernière est parmi les plus belles, avec les exemplaires de Cortone et de Florence. Là du reste on peut voir comment la conception de l'artiste s'est peu à peu enrichie. D'un fond de miniaturiste, il passe à un fond d'architecture, et il obtient le plus agréable effet en opposant la légèreté ferme des colonnes aux courbes des figures. La Vierge de l'étage supérieur de Saint-Marc à Florence est l'une des plus délicieuses créations de l'artiste, et l'une de ses plus heureuses fresques. Il est curieux de constater que cette conception et ce thème aient été repris par l'un des plus inquiets de nos peintres contemporains, et que l'*Annonciation* ait fait au xxe siècle le sujet d'une des meilleures toiles de George Desvallières.

De la naïveté touchante de Fra Angelico à la maîtrise absolue du Titien, la distance est assez grande. Tous les procédés linéaires des primitifs sont abandonnés, et à l'exemple de Giorgione, le Titien voit les formes par grandes masses d'ombre et de lumière, au lieu de les voir par le contour. C'est toute la conception picturale moderne qui s'affirme en ses œuvres. Et si l'on peut s'étonner de voir un Desvallières suivre l'exemple d'un Angelico, il est par contre fort logique de trouver à la suite du Titien ou du Giorgione, un Manet. Le nouvel ouvrage qui vient d'être consacré au grand maître vénitien contient la reproduction de toutes ses peintures connues : c'est donc un recueil extrêmement précieux. Ici, comme dans le volume consacré à l'Angelico, une préface précise et abondamment documentée donne sur la carrière artistique du peintre toutes les indications nécessaires.

Trois autres volumes viennent de paraître dans la collection des *Grands Artistes*. M. René Schneider étudie *Botticelli*, M. Roger

yre *Téniers*, et M. Jean de Foville les *Della Robbia*. On commence ıreusement à revenir un peu de l'engouement dont avait récemnt bénéficié Botticelli. Son art a toute la sécheresse florentine, sans robustesse de métier de Ghirlandajo, sans la douceur de modelé Vinci. Et sans le rendre responsable de la médiocrité encombrante l'école préraphaélite anglaise, il est juste de remettre Botticelli à ı rang, c'est-à-dire au second plan. M. Schneider aime l'artiste ıt il parle, et c'est trop naturel pour qu'on lui en fasse grief. Mais se garde pourtant de l'éloge excessif, et en ce sens on ne peut que ouer. On lira également avec profit les pages de M. de Foville · les terres cuites émaillées de Luca et Andréa della Robbia, et l'éle précise consacrée à Téniers par M. Roger Peyre ; le petit maître mand y est suivi dans toute sa carrière et un heureux choix d'illustions contribue à nous le faire mieux connaître.

Parallèlement à la collection des *Grands Artistes*, celle des *ıîtres de l'art* poursuit sa revue des artistes de tous les temps. s deux derniers ouvrages sont consacrés à deux sculpteurs, à **Doıtello**, qu'étudie M. E. Bertaux, au **Bernin**, que défend avec ıucoup de conviction M. Marcel Raymond. On sait que le Bernin appelé à Paris en 1664 pour travailler au Louvre, mais les artectes français virent avec défiance cet étranger, et Claude Perıtfut, en fin de compte, chargé de construire la Colonnade. C'est n des monuments qui contribuent à cette **Beauté de Paris** i fait le sujet du livre de M. Charles Magny. L'auteur s'y est éoccupé de rechercher les textes des ordonnances et règlements atifs à cette question. Une importante partie historique sert de out à cet ouvrage ; on y voit que, dès 1605, Henri IV insistait ns un édit sur les conditions imposées aux propriétaires riverains la place Royale (aujourd'hui place des Vosges) et c'est du reste âce à ces mesures que la ville de Paris put obtenir gain de cause ns un procès récent. C'est encore Henri IV d'ailleurs qui, par lets patentes du 28 mai 1607, céda au président Achille, de Harlay s terrains dépendant du domaine royal à charge d'y ménager une ıce (la place Dauphine) et d'y construire des maisons d'une aritecture déterminée. Sans suivre l'auteur dans le détail d'une cumentation abondante, il faut dire cependant que son livre n'est s seulement d'un historien, et d'un juriste, mais aussi d'un homme erti que passionne la beauté de sa capitale.

Voici comment M. Bertaux parle de Donatello :

Le monde où Donatello a vécu est un monde de formes, qu'il a vu cour de marbre, de bronze ou d'or, et parfois étoilé de mosaïques. Pour ıquérir ce monde, le sculpteur a appris tout ce que pouvait apprendre homme de son temps. Les marbriers de Santa Maria del Fiore et d'Or ı Michele lui ont montré ce qu'ils avaient retrouvé dans la statuaire ro-

maine : la solidité robuste d'un corps d'homme. D'autres marbriers et des orfèvres lui ont enseigné comment le bas-relief pouvait rivaliser avec la fresque. Brunellesco lui a donné des leçons d'architecture et de perspective. Enfin Donatello a vu et touché les antiques de Rome et de Florence, ceux qui restaient à demi enterrés dans les ruines et ceux qui étaient vénérés comme des reliques dans le palais des Médicis : sarcophages, statues, bronzes, camées, intailles...

Les maîtres et les modèles les plus divers ne lui ont servi qu'à le conduire vers les spectacles changeants de la vie. C'est de la vie qu'il tire, pour les fixer dans le marbre et le bronze, ces aspects qu'aucun sculpteur n'y avait vus : portraits de la vieillesse et de la misère physique, d'une vérité si imprévue et si amère, et dont on a cherché en vain le modèle dans le réalisme du Nord; foules dont il a rythmé le tumulte, sans l'arrêter, et qui s'agitent devant nos yeux avec la puissance dramatique des vagues...

Les **Arts de la Terre** comprennent l'étude non seulement de la céramique, mais aussi de la verrerie, du vitrail et de l'émaillerie. M. René Jean, conservateur de la bibliothèque Doucet, s'est acquitté de la tâche difficile de traiter avec agrément ce sujet un peu aride. Il étudie les poteries d'Extrême-Orient, montre l'influence de la Chine sur la Perse, puis celle de la Perse sur les céramistes occidentaux. Naturellement la partie relative à la France est l'une des mieux développées. Après avoir rappelé que, dès le xve siècle, les flacons de Beauvais, vantés par Rabelais, étaient célèbres, et que les poteries du Beauvaisis, notamment celles de Savignies, constituaient, même au temps de l'engouement pour les faïences italiennes, des présents royaux, M. René Jean passe en revue les faïences d'Oiron, de Rouen et de Nevers. Son livre, abondamment illustré, est complété par des tables et des bibliographies qui en font un manuel précieux pour les érudits et les amateurs.

Memento. — M. A. Van Gennep vient de publier des *Remarques sur l'imagerie populaire* extraites de la *Revue d'ethnographie et de sociologie*, et il y est conduit à faire quelques constatations intéressantes. « En premier lieu le terme « image populaire », écrit-il, est d'une inconsistance désespérante. Ces images ne sont pas la production directe et spontanée du peuple ; le plus qu'on puisse dire, c'est que, au début, et plus longtemps dans certains coins plus isolés, comme la Suède, la Russie, il y a eu des graveurs sur bois d'origine vraiment populaire, travaillant pour le peuple et dans un milieu « peuple ». Mais cette production a été très vite centralisée par des éditeurs proprement dits, spécialisés dans ce genre d'imprimerie. Ces éditeurs ont eu parfois leurs graveurs particuliers; ainsi la maison Pellerin, d'Epinal, a fait longtemps travailler Georgin, dont on peut dire que la série des batailles est une œuvre vraiment originale, bien adaptée au but et à la clientèle visés. Mais ce qu'on appelle « populaire » dans ce cas, c'est un facies particulier, un groupement des détails différant de la perspective réelle, un sertissage des figures à l'aide de gros traits, un coloriage par teintes plates. Ces procédés techniques ont été remis à la mo

puis une vingtaine d'années, et je signalerai, parmi les meilleures œuvres une orientation populaire voulue, les curieuses estampes et illustrations Max Elskamp. Il faut reconnaître que, à ne se placer qu'au point de e de la technique du dessin et de la peinture, le terme « populaire » sera quivalent de « simplifié, stylisé et fruste », par opposition à « raffiné, haronieux et exact. »

La publication du *Dessin par les grands maîtres*, dirigée par MM. Louis ımet et Yvanhoé Rambosson, se poursuit avec succès. Déjà les noms de oypel, Poussin, Canaletto, Watteau, Prudhon ont figuré aux sommaires; dernier fascicule contient des dessins de Greuze, Carrache, Corot et llot, dont les panneaux d'arabesques sont, comme l'écrit M. Louis Lumet, parfaits modèles d'entente décorative. « Enlevés de verve, au trait de ume, avec une extraordinaire liberté de main, ils sont assez complexes, argés de motifs, mais d'une si heureuse répartition, d'une connaissance juste de l'emploi des surfaces qu'on peut les lire avec aisance, et qu'ils nt parmi les pages les plus claires de l'art décoratif français. » Dans *Art flamand et hollandais*, M. Max Rooses étudie un tableau d'Adam n Noort, et M. Aty Brunt retrace la carrière de James Ensor; dans la *evue de l'Art ancien et moderne*, M. Paul Durrieu raconte les aventures deux splendides livres d'heures ayant appartenu au duc Jean de Berry, M. Durand-Gréville essaie de démontrer qu'il y a eu deux artistes du om de Petrus Christus.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Alfred Kerr : *Das neue Drama*, Berlin, S. Fischer, M.6. — Franz Nabl : *Narntanz*, Berlin, Egon Fleischel u. Co., M. 3.50. — E. von Bonin : *Das Leben der enée von Catte*, Berlin, ib. id., M. 3.50. — Friedrich Werner von Oesterén : *'aria mit Musik*; Berlin, ib. id. M. 3. — Hans Wolf : *Pariser Novelletten*, eipzig, B. Hermann, M. 2. — Alfred Bock : *Le Napoléon*; Moulins, Cahiers du entre, 2.50. — Memento.

Das neue Drama. — M. Alfred Kerr a fait paraître une nouelle édition de son copieux ouvrage sur le *Drame nouveau*. Ce sime recueil de comptes rendus, publiés au jour le jour dans un jourıl berlinois, est présenté par l'auteur comme le premier volume une série intitulée *Davidsbündler-Schriften*. M. Alfred Kerr t un impressionniste. Ne nous laissons pas aller à chercher dans ces ges abondantes des théories esthétiques ou littéraires. L'humeur ı moment inspire ici les louanges ou les éreintements. Mais il faut ur oser ainsi affirmer ou nier le talent, sans obéir à une directive, ie profonde culture littéraire et un goût très sûr. M. Kerr les posde tous deux. Son style capricant a naguère provoqué de l'ahurisment chez les bons bourgeois teutons, habitués à de pesantes disrtations. Aujourd'hui on s'est habitué à ces petites phrases cours, où le verbe fait généralement défaut et le moindre plumitif qui ebute dans quelque obscur canard veut affirmer sa supériorité en ignant de gros substantifs. Certes, la phrase allemande a besoin

que l'on y pratique des coupes sombres pour lui donner de l'air Mais de là à brouiller toutes les règles de la syntaxe, à jongle avec les mots, jusqu'à ce que ceux-ci finissent par se chevaucher dan un chaos sans nom, il reste encore beaucoup de marge.

M. Kerr a assumé une tâche très méritoire en soutenant d son autorité ses jeunes amis de *Pan* dans la lutte pour l'art libr et contre la police berlinoise. Sachons-lui en gré et relisons, aprè avoir surmonté le premier ahurissement, ses notes sur le théâtre con temporain, pour y fortifier notre conviction que la production dra matique en Allemagne est arrivée actuellement à son niveau le plu bas.

§

Narrentanz. — Nous avons dit, à propos de son premie roman, tout le bien qu'il fallait penser du jeune écrivain autrichie qui signe Franz Nabl. Le voici qui se présente avec un volume d nouvelles qui tient toutes les promesses qu'il avait faites. Il met au ser vice de sujets parfois fort scabreux une imagination très colorée et u sens extrêmement aigu de la composition. La mise en valeur de détails, la gradation, la pointe, voilà les qualités d'une bonne nouvelle et M. Nabl sait intéresser le lecteur aux types très variés qu'il me en scène. Voyez, par exemple, cette pièce de 50 pages qui s'intitul *Comédie*. Le jeune Otto Boldewin est certainement très sincère dans son amour pour la belle Anna et dans sa volonté d'en finir ave la vie en aussi charmante compagnie, puisque aussi bien les fonds lu manquent pour continuer décemment à affronter les difficultés d l'existence. Mais, après une chaude partie de plaisir et un suicid manqué, c'est avec un véritable soulagement qu'il enlève les balle de son révolver, qu'il les jette par la fenêtre, pour recommencer lâch ment à vivre comme tout le monde. Ce n'était certes pas une « com die » qu'il a jouée. Pourtant le courage lui a manqué, dès l'instai qu'il s'était couché auprès de la jolie fille. Avec l'aube qui pâlit au fenêtres, la griserie de la mort les abandonne tous deux et c'en est fa des idées romanesques... Lisez aussi cette *Pastorale* qui nous initie la philosophie de M. de Schanda. C'est un joli morceau d'ironi très dix-huitième siècle, de même que ce journal d'un solitaire, tr contemporain celui-là et qui porte le titre *Document*. M. Franz Na est certainement aujourd'hui un des premiers prosateurs autrichien

Das Leben der Renée von Catte. — Mme E. de Boni a dédié son premier livre à la mémoire de Toni Schwabe. C'e l'histoire d'une jeune fille, issue d'une famille de gentilshommes d la marche prussienne. Elle « cherche l'homme qui rendrait po elle la terre habitable ». Son grand frère, lieutenant dans les cuira siers de la garde, porte le prénom harmonieux de « Hannsbabo »

raite Renée comme il ferait d'un petit frère à qui il communique-
ait toutes ses pensées. Mais Hannsbabo épouse une Américaine, type
arfait de l'instinct animal, dont toutes les façons de sentir choquent
ans ce milieu de hobereaux. Par contre, c'est Yvonne, l'amie rencon-
rée en Suisse, qui incarne la délicatesse d'âme telle que peut la don-
er la société bourgeoise d'aujourd'hui, d'où toute sentimentalité
araît bannie. Les contrastes entre les différents personnages du roman
ui apparaissent comme des types de milieux différents paraissent
urtout avoir séduit l'auteur. Mme de Bonin nous offre un tableau de
aristocratie prussienne au commencement du vingtième siècle, dont
n peut affirmer qu'il aura peut-être plus tard une valeur plutôt
omme document que comme œuvre d'art.

Maria mit Musik. — M. von Œsteren est un prêcheur plu-
ôt qu'un romancier. Déjà dans son premier ouvrage, *Christus nicht
esus*, il s'était attaqué aux superstitions religieuses. Les mœurs de
a Galicie, qu'il a eu l'occasion d'étudier pendant qu'il faisait son
ervice militaire dans ce pays, servent de cadre à ses récits, où il
efforce de combattre l'obscurantisme, pour faire ressortir par con-
raste les bienfaits des « idées libérales. » Une statue de la vierge
avamment truquée au moyen d'une boîte à musique sert à de mau-
ais prêtres d'instrument de puissance pour dominer l'imagination
rédule de braves campagnards. Cette madone à manivelle a été
chetée par Marinka, la femme de Jan Korek, pour la somme fabuleuse
e 40 couronnes, ce que le brutal mari ne pardonnerait jamais si
instrument ne se mettait aussitôt à faire des miracles. Ce thème
ert à l'auteur à s'indigner contre les mœurs arriérées de la Galicie,
ont il s'ingénie à nous montrer encore d'autres exemples.

Pariser Novelletten. — Voici enfin une série de nouvelles
ui toutes se passent à Paris, sans que nous y trouvions une apolo-
ie de la crapuleuse noce montmartroise. L'auteur, M. Hans Wolf,
ont c'est, pensons-nous, l'œuvre de début, à su brosser de jolis petits
bleautins, où l'atmosphère parisienne encadre des récits tour à
ur tristes et joyeux. M. Wolf a bien observé certains traits de nos
œurs et il a su donner un tour naïf et sentimental aux jolies anec-
otes qu'il a accommodées à l'allemande avec pourtant une petite
ointe de parisianisme qui enchantera certainement ses compatriotes.

Le Napoléon. — Créateur du « roman hessois », M. Alfred
ock méritait d'être connu en France. La Hesse est le pays de la Con-
dération du Rhin qui nous resta fidèle le plus longtemps. Jus-
u'en 1870 on y priait encore pour l'empereur, le 15 août de chaque
nnée, et quand éclata la guerre, les habitants du grand-duché n'eus-
nt pas demandé mieux que de prendre les armes pour la France.
. Bock a étudié dans ses romans la survivance de ces liens très
ncères qui rattachaient son pays à la patrie française. *Die Pariser*

nous offrait une tragédie villageoise où des paysans ayant fait leur fortune en France jouaient le principal rôle et où le souvenir de leur séjour à Paris servait de *leitmotiv* à toutes les conversations.

Les *Cahiers du Centre* ont donc été heureusement inspirés en présentant à leurs lecteurs un choix de nouvelles paysannes où le talent de M. Alfred Bock s'affirme avec une particulière vigueur. La première de ces nouvelles, *le Napoléon*, a donné son titre au recueil excellemment traduit et annoté par M. Raymond Darsiles.

§

Memento. — Dans la *Revue germanique* (juillet-août), M. Ernest Seillière consacre une importante étude à Fanny Lewald dont le centenaire tombe cette année et dont il y a lieu de rapprocher plus d'un trait de caractère avec notre George Sand. M. L. Mis rend compte des romans allemands publiés au cours de l'année.

Das literarische Echo (1er août) consacre son article de fond à M. Rainer Maria Rilke, dont la *Nouvelle Revue française* parle précisément ce mois-ci en le rapprochant d'André Gide. L'article, accompagné d'un portrait, est signé Hans Thummerer.

M. Ludwig Geiger prend dans la *Zukunft* (n° 40) la défense de M. Georges Brandès. Sous la titre de *Un ennemi de l'Allemagne?* il montre combien il était absurde d'attacher une importance quelconque à la divulgation d'une lettre particulière adressée à un obscur disciple. Les journalistes allemands ne savent-ils donc pas ce qu'ils doivent à un homme comme M. Georges Brandès et quel langage il convient d'employer à son endroit ? M. Brandès est danois. Depuis quand les Allemands sont-ils devenus si susceptibles ? Ne se souviennent-ils donc pas du langage que leurs propres compatriotes tenaient à leur endroit ? Faut-il rappeler ce qu'écrivait Goethe, ce qu'écrivait Nietzsche ?

Maerz (juin-juillet) donne la traduction d'un essai de M. Maeterlinck sur « la Mort ». M. Auguste Pauli étudie « l'intellectualisme religieux ».

Dans *Œsterreichische Rundschau* (15 juillet) M. Théodor Lessing donne son avis sur un problème d'esthétique théâtrale qui lui paraît « fondamental », l'utilisation de l'espace pour obtenir l'illusion scénique.

Die Lese, revue hebdomadaire intéressante surtout à cause des nombreux documents littéraires qu'elle reproduit, présente un aperçu de la littérature japonaise (15 juillet).

Der Sturm conserve son allure combattive qui se manifeste dans la dernière livraison (juillet) par une série d'aphorismes signés « Trust ». Un bois de E.-L. Kirchner, intitulé « Ball », est d'une perspective assez déconcertante.

Deutsche Kunst und Dekoration (août) débute par une étude de M. Karl Mayr sur l'art du portrait, avec des reproductions d'œuvres de Fritz Erler. M. W. Michel étudie l'œuvre du paysagiste munichois Hans Heider.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La Querelle entre le « Spectator » et l'« English Review ». — Au memento d'une récente chronique, nous avons parlé d'une curieuse querelle qui s'est élevée entre *The Spectator* et *The English Review*, et il nous semble intéressant d'y revenir aujourd'hui. Non pas que nous voulions prendre une part active à la controverse ; il y aurait quelque indiscrétion à se mêler de ce qui se passe chez le voisin. Mais rien ne nous interdit d'assister en spectateur à l'affaire, d'en rendre compte à ceux qui ne la suivent pas et de donner même, à titre personnel, des appréciations motivées.

Disons tout de suite que notre jugement sur l'indigne attaque du *Spectator* a eu, de l'autre côté du détroit, un écho, auquel nous ne nous attendions guère, et dont nous sommes, avouons-le, grandement flatté. C'est encore une occasion où notre universel *Mercure* est pris comme le représentant de l'opinion française sincère et indépendante, — à juste titre, du reste, puisque nous nous efforçons de lui conserver l'impartialité la plus grande, qu'il fasse œuvre d'information ou d'appréciation.

Nous avons exposé l'origine du conflit (voir n° 336, 1er juillet) et indiqué les proportions qu'il pouvait prendre, — qu'il devrait prendre surtout, — et qu'il prendrait en France, à coup sûr, dans des circonstances semblables. Mais nous n'avons pas à redouter chez nous ces appels à l'hypocrisie de l'opinion publique ; tous ces accès de pudibonderie ne rencontrent en France que dérision et haussement d'épaules. Les ligues de vieux messieurs repentis emploient d'autres moyens, qui, puisque nous en parlons, ne sont pas sans comporter eux aussi des menaces redoutables. Avec une logique pénétrante et une sagacité clairvoyante, notre ami José Théry a très éloquemment, ici même, indiqué les dangers qu'offrait, pour l'art et les artistes certain projet de loi dont le sénateur Béranger poursuit le vote avec une subtile obstination. Et ce qui se fait, en ce genre, en Angleterre, peut fournir d'utiles indications aux défenseurs de l'indépendance de l'art, partout où l'art est attaqué.

Le *Spectator* est une revue hebdomadaire qui existe depuis 1828 et qui est lue, pourrait-on dire, par l'élément réactionnaire du libéralisme. C'est un organe « bien pensant », parce que son public est formé surtout de clergymen plus ou moins conformistes. Il a pour directeur-propriétaire Mr St Loe Strachey, qui est le petit-fils de John Addington Symonds.

The English Review est une grande revue mensuelle qui a été fondée, il y a quelques années seulement, par Sir Alfred Mond, membre de la Chambre des Communes, et chimiste éminent, comme son père le Dr Ludwig Mond, qui s'est rendu illustre par ses innombra-

bles découvertes en chimie. Elle est dirigée actuellement par Mr Austin Harrison, écrivain brillant et journaliste expérimenté, fils de Mr Frederic Harrison, chef de l'école positiviste anglaise.

Les antagonistes ainsi présentés, nous en revenons au moment où, à la suite de l'article anonyme qui dénonçait perfidement l'*English Review*, coupable de laisser s'exprimer librement ses collaborateurs, le *Spectator* était obligé d'insérer les protestations narquoises ou mordantes que lui envoyaient certains de ses lecteurs indignés, — et ces lecteurs portent des noms fameux. Se rendant compte qu'il avait fait un pas de clerc, le *Spectator* tenta aussitôt des efforts désespérés pour couper court à la controverse et « se defiler » avant que les coups ne devinssent trop drus. Mr Austin Harrison laissa son adversaire barboter dans les arguties et les faux-fuyants, puis, quand il jugea le moment opportun, il intervint très habilement pour accabler l'ennemi. « Vous avez agi délibérément dans le but de nous porter préjudice, dit-il au *Spectator*, et tout en comprenant très bien que vous n'ayez aucun désir de prolonger le débat, je vous requiers à présent de publier, avec cette lettre, la protestation qu'ont signée les collaborateurs de l'*English Review.* » Et Mr Harrison cite ce fragment d'une lettre que lui adresse l'illustre auteur de *Tess d'Urberville*, Thomas Hardy, dont le nom revient souvent au sommaire de sa revue : « Ayant lu le programme de l'*English Review*, tel que le rapporte l'article du *Spectator*, je ne trouve absolument rien à y reprendre au nom de la *vérité*, de la *morale* et de la *littérature honnête.* »

A mon tour, je vous le demande, termine Mr Harrison, votre façon d'agir a-t-elle été morale ? A-t-elle été anglaise? Mon cher Monsieur, a-t-elle été adulte ? Les Puritains combattaient à visage découvert, comme des gentilshommes... Ne le saviez-vous pas ? Le premier écolier venu aurait pu vous prévenir de l'erreur que commettait le *Spectator* en nous « mouchardant » auprès de la presse libérale.

L'*English Review* maintient énergiquement sa prétention d'être une revue à l'usage des adultes ; c'est-à-dire qu'elle veut pouvoir traiter librement tous les sujets qui peuvent intéresser l'esprit humain et discuter sans entraves toutes les questions, tous les problèmes pour lesquels l'homme présente à chaque génération des opinions et des solutions différentes et contradictoires. Pourquoi, en effet, serait-il permis de présenter, pour des questions politiques, des solutions diverses, alors qu'il serait interdit de rappeler que la morale varie selon les climats et que chaque peuple s'en fait un idéal différent ? Dans les *Thoughts on Morals*, de Mr Frank Harris, il n'y avait que des considérations philosophiques d'ordre courant, banal même, et qui se présentent fréquemment à l'esprit de tout homme cultivé. E

ce sont ces « réflexions sur la morale » qui ont cependant déchaîné le malveillant courroux du *Spectator*.

Mais comme Mr Harrison l'écrivit à Mr St Loe Strachey, « your attack did not go down », et bien au contraire elle souleva la réprobation des écrivains qui comptent vraiment dans la production littéraire actuelle. Voici la protestation collective qui fut adressée à Mr Austin Harrison et que celui-ci inséra dans son numéro de juillet :

Nous, soussignés, avons lu l'article du *Spectator* du 10 juin, attaquant *The English Review*. Nous ne voyons dans cet article rien autre chose qu'un acte de persécution. Un écrivain bien connu (Mr. Frank Harris) a exprimé dans *The English Review*, non pas en « éditorial », mais sous sa signature et sa responsabilité propre, une opinion qui est indiscutablement des plus répandues, non seulement parmi les gens du monde, mais dans tout le corps médical et parmi les moralistes sérieux. C'est une opinion qui a pu choquer certains d'entre nous au même titre que certaines opinions du *Spectator* peuvent en choquer d'autres parmi nous ou choquer le directeur de l'*English Review*. Mais on ne saurait en justifier la suppression que par des arguments qui justifieraient également la suppression de tous les organes d'idées avancées ou réactionnaires en Europe, et que certains partis ou des tendances sectaires amèneraient jusqu'à la destruction de la liberté de la presse. Dans ces circonstances, sans en aucune façon nous commettre quant aux mérites des deux publications, ou la validité des vues auxquelles on les identifie, nous sommes obligés de protester contre l'attentat commis par le *Spectator* pour rendre nul le contrat de tolérance dont dépend, pour son existence même, le maintien de toute haute littérature et du meilleur journalisme.

Cette protestation est suivie de cinquante signatures, parmi lesquelles celles de Thomas Hardy, Bernard Shaw, Arnold Bennett, H.-G. Wells, Maurice Hewlett, W.-B. Yeats, George Moore, John Galsworthy, Herbert Trench, Eden Phillpotts, Ford Maddox Hueffer. T. Sturge Moore, H. Granville Barker, Violet Hunt, G.-S. Street, John-M. Robertson, W. Rothenstein, H.-A. Jones, Robert Ross, Edgar Jepson, Alfred Stead, etc. En l'insérant, cinq semaines après l'attaque qui la provoqua, Mr. Saint Loe Strachey la fait suivre de ce commentaire laconique : « We cannot say that we find the list impressive. »

Sans doute, on ne relève pas, dans cette liste, les noms de Sir Arthur Conan Doyle, de Hall Caine, de Marie Corelli, de Mrs. Humphrey Ward, ni de tels autres feuilletonistes et fabricants de romans policiers, mais la protestation a été signée seulement par les collaborateurs de la revue et voilà une considération qui est suffisamment « impressive ». Quel que soit le ton qu'il affecte, le *Spectator* peut reconnaître, dès à présent, l'imprudence qu'il eut de s'attaquer à une revue tout entière, à propos d'un article signé, dont l'auteur, Mr Frank

Harris, est de taille à se défendre, comme en témoigne la lettre virulente qu'il adressa à son adversaire.

Jusqu'ici le débat reste circonscrit entre le *Spectator* et la rédaction de l'*English Review*, mais il serait désirable qu'il s'étendît, qu'il suscitât une levée en masse contre les prétentions puritaines à tyranniser l'art et la pensée, à leur imposer certaines limites. Déjà, lorsque les grandes « circulating libraries » voulurent instituer une sorte de tribunal qui déciderait de la valeur morale des romans nouveaux à mesure qu'ils paraissaient, des hommes de grand talent, au-dessus de tout soupçon, s'entremirent pour faire échouer ce projet audacieux. Il faudrait à présent que le mouvement devînt général, que tous les écrivains et les artistes s'unissent pour résister à cette révoltante tyrannie. Pour bien se rendre compte de la nécessité d'un pareil mouvement, il faut savoir quel despotisme exerce encore en Angleterre une minorité puritaine. A ce propos, l'article de H.-G. Wells, que *le Temps* a publié récemment, éclaire singulièrement la question. Les romanciers d'outre-Manche en sont encore à réclamer des libertés qu'on s'étonne qu'ils n'aient pas, — des libertés dont la littérature anglaise a joui jusqu'à la licence, à d'autres époques, comme on s'en convaincra à la lecture des œuvres de Swift, par exemple, ou de Wycherley et de Congreve.

En dépit des attaques et des résistances anticipées, on distingue déjà des velléités d'affranchissement chez les meilleurs romanciers de l'heure actuelle. Et je ne parle pas ici des œuvres inégales et un peu extravagantes de Victoria Cross, et encore moins des inepties hystérico-sentimentales d'Elynor Glyn. Le romancier anglais revendique le droit au réalisme, la liberté de dépeindre la vie et les hommes comme ils sont, et sous tous leurs aspects, sans sortir, néanmoins, des règles du bon ton et de la décence de bonne compagnie. Ils n'admettent pas que le côté passionnel des sentiments humains leur soit interdit, surtout dans un pays où la passion fait commettre tant d'actes déconcertants, ainsi que le prouve surabondamment la lecture des débats des instances en divorce. D'ailleurs, le réalisme qu'on admire chez un Thomas Hardy, un George Moore, un H.-G. Wells, un Maurice Hewlett, un Arnold Bennett, un John Galsworthy ne témoigne-t-il pas que ces romanciers au talent puissant sauront, en traitant des faiblesses humaines, garder une parfaite mesure, et bannir les situations scabreuses, les détails par trop sordides ou répugnants ?

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Ramon Pérez de Ayala : *A. M. D. G. (La Vida en los colegios de Jesuitas)*. Madrid, Biblioteca Renacimiento, 3.50.— R. Sanchez Diaz : *Jesus en la fabrica*. Madrid, ibid., 3.50.

C'est toujours une entreprise téméraire que de s'attaquer aux Jésuites. Outre que les escarmouches d'ordre littéraire et philosophique ou prétendues telles laissent assez froids, j'imagine, ces terribles Petits Pères qui, depuis Pascal, en ont vu bien d'autres, un jouteur inexpert risque fort de ne rapporter, pour tous lauriers, de cette inutile campagne que la couronne de ronces du baudet, le ridicule. M R. Pérez de Ayala était, j'en conviens, des mieux armés pour échapper à un tel péril. Parmi les romanciers et les poètes de la dernière génération — celle de Ricardo Leon, J.-R. Jimenez, Sanchez, Diez Canedo, Marquina, Gabriel Miro — l'auteur de **A. M. D. G.** (*la Vie dans un collège de Jésuites*) est justement reconnu comme un des plus sûrs triomphateurs de demain. Déjà les lettrés le plus exigeants appréciaient en lui le délicat poète de *Paix dans le sentier*, beau recueil où, sans laisser d'être personnel, discrètement il s'inspire de notre Francis Jammes, et des vers de la Lectura où, plus visible, apparaît l'influence de Ruben Dario; le prosateur raffiné des spirituelles chroniques de l'*Heraldo* de Madrid et de *Ténèbres sur les Cimes*, roman d'un audacieux érotisme racheté par un humour qui, pour rappeler certains maîtres anglais, n'en est pas moins de fort bonne souche espagnole. C'est un esprit pénétrant et très souple, servi, ce qui ne gâte rien, par une culture vraiment vaste et solide : au rebours de ces faux savants qui, pour mieux acquérir une demi-culture étrangère, ont décidé, au préalable, de tout ignorer de la littérature et de la pensée nationales, Ayala en effet n'a cessé de prêter une attention passionnée, non toujours exempte de parti-pris, à l'histoire de son pays ; au rebours de tant d'autres qui se bornent à étudier la France pour la plagier dans ce qu'elle a de pire, il a prétendu à une érudition plus générale et plus sérieuse; il a vécu quelque temps en Angleterre et il est, avec Unamuno et Maeztu, un des rares Espagnols qui se soient souciés de la bien connaître ; tout ce par quoi l'humanisme antique ou renaissant, l'art et la philosophie modernes méritent de retenir la pensée ou requièrent l'admiration, il en est merveilleusement informé. Mais romancier et poète avant tout, il n'a eu garde d'oublier, pour l'Esthétique, l'art agissant qu'est la vie, ni pour la Science, la plus ardue peut-être de toutes les sciences, celle du plaisir de vivre : voluptueux épris de la vie, animale ou spirituelle, qu'importe! il cultive avec une belle ardeur et sans pose tout ce qui peut servir à la rendre plus riche de sensations, plus effrénée, plus intense: c'est un fervent de la tauromachie, et je crains bien qu'à

l'égal d'un lakiste, d'un Balzac ou d'un Galdos, il ne révère un Bombita ! Bombita peut du moins s'honorer de l'amitié de Pérez de Ayala comme de celle de Galdos; aussi bien ces derniers semblent-ils s'honorer fort de la sienne. Enfin, et pour tout dire, Ayala est l'élève des Jésuites, l'élève ingrat, mais non point indigne, puisque, dans la vive escarmouche qu'il leur propose, il a su faire preuve de cet esprit souple et retors dont on les accuse : ainsi, malgré qu'il en ait, les avisés pédagogues n'ont-ils pas été de tout point inutiles à leur disciple d'un temps, soit qu'ils aient eu l'habileté d'éveiller en lui le goût de cette petite guerre où il devait plus tard, contre eux, faire feu de toutes armes, soit plutôt qu'ils aient simplement aidé à l'épanouissement d'une malice native. Et ce disant, je songe à l'un des quatre entretiens subtils avec Télémaque, son chien, Caligula, son chat, Alectryon, roi du poulailler, et Madame Comino, qu'il publia l'an dernier sous ce titre *Normes*, dans *Europa*, l'éphémère revue de M. Luis Bello : ces *Normes* sont, à n'en pas douter, les vers le plus personnels que nous ait donnés le jeune écrivain asturien ; ils reflètent admirablement son clair esprit d'observateur aigu, doué d'une malice froide, dédaigneuse et qui ne va point, par distinction, jusqu'au sarcasme. Or, dans le charmant poème où il peint Caligula, croiriez-vous qu'après avoir câlinement joué avec son modèle, après lui avoir prodigué les plus douces flatteries, il lui décoche, au dernier quatrain, un magistral coup de griffe ? Se faire les griffes sur un chat, vrai tour de force dont seul M. R. Pérez de Ayala était capable ! Ne nous étonnons donc point qu'il s'amuse maintenant à égratigner les Jésuites et voyons plutôt comment il s'y prend.

Le parti le plus sage, même du strict point de vue littéraire, eût été, pour l'auteur, de s'en tenir au seul aspect pédagogique de la question, déjà assez complexe et délicat, et de donner ainsi au roman son unité. Etudier les réactions d'un cerveau et d'une âme d'enfant au contact de ces éducateurs prétendus si redoutables, n'était-ce point suffisant pour tenter la curiosité du psychologue et satisfaire celle des lecteurs ? C'était le roman à faire ; mais ce n'eût été qu'un roman, et Ayala, plus ambitieux, a cru devoir sortir de son rôle d'observateur direct pour nous donner un pamphlet : à côté donc des collégiens, il prétend nous représenter, avec la même fidélité, le même luxe de détails, les Jésuites, leurs maîtres, et cela non seulement dans les naturelles relations qu'ils entretiennent avec les élèves, mais jusque dans leurs rapports entre eux ; il s'essaye à nous faire connaître leur vie secrète, la discipline barbare qui les régit, les haines féroces qui les déchirent et c'est un roman nouveau, enté sur le premier. Enfin, après avoir stigmatisé la pédagogie des bons Pères, après avoir fait le procès de la vie conventuelle, s'en prenant à la politique religieuse ou mondaine de l'Ordre et à sa casuisti-

que, c'est un procès de doctrine qu'il lui intente, et cela n'est plus du roman, mais de la simple polémique anticléricale. Je sais d'ailleurs fort bien qu'il n'était pas inutile de caractériser le génie de l'ordre, d'analyser ses doctrines théologiques ou morales, pour en suivre la répercussion sur l'œuvre même d'éducation ; mais, outre que l'auteur n'y a pas très bien réussi, il eût dû traiter plus discrètement ce dernier point. Il ne l'a pas fait, et son ouvrage nous paraît y avoir singulièrement perdu en unité comme en intérêt. Il y avait là, en somme, trois sujets différents qu'il n'était pas facile de fondre et qui devaient réciproquement se nuire. De là vient que nous ayons, plutôt qu'un roman, une suite d'épisodes juxtaposés, très curieux pour la plupart, quelques-uns même vraiment beaux, mais sans forte connexion, sans gradation d'intérêt, sans perspective. Et c'est pourquoi à *A. M. D. G.* nous préférons *Ténèbres sur les Cimes*, où Ayala, si adroitement, avait su opposer aux gestes truculents d'assez vulgaires bonshommes la vie toute simple d'une pauvre fille, Rosine, histoire de candeur, de résignation tragique et désolée, qui rappelle irrésistiblement par l'art sobre, l'émotion indicible mais contenue du récit, et la parenté des deux héroïnes, *Un Cœur simple*, de Flaubert.

Tout ce qui, dans *A. M. D. G.*, se rapporte à la vie même du collège de Regium mérite le plus souvent d'être admiré sans réserve : c'est de l'excellente observation directe encore aiguisée par l'émotion toujours discrète et toujours sûre du poète. Rien de tel, en effet, qu'un gamin tendre et futé de quinze ans, esprit en fleur où la frivolité subsiste, mais où déjà naît l'analyse, comme est Alberto Diaz de Guzman, le petit héros du roman, et comme devait être son frère Ramon Pérez de Ayala, pour nous aider à bien connaître le petit monde qui l'entoure, découvrir les ridicules, croquer d'un trait sûr, dans leur vivante individualité, les collégiens, ses camarades, et parfois même scruter assez profond l'âme des maîtres. L'histoire de la rentrée au collège de Bertuco, accompagné de Théodora, vieille servante adorable ; l'étude de l'éveil en lui du sens critique, des douloureuses défaillances, des agonies d'âme qui l'assaillent au cours des Exercices spirituels ; la description des classes somnolentes à peines égayées par les exploits d'instrumentisme intestinal du petit Coste ; la tragique évasion de ce lourdaud ingénu avec son bon ami, le mélancolique et sociable Castelar, âne de la cuisine ; puis surtout l'*Hortus siccus,* chapitre si poignant et si beau dans sa simplicité où Bertuco transcrit pour nous ses mémoires intimes d'une candeur profonde et désolée ; voilà autant de pages spirituelles et charmantes, fortes, riches en notations subtiles. Quant aux portraits des Jésuites, très étudiés aussi, et d'un relief parfois saisissant, ils me semblent néanmoins plus sujets à caution : ici l'observation directe pouvait encore servir ; elle ne suffisait plus, et je me demande si, en cherchant à

serrer de si près ses modèles, l'écrivain, de bonne foi ou non, ne les a point deformés, et si l'extérieure apparence qu'il nous en donne accuse bien exactement les replis de ces âmes de religieux et de prêtres; il n'est rien de plus fermé; le plus fin s'y trompe et s'y perd, qui n'est pas de ce monde. Ayala, il est vrai, a pu bénéficier de l'expérience et des indiscrétions d'un de ses héros, le P. Atienza, bavard impénitent, enfant terrible de la communauté de Regium, qu'il a maintenant quittée pour aller abriter à Madrid les trésors de sa science et de sa vertu, ainsi que sa personnalité encore mal définie de M. X... ou d'abbé X..., un abbé sans soutane. Mais une telle documentation n'est-elle pas suspecte, surtout quand toutes ses données concourent à nous présenter les Jésuites comme des éducateurs aussi stupides que brutaux et pervers? Quoi qu'il en soit, *A. M. D. G.* nous révèle, plutôt que des types moyens, des Jésuites d'exception qu'on a quelque peine à reconnaître. La place me manque pour m'expliquer là-dessus. Je me bornerai à déplorer l'outrance du tableau: que l'enseignement des Pères ne passe point une honnête médiocrité, on l'admettrait; que Régium ne vaille guère mieux que tant d'autres parcs de puériculture, soit encore; mais que ses murs abritent tant d'infamie, tant de lâcheté, tant de haine; que seuls les meilleurs et les plus intelligents des Jésuites soient l'objet de la persécution de leurs chefs, c'en est trop. Je ne puis insister non plus sur la guerre de textes, livrée par le jeune romancier à ses muets adversaires: il n'est pas le premier à faire tout dire, grâce à de bonnes citations tirées des casuistes, à ces infortunés Jésuites; je m'étonne pourtant qu'un esprit si fin, et dont je ne saurais suspecter la bonne foi, ait pu, après tant d'imbéciles, prendre au sérieux les crimes de Sanchez, Escobar, Vazquez ou Suarez. Les lecteurs espagnols qu'aurait pu influencer la dialectique d'Ayala feront bien d'écouter à son tour un bon avocat du diable, d'ailleurs peu suspect. M. Remy de Gourmont vient précisément de rééditer son admirable *Chemin de velours*; ils pourront y lier connaissance avec des Jésuites et des casuistes, autre espèce, qui pour n'être pas tout d'une pièce, comme ceux d'*A. M. D. G.*, n'en sont peut-être que plus vrais.

Jésus dans la Fabrique. — Les nouvellistes espagnols avaient, jusqu'ici, heureusement répugné au triste genre qu'est le roman social. Le voici, dans toute son horreur pédantesque et son mortel ennui, dosé, par surcroît, de petites larmes de poésie humanitaire, à la Manuel, et de couplets bien sentis à l'honneur de la science. Souhaitons que M. R. Sanchez Diaz ne réussisse point à trouver des disciples.

Jean, père et précurseur du protagoniste du roman, Jésus, est une sorte de commis-voyageur timoré, alambiqué, neurasthénique, et — calamité suprême — « poète civil ». Trahi, puis exploite

par son ex-associé, le patron routinier d'une misérable usine, il cherche à se consoler de ses déboires à l'aide d'une phraséologie sentencieuse et candide, et de rêves tels que celui d'une fabrique « immense, propre, humanitaire et moderne qui rendrait heureuse la vie locale, en élargissant les affaires et ressuscitant de nouveaux esprits ». Ce pathos, on le voit, rappelle assez l'idéalisme bêta qui sévissait chez nous au temps de George Sand. Jésus arrive juste à temps d'Allemagne pour arracher son père au pessimisme et à la folie où il s'enlise et réaliser enfin le grand rêve : s'enrichir par amour pour l'humanité. Parfait petit jeune homme, au demeurant, que ce Jésus, « poète de la science et songeur de la nationalité grande. Il étudiait dans les politechnicums d'Allemagne depuis trois ans. C'était un honnête garçon, un travailleur, avec plus de vertus civiques qu'un héros... ». Poète de la science, il l'est aussi, comme son père, de la justice, « cette parole haute, immense, profonde, poème de toutes les musiques, de tous les arts et de toutes les beautés ». — De fait, il arrive vite à se rendre plus parfaitement insupportable que son propre père : il suffisait encore à ce dernier de s'enraisonner lui-même ; Jésus sait pontifier en famille aussi bien qu'en public, et son séjour en Allemagne a fait de lui un pédant de gymnase, très redoutable vraiment, pesante machine à égrener des discours tout au fil d'un roman. Discours à sa cousine Thérèse, l'ange du foyer, sur l'immense spectacle de la nature et sur la justice, discours à sa mère sur le déséquilibre des valeurs ou sur le génie de Jean, homme guide, homme illuminé, poète de la nationalité ; — colloques entre Jean et lui sur la justice encore et la fraternité ; — discours à ses amis ou à ses ouvriers sur la justice toujours, le droit de vote et autres sujets d'égale transcendance. M. Unamuno me dénonçait un jour les ravages exercés sur les demi-cerveaux espagnols par quelques volumes de la Bibliothèque Alcan et il donnait à cette maladie nouvelle un nom : l'alcanisme, avec ses dérivés de sub-alcanisme, etc. Notre doux Jésus d'industrie n'a pas dû pratiquer les petits livres par où MM. Bouglé, Durkheim, Le Dantec ont assuré parmi certain public étranger le succès de certaine philosophie française, qui n'est pas celle de Bergson. Plus spécialement ingénieur, sans doute s'est-il contenté, pour sa formation générale, de dévorer les livres *à peseta* de la Bibliothèque Sempere, de Valence (semperisme, sub-semperisme, etc.). Il a d'ailleurs certainement pris contact aussi — de bien loin — avec Gabriel Alomar : poète civil, « poète des sciences et de l'industrie », il est aussi futuriste, affranchi de toute hérédité, ou, dans le style de l'auteur, sans traces spirituelles de siècles, sans fil ombilical qui le rattache à nulle génération morte ; enfin « c'est un romantique de la nationalité, des négoces et de la pédagogie. Il a le

génie de la concaténation, de la relation et de l'ensemble. » Il n'y a donc rien de surprenant qu'avec un tel génie, et malgré l'égoïste indifférence des mauvais riches espagnols qui le forcent à recourir aux capitalistes étrangers, il parvienne à édifier la fabrique modèle, rêvée en Allemagne, et qui assurera la régénération de l'Espagne. Le livre se termine par une apothéose inspirée de la Sainte Cène : le banquet de Jésus à ses ouvriers, qui le seront aussi de la révolution nationale. Tel est ce singulier roman, d'enfantine candeur : du Costa transposé, délayé; du Costa avec la même foi généreuse peut-être, mais un tout autre style assurément, et un désastreux prudhomisme d'images et d'idées qui n'amuse pas, à la longue.

MARCEL ROBIN.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Nos écrivains en Europe. — Leopoldo Lugones : *Les Limailles d'Héphæstos*. Moen frère, Buenos Aires. — R. Errazuriz Urmeneta : *Florence et l'Art*, Imprimerie de l'Union d'Edition, Rome. — Luis Rodriguez Embil : *L'Insurrection*, Ollendorff, Paris. — Alejandro Sux : *Chants de Révolte*, Granada et Cie, Barcelone. — Memento.

L'Europe, patrie de nos ancêtres et source de notre culture, exerce sur nos intellectuels un attrait fascinateur. De là vient qu'il y a continuellement, chez les peuples européens, une foule d'écrivains hispano-américains ; quelques-uns, qui y sont établis, occupent des fonctions diplomatiques ou sont correspondants de journaux de leurs pays ; d'autres, dans un voyage plus ou moins rapide, viennent commissionnés par leurs Gouvernements, ou en tournée privée d'étude et de pérégrination artistique.

M. Léopoldo Lugones, le distingué poète argentin, arrivé dernièrement, vient grossir le groupe de nos écrivains résidant à Paris. M. Lugones est une des figures les plus saillantes non seulement de la littérature de son pays, mais de toute la littérature hispano-américaine. Tempérament exceptionnel, à la fois vigoureux et recherché, c'est un de ces esprits intégraux, aux facultés multiples, à la culture encyclopédique, et un de ces rares artistes que la volonté de créer et l'orgueil intellectuel poussent à une recherche continuelle de vues et d'images nouvelles. Ainsi il a cultivé tous les genres : la poésie, la nouvelle, l'histoire, la critique, le journalisme, et, dans tous, il s'est distingué par l'intensité ou la finesse de la pensée et par la richesse ou la nouveauté du style ou du vers. Son œuvre est donc hétérogène et vaste. Il est l'auteur de trois recueils de poésies : *les Montagnes de l'Or ; les Crépuscules du Jardin*, *Lunaire Sentimental* ; d'un volume d'analyse historique, *l'Empire Jésuitique ;* d'un épisode romanesque, *Guerre Gaucha ;* il a fait paraître dernièrement, à de courts intervalles, quatre livres qui constituent son

hommage au Centenaire de l'Indépendance de sa patrie : *les Limailles d'Héphœstos*, *Odes Séculaires*, *Prométhée et Didactique*, dont les seuls titres montrent la diversité de leurs sujets.

Les Limailles d'Héphœstos sont une œuvre d'esthétique et de critique d'art, composée de trois essais « destinés à illustrer la « commémoration monumentale » du Centenaire Argentin, travail solide et subtil où l'érudition n'exclut point la nouveauté, façonné d'un style merveilleux, aux splendeurs de camée, au relief de médaille. Dans le premier essai, M. Lugones nous présente le projet d'un monument commémoratif, conçu par sa fantaisie de poète. Se rappelant qu'aux grandes époques de l'art l'architecture a marché de concert avec la poésie, il choisit comme inspiration et règle de son œuvre le poème argentin par excellence : l'hymne national, « verbe de la République », que « la Gloire a doré comme une Ande matinale et que « l'espérance fait verdoyer comme un cèdre qui a vu grisonner des « familles ». Cependant, « cristallisation de pierre d'un chant sublime », ce projet est un songe irréalisable. Il constitue un idéal. « Et tout idéal, nous dit l'auteur, considéré du point de vue intellec- « tuel, est, en effet, une ambition irréalisée, et, du point de vue « sentimental, il comporte la nécessité de se dépasser soi-même. » Dans un autre essai, M. Lugones, descendant à la réalité, nous parle du concours monumental ouvert par le gouvernement de son pays pour glorifier le Centenaire, et, passant en revue les projets présentés à ce concours, il en fait une critique d'une science et d'une sagacité admirables, mais aussi d'une dureté qui va jusqu'à la cruauté. « C'est le cas, dit-il en terminant, de plaindre une fois « de plus la liberté pour les monuments qui se commettent en son « nom. » Dans le dernier essai, M. Lugones commente la tentative d'adopter à la Pamba l'architecture gothique, tentative malheureuse réalisée dans la cathédrale de Lugano en construction. C'est à cette occasion qu'il nous trace un tableau concis, mais complet, de l'architecture énorme et délicate, comme le Moyen-Age de Verlaine. Il en étudie les origines, qu'il croit trouver dans la primitive construction de bois des pays septentrionaux, laquelle suggérerait les formes pointues; dans l'église romane, qui, en fait, fournit la disposition et l'assemblage, et dans l'art byzantin, tant dans ses éléments propres que dans ses emprunts à l'Orient, art qui transmit l'ogive, le vitrail et certains motifs ornementaux. Il analyse les caractères : les lignes verticales, symboles du mysticisme unanime qui fait de cette architecture un phénomène éminemment spiritualiste et social; l'emploi de l'ombre « non seulement dans les intérieurs, mais dans les façades où elle alterne avec les statues et les reliefs, pour donner l'idée des masses profondes du bois ancestral »; l'asymétrie symbolique, c'est-à-dire l'harmonie formée par l'accord d'éléments dissemblables, principe

commun aujourd'hui à la peinture et la musique » ; l'ornementation végétale ou chimérique, reproduction de la flore nationale ou symbolisation des cauchemars populaires... Mais l'auteur va plus loin encore. Echauffé par l'association des idées, il nous parle, au passage, de tous les arts qui appartiennent au cycle gothique ou qui sont en relation avec lui : la sculpture, le vitrail, la mosaïque, l'orfèvrerie, l'émail, la miniature, la calligraphie et jusqu'à la musique. Tableau merveilleux, savant et brillant, qui ne se pourrait comparer qu'à certaines pages de Huysmans, non pas pour les jugements et les appréciations, mais pour la délectation presque sentimentale dans le déploiement de l'érudition.

Cependant, nous avons une observation à faire. Il nous semble que l'auteur, quand il traite des origines, n'attribue pas à l'art roman l'importance qu'il a, et on dirait parfois qu'il confond cet art avec le romain. Cela provient de ce qu'il donne à l'un à l'autre le même nom « romano », alors qu'il y a en castillan, comme en français, un mot différent pour désigner chacun d'eux.

M. Rafael Errázuriz Urmeneta, écrivain chilien distingué, est fixé à Rome où il remplit les fonctions de Ministre Plénipotentiaire de son pays auprès du Saint-Siège. C'est un esprit profondément cultivé, épris de l'art et des choses du vieux temps, qui emploie les loisirs que lui laisse son labeur diplomatique à l'étude et à la production : tel un gentilhomme humaniste de la Renaissance. Il a publié diverses œuvres de voyage, d'histoire, de critique d'art, qui indiquent une grande érudition et un bon goût authentique, œuvres qui lui ont valu l'accueil de différents Corps scientifiques, ou littéraires, comme l'Académie Espagnole, la Royale des Sciences de Lisbonne, la Pontificale Romaine d'Archéologie, etc...

Son dernier livre, **Florence et l'Art**, est la troisième partie d'une trilogie touchant la capitale cultivée de la Toscane. Les deux premières parties, *Florence au Moyen âge* et *Florence et les Médicis*, nous offrent une analyse vive et précise de l'histoire florentine à ses grands siècles, travail enrichi de nombreux éléments nouveaux, vieil or et pierreries antiques extraits de la mine inépuisable des chroniques et des archives. *Florence et l'Art* nous fait voir la miraculeuse floraison d'œuvres artistiques que l'illustre cité vit éclore de son sol fécond à l'époque de sa splendeur. Tous les trésors de l'art florentin passent devant nos yeux éblouis : les Madones hiératiques de Cimabuë, les fresques célestes de Fra Angelico, les belles terres cuites de Luca della Robbia, les délicieuses sculptures de Donatello, les captivantes figures de Botticelli. Mais l'auteur nous parle aussi des créateurs de ces œuvres, nous raconte leur vie, les suivant pas à pas dans leur carrière artistique. Et devant nous défilent tous les artistes florentins, depuis Giotto l'ingénu jusqu'à Michel-Ange le formidable,

en passant par le séduisant Philippo Lippi et le délicat Andrea del Sarto. Ainsi de ce livre résulte une étude vaste et intégrale, intéressante pour toute espèce de lecteurs ; pour les profanes, parce que son style clair et précis la leur fera comprendre facilement ; pour les érudits, parce que sa riche documentation leur offrira, à n'en pas douter, quelque chose de nouveau. Cette œuvre accrédite une fois de plus, son auteur comme un critique savant, d'intachable conscience artistique.

M. Luis Rodriguez Embil réside à Vienne, où il occupe le poste de consul de Cubà. C'est un jeune écrivain qui n'a publié qu'un recueil de nouvelles. Dans son nouveau livre **l'Insurrection**, il nous offre un roman. C'est un épisode de la guerre du dernier soulèvement de Cuba contre l'Espagne, dont le résultat fut la séparation de la « perle des Antilles » du pouvoir de la métropole. Histoire vigoureuse, bien conçue, incarnée en des types du peuple plein de vie et de couleur, et emportée parfois par un mouvement réellement épique. Malheureusement, cette belle œuvre est écrite en un style gauche et vieillot, inacceptable. Inexpérience de débutant ? Démangeaison d'imiter les maîtres classiques ? Peut-être l'un et l'autre. L'auteur nous avertit dans l'avant-propos que ce livre fut écrit, il y a plusieurs années, durant son adolescence. Espérons donc qu'il nous donnera de son talent fort d'autres productions moulées dans le style que méritent ses belles conceptions.

Nous ne terminerons pas cette revue sans parler de M. Alejandro Sux, un jeune écrivain argentin qui lutte en Europe depuis deux ans sans une autre arme que sa plume. Après avoir publié quelques essais et avoir dirigé dans son pays une Revue des lettres, il vient de faire paraître à Barcelone un livre de vers : **Chants de révolte**. C'est une œuvre de jeunesse où se sentent encore les hésitations de forme de tout artiste qui se cherche, mais où se manifeste un talent vigoureux, inquiet de beauté et de justice, plein de vie et de spontanéité. A l'apparition d'un nouveau livre, actuellement sous presse, nous nous occuperons plus amplement de ce jeune écrivain.

Memento. — Autres livres : Salvador L. Erazo : *Internationalistes latino-américains*, imprimerie Mélendez, San Salvador. Silhouettes rapides mais précises de quelques-uns de nos intellectuels anciens et modernes, dans lesquelles l'auteur fait voir un esprit cultivé et un louable enthousiasme pour la fraternité mentale de nos Républiques. — Julio Raul Mendilahassu : *Effeuillant le silence*, imprimerie Paul Dupont, Paris. Recueil de poésies qui dénote un réel progrès sur le premier livre de ce jeune et vif poète. — Miguel de Toro Gisbert : *Orthologie Castillane des noms propres*. Ollendorff, Paris. — Manuel Cervera, Luis C. Lopez, A. Z. Lopez Penha : *Divers à divers*, librairie de Pueyo, Madrid. Œuvre poétique en collaboration, où se révèle un poète fort et fin : M. Cervera. — N. A. Gonzalès : *Le dernier Hidalgo*, ro-

man, Garnier frères, Paris. — Dr E. Fraga : *Radio-activité des sources sanitaires du Chili*, imprimerie Franco-Chilienne, Santiago. — R. Cuneo Vidal : *Espagne*, impressions d'un Sud-Américain, Garnier, Paris. — Felipe Sassone : *Un Errant*, imprimerie de J. Ratès Martin, Madrid.

Revues. Presque dans toutes les capitales de l'Amérique latine, il existe quelque revue de lettres et arts qui, parmi la foule innombrable de publications éphémères, arrive à se maintenir, en dépit du milieu réfractaire et qui est ainsi comme le foyer où converge la production intellectuelle du pays.

Le Figaro de la Havane est une de nos revues les plus importantes. C'est une publication hebdomadaire illustrée de lettres, de sciences, d'actualités. Elle fut fondée, il y a vingt-cinq ans, par le distingué poète M. Manuel S. Pichardo et par le publiciste bien connu, M. A. Català ; le premier la dirigea jusqu'en 1910, époque à laquelle il vint se fixer en Espagne comme secrétaire de la Légation Cubaine ; M. Catala en est actuellement le directeur. Cette revue compte pour collaborateurs non seulement les sommités intellectuelles de Cuba, mais encore la plupart des écrivains hispano-américains ; c'est ainsi que dans ses pages on pourrait suivre la marche de notre pensée au cours de ces vingt dernières années. Dans les numéros que nous avons reçus nous trouvons quelques travaux remarquables : dans le numéro du 2 avril, un article de M. Rubén Dario « Le Chili intellectuel » ; dans le numéro du 16 du même mois, un article nécrologique de M. Manuel Sanguily sur l'éminent écrivain Enrique Pineyro et aussi des jolis vers de M. Pichardo ; dans le numéro du 7 mai, une silhouette du jeune écrivain dominicain Pedro Henriquez Urena par l'intelligent critique M. Jesus Castellanas ; enfin, dans le numéro du 21 mai, quelques beaux sonnets du délicat poète cubain M. Federico Uhurbach.

Sous le titre de *Bulletin de la bibliothèque Américaine* (*Amérique latine*) le groupement des universités et grandes écoles de France est en train de publier depuis le mois de juin de l'an dernier un bulletin mensuel très intéressant, des sciences, lettres, pédagogie et bibliographie latino-américaines. Les personnes qui se trouvent à la tête de cette publication, très compétentes dans les choses de nos pays, sont une garantie de sa bonne marche et de son progrès. Les numéros jusqu'ici parus, que nous avons reçus, forment déjà un excellent recueil de matériaux sur les manifestations les plus diverses de notre vie intellectuelle. Signalons, dans les derniers bulletins, quelques bons travaux : dans celui du mois d'avril un article de M. F. Garcia Calderon sur le nouveau livre de M. Ugarte : « l'Avenir de l'Amérique latine » et une étude distinguée sur « l'Anthropologie, la Flore et la Faune Chiliennes », par C. E. Porter ; dans celui du mois de juin, un article sur « le Sentiment de la Nature dans la Poésie hispano-américaine », par Jules Supervielle.

FRANCISCO CONTRERAS.

VARIÉTÉS

Le Paris du XVIIe siècle. — Cette année encore, la Bibliothèque de la ville de Paris a organisé, à l'hôtel Lepeletier de Saint-Far-

geau, une très curieuse exposition du vieux Paris, — le Paris, cette fois, de la fin d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, — c'est-à-dire bien avant les transformations et les ravages où se complaît et persévère l'édilité. C'est encore la vieille ville avec ses petites rues, ses carrefours, ses églises multiples, ses maisons du Moyen-âge, que l'on commence à jeter par terre pour édifier des hôtels, bâtir ensuite la colonnade du Louvre. — Voici d'abord la série des plans et panoramas de l'époque, — qui nous donnent l'ensemble de la ville, son aspect général : — un très beau plan de Jean Boisseau; le plan de Tavernier (1630); celui de Mathieu Mérian; des fragments du plan de Gomboust pour le Louvre et les Tuileries; le panorama de Paris, de Cochin; le Paris « à vol d'oiseau », pris de Chaillot, d'Israël Silvestre. Et sitôt les portes franchies, — la série en est du reste incomplète; elle ne montre guère que l'ancienne porte Saint-Denis et la porte Saint-Honoré, dont le même Israël Silvestre nous a laissé des vues délicieuses; la porte Saint-Bernard, et le port à l'Anglais sur la Seine, en amont, et la porte de la Conférence, qui voisine avec la tour de Nesle, en aval — sitôt les portes franchies commence la série interminable des églises, dont les principales sont ici visibles, et peuvent nous faire regretter tout ce qu'on a transformé ou détruit. C'est l'église du Mont-Calvaire, au Marais; Saint-Denis-de-la-Châtre; l'église du Temple, et à côté l'enclos et la tour du même édifice, dessins encore d'Israel Silvestre; Saint-Etienne-du-Mont et Sainte-Geneviève, par Van Merlen; Saint-Germain-le-Vieil; Saint-Séverin vu du côté des Charniers; les approches de la Cour des Miracles et Saint-Martin-des Champs; Saint-André-des-Arcs, par Marot et Mariette; l'ancien Saint-Sulpice, dont il reste une gravure d'Israel Silvestre et une autre de Van Merlen; Saint-Eustache; l'église et le cimetière des Innocents, Saint-Jacques-la-Boucherie; Saint-Germain-l'Auxerrois, encore enclavé dans les maisons; l'église des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré; Saint-Germain-des-Prés avec les deux tours latérales, à présent rasées à hauteur du toit, et l'Abbatiale qui a été si bien massacrée de nos jours; l'enceinte fortifiée de la vieille abbaye, qui à cette époque était encore intacte, et à côté l'hôtel et les jardins de la reine Margot (d'après le plan de Mathieu Mérian). Ce n'est pas tout, d'ailleurs; voici encore l'église des Carmélites, — dessins d'Israel Silvestre et de Manesson-Mallet (1702); Notre-Dame-des-Champs; les Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard; l'église de l'hôpital de la Charité, dessin de Marot et Mariette; Saint-Sauveur, — paroisse des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et de tous les cabotins du moment; l'église de l'abbaye de Saint-Victor, dessin de Marot et Flamen; une vieille église en ruine à Vaugirard, dessin de Flamen; l'église d'Auteuil; les Bons-hommes de Passy; le château de Madrid; l'abbaye de Longchamp, dessins d'Israël Silvestre; le pont de Charenton; la Rapée, de Gué-

roult, et même les moulins juchés sur les hauteurs environnantes, dessin de Sébastien Le Clerc, à côté du Val-de-Grâce et de l'Observatoire (Guéroult); de la barrière Saint-Jacques (Le Clerc); de la Bièvre et de la Salpêtrière (Zieman, Guéroult), ou du Jardin des Plantes. — De l'ancienne ville, c'est encore des scènes et le décor de l'Hôtel-Dieu ; le Palais pris « à vol d'oiseau » ; la cour et la galerie Dauphine (Israël Silvestre); le Petit Châtelet au débouché du Petit-Pont ; l'Hôtel-de-Ville, avec la place de Grève (Israël Silvestre); la place Louis-le-Grand, aujourd'hui place Vendôme ; la démolition des vieux bâtiments du Louvre et la construction des nouveaux (Israël Silvestre) ; les bâtiments et jardins du Louvre encore. — travail qui tient une vitrine entière ; le quartier du Marais (plan de Gomboust), la Bastille ; l'île Louviers et ses chantiers de bois, l'Arsenal, les Célestins (Israël Silvestre); le Pont-Neuf avec les scènes et parades du temps, les petits métiers, les baladins; les Invalides et les quartiers de la périphérie; le Pont Saint-Michel et la rue Neuve-Saint-Louis en la Cité (Israël Silvestre) ; même un projet d'arc de triomphe à élever place du Trône, de Perrault, mais auquel nous préférons de vieilles estampes sur la tour de Nesle et l'hôtel de Nevers, ou le Pont-Neuf de Callot. — Il reste cependant la série des vieux hôtels, dont certains ont subsisté jusqu'à présent : l'hôtel de Beauvais; l'hôtel de Condé et l'hôtel de Conti; l'hôtel d'Aumont, rue de Jouy; l'hôtel de la Vrillère, devenu la Banque de France.

Il faut se représenter aussi l'animation des rues, des places; les scènes pittoresques ou les événements d'alors pour retrouver la physionomie de la ville; quelques dessins et estampes — malheureusement en très petit nombre — les rappellent, comme le supplice de Ravaillac en place de Grève; le Carrousel donné à l'occasion du mariage de Louis XIII sur la Place Royale; plus loin une procession le long de la rue Neuve-Notre-Dame, proche le décor de la Sainte-Chapelle et de la chambre des Comptes (2 gravures); le Carrousel de 1662 avec le défilé des costumes à travers les rues de Saint-Honoré, Saint-Nicaise et la fête sur la place qui en a gardé le nom; — enfin, des portraits : Louis XIII lors de son baptême (1606), un autre portrait de Louis XIII enfant, par Moncornet ; le cardinal de Retz, Mazarin, Turenne, Condé, Mansart, Jean de la Quintinie, Broussel, la Grande Mademoiselle. Il y a même des autographes de Louvois, de Boileau, à côté du « factum pour la marquise de Brinvilliers », du *Recueil des Gazettes* de (1631), du *Journal de la ville de Paris*, de Colletet (1676) ou du « *Nez pourry de Théophraste Renaudot*, grand gazetier de France et espion de Mazarin ». — On peut ajouter à cette série les personnages populaires et même des caricatures, comme le « costume de procureur », composition allégorique; des scènes quasi-burlesques comme « l'estrapade » de Jacques Callot; puis les types de la rue : la

tripière, près de laquelle un garnement a mis bas sa culotte; le marchand de fromages de Marolles; le sabotier, le vendeur de mottes, le chaudronnier (dessins de Bonnart, fin du xviie siècle); les petits métiers : le cafetier, l'écaillère, le savetier, le crieur d'eau-de-vie, l'astrologue; le porteur d'eau, le cureur de puits; le parfumeur, le cireur de souliers, le maître d'armes, le maître à danser; le marchand de tisane, l'oublieux, — sans oublier les habitués de la cour des Miracles, mendigots aux haillons truculents, faux pèlerins, gueux plus ou moins crottés et aux désignations multiples. Comme curiosité, d'ailleurs, figure dans cette exposition jusqu'à une lanterne sur laquelle sont collés des bonshommes représentant les petits métiers de la capitale. — Mais ce qui s'y trouve manquer le plus, ce sont les fastes de la Cour. On n'a voulu, en effet, nous montrer que la ville; puis Louis XIV n'aimait guère Paris; il se souvenait toujours que les canons de la Bastille avaient tiré sur ses troupes. Sans doute, il fit travailler au Louvre, élever les Invalides; c'est de son règne que datent la place Vendôme et la place des Victoires. Mais il habita surtout Vincennes avant de s'éloigner définitivement et aller engloutir des millions dans la construction fastueuse et orgueilleuse de Versailles.

CHARLES MERKI.

LA VIE ANECDOTIQUE

Le Philosopharium. — Jean de Mitty. — Les Impromptus de Jean Moréas.

M. Maurice Maindron et ses amis se réunissaient le mercredi et le samedi au *Steinbach*, boulevard Saint-Michel.

Quelqu'un avait donné un nom à cette Académie de brasserie : c'était le **Philosopharium**, et le mot de tabagie eût exprimé, aussi bien que cette appellation macaronique, le caractère de l'assemblée. Elle avait un président, le musicien G. Dubreuilh, auquel on présentait les nouveaux venus. Mais M. Maindron, dès qu'il était arrivé, régnait sur la compagnie; sauf, toutefois, les soirs où Moréas était présent. Et M. Maindron ne laissait point de lui en vouloir un peu, à cause de cela. Louis Dumur, Georges Le Cardonnel, René Dalize et plusieurs philosophes faisaient l'ornement de ces réunions. Quelques-uns d'entre eux étaient des Polonais. Et souvent, le mercredi, on voyait M. Emile Meyerson, qui est l'Æmilitus du *Pèlerin passionné*.

Un soir, je vis là M. Louis Delasalle, auteur d'un roman remarquable : *le Réactionnaire*, qui, paraît-il, a fait scandale et que l'on a retiré de la circulation.

M. Maindron, dès qu'il s'était assis, tirait de ses poches un certain nombre de pipes qu'il posait devant lui, et, méthodiquement, il les fumait une fois chacune, en buvant des demis. Il parlait beaucoup

et sur toutes sortes de questions et il faisait souvent appel à ses souvenirs de voyage. Cependant, si quelqu'un, devant lui, abordait un sujet avec autorité, il l'écoutait, bouche tordue, et, ensuite, il le pressait de questions.

On a dit comment l'étude des insectes l'avait amené à s'occuper des armures et enfin à écrire ses romans. Je ne les goûte que médiocrement, mais son aspect, sa conversation et ce que l'on racontait sur son caractère excitaient mon imagination. On le disait fort vindicatif; les récits de ses amis le montraient forgeant des armures, martelant des épées, et l'une d'elles, assurait-on, il l'avait destinée pour la vengeance qu'il voulait tirer d'un de ses beaux-frères.

Ces racontars, même s'ils n'étaient pas entièrement vrais, peuvent cependant servir à fixer la figure altière et passionnée de cet entomologiste qui avait l'air d'un capitaine au temps de Montluc.

§

Dans les caves de la Malmaison, il y a beaucoup d'inscriptions. La plupart sont dues à des soldats allemands qui y écrivirent leurs noms en 71. L'une d'elles est plus récente et la voici : **Jean de Mitty**. *1er juillet 1901*. Cet enfantillage bonapartiste peint assez celui qui s'y livra.

Il avait un moment caressé l'espoir de devenir le conservateur de cette Malmaison près d'où il est mort : « On intrigue beaucoup pour cela », disait-il dans son langage plein d'affectation et avec l'accent de M. de Max.

Jean de Mitty était Roumain, mais il lui arrivait souvent de cacher son origine et de dire qu'il était de l'Isère. Il parlait encore de sa tante de Fontainebleau, laissant entendre qu'elle lui laisserait un héritage. Il se faisait donc une idée particulière de l'élégance, et avec joie, sans se flatter d'en imposer, il s'essayait à donner ainsi, dans la conversation, une apparence d'authenticité à son pseudonyme. Il avait planté, pour son propre plaisir, un arbre généalogique imaginaire qui l'apparentait à de bonnes maisons, et la noblesse de l'Empire n'y paraissait que dans un petit nombre de rameaux.

M. de Mitty allait à la messe chaque dimanche, il se confessait et communiait une fois l'an, et, le vendredi, il faisait maigre. Au demeurant, c'était un gourmet qui connaissait admirablement le plan gastronomique de Paris.

Il admirait beaucoup M. Barrès et alléguait ses jugements à tout propos.

Son livre sur la Malmaison, M. Barrès lui en fournit un titre dont il était enchanté : *les Feux mourants de la Malmaison*. Outre ce livre, qui n'a point paru, on pourrait réunir dans un volume les pages extrêmement piquantes que Jean de Mitty publiait chaque

semaine dans *le Cri de Paris* sur Félix Faure; un autre recueil très agréable serait formé par ses articles sur la mode, l'étiquette et la gastronomie ; enfin, ses notes et ses essais sur Stendhal feraient la matière d'un troisième volume.

A l'entendre, il possédait des poèmes inédits de Stendhal, qu'il hésitait à publier parce qu'ils étaient licencieux. Mais peut-être n'avait-il rien de tout cela, et afin de nourrir la conversation, il n'hésitait point à inventer des choses plaisantes qu'il donnait pour véritables. Il se chargeait volontiers des missions que ses amis lui confiaient, mais il n'était pas toujours prudent de compter sur lui, et on l'avait surnommé : *le Roumain sans parole.*

Il faisait beaucoup d'efforts pour paraître suranné. Il se modelait sur ce qui se faisait sous l'Empire et voulait que cela se vît dans sa personne, dans ses manières, dans son style et dans son orthographe.

Il était aimable, bien appris et spirituel. Voici un madrigal qu'il tourna pour une jolie marchande de tabac des boulevards :

Si le tabac est un poison
Et si l'amour en est un autre,
Je ne connais pas de maison
Plus dangereuse que la vôtre.

Ces petits vers sont de Jean de Mitty, bien qu'ils aient été attribués à différentes personnes qui n'y avaient pas mis la main.

Il cherchait l'originalité dans les ex-dono de ses livres. Il a fait entrer dans celui de mon exemplaire de *Lucien Leuwen* l'adverbe *beyliquement*, qui pourra amuser les stendhaliens.

Ses superstitions, fort singulières, eussent attiré l'attention de ce grand écrivain de l'histoire civile qu'était le Bayle du *Dictionnaire*.

Jean de Mitty n'écrivait jamais une lettre avant de l'avoir tracée tout entière sur l'ongle du pouce de la main droite avec l'index de la même main. Il pensait qu'une lettre pour laquelle il aurait omis cette formalité n'aurait aucun effet, qu'il ne lui serait pas répondu, et même qu'elle ne parviendrait jamais à destination.

Il pensait encore que la rencontre d'un rousseau lui était favorable, et les taches de rousseur d'une jeune femme au visage sonneux, il les tenait, lorsqu'elles avaient une certaine teinte ou une certaine forme, pour autant de présages heureux.

La vue d'une fleur dont j'ai oublié le nom lui donnait de l'inquiétude, et il disait qu'elle avait sur sa vie une très grande influence.

Il ne parlait que très rarement de ses superstitions. Il en avait un peu honte. Par contre, il racontait beaucoup d'anecdotes touchant les superstitions des gens qu'il avait connus, comme Oscar Wilde, Hugues Rebell et Marcel Schwob.

§

Le sculpteur Manolo m'a fait savoir que Moréas ne lui avait pas consacré un vers seulement, mais quatre, dont les trois derniers ont dix pieds. J'ai déjà donné l'alexandrin du début :

> De don Caramuel Manolo suit la trace
> Et par le son mielleux de sa voix
> On peut aussi le comparer, je crois,
> A l'Enchanteur des forêts de la Thrace.

Au demeurant, je crois bien que je ne parviendrai jamais à recueillir tous les Impromptus de Jean Moréas.

On n'a pu retrouver le premier vers du distique où il célébrait cette poétesse charmante dont le geste généreux hâta l'érection du monument de Verlaine, au Luxembourg :

> Marguerite Gillot, la sorcière au gant noir.

Il y avait *manoir* à la rime.

Voici encore un vers unique sur quelqu'un dont on devinera facilement le nom ;

> C'est le jeune éditeur et son affreux sourire.

Et enfin, je tiens à donner cette

APOSTROPHE A ANDRÉ MARY

> Poète au front pensif dont la féconde veine
> Honore en vers brillants ton Châtillon-sur-Seine.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Jean Ajalbert : *Le Château de la Malmaison*; Nilsson. 2 »

Dr Cabanès : *Marat inconnu*; Albin Michel. 5 »

Littérature

Jean Calvin : *Institution de la Religion Chrestienne*. Texte de la 1re édition française réimprimée par A. Lefranc, H. Chatelain et J. Pannier; Champion, 2 vol. » »

Jules Lemaître : *Pages choisies*, avec une introduction et des notes par André du Fresnois; Librairie Nationale. 3 50

Poésie

Gérard Batbedat : *Passage de Rêve*; « Temps Présent ». 3 50

Jacques Sermaize : *L'Heure qui passe*; « Temps Présent ». » »

Claire Virenque : *Les Souvenez-Vous*; « Temps Présent ». 3 50

Fiançailles; Plon. 2 »

Psychologie

J. Rogues de Fursac : *L'Avarice*; Alcan. 2 50

Romans

ristan Bernard : *Nicolas Bergère;* Ollendorff 3 50
. Storer Clouston : *Le Fou en liberté*, adapté de l'anglais par A. Laurent et L. Martin-Dupont; Lafitte. 3 50
tienne Corot : *Autour de la Révolution russe;* Fasquelle. 3 50
mile Dousset : *Idées fatales;* Figuière. 3 50
. Gaston-Charles : *Monsieur Charmeret en Italie;* Plon. 3 50
ouis Goiffon : *Duels;* « Temps Présent ». 3 50
lelbé : *La Boîte à musique;* Sansot. 3 50
ıles Hoche : *Le Secret de Paterson;* Merican. 3 50
Paul Junka : *Cœur de fiancée;* Lemerre. 3 50
Anatole Le Braz : *Ames d'Occident;* Calmann-Lévy. 3 50
Antoine de Lévis-Mirepoix : *Le Papillon noir;* Lemerre. 3 50
Jeanne Marais : *La Carrière Amoureuse;* Albin Michel. 3 50
Jules Pravieux : *Le Nouveau Docteur;* Plon. 3 50
J. de Saint-Maurice : *Eve vaincue;* Nouvelle Bibliothèque. 3 50
P.-A. Schayé : *Journal de Cloud Barbant, neurasthénique;* Ollendorff. 3 50

Sociologie

harles Augier et Angel Marvaud : *La Politique douanière de la France;* Alcan. 7 »
ves Guyot : *Les Chemins de fer et la Grève;* Alcan. 3 50
ucien Hubert : *Politique extérieure;* Alcan. 3 50
Marius Richard : *Le Régime minier;* Alcan. 3 50
A. Siegfried, P. de Rousiers, Périgny, Firmin Roz, A. Tardieu : *Les Questions actuelles de Politique étrangère dans l'Amérique du Nord;* Alcan. 3 50

Sport

. Joseph-Renaud : *L'Escrime;* Lafitte. » »

Théâtre

rnaud d'Étchezar : *L'Euskaride;* Jouve. 2 50

Voyages

bbé Th. Moreux : *L'Assaut du Pôle Sud;* Jouve. 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. André Rouveyre. — Crise française. — La France jugée à Chicago. — Pour les chercheurs. — Discours de distributions de prix. — Le Parc National Suisse. — Un monument à Victor Hugo à Waterloo. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. André Rouveyre.

Mon cher ami,

Georges Brandès, à qui j'avais écrit lorsque j'ai eu connaissance, par le Mercure du 16 juillet, de la chronique qu'il m'a fait l'honneur de publier ans *Politiken*, m'a répondu avec la bienveillance dont on a déjà vu la marue dans l'article que vous avez reproduit. Par un scrupule qui me touche u vif, il me signale qu'après avoir revu mes dix dessins, *Phèdre*, il s'est perçu que le caractère et la marche de l'ouvrage ne correspondaient pas au ommentaire qu'il en a donné.

Dans une écriture charmante et familière, il m'engage à m'élever cone sa version « erronée » :

Je vois que ce que j'ai écrit sur votre *Phèdre* est impropre. Rectifiez-le donc ec les expressions les plus vigoureuses que vous pourrez trouver, j'en serai très

content. Attaquez-moi, défendez-vous, dites de mes erreurs tout ce que vous vou drez, et soyez sûr de mes sentiments que vous connaissez.

L'article fut écrit à Paris au mois d'avril. Je n'avais pas un seul de vos dessin devant mes yeux, il y avait un an que je ne les avais regardés, j'écrivais d'eux d mémoire et je vois maintenant, en contemplant *Phèdre*, que mon souvenir m'a trompé. Ce qui m'avait porté à supposer que vous aviez visé Racine, ce qui m'excuse est qu'il inventa le personnage d'Aricie, que vous avez employé... dans votre suit graphique.

Je suis impertinent pour apprécier une manière d'agir telle. On penser sans doute qu'elle montre un cœur et un esprit singulièrement exceptionnels, qui, à la vérité, ne sont point une révélation sur cet illustre écrivain dont le caractère et l'attitude sont connus.

Je vous prie de recevoir, mon cher ami, mes sentiments les meilleurs.

ANDRÉ ROUVEYRE.

§

Crise française.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

C'est avec un vif intérêt que j'ai lu, dans le *Mercure* du 1er juillet, l'ar ticle intitulé : *Le Problème de la Culture et la Crise du français*. Il four nit à la pensée un riche aliment. Certains passages, toutefois, appellen des réserves. Me sera-t-il permis de relever ici une affirmation qui me pa raît fâcheuse ?

M. Georges Batault écrit, page 79, avant-dernier alinéa : « Ce qui fai la grandeur d'un pays, c'est sa puissance économique, sa nombreuse popu lation, la force de travail de ses citoyens ; or, la France est une nation ma lade... »

M. Batault se laisserait-il hypnotiser par l'utilitarisme américain, le mer cantilisme et le puffisme germaniques ? La Grèce antique, bien qu'exiguë ne manquait pas, croyons-nous, de grandeur, et l'Allemagne de Goethe de Humboldt et de Kant valait peut-être l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce qu fait la grandeur d'un pays, c'est, avant tout, l'intelligence, l'énergie et l dévouement de ses habitants, la noblesse de leur idéal. Or, une nation qu vient de créer l'art, la science et l'industrie de l'aviation, avec ses dirigea bles et ses aéroplanes ; une nation qui, dans ces vingt dernières années vient de conquérir et d'organiser un immense empire colonial avec un gé nie civilisateur envié par les Anglais compétents, et qui l'a conquis et orga nisé grâce à ses explorateurs, à ses soldats, grâce aussi à l'initiative privé de citoyens dévoués comme ceux qui ont fondé le *Comité de l'Afriqu française*, ou qui dirigent l'admirable *Société de géographie*, une tell nation n'est pas malade. Qu'on parle de « crise » soit, mais non de « dé chéance ».

ÉMILE COUVREU.

§

La France jugée à Chicago.

Paris, le 3 août 1911.

Cher monsieur Vallette,

Dans sa dernière chronique, votre collaboratrice, Mme Lucile Dubois commente un article, qui serait fort méchant s'il n'était fort bête, sign

Fritz von Frantzius et qui parut dans *l'Inter Ocean* de Chicago. Or, vous n'ignorez pas que j'ai passé quelques années dans cette ville-là. Il me peinerait de voir s'accréditer, parmi les lecteurs du *Mercure*, l'opinion que tous les gens de Chicago sont francophobes. Ces « marchands de cochon » valent infiniment mieux que leur réputation. Je ferai peut-être crier certains en affirmant que mes amis de là-bas ressemblent énormément aux Parisiens, par leur optimisme, leur entrain, leur gaîté, leur amabilité, leur esprit inventif et leur sens des affaires, mais je l'écris parce que c'est la vérité. Et le Monsieur von Frantzius en question n'est pas du tout représentatif de l'espèce d'Américains qui honore le Grand Marché du Lard et du Blé. Je l'ai connu personnellement. C'est un Allemand que le seul mot de France met hors de lui, qui haïssait — avant qu'il ne vînt en France — tout ce qui était Français. Cet agent de change nous renseignerait mieux sur le ghetto de Francfort que sur l'Illinois.

Il y a deux choses particulièrement amusantes dans son cas. D'abord, il est l'associé, sous la raison sociale « Fritz von Frantzius et Marcuse », d'un Italien, aussi généreux qu'éclairé, francophile en diable, parlant mieux le français que l'anglais, membre de l'Alliance Française et l'un des fondateurs de la Comédie Parisienne, laquelle débite Molière et Jules Renard, Capus et Tristan Bernard, à Chicago. Toujours d'accord quand il s'agit de finances, les deux compères ne le sont jamais quand le hasard les force à s'entretenir de races, d'art ou de littérature, et je serais ravi de voir ma lettre — si vous jugez bon de la publier — apporter un nouvel élément de discorde dans leur ménage.

Ensuite, ce von Frantzius, qui collectionne les tableaux, les tableaux très chers, preuves de sa prospérité, ne recherche que les plus atroces croûtes de l'école allemande, les plus pesantes imitations d'Israëls.

En somme, ce Teuton ne fit que défendre sa teutonie, ce collectionneur sa collection, dans quelques notes de voyage qu'accueillit — je me demande pourquoi et comment — le journal d'ailleurs le moins lu de Chicago.

Il n'est pas bon de laisser croire que des gens qui nous aiment ne nous aiment pas, que ceux qui admirent le plus sincèrement notre ville et nos palais ne les admirent pas.

Votre tout dévoué,

HENRI VANDEPUTTE.

§

Pour les chercheurs. — Dans l'Année littéraire 1758, tome II, page 19, figure une lettre de Charles-Louis de La Fontaine, petit-fils du fabuliste et secrétaire du marquis de Bonnac, lequel descendait de François d'Usson, seigneur de Bourepaux et de Bonnac, avec qui La Fontaine fut en correspondance. De cette lettre, datée de Pamiers et adressée au publiciste Fréron, — celui-là même que les épigrammes de Voltaire ont immortalisé — nous détachons le fragment suivant, qui ne laissera pas de piquer la curiosité des érudits et des chercheurs :

Oui, c'est ici, mon cher Fréron, que je suis condamné à passer l'hiver : je vous désirerais de tout mon cœur avec moi, si je n'étais trop votre ami pour vous souhaiter le partage du dépit, de l'ennui, de l'horrible humeur qui me dévore. Je vais me jeter à corps perdu dans les négociations de MM. de Bourepaux et de Bonnac, et peut-être deviendrai-je auteur par désœuvrement. Croiriez-vous que j'eusse

trouvé, au pied des Pyrénées, des lettres de mon grand-père (1) ? J'en ai sur ma table quelques-unes en vers et en prose. Outre cela, j'ai environ 500 lettres de Racine, 40 de Mme de la Sablière, comparables à celles de Mme de Sevigné, et plus intéressantes pour le cœur, enfin des lettres de tous les illustres du règne de Louis XIV, depuis 1676 jusqu'à 1716... Je projette une nouvelle édition des œuvres de mon grand-père, et j'y joindrai une vie aussi simple que lui-même...

Or, une note de Fréron, placée au bas de la page, nous apprend que cette édition, qui devait contenir plusieurs lettres inédites, n'a point paru. « La mort, ajoute Fréron, a empêché M. de La Fontaine d'exécuter ce projet. » Il est plus que probable qu'elle l'a empêché aussi de publier les 500 lettres de Racine (en possédons-nous aujourd'hui plus de cinq cents ?), celles de Mme de la Sablière, bref, tout ce dont était composé ce petit trésor littéraire qui semble perdu, mais qu'un chercheur avisé pourrait peut-être nous rendre.

La postérité directe de La Fontaine s'est éteinte en 1820 avec Marie-Claire de La Fontaine, qui institua pour son légataire universel Louis-Christophe-Anne Héricart de Thury. Ce serait donc aux descendants de Mme de La Fontaine — supposé qu'il en existe — de diriger les recherches, si tant est qu'on en puisse faire encore. — LÉON DEUBEL.

§

Discours de distributions de prix. — Dans le mois où tant de beaux discours solennisent la fin de l'année scolaire, peut-on signaler une page de Vigneul-Marville, un lettré délicat, bien négligé aujourd'hui, qui connut La Fontaine, et recueillit des mots d'esprit de la bouche même de Pascal ? Appelé, aux derniers temps de sa vie, vers la fin du dix-septième siècle, à prononcer ce que nous nommons le « discours d'usage », il le fit en ces termes :

Il n'y a point au monde de vie plus heureuse, et dont l'on se souvienne jusqu'à la mort, avec plus de plaisir que celle qu'on a menée dans les Collèges durant ses jeunes années.

Jeunes enfants qui jouissez à cette heure de ces innocents plaisirs, les plus purs et les moins mélanges d'amertume qui soient au monde, il vous arrivera un jour que, comparant le présent avec le passé, vous vous estimerez malheureux au prix que ce que vous avez été autrefois. Vous connoîtrez, comme moi, par une fâcheuse expérience, que des sommes immenses dans vos coffres vous satisferont moins que ne fait pas aujourd'hui une pistole que vous avez meritée auprès d'un père avare par une Lettre ou une Epigramme latine, que peut-être le bon-homme n'entend pas.

Si jamais le Prince vous honore de sa faveur ; si jamais vous êtes appelés aux grands emplois ; si jamais vous recevez de glorieuses récompenses de vos travaux, vous éprouverez que vous étiez mille fois plus contens des bonnes grâces d'un superbe Régent, d'une place de Dictateur ou de Consul achetée par un theme purgé de solécismes, ou d'un prix remporté sur la fin de l'année au son d'une trompette de bois à la vue de mille grimes, que de tout l'attirail dont la fortune charge et accable ses favoris.

Vos maisons de plaisance, vos meubles precieux ne vous seront rien en comparaison de ces petites chambres tapissees de thèses où vous dormez en repos, contens des Muses et de vous-mêmes.

Votre table, si elle est délicate, ne vaudra pas cette table mal servie où, avec une faim dereglée échappés de la Classe, vous venez engloutir un mechant ordinaire,

(1) Il s'agit évidemment de lettres à François d'Usson, qui était natif du Comté de Foix. Nous n'en possedons guère que deux adressées à celui-ci. Dans la première en date, La Fontaine célèbre, sur le mode lyrique, la guérison du Roi, heureusement opéré de la fistule le 18 novembre 1686.

dont à peine les os, qui semblent être faits pour servir de barrière à l'appétit, peuvent arrêter le vôtre.

Mais ce qui mérite d'être gravé sur le marbre et sur l'airain, c'est que vos amis d'aujourd'hui sont de véritables amis, des amis qui dureront toujours, et dont la mémoire vous sera toujours chère.

Néanmoins il vous manque une chose qui empêche votre bonheur d'être complet ; c'est que vous ne connoissez pas assez la félicité de votre condition, et que vous vous attendez à quelque chose de meilleur, après que cette farce sera jouée ; mais, pauvres enfants vous, êtes les dupes d'une imaginatien folle qui vous séduit et qui vous trompe.

Je sais par expérience qu'il y a aussi quelques épines qui se mêlent à vos roses. Je ne dis pas ce que c'est : vous m'entendez bien ; mais la satisfaction d'avoir des compagnons de vos disgrâces vous soulage beaucoup ; et enfin le mal n'est point si grand qu'il ne s'efface par une belle après-dînée de congé et par une promenade ou à Gentilli ou au Bois de Boulogne.

Trouverait-on aisément, dans les flots d'éloquence universitaire répandus chaque année devant la jeunesse des écoles des Sentiments exprimés avec plus de simplicité et de grâce ?

§

Un monument à Victor Hugo à Waterloo. — Un comité vient de se constituer pour élever à Victor Hugo, chantre de l'Epopée, un monument sur le champ de bataille de Waterloo. Le terrain est acquis et les travaux seront conduits de manière à ce qu'on puisse inaugurer le monument en juin 1912, au quatre-vingt-dix-septième anniversaire de la journée du 18 juin 1815. Le secrétariat général du Comité est à Paris, 8, rue Focillon.

§

Le Parc National suisse. — Nous avons annoncé, l'an dernier, le projet de création d'un Parc National suisse dans les Grisons, sur le modèle des Etats-Unis.

Après des pourparlers assez longs, le projet vient enfin d'aboutir et la question est définitivement réglée. La Confédération fournira une subvention de trente mille francs pour prix de loyer. Un bail de vingt-cinq ans est passé avec la commune (propriétaire) de Zernetz. La ligue suisse pour la protection de la nature, qui a été l'initiatrice et qui fut fondée en 1909, assure les frais de surveillance annuelle. Des gardiens viennent d'être engagés ; on leur adjoindra des chiens de police.

Les touristes pourront donc visiter cet été le Parc national, situé, comme on sait, dans le val Cluoza. Ils devront seulement se conformer au règlement qui interdit d'arracher les plantes et de blesser ou de tuer les animaux.

Le val Cluoza présente un microcosme de la nature alpestre. Les sommets qui l'entourent sont couronnés de glaciers et ont de fort beaux rochers dolomitiques. Il y a des gorges sauvages et des cascades, de vastes forêts d'érables et de mélèzes, des prairies et alpages avec une flore très riche.

La faune alpestre y est également bien représentée : de nombreux chamois, des aigles, des vautours, martres, écureuils, des oiseaux de toute sorte, et peut-être des ours.

Un territoire voisin, le val Scarl, au sud de Schuls-Tarasp, va également être protégé, et des extensions sont prévues autour des deux vallées.

Divers cantons, notamment ceux de Neuchâtel, Vaud, Berne, Lucerne et

Schwytz, préparent des « réserves » d'animaux et de végétaux conçues sur le même modèle.

Enfin il est question de créer un second Parc National dans la Suisse occidentale : le choix se portera probablement sur la vallée de Derborence, près du massif des Diablerets.

§

Le Sottisier universel.

Dans le Centre-Amérique, en Haïti, au Vénézuela, les Allemands cultivent les mêmes plantes et font le même commerce que les Anglais ou nous-mêmes dans ces colonies que nous avons péniblement acquises et qui nous ont coûté tant d'argent. Leurs croiseurs rôdent le long de la côte, et, à la première molestation de nationaux, coulent la misérable flotte du roi nègre [Castro]. — *Le Nouvelliste de Lyon*, 26 juillet.

Comme M. Boisset proteste à nouveau avec la dernière énergie, il est couché en joue et menacé de mort. Alors il comprend qu'il ne serait pas digne de sa part de résister. — *Le Matin*, 15 juillet.

Dès huit heures, le boulevard Bourdon, lieu de concentration, et la place de la Bastille, étaient occupés par les agents, la garde républicaine, l'infanterie, les cuirassiers et les chasseurs à cheval. Au total, un million d'hommes — *Le Journal*, 15 juillet.

Lord Rosebery lui-même, qui était déjà comte, devient Earl of Midlothian. — *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet, p. 253.

Puis, sans violer la neutralité suisse — opération pour laquelle l'appui de notre flotte serait indispensable — nous faisons passer le gros de notre armée par la trouée de Belfort. — *Le Gaulois*, 20 fevrier.

Une imprudence, dont les conséquences sont à redouter, a été commise par un bébé de 20 mois, le jeune Jean Dorez, demeurant à Caurel, chez ses grands-parents maternels, M. et Mme Delattré. Le malheureux petit être a absorbé un litre de phénol. — *Courrier de la Champagne*, 3 août.

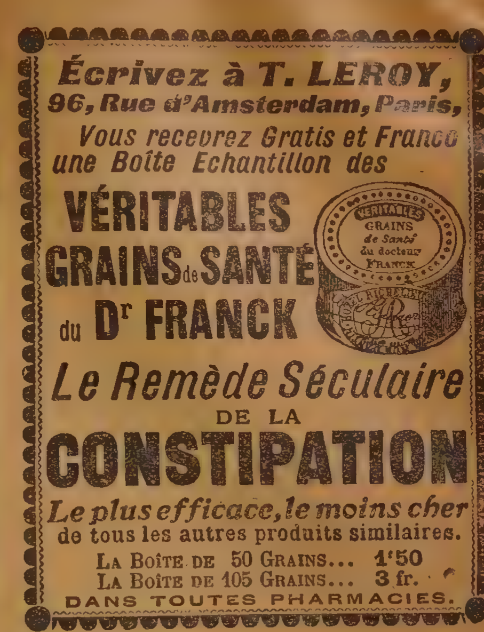
MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.



SAISON
u 15 Avril à fin Septembre



GRANDS HOTELS RECOMMANDÉS

IX-LES-BAINS	HOTEL MIRABEAU	*La Maison la plus moderne*
AUTERETS	HOTEL DE LA PAIX	*Situation la plus centrale. Pension depuis 9 fr.*
HATEL-GUYON	*SPLENDID et NOUVEL* HOTELS	Situation unique dans le parc privé de l'établissement.
IEPPE	*HOTEL* BEAU-RIVAGE	Sur la plage. Maison de premier ordre. Ascenseur, Electricité, Salles de Bains.
INARD	HOTEL BELLEVUE	Vue splendide et unique sur la baie pension depuis 8 fr. J. RAGOT, Propriétaire.
OURDES	HOTEL D'ANGLETERRE	*Près de la Grotte, Garage, Téléphone, Électricité, 1er ordre*
OYAT	HOTEL DE LA PAIX	Maison de famille. Pension de 6 à 9 francs par jour. Restaurant. — Téléphone.
ICHY	LE NOUVEL HOTEL	De tout premier ordre, 250 chambres et salons, ascenseur, électricité, téléphone, salles de bains.

Publicité commerciale est reçue par **M. Charles GUIDETTI**, 31, rue Condorcet.

ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre. 1 fort vol. in-18. 3.

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18.............. 3.

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18........... 3.

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18.. 3.

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain,** 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. .... 3.

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

LE GAI SAVOIR. (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.................. 3.

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES. **Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist**, traduit par Henri Albert. Un vol. in-18.. 3.

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18.... ...... 7.

ECCE HOMO suivi des POÉSIES, traduit par Henri Albert.... 3.

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)........... 1 v

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VIe)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

amfort, avec une Notice et un Portrait........................ 1 Vol.

rano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy Gourmont.. 1 Vol.

enri Heine, avec une Notice et un Portrait.................... 1 Vol.

elvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim.. 1 Vol.

fred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois................ 1 Vol.

érard de Nerval, avec une Notice et un Portrait.......... 1 Vol.

étif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

ardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier......... 1 Vol.

ivarol, avec une Notice et un Portrait.............................. 1 Vol.

aint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

aint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo.. 1 Vol.

tendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark.............................. 1 Vol.

allemant des Réaux, avec une Notice................ 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

laurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont.......................... 1 Vol.

aint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice, 1 Vol.

héophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Daret. 1 Vol.

ristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret et une Notice de Ad. van Bever.......... 1 Vol.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.